

... Bas les armes Avec un avantpropos de Gaston Moch

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Bas les armes! Bertha von Suttner

The text on this page is estimated to be only 4.50% accurate

STANFORD rJBRARIFS



Digitized by Google

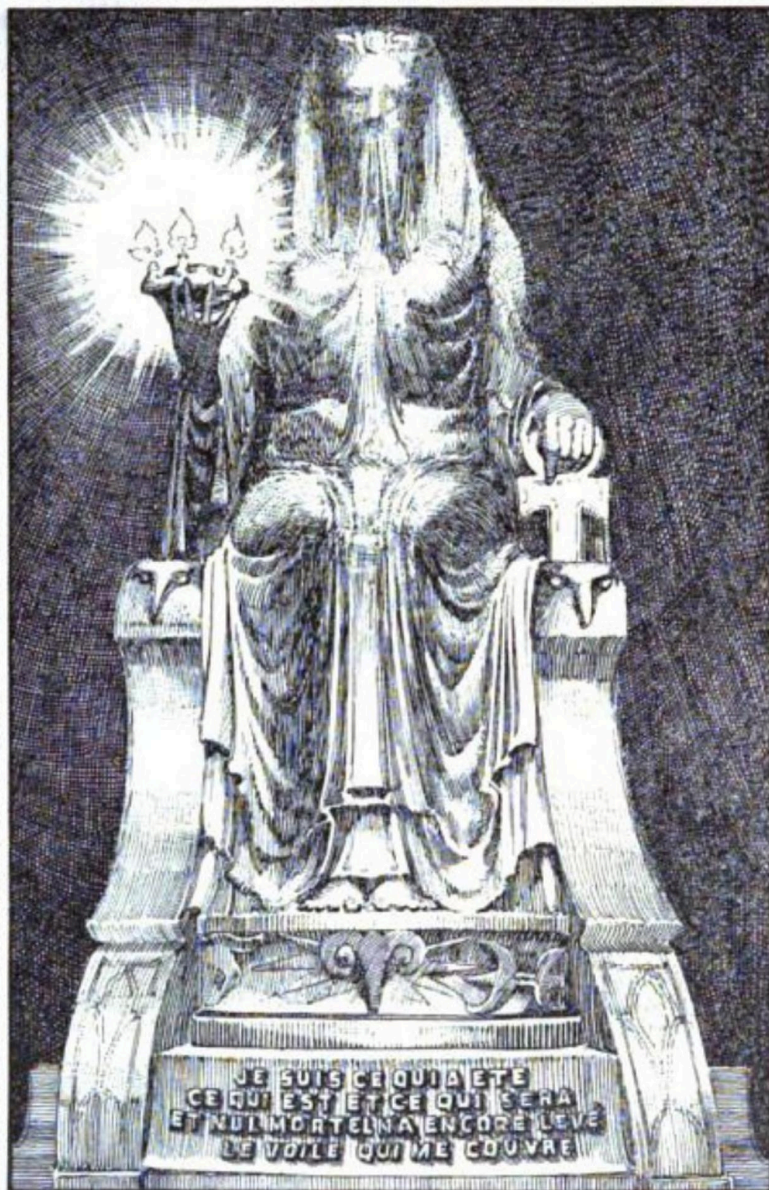
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.47% accurate

BARONNE DE SUTTNER -^{iu} idc f II ^ I — é BAS LES
ARMES . > fi PARIS BIBLIOTHÈQUE -CHARPENTIER EUGÈNE
FASQUELLE, ÉDITEUR il, RUE DK GREIfELLK, 11 1899 Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 25.75% accurate

; Digitized by Google



HOOVER
WAR
LIBRARY

BAS LES AILMES ! Digitized by Google

t r « * * Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.29% accurate

BARONNE DE SUTTNER LES ARMES Arec un arsanUpropos
de GASTON MOCH PARIS BIBLIO TJÊQUE - CH ARPEJN i 1ER
EUOÉHE FMOOEUE, IOITtUR 11, KUË U£ GHËNËLLE, 11 /

The text on this page is estimated to be only 16.65% accurate

• • « M • % « « • * « • • • • < * ~ • Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.09% accurate

I f ! PRÉFACE I Un jour viendra — jour prochain^ il faut
Tespérer — où Ton s'éloignera qu'en 1 au Je grâce 1S99, il ait encore pu
sembler nécessaire de ((présenter » au public français la baronne de Suttner
et son œuvre la plus connue : iids les armes f ' La fortune de ce livre, en
eilel, a été exceptionnelle, dans tout le monde civilisé. Il est juste de dire,
toutefois, qu'il n'évita pas le sort commun à toutes les œuvres qui devancent
leur époque: il fut refusé d'abord par ! vingt journaux et éditeurs, sous
prétexte que Téchev était certain auprès du public alUnand, foncièrement
militariste. Enfin, en 189U, il se trouva un éditeur plus courageux et
clair.voyant, qui fut récompensé de son audace: 28,000 exemplaires de
Tédition en deux volumes, 30,000 de l'édition populaire, enfin* une
adaptation illustrée, à Tusage de la jeuDigitized by Google

II FRÉFAGÿ nesse, témoignent d'un succès auquel on ne trouve guère de précédent, eu uu pays où le cabinet de lecture nuit beaucoup à la vente des livres nouveaux. En Allemagne, il semé* lait peut-être un certain esprit d'opposition à Taccueil que rencontra ce cri, audacieusement poussé en plein Berlin : Die Waffoi niederl Mais en Autriche même, dans la patrie de M°* de Suttner, le livre, à peine paru, recevait un éioge olnicien vraiment insolite: en pleine séance de la Chambre, le ministre des finances Dunajewski disait, le 18 avril 1890 : « Messieurs, consacrez quelques heures à la lecture de Halles armes l Et quiconque, après cette lecture, pourra encore plaider pour la guerre, — je le plaindrai ! » Quant à Tétranger, son enthousiasme n'a pas été moindre. Il existe actuellement une quinzaine de traductions de ce roman : en anglais (une édition anglaise et une américaine), en danois, en italien, en magyar, en polonais, en roumain, en russe (cinq versions dillérenles dont une autorisée), en suédois, en tchèque, et jusque dans ce dialecte romanche que parlent 40,000 montagnards de l'Ëngadine. En Angleterre, M. Slead en a extrait, pour sa Collectim des chefs-d'ceuvre^ une petite bro*chure dont le premier tirage se fit à âSO y 000 exemplaires. Quant aux journaux de Digitized by Google

PRÉFACE m tous pays qui ont donné Bas les armes! en
feuilleton, M"* de Suttner elle-mftme serait bien embarrassée d'en laue le
compte. Il ne manquait à cette série de consécérations que celle du public
français, et Ton peut être assuré qu'elle ne fera pas défaut à l'œuvre. ♦ • Le
sous-titre : Une biographie^ que porte l'édition allemande de Bas les annes!,
la vraisemblance de Faction, la vie qui anime les personnages du drame, ont
fait croire à beaucoup de personnes que ce livre était une histoire vécue,
l'histoire de l'auteur. Mais il n'en est rien : Bas les armes ! est une œuvre
d'imagination pure, n'empruntant à la réalité que la trame historique qui sert
de support à l'action; et rien, dans la vie de l'auteur, ne ressemble aux
aventures de Théroïne du roman.. Au reste, personne n'était moins
prédestiné à écrire un tel ouvrage, et Ton ne saurait invoquer à propos de
M""^ de Suttner les lois de l'atavisme. Née comtesse Kinsky, elle descend
célèbre compagnon de Wallenstein. Son père, le feldmaréchal-lieutenant,
comte François Kinsky, était cliambellan de Tempereur il'Autricbe et avait
deux frères généraux, et

IV PRÉFACE sa mère était née von Kôrner, de la famille de Théroïque soldat-poète de La lyre et l'épée. C'est donc de tout un long passé aristocratique et guerrier que s'est détachée M^o*® de Sutlner pour lancer son retentissant anathème à la guerre, et se rapprocher de tous ceux qui souffrent des injustices du sort ou de l'incertitude des hommes. En fait, elle a raconté elle-même combien elle était loin jadis de ses idées actuelles. En 1868, à Baden-Baden, elle fut présentée au vieux roi Guillaume I^{er}; ce dernier, dont la galanterie chevaleresque était renommée, montra à l'égard de la jeune et belle comtesse Kinsky un empressement qui resta pendant longtemps le plus beau souvenir de celle qui en avait été l'objet. Elle ne revit le roi, devenu l'empereur Guillaume, que de loin, en 1871 : elle assistait du haut d'un balcon, à la rentrée triomphale des troupes allemandes à Berlin. Et elle écrivait plus tard, à ce propos, avec un véritable étonnement d'elle-même : « Ce fut là pour moi une impression grandiose : l'enthousiasme, les drapeaux, les uniformes brillants — et cette pensée : voici un moment historique ! Pas la moindre notion de cette idée que le monde serait plus beau si l'on n'élevait plus des arcs de triomphe sur des cadavres : pas même le soupçon qu'une telle

PRÉFACE Y révolution serait possible ! La génération actuelle ne sera pas capable d'une pareille conscience. » * * ^ Bien avant d'acquérir la renommée universelle dont elle jouit aujourd'hui, M^{me} de Suttner était un écrivain hautement apprécié de ses compatriotes. Née à Pragne en 1843, elle avait reçu de sa mère une culture littéraire qu'elle développa durant de longs séjours en Angleterre, en Italie et en France ; et dès l'âge de quinze ans, elle s'essayait à la poésie. Mais ce ne fut que bien plus tard, quand son esprit eut atteint à la pleine maturité, qu'elle se voua, en 1879, à la carrière littéraire. A l'âge de dix-neuf ans, elle s'était fiancée au prince de Wittgenstein, que la mort lui ravit aussitôt après. Quatorze ans plus tard, elle épousait le baron de Suttner, un peu plus jeune qu'elle ; et, comme leurs parents avaient vu cette union d'un mauvais œil, tous deux partirent pour l'étranger, où, pendant une dizaine d'années, ils vécurent laborieusement de leur plume. Tandis que son mari écrivait une série bien connue de nouvelles et de romans de mœurs caucasiennes, M^{me} de Suttner

VI PRÉFACE

dail dans la lutte pour l'existence en publiant[^] : en 1879, son premier roman : *Vincentai?*^{^e} \ d'une dme, qu'une vingtaine, d'autres ont ! suivi depuis. Ce n'est qu'en 1885 que, les ressentiments soulevés par leur mariage étant enfin apaisés, M. et M^{^"} de Sutner rentrèrent dans leur patrie et s[^]nstallèrent dans la résidence familiale du baron» le château de Uarmannsdori[^] : à une soixantaine de kilomètres de Vienne. i C'est là que *Bas les armes!* fut écrit, eu ; 1889, et que vit désormais ce couple de litté-[^]rateurs, heureux : par lui-même, et dont La . seule cause de tristesse est la somme de misères et d'abus qui existent encore en ce monde. Tous deux, en effet, abandonnant presque entièrement la littérature pure après la révélation que constitua pour eux-mêmes l'h/s les anne[^] ! se sont voués à la défense des : idéals humanitaires : réconciliation des races et des classes — ou plutôt, destruction de ces idées funestes de race et de classe —, solidarité humaine, liberté de la pensée, émancipation morale et matérielle de tout ce qui pâtit des préjugés et des inégalités de notre société. Le baron — catholique d'origine[^] comme sa femme — est le fondateur et le président de la Société autrichienne contre l'antisémitisme ; et la bai'onne a fondé et pré- : Digitized by Google

PRÉFACE vu side la Société autrichienne des Amis de la paix : « ainsi, écrivait-elle récemment, ils travaillent côte à côte et se président l'un à tour de rôle ; que peut-il résulter de là, sinon la parfaite harmonie ? » L'action de M^{re} de Suttner sur le mouvement pacifique a été considérée (Vestelle, on vient de le voir, qui a créé cette agitation en Autriche. Mais, ce qui est plus important de beaucoup, c'est elle qui lui a donné naissance en Allemagne. Sans doute, il existait dans ce pays des hommes pacifiques, surtout parmi les survivants de 1848. Mais l'ivresse guerrière de 1870 y avait étouffé toute propagande : il semblait impossible de relever en face du militarisme triomphant le drapeau de la démocratie pacifique, avant que la génération des vainqueurs, et peut-être même celle de leurs fils, fût couchée au tombeau. Ce sera le grand honneur de M^{re} de Suttner d'avoir osé vouloir que son livre fût édité dans la capitale du militarisme européen plutôt qu'à Vienne : elle a compris qu'il fallait attaquer le mal à sa racine. Et certainement cette audace est pour beaucoup dans le succès d'un livre qui aura été, pour la cause pacifique, ce que l'ut La Case de ronde Tom pour l'abolition de l'esclavage.

r Via PRÉFACE Je disais plus haut que Bas les armes! a été une révélation pour rautcur elle-même. Sans cesser en ellet de poursuivre sa carrière de romancière goûtée du public, M"* de Suttner a donné, depuis l'époque où elle préparait ce livre, et à la faveur de la propagande infatigable à laquelle elle se voua depuis sa publication, une attention de plus en plus grande aux divers probiemeb sociaux. Elle y fut amenée é[;alement par la publication de la revue qu elle a fondée en 1892 et qu'elle dirige, sous le titre même du roman. Comment étudier, en effet, les moyens d'abolir la guerre et la paix armée et tout le corlège de misères qui les accompaji,ne, sans rechercher les causes profondes de ces fléaux, et les répercussions Je ces causes sur d'autres misères? Comment. ne pas com{)rendre que la guerre n'est qu'une des manifestations de l'esprit de violence qui gouverne encore les relations entre hommes, et qu'on n'en pourra finir avec elle que quand on aura substitué d'une manière générale l'idée de solidarité humaine, de coUaboraaiion pour la vie, à celle d'antagonisme, de lutte pour la vie? M*^** de Suttner fut, dans le mouvement pacifique, une des premières à saisir cet enchaînement logique, dont Tincompréhension a déjà rendu stériles tant d'efforts 'généreux. Ët de plus en Digitized by Google

Plus, elle élargit son horizon[^] se rend compte que Tabulation de la guerre n'est et ne peut être qu'un détail particulier d'une réforme d'ensem^Lle, et prend place, enfin, parmi les [^]ands écrivains sociaux* Dans cet ordre d'idées, elle a produit deux œuvres capitales, qui complètent en quelque sorte Bas les armes! et qui, sans avoir eu un semblable retentissement, sont peut-être d'une plus haute portée encore. La dernière parue, Échec à la douleur \ est le récit des méditations d'un prince — hélas, combien imaginaire! — qui se voue à une sorte de croisade contre la douleur et l'injustice universelles* « Prolétaires de tous pays unissez-vous ; telle fut », nous dit-il, « la formule magique qui a soulevé une agitation si formidable contre la douleur d'une classe. Et pourquoi ne dirait-on pas aussi : Aristocrates de toutes classes[^] unissez-vous dans la lutte contre toute douleur — aristocrates étant entendu dans le sens hommes éthérés par la puissance, la fortune, la gloire, le talent, le caractère? Et je ne parle pas d'union dans le sens d'une société avec statuts et comité directeur, mais d'une union semblable à celle des sectateurs d'une même religion, des i. Schach der Quai. Dresde, Pierson, 1808. Digitized by Google

X , PRÉFACE : fidèles d'un même devoir. » Toutes les misères, les bassesses, les hypocrisies de la société actuelle sont passées en revue, dans ce livre, et flagellées par un auteur à qui n'ont pas manqué les occasions de les étudier. Mais le plus surprenant des ouvrages de M^o* de Suttner eût sans contredit Vêge de l'innuichine, qu'elle publia quelques mois avant Bas les armes! sous le pseudonyme QuelqtCun (Jemand), et qu'elle eut soin de faire l'éditer en Suisse, pour mieux sauvegarder son incognito. Malgré cette circonstance si défavorable de raouiiymat, le livre fut hautement apprécié ; et il exerça fort la sagacité des critiques. On l'attribua à Karl Vogt, à Bebel, à Carneri, à d'autres encore, et principalement à Max Nurdau; M. Gherbuliez, notamment, lui consacra une longue étude dans la Revue des Deux-Mo/hlcs^e en l'appelant « le dernier volume de M. Nordau ». Et, de fait, comment aurait-on supposé que ce livre de savant et de sociologue audacieux fût l'œuvre d'une romancière dont on ne connaissait alors que de mondains récits d'amour? Là-dessus est une série de Conférences à venir sur notre époque». Depuis des siècles, notre civilisation est allée rejoindre i. Das Maschinenauer. Zurich, Schabelitz, 1889; 2^e édition, 1801. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.62% accurate

PRÉFACE XI dans la tombe celles des Egyptiens et des Grecs, et un professeur d' « Européologie » Vexhumc devant des auditeurs auxqⁱK Is il montre combien les hommes du xix!^e siècle, qui se croyaient civilisés, étaient plus éloignés d'eux que des hommes de Tâge de bronze. C est par analogie à cette dernière appellation qu'il nomme notre époque l âge de la machine; et pour mieux préciser la période caractérisée par les voies f^{er}rrces sur lesquelles nous ram^{pe}* nous misérablement, il nous désigne par un de ces mots expressifs que la langue allemande permet de forger : die Eisenbahnfahrer, les . ruuieurs sur chemins de fer w l 11 ebl impuà; sible dé mieux faire abstraction de son mi\it\k et de son époque, de mieux s' « extérioⁱriser » que ne l'a fait M^{me}* de Suttner dans cette , niditresse œuvre. Pour le public, qui juge plutôt d'après les résultats obtenus, elle est et I restera probablement « Tuteur de Bas les I ornes! comme Henriette Beecher-Stowo est I l auteur de La casp de l'oncle Tom ; pour le philosophe, elle doit être surtout « lauteur de I l[^]dge de la inachine »• I ! I Faut-il faire le portrait de cette femme de bien, de Théroïne de « la guerre contre la , guerre »? Ceux qui ont eu le bonheur de l'apDigitized by Google

XII PRÉFACE è w procher n'en ont pas besoin. De loin, ils revoient dans leur souvenir ce regard intelligent et ouvert, qui fouille la physionomie de rinterlocuteur pour reconnuili e par quel point il est possible de faire pénétrer la foi dans sa conscience; ils savent Taménité générale du i visage, le sourire si bon de la bouche aimante et spirituelle; ils entendent cette voix douce et grave, que Témolion étreint au début du discours — car M"* de Suttner, cette femme qui s'exprime avec autant d'élégance et de facilité en français, en anglais et en italien qu'en allemand, cette femme qui ose rompre en visière à tous les préjugés des castes et des peuples, est, dans toute la (force du terme, une timide — ; puis, ils se souviennent de la chaleur croissante qui élargit le débit : ils ressentent à nouveau Témotion éprouvée en écoutant la femme exquise ([ik^ nos adversaires appellent « la Furie de la Paix », die iriedens/ LU it\ — un iilre dont elle aime à se parer, comme iirent jadis les Gueux des Pays* Bas pour le sobriquet dont on les affublait. Quant à ceux qui ne connaissent pas « notre baronne », comment la leur faire connaître ? Qu'ils lisent son livre, et ils pourront se la représenter telle qu'elle est, car ils Taimerontl Gaston Mogh. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.65% accurate

BAS LES ARMES ! • * \ * n. » LIVRE PHEMIEH A dix-sept ans, j'étais une jeune fille très exallée. Si je m'ea souviens encore aujourd'hui, c'est grâce à mon journal où je retrouve les idées extrav.iganles qui nichaient alors dans ma sottte et jolie tête. Jolie, je l'étais, en elTet; mou miroir ne m'en dit plus grand'chose, mais d'anciens portraits me rattesteul. Je puis fort bien me représenter quelle créature enviée dut ètr(^ autrefois, entourée de tout le luxe que donne la fortune, la jeune et charmaule comtesse Martha Althaus. Et pourtant, les pages de mon journal témoignent de plus de mélancolie que de joie. Ai-je vraiment été assez folle pour ne pas apprécier les avantages de ma situation? — ou seulement assez exaltée pour me Oearer que les impressions tristes sont seules dignes d'être inscrites eu prose poétique dans lo joarnal d'une vie? Je ne devais guère être satsilaite 1

The text on this page is estimated to be only 29.33% accurate

8 BAS LES ARMES! de mon sort à en juger par les lignes, suivantes : « Oh! Jeanne d'Arc, héroïne béniQr4la ciél! que ne puis-je comme toi brandir Tojriflamme, voir couronner mon roi et mourir['] pojrir ma patrie bienaimée ! » Les circonstances[^] de ma vie ne se prêtèrent naturellement pas >/'lk réalisation de ce modeste désir; elles rie ddnnèrent pas davanlatre satisfaction à mes Aspirations au martyr, dont témoigne cette aqtl[^]e note du 19 septembre 1853 : « Être, comme ! x2nV înmartyre chrélienn<'['], déchirée par un lion dans . ;ua cirque! » J'ai[^]sanb doute, vivement souffert à la pensée que les grandes actions que je rêvais devait[^]nt rester dans le domaine des rêves. Ma vie, au iond, était mauquée. Pourquoi n'étais-je pas un garçon? J'anrais pu accomplir de grandes choses. L'héroïsme des femmes? L histoire en offre si peu d'exemples; il est si rare d avoir des Gracques pour fils, on de trouver Toccasion de porter nos maris au delà des portes de Weinsberg, ou encore de nous entendre acclamer par les Magyars bran* dissant leurs épées : <c Vive Harie-Thérèse, notre roi! » Un homme? — mais il n'a qu'à ceindre une épée et à se jeter dans la mêlée pour conquérir la gloire, pour gagner un trône comme Gromwell, un empire comme Napoléon. L'idéal de la vie se résumait pour moi dans l'héroïsme guerrier. J'estimais bien un peu les savants, les poètes, les explorateurs; mais les vainqueurs de batailles seuls pouvaient m'inspirer de l'admiration. Ne se dressent-ils pas, ces êtres presque divins, au-dessus du reste des hommes, comme les cimes des Alpes ou de TiliDigitized by Google

BAS LES ARMES 13 malaya s'élèrent aa-dessos des brins d'herbe et des Heurs de la vallée? Je n'avais cependant pas une nature héroïque; j'étais simplement enthousiaste et ardente ; je me suis naturellement passionnée pour ce que mes lûres d'étude et mon entourage m'ont toujours présenté comme le plus digne d'admiration. Mon père était général dans l'armée autrichienne ; il s'était battu à Custozza, sous les ordres du père Radetzky — un dieu pour lui. Que de récits, d'anecdotes de bataille ai-je entendus! Mon bon père était si fier de sa vie de soldat, il parlait si volontiers de ses canij agncs. que je prenais, malgré moi, en pitié tout homme qui n'avait pas de pareils souvenirs. Quelle infériorité pour la femme d'être f'xclue de toute participation à ces actions si nobles auxquelles les hommes sont poussés par le sentiment du devoir et de Thonneur! Quand j'entendais parler des revendications iéminines, — on s'occupait bien peu de cette question dans ma jeunesse et pour la blâmer et la railler seulement, — je ne comprenais ces désirs d'émancipation que pour conquérir aux femmes le droit de porter des armes ^t de faire la guerre. Que de belles choses dans l histoire d'une Sémiramis, d'une Catherine 11! C'est rhistoire qui développe chez la jeunesse celle admiraLion pour la guerre. Dès son jeune âge, elle inculque à l'enfant lldée que le Dieu des armées » décrète les batailles. Elle lui enseigne que la guerre est l'accomplissement d'une loi fatale dont les effets se font, de l temps en temps, sentir comme les tempêtes, les l

4 BAS LES ARMES! tremblements de terre, les inondations, etc. . . Sani doute, la guerre entraîne des horreurs et des désastres, mais bien compensés pour rhumanîtt par rimportance des résultats; pour Tindivida, par la gloire ou par le ^eiiliment du devoir accompli. Sayez-Yous une plus belle mort que la mort au champ d'honneur? une plus noble immortalité que ^immortalité du héros? - ! Tout cela est clairement dit et démontré dansi les livres de classe et de lecture à Tosage de la! jeunesse. L'eniaat ne trouve guère aussi que des j^its d'armes et des actions d'éclat dans les libres de lecture et de poésies. C'est la base du système d'éducation patriotique. L'enfant doit devenir un défenseur de la patrie ; il faut avant tout éveiller son enthousiasme pour ce grand devoir civique, endurcir son esprit contre la répulsion naturelle qu'ins-* pirent les horreurs de la guerre; aussi ne lui parie-t-oû de ces Ilots de sang, de ces horribles boucheries que comme d'une chose toute naturelle, inévitable; on n'insiste que sur le côté grandiose, idéal des batailles; c'est ainsi que l'on arrive à former des générations prêtes à la guerre. Les jeunes filles ne vont pas à la guerre; mais i elles lisent ces livres qui ont pour but de déve- ; lopper les vertus militaires chez les garçons ; il en I résulte pour elles la même conception de la patrie, | qui se traduit chez quelques-unes par le regret de | ne pouvoir partager les dangers et les exploits de î leurs frères ; chez toutes, par Tadmiration pour | l'état militaire. Nous, jeunes filles, qui, dans les autres domaines, sommes exhortées et aaturelleDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.43% accurate

I I BxVS LES ARMES 1 3 I ment portées à la duui eur, à la bonté, nous lisons avec une indifférence, une insouciance vraiment iDoaîes les scènes horribles de toutes les guerres 'le l'histoire. Ce qu'un nous met sous les yeux d'affreuses images de bataille depuis les guerres bibliques, médiques, puniques, jusqu'à la guerre de Trente ans et aux campagnes de Napoléon, est tout à fait réjouissant. Grâce à cette accumulation d'atrocités, la conscience que ce sont des atrocités ûnit par s'obscurcir et nous n éprouvons plus de répulsion en entendant parler de cités incendiées, de vaincus passés au fil de Tépée. Tout ce qui est inscrit sous la rubrique « Guerre » n'est plus envisagé au point de vue humanitaire et a reçu îHie sorte de consécration à la ioi.^ mystique, liistonqae et politique* Il faut qu'il en soit ainsi; la guerre est le moyen d'arriver aux plus hautes ^lisnilés, aux plus grands honneurs ; les jeunes liileâ le comprennent fort bien; ce n'est point en vain qu'on leur a fait apprendre par cœur tirades et poèmes glorifiant les exploits guerriers; c'est ainsi que l'on forme les « mères Spartiates » et les « marraines d'étendards ». Je n'ai pas été, comme tant d'autres jeunes filles de mon rang, élevée au couvent. J'avais à la maison liJe gouvernante et des professeurs. Tuute jeune perdis ma mère. Elle fut remplacée auprès de aoos — j'avais deux sœurs et un frère cadet — par uuire tante Marie, vieille dame ch.anoinesse. iNous Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.01% accurate

6 BAS LLb AUMESl passions Tliiver à Vienne et Télé dans une propriété de iamilief en Basse-Autriche. | Je me souviens que j'étais une élève studieusej donée d'une excellente méiuiore et surtout ambi^ tieuse. A défaut des . victoires que, comme vierge guerrière, j'aurais tant souhaité remporter, je me contentais d'obtenir de bonnes notes et d'exciterj par mon zèle, l'admiration de mon entoarag^e. Je| savais presque à la perfection l'anglais et le fran-i çais; je poussai Fétude des sciences aussi loin quoi le comportent les programmes les plus complets! d'instruction pour les jeunes filles; en liisloirej j'appris plus qu'on ne me demandait. Je dévorais pendant mes heures de loisir de gros volumes d^histoire que je liuuvais dans la bihliulhèque de mon père; je me sentais enrichie chaque lois que ma mémoire avait acquis une date, un nom, un événe* ment de plus. J'ai toujours été rebelle à l'étude du piano, comprise, bien entendu, dans mon éducdtion. Je n'avais aucune disposition musicale et je sentais qu'aucune satsislaction d amour-propre ne m était réservée de ce côté* Je suppliai si instamment mon père de ne pas m'obliger a perdre à ce tapotage inutile un temps si précieux pour mes autres études» qu'il me délivra de cette corvée, an grand regret de ma tante, qui n'admettait pas d éducation suus piano. Le 10 mars 1857 je fêtai mon dix-septième anniversaire. Je lis, à cette date, dans mes cahiers : <(Déjà dix-sept ans! » Que de choses signifiait ce « déjà »! Aucun commentaire ne le suit, mais il voulait dire : u El rien encore de fait pour l'immortaDigitized by Google

f. i ' BAS LES ARMES ! » Ces notes me rendent vraiment grand service pour rédiger mes souvenirs. Elles me permettent de fixer, jusque dans leurs plus petits détails, des événements passés, de reproduire aujourd'hui des conversations et des pensées oubliées depuis longtemps. Je devais au carnaval suivant faire mon entrée dans le monde. Je ne ressentais pas à cette perspective le ravissement qu'en éprouvent d'ordinaire les jeunes filles. Je rêvais mieux que les triomphes d'une sauterie de bal. À quoi rêvais-je? J'eusse été bien en peine de le dire. Probablement à l'anion; mais je n'en savais rien. Ces profondes nostalgies, qui, au jour de l'adolescence, remplissent le cœur des jeunes gens et des jeunes filles, ne sont, le plus souvent, que le premier frisson de l'amour qui s'éveille. L'été, ma tante m'emmena à Marienbad, où elle allait faire une cure. Mon entrée officielle dans le monde ne devait avoir lieu que l'année suivante; on me conduisit pourtant à quelques bals à Marienbad. C'était pour me former un peu à la danse et à la conversation et me rendre moins timide et moins gauche dans les salons de Vienne. Hais qu'arriva-t-il dès la première soirée? Le coup de foudre! C'était naturellement un lieutenant de hussards. Dans la salle, les civils, mêlés aux militaires, me semblaient des hannetons à côté de papillons. De tous les officiers, les hussards étaient de beaucoup les plus brillants. Enfin, entre tous les hussards, le jeune comte Arno Dutzky était, évidemment, le plus beau, haut de six pieds, les cheveux noirs frisés, la moustache fine, les dents

I 8 BAS LES ARMES I éblouissantes 9 les yeux pénétrants et doux. Bref, lorsqu'il me demanda : « Comtesse, avez- vous promis le cotillon? » je sentis qu'il est d'autres triomphes aussi enviabiles que ceux de Jeanne d'Arc assistant au sacre de son roi. Et lui, ce beau, jeune homme de vingt-deux ans, éprouva, j'imagine,, la même sensation en se sentant emporté clans le tourbillon de la valse avec la plus joUe iille du bal, je puis bien le dire après trente ans. — Mais Martha! Martha I giundii ma tante, lorsque, retombant tout essoufflée sur mon siège,; à côté d'elle, je lui balayai le visage du tulle encore tourbillonnant de ma robe. — Pardon, pardon, chère tante, lui dis-je, en rajustant ma toilette, c'est tout à fait involontaire... — Ce n'est pas cela... Il s'agit de ta tenue vis-à-vis de ce hussard... On ne se serre pas ainsi contre son cavalier; on ne regarde pas non plus un jeune homme de cette façon dans les yeux... . Je rougis beaucoup. Ma conduite avait-elle donc été inconvenante? Mon séduisant cavalier avait-il conçu une mauvaise opinion de moi? Je fus bientôt délivrée de cette anxiété ; après le souper, il me murmura à Toreille : — Il faut que vous m' écoutiez... C'est plus fort que moi... Je veux aujourd'hui même vous dire que je vous aime. Ces mots me parurent autrement agréables à entendre que les voix de Jeanne d'Arc. Dans le tourbillon de la danse, il ne m' était pas possible de répondre; il le comprit et se tut; mais dans un coin désert du salon, il reprit : Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.00% accurate

BAS LES ARMES — Parlez, comtesse, que puis-je espérer? J'eus l'aplomb de répondre : — Mais je ne vous comprends pas ! — Vous ne croyez peut-être pas à l'amour foudroyant! Jusqu'ici je le traitais de fable moi aussi, mais maintenant j'en saisis la réalité. ■ Comme le cœur me battait! Je gardai pourtant le silence. — Je ne résiste pas au destin, reprit-il avec vivacité. Décidez de ma vie ou de ma mort, car je ne puis, je ne veux vivre sans vous.,. Voulez-vous être à moi? . Une question aussi directe appelait forcément une réponse ; j'aurais voulu trouver une phrase diplomatique qui, sans lui enlever tout espoir, ne lui ôte rien de sa dignité. Je cherchai... mais en vain, et je répondis par un. « oui » ému, à peine articulé. — Demain j'aurai l'honneur de demander votre main à madame votre tante et d'écrire au comte Althaus. Je répétais mon « oui », mais d'une voix moins tremblante. — Quelle indicible joie! Toi aussi... un seul regard t'a suffi... Tu m'aimes? Cette fois mes yeux seuls répondirent, mais le jeune Arno Dotzky, ne pouvait souhaiter de réponse plus affirmative. * Mon mariage fut célébré le jour anniversaire de mes dix-huit ans. J'avais fait mon entrée dans le

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.96% accurate

10 BAS LES ARMES î inoral(j ot j'avais été, comme liaucée, présentée à rimpératrice. Nous fîmes aotre voyage de noces en | Italie, ÂrDO ayant obtenu un congé. Vidée qu'il \ pût quitter le service ne fut jamais soulevée. Nous j avions Tan et l'autre une fortune considérable, mais mon mari aimait sa profession et elle me plai- ' sait autant (|u'a lui. J'étais fière de mon bel officier de hussards* Je savourais d'avance le bonheur de le voir bientôt capitaine, puis colonel et certainement plus tard général en chef. Qui sait même, si i son nom ne brillerait pas, un jour, dans les fastes , de la patrie? i Je regrette iuûniment que mes cahiers présentent justement une lacune durant Theureuse époque de mes fiançailles et de ma lune de miel. Sans doute, même m j'avais noté mes impres-t sions et mes ravissements, ces heures charmantes n'en seraient pas moins envolées: elles auraient, du moins, projeté sur ces pages leur doux reflet. [Pour mes chagrins et mes angoisses, je n'ai jamais manqué d'expressions navrées. J'ai éprouvé le besoin de dire à mes contemporains et à la postérité toutes mes souffrances ; mais les belles heures de ma vie, j'en ai joui seule et en silence; je n'ai pas eu la vanité de mon bonheur; je n'en ai rien dit aux autres; je ne me le suis pas raconté à moimême daii.> mes cahiers. Peut-être ai-je dit mes malheurs parce que je les considérais comme un mérite* J'ai cependantl i^ardé assez de souvenirs de celte époque de ma vie pour pouvoir aliirmer qu'elle fut radieuse, un véritable conte de fées. Je possédais Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.93% accurate

BAS LES ABM£SI il tout ce que peut désir un cœur de jeune femme : la race, la beauté, la richesse, Tamonr. Nous nous aimions passionnément, mon Arno et moi, avec toute la fougue deuotre ardente jeunesse. Le coeur de mon mari était aussi honnête et bon et son esprit aussi distingué que son visage était agréable. Notre bonheur était complet et me fit, pendant longtemps, négliger mon jonrnal. Mais non, pourtant! Voici une note toute de bonheur : mes premières extases au sujet de ma nouvelle dignité maternelle. Le 1*' janvier 1859, il nous naquit un ûls. iSous en fûmes naturellement aussi émerveillés et aussi fiers que si nous eussions été le premier couple auquel pareille chose fût arrivée. Ceci explique la reprise de mon journal. Il fallait bien que la postérité fût instruite de ce fait merveilleux et de l'importance qu'il me conférait. Il est certain aussi que le thème a Jeune mère » est celui, peut-être, qui prête le plus aux développements artistiques et littéraires. Par comliien de peintres et de poètes a-t-il été traité ! Ce fiojet nous dispose aux émotions saintes, aux sentiments naïfs, pathétiques et quelque peu poétiques. Le culte du baby se place dans l'imagination des hommes immédiatement après le culte du héros {ihe hero worsfup of Carlyle), Mes sentiments iarent naturellement à la hauteur de ce culte. Je voyais dans mon Rourou la huitième merveille du IUODcie. Et cepeadant, en regard de mon adoration actuelle pour mon fils grandi, pour mon Rodolphe bien-aimé, qu'était mon sentiment naïf et enfantin d'alors ?

12 BAS LES AÎMÉS! Cette tendresse aveugle et instinctive de la jeune mère pour son merveilleux bébé n'a que les proportions (lu bébé lui-même comparé à l'homme fait. Mon mari n'éprouvait pas moins d'orgueil à la vue de son enfant. Il formait pour lui les plus beaux rêves d'avenir. Qu'en ferons-nous? Cette question s'agitait fréquemment devant le berceau de l'enfant. Nous y répondions toujours tous deux : « Il sera militaire ». Je formulais bien une timide objection : «(Mais s'il allait mourir dans une guerre? » Arno me répondait : « L'homme ne meurt jamais qu'une fois, et quand le veut sa destinée ». Et puis, nous espérions bien que Rourou ne demeurerait pas fils unique. De nos autres garçons, l'un pourrait être diplomate, l'autre agriculteur, un troisième entrer dans les ordres, mais l'aîné devait suivre l'exemple de son père et de son grand-père. De toutes les carrières, celle des armes n'est-elle pas d'ailleurs la plus belle? Dès l'âge de deux mois, Rourou fut par nous promu au grade de caporal. Les princes du sang sont bien, dès leur naissance, titulaires d'un régiment. Cette façon de jouer au soldat nous amusait infiniment. Arno faisait le salut militaire chaque fois que bébé entra dans notre chambre. La nounou était passée cantinière ; je laisse à deviner ce qui, chez elle, s'appelait la gamelle; les cris de l'enfant étaient des signaux d'alarme; je ne dirai point ce que signifiait : « Rourou fait l'exercice ». Le 1^{er} avril, jour anniversaire de son troisième mois, Rourou passa sergent; mais tout ne fut pas joie pour moi ce jour de promotion; j'éprouvai

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.29% accurate

BAS LES ARMES 1 13 ua serrement de cœur qui meit ouvrir
mes cahiers* Depuis quelque temps il était question d'un point noir i) à
l'horizon politique, et les journaux et les conversations ne tarissaient pas de
commentaires sur le développement qu'il pourrait prendre. Je n'y avais
jusqu'alors prêté aucune attention. Mon père, mon mari et plusieurs de leurs
collègues avaient souvent répété devant moi qu'il se préparait quelque
chose contre l'Italie, mais je n'avais ni le temps ni l'envie de m'occuper de
politique. On avait beau parler des rapports tendus entre l'Autriche et le
Piémont, des agissements de Napoléon, dont Cavour s'était, par sa
participation à la guerre de Crimée, assuré l'alliance. Je n'y prenais pas
garde. Mais le 1^{er} avril, mon mari a dit: — Chérie, cela va bientôt éclater
— Qu'est-ce donc qui va éclater, mon ami? — La guerre avec la Savoie
— liais..* ce. serait affreux!... Tu partirais? — Je l'espère bien! —
Comment peux-tu dire: « je l'espère bien », quand il s'agit de quitter ta
femme et ton enfant? — Quand le devoir m'appelle... ^ On peut se
soumettre, mais espérer, c'est-à-dire souhaiter un terrible devoir... —
Terrible? mais non! Cette guerre entreprise avec tant d'élan et d'entrain sera
très belle. Tu es femme de soldat... ne l'oublie pas. Je t'ai jeté dans ses bras
: — O mon bien-aimé sois tranquille, je serai taillante; j'ai souvent
ressenti avec les héros et les héroïnes de l'histoire la noble joie que l'on doit 2

The text on this page is estimated to be only 29.19% accurate

14 BAS L£S AilM£SI éprouver 6Q marchant au combat. Si seulement je pouvais partir avec toi, combattre à tes côtés, y Viiiicre ou v mourir î — Bravement parlé, ma petite femme, mais' an peu follement. Ta place est ici, auprès du berceau de notre enfant, douL ta dois faire un défenseur de la patrie. C'est pour prHéger notre ioyer contre l^invasion de l'ennemi, c'est pour conserver la paix à notre pays et à nos femmes que uouâ autres hommes nous allons nous battre* Ces paroles que j'avais si souvent lues et enten» dues avec eniliousiasme me parurent, cette fois, des phrases ». 11 n'y avait pas de foyers menacés, mais une simple tension politique entre deux cabinets. Si mon mari partait avec tant de joie, c'était simplement par goût d'aventures, par amour du changement, surtout par désir d'avancement, de distinction. Eh bien, oui !... c'était de rambition, mais belle et noble! S'il fallait vraiment partir, il avait raison de partir avec cet entrain. Mais rien n'était encore décidé; la guerre n'éclaterait peut* être pas ; dans le cas même où Ton se battrait, le régiment d'Arno pouvait n'être pas désigné* Lei destin voudrait-il anéantir un bonheur i^ull avait? fait si radieux, si complet? ^ Durant cette période, mon journal n'est rempli! que de semblables eûusions. J'ai transcrit aussi bon nombre de réflexions politiques que j'entendais autour de m>i : Louis-, Napoléon est un intrigant... L'Autriche ne saurait demeurer plus longtemps passive... La guerre seri déclarée... Le Piémont cédera et reculera devant la< Digitized by Google "

The text on this page is estimated to be only 25.98% accurate

BAS LES AGIMES 1 •15 supériorité de nos forces,.. La paix ^era mainteûue... Malgré mon admiration pour les batailles du [> assé, je formais les vœux les plus ardents pour le maintien de la paix. Ârno, lai, en faisait, de tout autres. Il n'en parlait pas, mais c'était toujours avec une physionomie rayonnante qu'il me commniquait les nouvelles confirmant le développement du « point noir ». Mon père aussi était tout leu et ûamme pour la guerre. Vaincre les Piémontais ne serait que jeu d'tiiiing; à l'appui de cette belle assurance, il nous servait en foule les « anecdotes Radelzky » • Je n'entendais jamais parler de la future campagne qu'au point de vue stratégique, et au point de vue des avantages matériels; mais la ques* tion n'était jamais envisagée au point de vue humanitaire ; on ne songeait nullement aux flots de sang et de larmes que coûterait toute bataille perdue ou 2a2:née. Les intérêts de l'État étaient considérés comme tellement supérieurs que les mesquines destinées individuelles ne comptaient plus. Je rou-* gissais de niui-même lorsque je me surprenais à me dire : La victoire I Mais à quoi sert-elle aux pauvres morts, aux mutilés, aux veuves, aux mères ^K*âoiées? Les dithyrambes de mes livres classiques me répondaient alors : La gloire suffit à dédomma8:er de toutes ces douleurs! — Mais dans le cas où l'ennemi serait vainqueur? Il m'arriva un jour de hasarder cette question devant un groupe d'officiers. Elle souleva un toile général. C'est un devoir pour le soldat de se croire invincible.

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

le' BAS LES ARMES 1 Le régiment d'Ar&o était en garnison à Vienne. Notre appartement donnait sur le Prater. Par les • fenêtres ouvertes on respirait déjà les litiJcs bouffées du printemps. La saison était splendide. Nous nous étions offert pour nous promener au Prater une coquette petite voiture; attelée de quatre jolis trotteurs hongrois; nous avions déjà fait quelques promenades pendant ce mois d'avril, mais ce n'était qu'un avant-goût de celles que nous projections pour le mois de mai. Pourvu que d'ici là la guerre n'aille pas éclater!... Le 19 avril, en rentrant le matin de l'exercice, mon mari me dit : — Grâces à Dieu, plus d'incertitude... ruUimatuiu est envoyé ! Je tressaillis. — Quoi donc?... Commonl ?... One dis-tu?... — Je dis que le dernier mot des négociations diplomatiques a été prononcé. Notre ultimatum exii^e que Ir Piémonl désarme — ce qu'il reliisn a naturellement. Nous franchiions alors la ixontière. — Grand Dieu ! Hais il désarmera peut-être ? — Dans ce cas, ralTaiie b'ai rangerait et la paix ne serait pas troublée. D'un mouvement instinctif et irrésistible, je tombai a i^^'Houx. Sans l'articuler, mais ardente et vive comme un cri de douleur, j'adressai au Ciel cette prière: La paix... la paix!... Ariio me releva : je niejetai en pleurantà son cou. — Marthal Marthai je vais me fâcher, méditDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.84% accurate

BAS LES ARMES ! 17 iJ, en me grondant; n'es-ta donc plus ma brave petite femme? Oublies-tu que tu es fille de général, lemme d'officier et... mère d'un sergent? ajo&ta-t-il en riant. — Non, non, mon ami... je ne me comiJieuds pins moi-même..* cela n'a été qu'une surprise... j'aime la gloire militaire..* mais je ne sais... lorsque lu m'as dit que d'un oui ou d'un non dépend la vie de tant de milliers de mes semblables qui s'en iraient mourir par ces jours radieux de printemps... j'ai senti qu'il laut absolument que lu parole de paix soit prononcée et je n'ai pu m'em^^ pécher de tomber à genoux... —  t de faire part au bon Dieu de la situation, chère petite folle. J'entendis sonner à la porte de la rue ; je séchai vite mes larmes. Qui pouvait bien arriver à une beure si matinale? C'était mon père; il entra précipitamment. —  b bien, mes enfants ! nous dit-il tout haletdot, vous connaissez la grande nouvelle, Tultimalum? — J'en parlais justement à Martha. — Père, qu'eu penses-tu? deniauJai-je avec angoisse ; crois-tu que la guerre puisse être évitée / — Je n'ai jamais vu qu'un ultimatum ait eu pour résultat d'éviter une guerre. 11 serait pourtant plus raisonnable de la part de ces pleutres d'Italiens de céder et de ne pas s'exposer à un second Novare... Alil si le bon père Uadetsky n'était pas niorl Tan dernier, je crois que, malgré ses quatre-vingt-dix aos, il se remettrait à la tête de nos troupes, et 2.

The text on this page is estimated to be only 25.92% accurate

BAS L'ES ARMES ! moi, parbleu ! je ferais aussi la campagne avec lui. Nous avons bien fait voir, autrefois, comment on se débarrasse de cette canaille welche. La leçon ne leur a pas suffi; ils en veulent une seconde; eh bien, tant mieux! Notre royaume vénitien s'agrandira au détriment du territoire piémontais. Je crois déjà assister à rentrée de nos troupes à Turin. — Mais tu parles, mon père, comme si la guerre était déjà déclarée et comme si tu n'y réjouissais!... Que deviendrai-je si mon mari part?... Et j'avais de nouveau les larmes aux yeux. — Il partira certainement, Theureux garçon! — Mais... mes angoisses... le danger?... — Ah bah! le danger! On en revient de la guerre; j'en suis une preuve; il était écrit que je ne devais pas mourir et je ne suis pas morte. Toujours ce même fatalisme qui avait présidé au choix de la future carrière de Rourou et qui s'imposait en quelque sorte à moi-même comme un axiome de sagesse ! Arno reprit: — Si mon régiment n'était pas appelé... — Mon dernier espoir! m'écriai-je avec joie. — Je demanderai mon changement si c'est possible. — Cela sera très facile, assura mon père; Hess aura le commandement en chef, et je suis très lié avec lui. ^ Une horrible angoisse m'oppressait et cependant je ne pouvais qu'admirer ces deux hommes. Je me ressaisis... je voulais être à leur hauteur. Il fallait me mouler digne de ceux que j'aimais, me donner

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.41% accurate

BAS LES ARMES! 19 tout entière à cette réconfortante pensée : Mon mari est un héros ! J'allai vers lui, je lui tendis les deux mains en lui disant : — Arno ! je suis fière de toi ! Il porta mes mains à ses lèvres, se retourna vers mon père et d'un air rayonnant : — Vous avez bien élevé votre fille, beau-père! L'ultimatum a été repoussé ! Cette décision a été prise à Turin, le 26 avril* La guerre est déclarée! Depuis une semaine j'étais préparée à Taffreuse nouvelle; elle m'a porté cependant un coup terrible. Lorsque Arao me l'annonça, je me jetai tout et larmes sur le divan et sanglotai longtemps, la tête enfoncée dans les coussins. Mon mari s'était assis à côté de moi, et essaya de me consoler. — Ma chérie..., du calme, du courage! Ce n'est pas si terrible, après tout... Nous allons bientôt revenir vainqueurs. Nous jouirons alors dûubk'iiiciit de notre bonheur. Ne pleure pas ainsi; cela me déchire le cœur. Tu me ferais presque regretter ma résolution de partir, appelé ou non. Et cependant, Martha, si mes camarades parlent, de quel droit resterais-je ? Tu aurais honte de moi si je restais I II me faut bien passer un jour ou l'autre par le baptême du feu pour être un lionuie complet et un vériiable soldat. Et puis, me vois-tu revenant

Digitized by Google

20 BAS LES ARMES 1 avec une troisième étoile au collet, et peut-être, la croix (riionneur sur la poitrine ? J'appuyai la tête sur sou épaule et continuai à pleurer. Oht que j'étais peu héroïque à ce moment ! La perspeclivo de voir dix croix sur cette chère poitrine n'eil'açait pas rhorriI)l(3 pensée qu'elle pourrait être traversée par une balle. Ai inj nreiii brassa sur le front, me repoussa doucement et se leva. — Il faut que j'aille chez mon colonel^ ma chérie; pleure» cela te soulagera ! J'ospère, à mon retour, te retrouver plus forte et plus sereine; j -en ai besoin pour ne pas me laisser aller moi-même à de sombres pressentiments. Adieu, mon trésor 1 Et il partit. Je comprenais parfaitement que dans les circonstances actuelles, mon devoir était non seulement de ne pas abattre son courage, mais au contraire de Texciter encore. Nous ne pouvons, nous autres femmes, témoigner autrement de notre patriotisme et participer à cette gloire que nos maris vont conquérir sur les champs de bataille... « Champs de bataille 1 ». Ces mots représentaient encore à mes yeux la patrie, la .gloire des ancêtres, mais ils évoquaient aussi, maintenant, des images brutales, terribles, de carnages, de tueries. Oui, des milliers et des milliers d*hommes vont mourir couverts de blessures, et peut-être parmi eux... Un cri terrible m'échappa à celle infernale vision. Ma femme de chambre m'entendit et accourut tout effrayée. — Que vous arrive-t-il, madame la comtesse ? me demanda-t-elle en tremblant. Digitized by Google

BAS LES AIIMES! 21 Je m'aperçus qu'elle avait aussi les yeux rouges. Je compris; elle avait appris la nouvelle, et son fiancé était soldat. J'aurais voulu l'embrasser. — Ce n'est rien, mon enfant, lui dis-je avec douceur. Ceux qui partent reviendront un jour. — Pas tous, madame la comtesse. Elle répondit-elle en fondant en larmes. Ma tante entra et Betti se retira. — Mais iha, je viens l'apporter quelques consolations, me dit-elle en m'embrassant. Je voudrais, dans cette épreuve, t'exhorter à la résignation. — Tu sais donc... — Toute la ville connaît déjà la nouvelle ; cette guerre est très populaire; la joie est unanime. — Tu parles de joie,... tante ! — Oui.»* ceux qui ne voient partir aucun des leurs sont ravis. Mais j'ai pensé que toi, tu serais triste et je me suis hâtée de venir. Ton père va • venir aussi. Il est enchanté de ce dénouement et considère le départ d'Arno comme un bonheur. Au fond, il a raison; une guerre est réventualité la plus enviable pour un soldat. Tu devrais comprendre cela. D'ailleurs ce que veut le destin — Oui^ tante, tu as raison; ce que veut le destin, ce qui est inévitable... — Il faut accepter avec résignation les décisions de Dieu. Oui, Martha, soumettons-nous aveuglément aux volontés de la bonne et sainte Providence. L'heure de notre mort est fixée dès notre naissance. Et puis, nous prions avec tant d'ardeur pour nos chers combattants ! Je ne voulais point insister sur la contradiction Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.60% accurate

22 BAS LES ARMES! que contient l'idée d'un év<^nement tout à la fois immuablement fixé d'avanco et ces prières destinées à le modifier. Je n'étais, du reste^ pas très au clair avec moi-même sur ce point. J'avais conservé, de ^ensemble de luon éducation, le souvenir qu'il y a des choses qu'il est interdit de raisonner. J'aurais profondément i)lessé mataiic en manifestant devant elle le moindre doute rationnel sur dts questions religieuses* « S'abstenir de penser » était pour elle un acte de foi. Dans les circonstances actuelles, je ne demandais pas mieux que de m'y conformer. Je n'essayai pas de discôiter avec ma tante ; je me craiiipoauai ;t la consolation qu'elle m'indiquait dans la prière. Oui, pendant Tabsenee d'Arno, j'implorerais le Ciel avec tant d'ardeur qu'il détournerait certainement les ballesdecetie chère poitrine... Les détourner?... mais dans quelle direction?... Vers la poitrine d'un autre pour lequel d'aussi ardentes prières seront offertes?. Pour essayer de chasser de mon esprit les contradictions qui b y heurtaient, je répétais à haute Voix, comme m'adressant à ma tante : — Oui, nous prions avec tant de ferveur que Dieu nous exaucera. — Tu connaîtras, mon enfant, quel refuge l'âme trouve, aux heures douloureuses, dans la religion. Peut-être Dieu t'envoie-t-il cette épreuve pour te guérir de ta tiédeur habituelle. Que la mésintelligence qui, depuis la guerre de Crimée, régnait entre l'Autriche et le Piémont, que les récentes négociations entre ces deux États, que Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.03% accurate

BAS LES ARMES I Tenroi de rultimatom et la déclaration de guerre enfin aituit été voulus de Dieu dans le seul but de réchauûer matièdeurreligieuse, j'avais, je le confesse, beaucoup de peine à le croire. Il eiit été inconvenant, toutefois, de le dire à ma tante. Lorsque quelqu'un mêle Dieu, à ses paroles elles en reçoivent du coup comme une indulgence qui leur assure rimniunité. Quant au reproche de tiédeur que m'adressait ma tante, il était justifié. La piété de tante Marie était sincère, taiHiis que la mienne était tout extérieure. Mon père et mon mari étaient complètement indifférents; mon zèle religieux ne trouvait auprès d'eux aucun encouragement. J'allais tous les dimaïicbesà la messe et une fois par an à confesse. J'accomplissais ces actes avec , respect et correction ; mais ce n'était guère, pour moi, qu'une forme d'étiqoette obligatoire à mon rang. Je remplissais mes devoirs religieux comme j'aurais exécuté une figure de lanciers dans un bal ou fait la révérence de Cour à rentrée de Tlmpératrice dans un salon. Le chapelain de Grûmnitz, pas plus que le nonce de Vieuiie, n'auraient rien trouvé à me reprocher, mais l obserration de ma tante était cependant fondée. Oui, ma fille, poui suivit-elle, dans le bonheur et la prospérité on oublie bien souvent son Sanvenr; mais quand la maladie ou la mort appro* chent... Elle aurait pu continuer longtemps sur ce ton, loais la porte s'ouvrit et mon père entra brusqueBienl et nous salua d'un « Uurrahl... ça y estl

The text on this page is estimated to be only 29.29% accurate

24 BAS LES ARMES! Ils ont envie de recevoir une raclée, ils ranronir » Quels jours d'angoisse ! La guerre avait « éclaté » . On oublie, en pareille occurrence, qu'il ne s'agit que de deux masses d'hommes lancées Tune contre Tautre. On se représente une troisième personnalité, sorte de puissance supérieure, arbitre de la destinée des nations, qui contraint les peuples à se déti iire et qui supporte toute la responsabilité du carnage. Je croyais encore à ia mystérieuse, superstition dont la plupart des lioiiiiines entourent le^ luUes des peuples; je ne songeais pas alors à me révolter contre la guerre elle-même; mais je souffrais de voir mon mari s'e\poS(U aux daiiîzers pendant qu'il me fnllait, moi, demeurer au foyer, torturée d'inquiétude. Je cherchais à ressaisir mes impressions d'autrefois — du tenq^s où j'aimais si passionnément Thistoire. J'aurais voulu relever mon courage en pensant au devoir, à la gloire. C'était rtiistoire de lavenir que je vivais à ce moment; je devais m'élever à la hauteur des circonstances et songer que les événements qui se préparaient compteraient dans les fastes du monde. On ne parlait que de la guerre dans les salons et dans la rue : les journaux ne s'occupaient que d'elle. Iian5 les églises on priait pour l lieureuse issue de la campagne* Partout on retrouvait des visages enfiévrés, des conversations animées sur les éventualités possibles de la liiUe. Le Uié^itre, les arts, les affaires passaient au second rang. On ne se croyait plus le droit de penser à autre chose qu'au drame historique qui allait se jouer.

Les 9 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.26% accurate

BAS LES ALIÉS! proclamai-je à l'armée, en annonçant ces phrases sonores la victoire et la gloire, le défilé des troupes, drapeaux au vent, musique en lête, les discours publics^ les articles de journaux débordant du plus pur et du plus ardent patriotisme, ces appels continus à la vertu, à l'honneur, au devoir, au courage, au sacrifice, l'assurance que Ton se donne que le Très-Haut appelle votre pays aux plus hautes destinées enfantent une atmosphère d'ivresse, dans laquelle s'enflamme et s'exaspère l'orgueil national. A côté de ces nobles sentiments, les passions successives de la guerre en font éclore de bien moins louables. La soif de conquête, la haine, la cruauté se manifestent dans la lutte; mais, bien entendu, toujours chez « l'ennemi »>, dont l'infériorité morale est évidente. Sa défaite est un triomphe pour le Progrès... Ces Italiens!...^ quel peuple fourbe, sensuel, léger, vaniteux! Et ce Napoléon! quel ambitieux... quel intrigant! Lorsque, le 29 avril, parut son manifeste de guerre avec le motto : « L'Italie libre jusqu'à l'Adriatique », il souleva chez nous un tourbillon d'indignation! Je risquai timidement que c'était cependant une belle idée, absolument désintéressée, qui devait enthousiasmer le patriotisme italien: mais je fus vite réduite au silence. Tant qu'il était l'ennemi » il ne fallait point toucher à ce dogme : « Louis-Napoléon est un scélérat. » Un autre doute naquit dans mon esprit. Dans tous les récits de guerre, j'avais toujours remarqué la sympathie et l'admiration de l'historien pour le peuple qui combat pour sa liberté, et, dans le cas présent, il me semblait que . 3

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.43% accurate

26 BAb LES ARMES! nous n'avioûs pas le beau rdte. La timide expression de cette pensée souleva des tamaltes; j'aTaîs encore touché à un dogme sacré : la nation dont on fait partie est toujours parfaite et n'impose jamais de joug; ceux qui refusent de se soumettre à sa puissance ur sont pas des patriotes combatUuts pour la liberté, mais de simples rebelles. Dans les premiers jours de mai, le régiment où Arno s'était fait incorporer dut partir! La liuit qui précéda la séparation lut terrible. En toutes circonstances, ce départ m'eût été pénible; dans le cas présent, j'avais peine à m'y résigner. Durant cette nuit cruelle, il me fut impossible de ressaisir la signification glorieuse du mot « guerre ». *Les cruautés, les borreurs qui l'accompagnent se présentèrent seules à mon esprit. Arno s'endormit comme de coutume, la respiration calme, le visage serein. Je n'aurais pu supporter l'obscurité; j'avais allumé et placé derrière un écran une longue bougie. Pour moi, il ne pouvait être question de sommeil pendant cette dernière nuit; je voulais la passer à contempler ce visage chéri... Enveloppée d'un peignoir, je m'étendis sur le lit, le coude sur l'oreiller» le menton dans la main. Les yeux fixés sur mon bien-aimé. je pleurai en silence : « Que je t*aime... que je t aime... Pourquoi cette cruauté du sort? Comment pourrais-je vivre sans toi?... Pourro que tu me reviennes... 0 Dieu! Dieu bon! Notre père miséricordieux! faites qu'il me revienne bientôt... lui... et tous les autres. Rendez-nous bientôt la paix... Oh! pourquoi la paix n'est-elle pas éterDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.27% accurate

BAS LES AHMESI 27 nelle? Nous étions si heureux... Uu])
heureux! iiéias ! il ne peut y avoir de bonheur durable sur terre. Quel
ravissement s'il m'était rendu sain et sauf... si je le revoyais aiusi, dormant à
mes côtés, délivrée de Thorrible angoisse des adieux... Quel sommeil ealme
f Mais comment dormiras-tu là-bas . . . couché sur la terre froide et dure...
au ioud d'un lossé... peut-être blessé, loin de tout secours!... » A celle
]>ensée. je crus voir son front ruisselant de sang. Une angoisse m'etreigait; j
aurais voulu le prenelre dans mes bras, le serrer sur mon cœur... Mais il ne
fallait pas le réveiller... il avaii Ijesoin de sommeil. Encore six heures! lie...
tac... tic... tac... Qael mal me faisait ce tic tac monotone! Derrière son écran,
la bougie se consumait avec unestupide indifférence. L'imbécile amour de
bronze de la pendule en écoutait le tic tac avec la même odieuse
impassibilité. Tous ces objets ne comprenaient donc pas que cette nuit était
la dernière? Sur le malin, mes pauvres yeux, alourdis par les larmes, finirent
par se ferbier; ma tête s'affaissa sur I oreiller, je cédaï au sommeil; je ne
perdis le sentiment de la réaUté que pour m'égarcr dans le chaos d'un rêve
iniorme; je fus bientôt réveillée par une donloareuse contraction du cœur; je
rouvris les yeux avec ce sentiment d'angoisse que Ton éprouve lorsqu'on est
réveillé par l'appel ; m âu feu ! au feu! i> Le cri d'alarme était, cette fois : «
Adieu! adieu! » Je m'endormis et me réveillai ainsi, en sursaut, î'iueurs
fois; puis le jour parut. On frappa à la porte. Digitized by Google

28 BAS LES ARMES! — « Six heiiK ^! mon lieutenant, » cria Tordonnance, qui avait reçu d'Aruo l'ordre de le réveiller de bonne heure. Il se leva... C'était donc Theiire... C'était donc le moment d'articuler ce douloureux u adieu! » Il était décidé que je ne raccompagnerais pas au train. Je ne tenais pas à rendre le public témoin de nos derniers adieux; je préférais échanger notre baiser suprême dans ma chambre afin de pouvoir donner, après, libre cours aux transports de mon désespoir. Arno s'habilla rapidement, tout en ne cessant de m'adresser des consolations : — Du courage, Martha! Tafiaire ne durera pas; avant deux mois je serai de retour. Tu sais bien que sur mille balles une porte à peine?... Et pour- I quoi, serait-ce moi qu'elle atteindrait? Il n'en { manque pas qui sont déjà revenus de la guerre! | Vois donc ton père. D'ailleurs tu n'as pas épousé un officier de hussards pour le voir cultiver des fleurs? ' Je t'écirai souvent, le plus souvent possible. Je I te raconterai la campagne en détail... S il devait , m'arriver malheur, je ne me sentirais point d'aussi j lit^llé liunieur. Tout cela finira pour moî par une décoration... Prends bien soin de toi et de noire i Rourou. Si j'ai de l'avancement, nous le ferons aussi monter en i^rade!.. Enibrasse-le pour moi... Je m en liens avec lui à Tadiu d'hier. Avec quel | plaisir il m'écouterà lui raconter, un jour, la part, | ♦ qu'en 1859, son père prit aux grandes victoires dlitalie! Je Técoutais avidement; sa confiance me faisait Digitized by Goo;

The text on this page is estimated to be only 23.24% accurate

BAS LES ARMES ! 29 Al bien ; il parlait avec un si bel enthousiasme ! Ma douleur était donc égoïste... Cette pensée me donnerait la force de la surmonter. Od frappa de nouveau à la porte : — C'est l'heure j mon lieutenant ! — Je suis prêt, je viens... Il ouvrit les bras : Et maintenant, Martha !..* ma femme ! J'étais sur son cœur* Je demeurais muette. Le mot u adieu » ne put sortir de mes lèvres; i aurais éclaté en sanglots en le prononçant et je ne voulais mêler aucune amertume au ealme, à la fiéréQité de son départ. Je réservais ma douleur l^oar ma solitude. Ce fut lui qui le prononça, le mot déchirant : ' Adieu, ma bien-aimée, adieu ! » Et il pressa tendrement ses lèvres sur les miennes* Nous ne pouvions nous arracher à cet enil)rasselûeit, peut-être le dernier. Soudain, je sentis ses livres trembler, sa poitrine se soulever; ses bras se détendirent; il se couvrit le visage de ses deux s^as et sanglota. G en était trop pour moi; je crus que j'en deviendrais folle. ^Arnol Arnol m'écriai -je, en l'étreignant, ift8le, oh reste ! Je savais que je demandais riiijpu>>ible, mais je ^'ea répétais pas moins : Reste 1 reste 1 Mon lieutenant, il est plus que temps! Encore un baiser — le tout dernier — et il partit. Paire de la charpie, lire les journaux, piquer 3.

The text on this page is estimated to be only 27.24% accurate

BAS LES AHMËSI des petits drapeaux-épingles sur uae carte du théâtre de la guerre pour suivre la marche des deux armées et essayer d'en prévoir le^ cuiiiiuiuaisons stratégiques, implorer la protection du Ciel pour nos bien-aimés et la victoire pour nos armes, causer exclusivement de l'armée, voilà Temploi de mes journées d'alors, de celles de mes parents et de tous nos amis. La vie et toutes ses emoûuus habituelles ètaieil comme suspendues. Rien, en dehors de la guerre, ne paraissait avoir de réalité. On mangeait, on buvait, on vaquait à ses allalres, maià maciinalement; seules, les dépêches d'Italie excitaient l'intérêt. Mes meilleurs moments étaient naturellement ceux où je recevais les nouvelles d Arno; elles étaient très brèves, mais elles m'apportaient la bienheureuse assurance qu'il vivait et n'était pas blessé. Elles ne me parveuaient pas régulièrement, les communications étant souvent interrrompues et le service postal suspendu après chaque engagement. Lorsque j'étais ainsi sans nouvelles, avec quelle anxiété je jetais les yeux sur les listes de morts et de blessés. La première fois que je parcourus une de ces listes), je n'avais pas rern de lettres depuis (jiiatro jours. Ne lisant pas le nom d'Arno, je joignis les mains et m'écriai : « Merci, mon Dieu ! » Mais à peine prononcés, je regrettai ces mots. Je repris la liste fatale; ainsi je rendais grâces à Dieu de ce que Adolphe Schmied, Karl MûUer et bien d'autres, mais non Arno Dolzky, étaient restés sur le champ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.10% accurate

BAS LES ARMEbr 31 de bataille. Ceux qui tremblaient pour Schmied et ^uur 31iiller auraieût tout aussi légitimement remercié Dieu en ne lisant que le nom de Dotzky. Et pourquoi ma reconnaissance serait-elle plus agréable au Ciel que celle des autres? Oui, j'avais eu tort de remercier Dieu d'avoir brisé le cœur de la iuère de Schmied et de la iiancée de Müller [dulût que le mien. Le même jour, je reçus d*Arno la lettre sui-* vaute : « Nous avons eu hier un engagement im^rtaut; malheureusement une défaite; mais console-toi, chère Martha, la première rencontre nous ramènera la victoire. Ç'a été ma première affaire sérieuse, je me suis trouvé au plus épais des balles, — une curieuse impression — je te raconterai cela de vive voix. Il est tout de même terrible de voir toniiier. autour de soi, ces malheureux qu'il faut abandonner malgré leurs gémissements et leurs cris de douleurs. Mais « c'est la guerre ! » Au revoir, à bientôt, cher cœur! Quand nous serons à Turin pour y dicter les conditions de paix, tu viendras m'y rejoindre. Tante Marie se chargera bien de notre petit sergent. » Ces lettres seules jetaient quelques rayons de soleil dans mon existence sombre. Les nuits étaient surtout pénibles. Lorsque je me réveillais en sursaut, parfois au milieu d'un rêve délicieux, la conscience de relTroyablo réalité me cau.^aii une souffrance intolérable. Je demeurais de longues heures sans pouvoir me rendormir. L'image d'Arno blessé — peut-être agonisant au loud d uu iossé —

32 BAS LES AUMES! m obsédait. Je croyais entendre son râle, son appel désespéré. Je n'arrivais à retrouver un peu de calme que par un violent effort de volonté, en évoquant la scène de son retour — pourtant possible. Oui, il y avait bien des chances pour qu'il revînt; il y en avait même plus que pour... Je le voyais aluis ^e précipitant dans la chambre... je volais vers lui... j'étais sur son cœur... je le conduisais au berceau de Rourou... Je songeais à tout le bon* heur que nous allions de nouveau goûter ensemble. Mon*père était très abattu. Il n'arrivait que de mauvaises nouvelles : d'abord Montebello, puis Magenta. Tout Vienne était consterné. Au début de la campagne, on était certain d'une suite ininterrompue de victoires. Mais c'était à Turin que les maisons se pavoisaient et que les prêtres entonnaient des actions de grâces. — Ne penses-tu pas, demandai-je un jour à mon père, qu'à la première défaite nous demanderions la paix?... Dans ce cas, je souhaiterais bien que... — N'as-tu pas honte de parler ainsi? Plutôt une nouvelle guerre de sept ans... de trente ans... Mais il faut qu'à la fin nous triomphions et que ce soit nous qui imposions les conditions de paix. Crois-tu donc que l'ou eutreprenne une guerre uniquement pour la terminer au plus vite? Il vaudrait mieux, dans ce cas, rester chez soi dès le début. — Cela vaudrait bien mieux, en effet, soupirai-je. — Que les femmes sont donc Iftches! Toi-même, et j'ai pourtant tout lait pour t inculquer Tamour de la patrie et le sentiment de l'honneur, tu préfères

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.88% accurate

BAS LES ARMES 1 33 ton bonheur personnel à la prospérité, à la gloire Je ton pays. — Si seulement je pouvais ne pas tant aimer Arno!.. — L'amour conjugal, Tamour de la famille, tout cela est fort beau.., mais ne doit jamais passer iju'en seconde ligne. * — Qu'en seconde ligne? J'avais déjà lu sur les listes officielles des morts le nom de plubieurs officiers que je couuaiàsais, «Blre autres celui du fils d'une vieille dame que je vénérâis beaucoup. Bien que cela me fût très pénible, je voulus aller voir cette malheureusemère. Je n'avais pas la prétention de cbercber à la coîiàoler, je voulais seiileinont lui donnée un témoignage de sympathie et pleurer avec elle. Arrivée devant la porte de M""^ de]Hullsmann, j'hésitai longtemps avant de me décider à sonner. La dernière fois que j'élis venue chez elle, c'était pour une petite soirée dansante. La bonne vieille 'lame était pleine d'entfain ; « Marlha, m'avait-elle dit, nous sommes les deux plus heureuses femmes (le Vienne : tu as le plus charmant des maris et moi te plus excellent des fils. » — Et nuiintenant? J'avais bien toujours mon mari... et qui sait même? Les bombes et les obus ne cessent de pleuvoir... Chaque minute peut me rendre veuve... Je commençais à pleurer devant la porte. Je me décidai tuim — rues larmes étaient bien ea^hai moaie avec Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.14% accurate

U BAS LES ARMÉE! ma visite --^ je seonai, mais on a^ouyrit pas* h sonnai de nouveau. Personne. Quelqu'un, sortant la tête d'une des portes di palier, me dit : — s Inutile de sonner, madame, il u*j a personne . daû:i l appartement. — Comment I It^^ de Hullsmann est donc partiel — Depuis trois jours, ou Ta conduite dans mu maison d aliénés; La tête disparut, et la porte se referma. Je demeurai pétrifiée. J'eUvS la vision des souffrances de cette pauvre ieiiime avant que sadouleui ait atteint le paroxysme de la folie. Et mon père admettait qne la f^uerre dura' trente ans, pour le bien du pays! Â quel çhiiiü s'élèverait donc alors le nombre des mères réduites au désespoir comme celle-ci?... Je redescendis Tescalier, profondément navrée Je me décidai à faire une autre visite chez ud< jeune femme de mes amies, dont le mari étai comme le mien en Italie. Je dus passer pour m*y rendre, en suivant la Her* rengasse, devant la Société patriotique de secoun aux blessés. Ni la Convention de Genève, ni li ((Groix-Rooge » n'existaient alors. Cette société recevait les dons de foute nature : argent, linge charpie^ bandes, etc., et les expédiait sur le tbêâ tre de la guerre. Les dons arrivaient en abondance; d'immenses magasins avaient été disposée pour les recevoir; ils se vidaient et se remplissaieol sans cesse. ' J'entrai, désireuse de verser dans la caisse do Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.41% accurate

BAS LES ARMES ! as comité le contenu de ma bourse; peut-être cet argent soûlagerait-il un pauvre soldat... lui rendrait même la vie... et sauverait même. de la folie. Je connaissais le président : « Le prince est-il ici? » demandai-je au concierge. « Pas en ce moment; vous ne trouverez que le vice-président, baron S... et il m'indiqua la salle où on recevait les dons en argent. En traversant les pièces qui y conduisaient. je vis, alignés sur de longues tables, d'innombrables ballots de linge, des tas de bandes, de cigares, de tabac — surtout des nontaines de charpie : j'en eus le frisson. C'était supposait un nombre effrayant de blessés.** et mon père admettait que pour le bien de la patrie, la guerre durât encore trente ans... Le baron me remercia de mon offrande et me renseigna obligeamment sur le fonctionnement de la société. Il y avait quelque chose de consolant à songer à tout le bien fait par l'intermédiaire de ce comité. Comme je causais avec le baron S..., un employé de la poste annonça deux envois considérables de province. Je m'assis dans le fond de la pièce pour assister au déchargement des ballots. A ce moment entra un homme âgé à l'allure militaire. — Permettez-moi, monsieur le baron, dit-il, en s'asseyant près de la table, de concourir, pour une petite obole, à votre belle oeuvre, — et il remit un billet de cent florins. Je considère comme des anges de bienfaisance ceux qui la soutiennent de leurs libéralités. J'ai été lieutenant feld-maréchal, et je suis à même d'apprécier la valeur immense

The text on this page is estimated to be only 29.11% accurate

36 BAS L£S AaM£S I de vos eflorts en faveur des paupes diables qui se battent là-bas. J'ai fait les campagnes de 1809 et de 1815: il n'y avait pas alors de soci<Més patriotiques; oa n'envoyait pas alors des caisses pleines de charpie et de bandes aux malheureux blessés. Lorsque Irs, jjrovisions du major étaient épuisées, on laissait mourir les hommes sans secours^ . Vous faites là une oeuvre bénie* Vous ne savez pas... non, vous ne pouvez paj> savoir tout le bien que vous faites.. • Et je vis deux grosses larmes tomber sur sa moustuciiie blanche. Un bruit de voix et de pas s'éleva du dehors; la porte s'ouvrit à deux battants et un garde annonça: — Sa Majesté Tlmpératrice. Le vice-président se précipita pour recevoir au bas de l'escalier la noble visiteuse ; mais elle était dèjk dans la pièce voisine. Je contemplai avec admiration la jeune souveraine qui, dans sa simple toilette de ville, me paraissait encore plus séduisante que dans ses robes de cour. — Je suis venue, dit-elle au baron S. parce que j ai reçu, ce matin, une iellre de l'Empereur qui me dit tout le bien que font les envois de la société de secours. J'ai désiré venir moi-même Vous ap {iorter mes remerciements et me rendre compte de votre organisation» Elle se fit ensuite renseigner sur une foule de détails, examina les dllféreiits objets entassés, et pria le vice-président de raccompagner dans les autres pièces. Elle le félicitait avec une satisfaction Digitizedby Google

The text on this page is estimated to be only 25.18% accurate

BAS LES ARMES I 37 i visible et je Tentendis encore dire : « C'est une belle et bien patriotique entreprise, dout nos pauvres soldats*. • » Je n'entendis pas le reste. ; u Pauvres soldats! » Quelle compassion elle avait mis dans ces inots..r Oui, « pauvres! » et Ton ne pourrait jamais faire assez pour eux... Mais il vaudrait infiniment mieux ne pas les envoyer à la boucherie les pauvres soldats?... En quitlant le bureau de la Société, j'entrai daii^ une librairie pour acheter une nouvelle carte du nord de l'Italie, la nôtre étant déjà toute détériorée par les piqures des petits drapeaux-épingles. 11 y nvait d'autres clients dans le magasin, et tous deman; daient des cartes. I Le libraire me dit : I — Madame désire aussi une carte des opérations militaires? — Vous avez deviné. — Ce n'est pas difficile ; nous ne vendons plus ' que cela. ' Pendant qu'il enveloppait ma carte, il s'adressa à , uQ monsieur à côté de moi : I — Les temps sont durs, monsieur le professeur, pour les auteurs et les éditeurs d'ouvrages littéraires ou scientifiques. Personne n*en demande; depuis le début de la guerre, personne ne s'intél resse aux choses de l'esprit. — Ces événements sont à tous les points de vue désastreux, répartit le professeur. Ce détachement : *ltî toute préoccupation littéraire abaisse forcément i^mveaQ ifitelloctuel. 4

The text on this page is estimated to be only 19.28% accurate

♦ 38 ■ BAS LES ARMES l « Et mon père Toudrait, peosai-je pour la t. uisième fois.,, que. pour le bien du pays, pendant trente ans... » , ^ , i • , - Vos affaires vont doç mal? demandai-je au libmrfi. nie inèlai.l à la conversation. - Non seulement les i.àennes, mais tontes oa presque toutes, madame. La guerre est un malheur îom tous les négociants, sauf pour les fourmsseura Le travail des fabriques et celui des champ, sont arrêtes, un grand nombre dWriers sont s«Bi travail et sans pain; le papier-monna.e est en baisse rado monte, aucune entreprise mdusSo'no Bc crée; les maisons les plus soUdes son. en faillite; il n'y a partout que ruine et désolation « Et mon père voudrait... », pensai-je encore ei sortant de la librairie. * • Je trouvai mon amie chez elle. La comtesse Lot Griesbach était, comme moi, fille de général; ell. avTépousé un officier qui, en ce moment, aisa. aussi la campagne; elle avait de plus deux Irère Tla i-erre; mais Lori n'était pas d'un tempéra î!nfà se t.:urmenter. fille se persuadait que ce« qu .lie auiaU étaient SOUS la P"»t^i«^^!^«^ d'un saint qu'elle vénérail particulièrement, t elle comptait sur leur retour. Elle me reçut à bras ouverts : ^ ' ^ Que c'est gentil, Marlha, de venif me tmrDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.92% accurate

; BAS L£S ARM.ES ! 39 Mais tu me parais pâle et abattue...
Tu.a'as pas de maaraises nouvelles — Non, grâce à Dieu, mats il est si triste
de... — Oui,,, oui... Tu veux parler de nos delailcsi... mais les premières
dépèches peuvent anqoncer une TÎctoire. — Victoire ou déiaite... la guerre
est en ellemême une chose si terrible... Ah! s'il pouvait ne plus y avoir de
guerres ! -i A quoi serviraient alors les soldats? * , A quoi?... Je réfléchis un
instant. — Mais il n'y en aurait plus, voilà tout. — Quelle bêtise! Ce serait
joli de ne voir que des civils! J'en frémis, rien que d*y songer. UquT
ustinent, c'e.^l impossible. — Impossible? Oui, tu dois avoir raison; car
sans cela je ne pourrais comprendre que Ton n'ait pas depuis supprimé la
guerre. — Supprimé la guerre? — Certainement... mais héias! c'est comme
si je souhiilais la suppression des tremblements de ierre. Je ne comprends
rien à ce que tu veux dire; l'Ourmoi, je suis bien aise de cette guerre parce
j'espère que Louis s*y distinguera. C'est aussi un bonheur pour mes frères;
on fait vite son chemin à la guerre. ie lui demandai si elle avait reçu depuis
peu des nouvelles des siens. — Pas depuis quelque temps, me répondit-elle;
l^is tu sais que le service postal est fréquemment interrompu; je comprends
aussi qu'aprt^ une Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.78% accurate

I 40 BAS LES AHMÉSÎ forte journée de marche ou les fatigues d'un engagement, ils doivent n'éprouver aucune envie d'écriro. Mais, je suis bien tranquille : Louis et iner> frères portent des amulettes bénies; maman les leur a elle-même mises au cou... — Mais Lori, te représentes-tu une guerre oïi chaque soldat porterait une semblable amulette ? Penses-tu qu^dprès avoir sifflé à droite et à gauche, les balles s'envoleraient dans les nuages sans faire de maf à personne? • — Je ne te comprends vraiment pas; mais je vois que ta tante Marie a raison de déplorer la tiédeur de ta foi. — Pourquoi ne réponds-tu pas à ma question ? — Parce que je la considère comme une raillerie sur un sujet sacré* — Une raillerie?... Oh certes non ! C'est simplement une suggestion de ma raison. — Tu sais bien que c'est un péché de juger avec sa raison les choses qui lui sont supérieures. — Soit! Lori... Je me tais... mieux vaut peutêtre ne pas réfléchir... approfondir... Depuis quelque temps des doutes naissent dans mon esprit et m'angoissent. Si je perdais la conviction que cette guerre n'est pas absolument indispensable, jamais je ne pourrais pardonner à ceux qui... — Tu veux dire à Louis-Napoléon? Quel intrigant!... — Lui ou un autre, peu m'importe!... Je voudrais croire que personne n'a voulu cette guerre, qu'elle a éclaté d elle-même comme un accès de fièvre. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.99% accurate

BAS LES ARMES! 41 — Comme le voilà exaltée, ma chère! sois raisonnable ; cette campagne sera bientôt terminée et Qos maris vont nous revenir décorés. J'espère dé* cider le mien à demander un congé de cinq ou six semaines pour m'accompagner aux eaux ; cela lui fera du bien, après ses fatigues; à moi aussi, après ces fortes cliaieurs et surtout après Tennui et les inquiétudes que j'éprouve. Car, ne crois pas que je ne m'inqu iète point ... Si la volonté de Dieu était que luu des miens ne revînt pas?... J'ai beau savoir que c'est une mort enviable que celle du soldat tombé au champ d'honneur... — Tu parles comme un ordre de jour, ~ Ce serait, cependant, trop terrible pour ma pauvre iiiainan s il arrivait malheur à Gustave ou à Charles. xSe parlons pas de celai... Doue, pour nous remettre de toutes ces émotions, le mieux sera quelque bonne saison d'eau ; je crois que c'est Karlsbad que je préférerais; j'y suis allée une fois, jeune fille, et je m^ suis royaleihent amusée. — Je ne suis allée qu'à Manenbad; c'est là (pie J ai fait la connaissance d'Ârno. Mais pourquoi restons-nous oisives ! N'as-tu pas, sous la main, un peu de toile pour faire de la charpie? Je viens de la société de secours et j'y ai vu... devine. , Un domestique entra, apportant une lettre. — De Gustave! s'écria Lori, en rompant joyeusement le cachet. A peine eut-elle lu quelques lignes qu'elle poussa un cri et laissa échapper la lettre. — Lori! ma chérie..., qu'y a-t-il² lui demandaije toute tremblante... Ton mari?... 4.

The text on this page is estimated to be only 29.25% accurate

42 BAS LES ÂRMES! — Mon Dieul... mon Dieu! gémit-elle.*
Lis plutôt « Je ramassai la lettre., Je puis la reproduire textuellement parce que, plus tard, je priai Lori de me la prêter pour la transcrire dans mon jouriiiiil. — Lis tout haut, je n'ai pu aller jusqu'au bout. Je me coalormai à son desir : « Chère sœur, nous avons eu hier un engagement sérieux... l:i liste des morts sera longue. Afin que tu... que notre pauvre mère n'apprenne pas par cette voie officielle... pour que tu puisses la préparer un peu... annonce lui d'abord qu'il est grièvement blessé... Mais il faut bien que je te dise à toi * que notre frère Charles se trouve au nombre des vaillants tombés pour la iiatrie... Je m'interrompis pour embrasser mon amie. — J'avais lu jiisque-lfu me dit-elle à travers ses sanglots, d'une voix étouffée par les larmes. Je repris la lecture : « Pourquoi n'est-ce point moi que la balle meurtrière a atteint? J*envie à Charles cette mort de héros. Il est tombé au début de la bataille ; la douleur de savoir qu'elle est encore perdue lui a été épargnée. Je Tai vu tomber, car nous combattions côte à côte; je m'élançai pour le relever; il rouvrit une fois les yeux, puis ce fut fini ; la balle doit lui avoir traversé le cœur ou le poumon pour que la mort ait été si foudroyante. La journée a été bien meurtrière. Le terrain est littéralement couvert de morts et de blessés. Que de visages amis n'ai-je pas reconnus parmi les morts; entre autres Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.54% accurate

BAS LES ARMES ! 48 le pauvre — ici Je dus tourner la page — le pauvre Arao DoUky. » J& tcnbai é? aDOiiiie sur le parquet * — G^en est fait, M artka, Sotfèrino en a décidé : nous sommes vaincus ! {^esl atîftsi que m'aborda, un jour, mon père, en me rejoiiînant au jardin. J'étais retournée avec raett petit Rodolphe dans la maison paternelle. Huit jours après la bataille qui m'avait rendue veave^ ma t iiiiille s'était transportée ^ Grfimitz, notre propriété en Basse-Autriche ^ je Ty avait suivie. Seule, je n'aurais pu supporter mon désespoir. Chacun faisait son possible pour adoucir mon chagrin. Je me sentais traitée avec un certain respect qui m'était affréable^ Mon deuil de veave me conférait, aux yeux des miens, une sorte de considération. Il me revenait comme un certain mérite de mon chagrin. Les larmes répandues sur Tautel de la patrie par les mères, les épouses et les fiancées, sont, après le sang qu'y versent tes soldats, considérées comme la plus sainte des libations. Un léger sentiment d'orgueil m'aidait à supporter ma douleur : il me scmUait que la femme qui a perdu son mari sur un champ de bataille est comme revêtue d'une sorte de dignité militaire. Et puis, je n'étais pas la seule. Combien, hélas ! combien d'autres pleuraient avec moi un être cher resté sur la terre italienne ! Aucun autre détail ne me parvint alors sur la

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.83% accurate

4* BAS LES AUMES! mort d*Arno ; j appris seulement qu'il avait été trouvé parmi les morts et enterré après identité constatée. Sa dernière pensée a certainement été pour moi et pour son fil[^]. — Nous sommes battus, répéta mon père, de Fair le plus sombre, en s'asseyant à côté de moi sur le banc. — Ainsi tous ces morts ont été inutilement sacrifiés, soupirai-je. — Leur sort est enviable puisqu'ils ne souffriront pas de la honte qui nous accable. Nais... nous nous ressaisirons... bien qu'on a[^]isure que la paix va probablement se conclure. — Ah! plaise à Dieu! m'écriai-je... Pour moi, malheureuse ! elle vient trop tard... mais de nouvelles' victimes pourront être épargnées. — Tu ne penses qu'à toi et au bien des individus. C'est de l'Autriche qu'il s'agit. — Mais TAU triche ne se compose-t-elle pas de la masse des individus? — Mon enlant, la vie d'un royaume, d'un État[^] est d'une autre durée, d'une autre importance qu€ celle des i>ersonnes; celles-ci disparaissent, taudi[^] que rj[^]tat est appelé à un développement continu Il faut qu'il croisse en puissance, en territoire, ei gloire; s'il s'arrête seulement, il s amoindrit, saf laisse et disparaît. Il faut donc que chaque membr de rÉtat ait pour but suprême la grandeur, li puissauce, la prospérité de son pays. Je transcrivis ces paroles le jour mèïpe dans mej cahiers : elles résumaient parfaitement mes îdéej de jadis anéanties depuis le départ et la mort d'Arooj Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

BAS LES ARMES! 4S J'essayai bien encore de puiser du courage et des consolations dans la pensée que mon malheur était indispensable à la grandeur de la patrie j'y mais en vain. Tante Marie cherchait aussi à me consoler à sa manière . . — Ne pleure pas, chère enfant, me disait-elle, lorsqu'elle me trouvait plongée dans mon chagrin. Ton mari est maintenant comblé de félicités, parmi les bienheureux, dans le ciel d'où il te bénit; encore quelques années de cette vie terrestre, et tu iras le rejoindre dans sa gloire, les plus belles demeures du Ciel s'ouvrent pour ceux qui tombent sur le champ de bataille. Les mérites du soldat mort au champ d'honneur sont presque aussi grands que ceux du martyr expirant dans le cirque. — Je devrais alors me réjouir qu'Arno... — Te réjouir., non, mais supporter ton malheur avec résignation. C'est une épreuve que le Ciel t'envoie pour fortifier ta foi. ^ C'est donc pour fortifier ma foi qu'Arno... — Nullement! mais qui oserait sonder les voies mystérieuses de la Providence ? Dans ces conversations avec tante, je discutais parfois ses idées; pourtant je me plaisais souvent à la vision mystique de mon bien-aimé recevant maintenant au ciel la récompense de son sacrifice. J'aimais aussi à penser que son souvenir vivrait sur terre, paré de la gloire impérissable de l'héroïsme. ' La veille de notre départ, j'avais assisté à une très belle cérémonie dans l'Eglise Saint-Etienne

The text on this page is estimated to be only 28.96% accurate

46 BAS LES ARMES sans 7 . trouver, d'ailleurs, aucun soulagement. C'était un De Profundis en l'honneur de nos soldats morts et enterres là-bas. Au milieu de l'église, se dressait un catafalque orné d'armes et de drapeaux, entouré de cierges allumés. Le chant si émouvant du chœur parlait de la grande nef; tous les assistants, parmi lesquels une foule de femmes en deuil, sanglotaient; chacun pleurait non seulement celui qu'il avait perdu, mais tous ceux qu'un même et glorieux trépas avait enlevés à la patrie. Tous les officiers et généraux encore à Vienne étaient présents; le fond de l'église était occupé par des soldats; tous attendaient un ordre de départ et étaient prêts à mourir comme leurs camarades, sans hésitation, sans murmure... sans crainte... Oui, c'était bien un hommage agréable au Très-Haut \ cette cérémonie dans cette église, accompagnée de nuages d'encens, des sons de Torgue et des larmes de douleur. Le Dieu des armées ne pouvait que bénir ceux qui étaient morts pour la patrie. C'était du moins mon opinion à ce moment, si j'en juge par les notes que je relis dans mon journal. Quinze jours environ après la défaite de Solferino, on annonça la signature des préliminaires de Villafranca. Mon père prit une peine infinie à me démontrer que cette paix s'imposait pour des raisons politiques. Je m'évertuais à lui dire combien j'étais heureuse qu'elle arrêtât enfin cette horrible tuerie: il n'en continuait pas moins à vouloir s'excuser. — Ne crois pas, au moins, que nous agissons par lâcheté. Nous paraissions bien faire quelques concessions

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.95% accurate

BAS LES ARMES I 47 sions, mais nous n'acceptons rien d'humiliant pour notre digaiié et savons fort bien jusqu'où nous pouTons aller. S'il ne s'agissait que de nous^ nous n aurions pas abandonné la partie pour ce petit échec de Soiférino... Âhl certes non 1 il aurait suffi d'envoyer un nouveau corps d'armée pour chasser l'enuenii de Milan*

Maiscomprends-ie bien, Martha, il se mêle à la question une foule d'intérêts généraux et de questions de principes. Nous renonçons maintenant à la lutte parce que le bandit italien, aidé de son compère français, se jetterait bientôt sur les autres principautés italiennes. Ces vandales se porteraient sur Modène, sur la Toscane, où régnet des dynasties alliées à notre maison impériale. Ils marcheraient sur Rome contre le pape. En abandonnant momentanément la Lombardie, Dous gardons la Vénétie et conservons notre protection au Saint-Siège et aux Etats du Sud. Tu vois que ce n'est que dans Tintérèt de Téquilibre européen que... — Oui, oui, père, je comprends. — Si seuleûient ces motifs avaient pu prévaloir avant Magental Et pour détourner la conVersation : — Regarde, lui dis-je, oe paquet de livres que le libraire nous envoie ; il nous signale surtout l'ouvrage, récemment paru, d'un naturaliste anglais : P Origine des Espèces, Il le reconuiiande à notre attention et le croit appelé à faire époque. — Que ce brave homme me laisse donc tranquille avec ses livres! Au milieu des graves événements actuels, qui pourrait bien s'intéresser à de pareilles niaiseries? En quoi un livre qui traite des plantes

The text on this page is estimated to be only 21.27% accurate

4b BAS LES ARMES! et des animaux peut-il faire époque?
Parlo-moi de la confédération italienne, de rhégémoaie de TAulriche, de la
constitution de l'Allemagne. Voilà des faits à grande portée qui auront
encore leur importance lorsque cet ouvrage anglais sera depuis iongtciips
oublié. Rappelle-toi cela. Je me le suis, eu effet, rappelé» Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 24.73% accurate

LIVRE II PÉRIODE DE PAIX I ! Quatre ans plus tard, mes deux sœurs — âgées Uors de dix*sept et dix-huit ans devant être présentées à la Cour, je mô décidai à reairer dans le monde. Le temps avait fait son œuvre, et ma douleur s'était peu à peu calmée. Tout d'abord mou desespoir se changea en chagrin ; puis mon chagrin îe?uit de la tristesse; de la tristesse je passai à Hadifférence ; de rindilférence j'eu vins à éprouver fie nouveau la joie de vivre. Un- beau matin, je me réveillai avec la conscience qu'en déliiiiitive ma situaiioQ était encore fort enviable et que l'avenir pouvait me réserver iine bonne part de bonheur, i vingt-trois ans, j'étais jolie, riche, libre, inère d'un cliamant baby, entourée de l'afiection de tous les miens : j'avais tout ce qu'il fallait pour ttre heureuse. Mon mariage me faisait Teffet d'un rêve. Certes, j'avais aimé m6n beau hussard ; il m'avait rendue ^^h heureuse ~ sa mort m'avait causée une im! 5

The text on this page is estimated to be only 21.47% accurate

50 BAS LES ARMES l mense douleur... Mais tout cela était passé... biei passé. Notre existence commune avait été tn courle pour leudre mon deuil éternel : nous noi étions adorés comme deux amants passionnée mais nous n^avions pu réaliser encore cette unidii parfaite des cœurs et des esprits, qu'alteignei quelques époux privilégiés après de longues aiuié< de peines et de joies communes. — Et puis, durai ces quatre années, j'avais beaucoup élargi le cercl de mes idées; j'avais acquis des connaissances des opinions que je ne soupçonnais pas à l'époqu de mon mariage, et dont Arno n'avait aucune idée] en sorte que s'il m'avait été rendu, il set demeuré presque totalement étranger à ma \ii morale et inteilectueile. Ce fut au bout d'une année de veuvage que sentis mon désespoir — première phase — pass< à l'état de chagrin, mais de chagrin proiond, iatens< Je ne voulus point entendre parler de reprend^ mes relations de société; je pensais que ma vio ii< devait être <l<"sormais consacrée qu'à l'éducation mon petit Rodolphe. ,\r n'appelai plus mon enfaiit ni <(Rourou », ni { <(Sergent u : il était devenu mon fils Rodolphe Tonique amour, l'espérance, le but de ma vie. Poi lui servir un jour d'institutrice cime faire la com* pagne intellectuelle de ses pensée^» je m'eUori d'acquérir le plus de connaissances possible, lecture devint ma seule distraction ; je puisî dans la bibliothèque du château; et me sentû attirée vers mon ancienne passion : Fhistoire. Li jours douloureux que Ton venait de trayer^ei Digitized by Goo<?l

The text on this page is estimated to be only 25.72% accurate

BAS LES AfMES 1 ^1 lient considérablement refroidi mon enthousiasme de jadis. J'aurais voulu raviver mes sentiments d'autrefois; j'éprouvais par moments une certaine satisfaction à relire quelque-une de ces gloifications du courage militaire et des actions héroïques dont les historiens sont prodigues. J'ai* ns, parfois, à me figurer que la mort de mon père et ma douleur de veuve avaient eu leur importance dans le cours des événements actuels, — Je i parfois — car il n'en était pas toujours ainsi. Il était impossible souvent de retrouver mes idées d'autrefois, du temps où j'aurais tant souhaité être Anne d'Autriche. Bien des mots dans les récits de guerre sonnaient faux à mon oreille, lorsque je me présentais les horreurs d'un champ de bataille ; me demandais souvent si la vie, cette perle précieuse, est payée à son vrai prix par cette fausse monnaie, la gloire. J'eus bientôt épuisé tous les livres d'histoire ^* que contenait la bibliothèque de mon père. Je demandai l'ouvrage à notre libraire. Il m'expédia l'histoire de la Civilisation, de Thomas Buckle. L'envoi était accompagné de la note suivante : a L'ouvrage n'est pas encore terminé, mais les deux volumes que je vous adresse forment un tout complet; leur publication produit un grand effet dans tous les milieux intellectuels du monde entier. Cet ouvrage est immédiatement considéré comme devant servir de base à la nouvelle conception de l'histoire. Après avoir lu et relu ce livre, j'éprouvai la sensation d'un homme qui, ayant toujours vécu dans une étroite vallée, contemple, pour la première fois,

The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate

52 BAS LES ARMES 1 du haut d'un sommet voisin, un prestigieux paysage^ Je ne dirai pas qu'il me fut possible de saisir [mié la portée de cet ouvrage; je ne dirai pas qu'€,<le la cime élevée où je me trouvais transportée, je \$\\à apprécier tous les détails du paysage ; mais j(fui éblouie» subjuguée. Je compris que je n'avais aucune notion du monde, que l'histoire de l'humanité ne consiste point, ainsi qu'on me l'avait enseigné ! [né, i d'ailleurs les uomeuciations des faits et gestes des rois^ ou des hommes d'Etat, ni dans les traités qui résultent de l'ambition des uns ou de l'ambition des autres^^ mais bien dans le développement de l'intelligence. Les chroniques de cour et de batailles ne retracent que des manifestations partielles de la culture| des différentes époques. (Olaus Buckle, aucune trace de l'antique admiration pour les conquérants dévastateurs. Il démontre, au contraire, que le prestige dont l'humanité a entouré le guerrier est en raison inverse du degré de culture intellectuelle. Plus on remonte vers la barbarie des âges reculés, plus on retrouve la guerre à l'état habituel; il est à remarquer que le progrès des sociétés fait (plus rapidement disparaître l'amour de la guerre que la guerre elle-même. Cette idée et bien d'autres de Buckle me charmaient. Le sentiment d'horreur que m'inspirait maintenant la guerre — et que je croyais auparavant indigne et lâche — n'était qu'un récho d'un esprit nouveau qui soufflait sur l'époque actuelle. Je n'étais donc pas venue à ne pas glorifier le carnage. Je trouvais, par conséquent, dans l'œuvre de Buckle tout le contraire de ce que j'y cherchais : mais ^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.61% accurate

BAS LES AAM£S! 5S lecture terminée, je me sentis grandie, calmée^ éclairée. J'essayai, une fois, de causer avec mon père de ces idées, mais C6 fut en vain ; il ne voulut pas me mim sur la montagne ; c'est-à-dire qu'il refusa de lire l'ouvrage. - Ma seconde année de veuvage s'acheva, et, avec elle, la seconde phase de ma douleur. Mon chagrin devint de la mélancolie. Je lus et étudiai avec plus de zèle encore. L'ouvrage de Buckle m'avait appris à 'réfléchir et la réflexion me procurait bien des jouissances. J'abordai 1 étude de ditréreuts ouvrages écrits dans le même esprit ; les lectures contribuétentà ravènnuMit de la quatrième phase : la transformation de ma mélancolie en joie de vivre. Seulement je compris bientôt que mes livres seuls ne pouvaient plus me suffire; que l'ethnologie, Taniliropologie, les mythologies comparées et toutes les « logies » et « graphies » du monde étaient incapables de remplir mon existence; que la vie doit réserver à une jeune femme de ma condition des joies que je n'avais qu'à saisir.... Et voilà comment, dans l'hiver de 1863, je m'utlVis à conduire mes jeunes sœurs dans le monde et ouvris moi-même mes salons à la société de Vienne. — La comtesse Martha Dolzky, jeune et riche veuve, — C'était mon titre sur le programme de la «comédie da grand monde ». Je dois convenir que '« rôle me plaisait; il n'est pas désagréable de i^ecevoir de tous côtés des hommages^ de se voir lètée et choyée par tous, de se lancer, après quatre années de réclusion, dans le tourbillon des plaisirs j

The text on this page is estimated to be only 26.44% accurate

S4 BAS LES ARMES 1 de courir de fête en fête et d'être partout
Tobjet d'une fiatlenne aUciition. Mon titre de jeune veuve me valait à lui
seul bien des hommages* On était persuadé dans ma famille — et je ne me
ruvollaïs point à cette idée — que je me remarierais. Dans ses homélies,
tante Marie ne parlait plus du « bienheureux qui m'atteadait là-haut ». Elle
comprendait évidemment que si, durant <(les quelques annéos qui me
séparaient de la tombe », je prenais un second mari, le plaisir de revoir mon
premier en serait quelque peu amoindri» Tout le monde dans ma famille,
excepté moi, paraissait avoir oublié Arno. Les regrets peuvent se calmer —
les regrets ne dépendent pas de notre volonté — mais nous sommes maîtres
du souvenir. Le silence dont ma famille entourait Arno -me faisait l'effet
d'une seconde mort, et je ne toif lais pas m*en rendre complice. Je m'étais
fait une loi de parler chaque jour de son père à mon petit Rodolphe. L'enfant
répétait tous les soirs, dans sa prière : a Mon Dion, que je sois bon et brave
pour Tamour de mon cher papa Arno! » Nous nous amusions beaucoup^
mes soeurs et moi. A vrai dire, c'était bien mon début dans le monde. J'y
avais bien paru comme fiancée et jeune mariée, mais les adorateurs s'étaient
naturellement tenus à dislance, et les adorateurs sont les plus grands attraits
de la vie mondaine. Aucun des miens ne produisit sur moi d'impression
profonde. 11 y avait entre nous un mur infranchissable élevé par mes trois
années de réilexion et d'étude soiiDigitized by Google

BAS LES ARMES I 55 tates. Sans doute, Us étaient aimables et brillants, mais leur vie tout entière se résumait dans l'amour des sports, du jeu, des bals et ils n'avaient pas la moindre idée des grandes théories sociales que j'avais eue dans mes lectures. J'étais bien décidée à ne pas choisir de mari dans cette catégorie de prétendants, nullement pressée d'ailleurs d'aliéner une liberté qui me plaisait. Je prétendais ne donner mon cœur qu'à un homme vraiment digne de lui; mais j'étais très disposée, si je le rencontrais, à laisser valoir les droits de ma jeunesse au bonheur et à contracter un second mariage. En attendant l'amour et le bonheur, j'étais de fort belle humeur. Je prenais grand plaisir à la danse, au théâtre, à la toilette; je ne négligeai pour cela ni mon fils ni mon propre développement intellectuel. Je me tenais au courant du mouvement des esprits; je me procurais les livres les plus importants; je lisais régulièrement la Revue des Deux-Mondes et d'autres revues semblables. Je surélevais ainsi chaque jour le mur qui me séparait de mes adorateurs, mais cela m'était égal. J'eusse volontiers attiré dans mon salon quelques personnalités du monde savant et littéraire; mais c'était impossible. L'élément bourgeois ne pouvait être mêlé à ce qu'on appelle, en Autriche, « la société. Cet esprit de caste étroit et intolérant s'est un peu modifié depuis; on admet aujourd'hui dans ses salons les artistes et les savants; mais à cette époque, tout ce qui n'avait pas de titre suffisant pour être présenté à la Cour — c'est-à-dire qui ne

The text on this page is estimated to be only 29.38% accurate

I 56 ' BAS LES ARMES 1 ^ pouvait produire seize quartiers de noblesse — était absolument exclu de la « société ». — Permettez-moi, ma chère Martha, — me dit un soir mon cousin Conrad Uhaus — de te présenter le lieutenant-colonel baron Tilling. Je m'inclinai; Conrad s'éloigna et le baron demeura muet devant moi. Interprétant son silence comme une invitation à la danse déjà commencée, je me levai, arrondissant mon bras, prête à le poser sur son épaule* — Excusez-moi, comtesse, je ne danse pas. Il accompagna ses paroles d'un sourire qui découvrit une rangée de dents éblouissantes. — Tant mieux... répondis-je en me rassurant, je m'étais retirée dans ce salon pour m'y reposer. ' — Je n'ai recherché l'honneur de vous être présenté que pour vous faire une connaissance. Je le regardai avec surprise; son visage avait une expression sérieuse ; c'était un homme & extérieur grave. Il n'était plus jeune et paraissait approcher de la quarantaine; quelques fils d'argent se montraient sur ses tempes; en somme, une apparence distinguée et sympathique. Chaque fois que l'on me présentait un jeune homme je me demandais : est-ce un prétendant? L'accepterais-je? Cette fois, j'eus bien vite répondu < non > à la première question. Dans l'attitude de mon interlocuteur, il n'y avait rien de cette muette admiration classique du prétendant. La réponse à la deuxième fut également négative. Je m'étais juré | de ne pas épouser une seconde fois un militaire; non seulement pour ne pas repasser par les angoisses

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.78% accurate

BAS LES ARMES I 51 que j'avais déjà traversées, mais surtout parce que mes nouvelles idées sur la guerre ii*auraieot pu s harmuuser avec les siennes. Le lieutenant-coiouel Tilling refusa de s'asseoir. — Je ne veux pas vous importuner plus longtemps, comtesse, cetle salle de bal ne saurait conVenir à la communication que j'ai à vous faire; je ne veux, aujourd'hui, que vous demander Thonneur d'ôtre reçu chez vous. Voudriez-vous m indiquer le jour et l heure où je puis vous rencontrer? — Je reçois le samedi de deux à quatre. — Ce qui veut dire que le samedi, de deux à quatre, votre salon ressemble à une ruche autour lie laquelle bourdonnent les abeilles, — Et où vous me voyez trônant en reiue ; — le compliment est joli. — Je ne fais jamais de compliment... c'est pour cela que Theure de votre ruche du samedi ne me sied pas; je désire vous trouver seule. — Vous piquez vivement ma curiosité; venez demain mardi, à deux heures ; je ne serai chesp moi que pour vous. Il salua et se retira. Un instant après, apercevant Conrad, je rappelai et, lui demandai des renseignements sur le baron Xilling. — Ah! il t'a donc plu ! Èh bien oui... tu peux le considérer comme un parti... il n'est pas marié; je Qesais, toutefois, s'il est absolument libre... Ou le dit au mieux avec une certaine dame (Âlthaus me nomma une princesse d'une maison régnante). Son régiment n'étant que depuis peu à Vienne, on ne Ta Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.52% accurate

58 BAS L£S AliM£S I pas eneoie beaucoup tu dans le monde; je crois d'ailleurs qu'il n'aime ni le bal, ni aucune distrac-tioa4e ce genre. J'ai lait sa connaissance au cercle de la noblesse où il passe chaque jour quelques heures, mais presque exclusivement dans la salle de lecture, ou absorbé dans une partie d'échecs. J'ai été étonné de le rencontrer ici, mais il est cousin de la maîtresse de maison, c'est ce qui ' explique, sans doute, sa courte apparition. Je l'ai vu se retirer aussitôt après t'avoir saluée. — L*as-iu présenté à d'autres dames? — Non, rien qu'à toi; mais ne t' imagine pas qu'il ait reçu le coup de foudre en te vopnt. Il m'a simplement demandé si la comtesse Uotzky, née ÂlthaiUS, qu'il savait être ma parente et avec laquelle il désirait s'entretenir, ne serait pas ici. Si, lui ai-je répondu. La voilà — en robe bleue, — sur le sofa... dans ce coin. — Auriez-vous l'obligeance de me présenter à ullc ? m'a-t-il dit. J'y ni consenti avec empressement sans me douter que j'allais compromettre ton repos. — Ne dis donc pas de bêtises, Conrad! mon repos n'est point si facile à troubler. Tilling?... quelle est cette famille? C'est la première fois que j*euten<ls prononcer ce nom. — Ah! ahl... Tu n'en démords pas..* Voilà on homme heureux! Depuis plus de trois mois, j'essaye, en pure perte, de m'insinuer dans tes bonnes grâces, tandis que ce lieutenant-colonel à l'aspect glacial — et je puis l'assurer qu'il est. en effet, tout de glace — est venu, a vu et a vaincu ! Tu veux des renseignements sur la famille Tilling? Je la crois Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.25% accurate

(I I BAS LES ARMES! 59 d'origine prassienne; ie père du baron avait déjà , été au service de l'AïUncle ; sa mère est Prussienne; tu as dû ie remarquer à son accent du Nord. — Oui, il parle un aileuiaaJ délicieux. Naturellement ; tout en lui est charmant. Allhaas se leva. — Je te laisse à tes rêveriesj je vais essayer de caoser avec des femmes qui..« — te trouvent charmant... toi! — Il n'en manque pas. Je me retirerai de bonne heure; je n'avais plus envié de danser; je me sentais fatigué et désirais la solitude ; ce ne pouvait être afin de penser à, Til* lingl Et qui sait, cependant? A minuit, j'étais encore assise devant mon bureau, occupée à :onsigner sur mon journal ma conversation avec lui, accompagnée des réflexions suivantes: Nature intéressante, ce lilling... la grande dame qui l aime pense sans doute à lui en cet instant... peut-être est-il à ses l'ieds... Oh! pouvoir aimer ainsi passionnément l lilling ou un autre, puisque je ne connais pas Tilliag... Je suis jaloux de la princesse parce qu'elle aime, et non parce qu'elle aime Tilling. Ma première pensée, en me réveillant, fut pour Tilling ; c'est aujourd'hui que j'entendrai son importante communication. Depuis longtemps, je n'avais attendu personne avec une telle impatience. A l'heure fixée, je donnai ordre de ne recevoir ni l'un ni l'autre. Mes sœurs étaient allées patiner sous la conduite de tante Marie. Habillée d'une jolie robe de velours violet — le violet sied aux blondes — je

The text on this page is estimated to be only 26.78% accurate

I t 60 BAS LES ARMES ! m'assis dans mon petit salon, et, un livre à la main, j'attendis. À deux heures dix, le i^aron ïiliag entra.] — Vous voyez» comtesse 5 dil-il, en me baisa ii(la main, que j'ai ponctuellement profité de votre autorisation. — Heureusement, répuiidis-je en souriant et en lui indiquant un siège, car sans cela je serais morte d'impatience; vous avez excité au plus haut point ma curiosité. — Je vais donc vous faire part tout de suite, sans préambule, de ce que j'ai à vous dire; si je n'ai pas cru devoir le faire hier, c'était pour ne pas troubler votre gaieté. — Vous m'effrayez. — En un mot, j'ai assisté à la bataille de Magenta. Et vous avez vu mourir Arno! m'écriai-je. — Ouf madame; et je puis vous donner des détails sur sa fin. — Oh! parlez! dis-je toute tremblante. • — Ne tremblez pas, comtesse; si ses derniers moments avaient été douloureux, je ne serais pas venu vous en parler. Rien n'est plus insensé que de penser aux tortures qui ont accompagné la mort d'un être chéri, mais ce n'est point ici le cas. — Vous me soulagez d'un grand poids. — Je ne vous i*épéterai point la phrase creuse et consacrée que Ton prononce d'ordinaire : u Il est mort en héros », j'ignore ce que l'on entend par là. La consolation réelle que je puis vous offrir, c'est de vous dire qu'il est mort sans songer à la mort. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.82% accurate

BAS LES ARMES. 61 Il a toujours été convaincu qu'il ne lui arriverait rien. Nous nous sommes souvent rencontrés : il me parlait de son bonheur, de son enfant, de sa charmante femme d'un(il me montra le {lortrail. 11 m'avait invité, la campagne terminée, à venir le voir chez lui. Au cours de ce terrible carnage de Magenta, je me trouvais, par hasard, à côté de lui; je vous épargne le détail des scènes qui précédèrent la catastrophe; de telles horreurs ne se racontent pas. — Ceux qui ont vraiment l'âme d'un soldat se sentent, à l'odeur de la poudre et à la pluie des balles, saisis d'une telle ivresse qu'ils perdent le sentiment de ce qui se passe autour d'eux. Dotzky était de ce nombre : ses yeux éblouaient. Soudain un obus éclata à quelques pas de nous. Dix hommes, parmi lesquels Dotzky, furent renversés ; les malheureux poussèrent d'horribles cris; seul, Dotzky ne cria pas; la mort avait été instantanée. Je m'approchai de lui, il ne respirait déjà plus; le cœur avait cessé de battre; de son côté ouvert, le sang s'échappait avec une telle abondance qu'en cas peu probable d'évanouissement il n'y avait pas [à redouter qu'il pût reprendre connaissance. — A redouter? répétais-je en pleurant* — Oui : à redouter, car il fallait abandonner sans secours; devant nous retentissaient de formidables « hurrah! » qui nous entraînaient au carnage; derrière nous arrivaient, au galop, des escadrons qui allaient fouler ces mourants sous le sabot de leurs chevaux. Lorsque, la bataille terminée, nous relevâmes, 6

The text on this page is estimated to be only 28.48% accurate

4 62 BAS LËS ARMËSI nos morts et nos blessés, je retrouv^{ai} Arno Dotzky à la même place, dans la même position, avec l'expression de calme. J'ai tenu à vous faire part de cela, madame ; j'aurais pu tout le dire depuis longtemps déjà, OQ plutôt vous l'écrire, puisque je n'avais jamais eu l'occasion de vous rencontrer; mais l'idée ne m'en est venue qu'hier, en entendant dire à ma cousine qu'elle attendait, parmi ses invités, la jolie veuve d'Arno Dotzky. Excusez-moi d'avoir réveill^é d'aussi douloureux souvenirs; mais je crois vous avoir rendu service en vous délivrant peut-être d'une poignante incertitude. • Il se leva. Je lui tendis la main : — Je vous remercie, baron Tilling, lui dis-je en essuyant mes larmes; vous m'avez fait du bien en m'assurant que mon cher Arno n'a pas souffert, en mourant, de tortures physiques et d'angoisses morales... Mais je vous en prie... ne me quittez pas encore...; je voudrais causer un peu avec vous ; votre ton..., vos expressions ont fait vibrer quelque chose en moi..., vous me paraissez détester la guerre? Son visage s'assombrit. — Excusez-moi, madame, de ne pas vous répondre sur ce sujet; je regrette également de ne pouvoir demeurer plus longtemps, mais je suis attendu. C'était la princesse sans doute qui l'attendait. Cette pensée me fut pénible. — Je ne veux point vous retenir, monsieur, lui répondis-je froidement. Il s'inclina et sortit sans même songer à me demander l'autorisation de revenir. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.92% accurate

I BAS L&S ARMES l 63 I ' Le carnaval était iiûi; mes deux sœurs Rosa et Lili s'étaient « énormément amusées ». Chacune d'elles pouvait inscrire à son actif une douzaine de conquêtes, mais parmi lesquelles il n'y avait pas un seul parti sortable» Tant mieux! elles jouiraient ainsi quelques mois ou quelques années de plus de leur vie de jeunes filles avant de se mettre sous le joug conjugal. Et moi? Voici comment sont relatées, dans mon journal, mes impressions de carnaval : — Je suis bien aise que toutes ces danses soient âûies; cela commençait à devenir monotone: {toujours les mêmes conversations... toujours le même danseur, ça, que ce soit le sous-lieutenant de hussards X*.. ou le lieutenant de dragons Y... ou le capitaine de dragons Z..., ce sont toujours les mêmes révérences... les mêmes lieux communs, les mêmes soupirs... les mêmes regards... Le seul homme... mais il est inutile d'en parler: il est tout à sa princesse... Il va sans dire qu'elle ne peut être une très jolie femme*. mais elle West bien peu sympathique... Le carnaval terminé, les grands bals et les fêtes cessèrent, mais les petites réunions continuèrent (ni : mirées, diners, concerts, le tourbillon lut à peu près le même. On préparait une comédie de salon qui ne devait être représentée qu'à Pâques. Durant le carême, il fallait montrer une certaine modération dans les plaisirs. Tante Marie ne trouvait jamais cette modération assez grande, elle ne me pardonnait pas mon irrégularité aux sermons du carême. Pour se consoler de ma tiédeur, elle

The text on this page is estimated to be only 25.96% accurate

BxVb LLS ARMES I traînait Rosa et Lili aux sermons de tous les prédi*| catears célèbres. Celles-ci se laissaient faire volon* tiers; elles retrouvaient tout leur clan à l'Église. Le père Klimkowstrôm était aussi en vogue dans le monde des Jésuites que la Mouskra à TOpéra. Et puis, mes sœurs étaient vraiment assez pieuses. Pendant le carême, je m'abstins autant de soirées que de sermons ; j'avais subitement perdu le goût du monde ; je prélèrais rester seule à la maison pour jouer avec mon fils et, Tenfant endormi, me plonger, au coin du feu, dans quelque bonne i lecture. Mon père venait quelquefois me voir et passait une ou deux heures à causer avec moi* Les mêmes éternels souvenirs de campagne revenaient toujours. Je lui avai b faiL part de la communication du baron ïilling touchant la mqrt d'Arno, mais il n'y avait attaché aucune importance. La souffrance qui accompagne la mort le laissait tout à fait indifférent. u Rester sur le champ de bataille » é^tait à ses yeux une chose si belle qu'elle valait toutes les tortures physiques; ce ^< rester » résonnait dans sa bouche comme un son de fanfare, il ne voyait rien de plus glorieux, de plus enviable ^pie cette moi t : « Être blessé » venait immédiatement après dans estime. Il racontait Thistoire de ses blessures de telle sorte qu'on ne se doutait même pas qu'elles l'avaient fait souffrir. Quelle différence avec TiUing, quand il parlait des malheureux broyés par l*édal d'une bombe! Je m'étais bien gardée de répéter à mon père les paroles de Tilling : je comprenais instinctivement qu'elles lui auraient paru indignes Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.10% accurate

BAS LES ARMES 1 65 d'on officier; pau" moi, sa pitié pour ses camalades agoaigauts m'était uiiee droit au cœur. Combien j'aurais aimé parler plus longuement de tout cela avec TiHing! Mais il ne semblait pas lésiner me revoir. Quinze jours s'étaient écoulés depuis sa visite, il ne l'avait pas renouvelée et je ne Tavais rencontré dans aucun salon ; je l'avais seulement aperçu deux ou trois l'ois dans la rue.ou au théâtre ; il m'avait saluée respectueusement ; je lui tvais répojidii par un salut amical; rien de plus... Rien de plus ? mais alors pourquoi, dans ces circonstances insignifiantes, mon cœur avait~il battu plus fort ?... Pourquoi étais-je comme hantée par le souvenir de son salut?... — Mon enfant, j'ai uae prière à l adresser, me dit un jour mon père, en ent^rant chez moi et je t apporte quelque chose, ajouta-t-il en déposant sur la table le paquet qu'il tenait à la main. — Une prière et un cadeau en même temps, dis-je en riant. Tu veux donc me soudoyer? — Ecoute ma requête avant de déballer le cadeau. J'ai aujourd'hui un dîner qui promet d'être assez ennuyeux. — Je comprends: Trois vieux grognards et leurs femmes. — Et deux ministres é^alement avec leurs épouses. Bref, une réunion très solennelle, très assommai lté. — Tu ne viens pas m'inviter ? — Mais si, précisément, puisque ces dames m'honorent de leur présence... je voudrais que tu leur fisses les honneurs de mon salon. ù. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.20% accurate

66 1]AS LES AUMK> l' — Mais c'est le rôle de tante Marie. — Elle a sa migraine aujourd'hui ; il ne me reste donc plus... — Qu'à sacrifier ta fille... comme plusieurs pères en ont donné Texempie dans, ïmiiqaité.^ Agamemnoii taUe auires. — Je me soumets, puis* qu'il le laut. — Il 7 a aussi, parmi nos invités, un élément plus jeune: le D"" Bresser qui m'a particulièrement bien soigné pendant ma dernière maladie et auquel je désire faire une politesse... ensuite le lieate-^ nant-colonel Tilliug... mais qu'as-tu... pourquoi rougis-tu ainsi ? — Moi!... mais cVst de curiosité: je Liiile de voir ce que tu m'as apporté.. • Et je me mis à déplier le paquet. — Ce n'est pas pour toi ; j espère que tu ne t'attendais pas à un collier de perles ? C'est pour Rudi. — Je vois; c'est une boîte de joujoux. Ce sont des soldats de plomb y mais, père, cet enfant n'a que quatre ans, il ne faut pas encore... — A trois ans, je jouais déjà au soldat; mes premiers jouets ont été des sabres, des tambours ; moa jeu favori était de faire Texercice, c^est ainsi qu'ou éveille le goût du métier. — Mon fils ne sera pas soldat. « — Mais, Marllia, tu sais cependant que le désir de son père — Arno n'est plus ; Rodolphe m'appartient a moi seule et je ne veux pas que... — Qu'il embrasse la plus belle et la plus noble des carrières ? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.62% accurate

BAS LÊ AKMËS! 67 — Je ne veux pas que mon ûis amque aille mourir sur on champ de bataille. — J'étais bien fils unique et je n'en ai pas moins été soldat; Ârno n'avait pas de frères, que je &ache; je n'ai pas d'aotres garçons que ton frère Otto et je : ai envoyé à l'École militaire. Nos traditions de lamiile exigent que le rejeton des Dolzky et des Althaus se consacre au service de la patrie. — La patrie a moins besoin de lui que moi. — Êt si toutes les mères raisonnaient ainsi ? — Eh bîea, il n'y aurait pins ni revues, ni parades, ni chair à canon et je ne vois pas où serait le mal. Mon père leva les épaules. — Ah! les femmes! dit-il, d'un Ion de mépris* Ueareusement que l'enfant ne t'en demandera pas la permission; il a du sang de soldat dansles veines. puis, il ne restera pas ûls unique. Tu te remarieras, Martha. Voyons, parmi tes prétendants, n'en est-il pas un qui puisse trouver grâce à tes yeux...? Le rittmeister Olinzky, par exemple, qui t aime à la folie, m'irait très bien comme gendre. — Mais pas du tout à moi conune mari. — Alors le major Millersdorf ? — Tu me présenterais en vain tous les officiers delà garnison. A quelle heure est ton dincr ? ^ A cinq heures ; mais sois là un peu plus tôt. Au revuir ; embrasse pour moi RufJi, ce futur général en chef de l'armée impériale. La réunion de mon père eût été vraiment solen*Lclle et assommante sans le convive dont le nom m'avait fait rougir. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.77% accurate

68 BAS LËS ARMËSI baron Tilling arriva juste à l'heure du dîner; nous n'échangeâmes, à ce moment, que quelques mots insiitiihaults. A table j'étais placée entre deui, vieux généraux, et Tilling était assis trop loin pouij qu'il pût se mêler à notre conversation. Il me tardait de relouraer ausaiohoù je comptais Faccaparer et lui faire conter encore le récit terriblei il m'avait déjà iail; j'éprouvais un giand désir d'entendre encore sa voix qui me troublait si pro-j fondément. j Mais, revenus au salon, mes deux vieux gêné-* raux ne me lâchèrent pas. Lorsque je m'assis, après avoir servi le café, il se forma tout de suite un cercle composé de mon père, du D' Brasser, du ministre et de Tilling, et la conversation devint générale. Les autres convives s'étaient groupés dans un coin du salon où l'on ne fuma pas, taodb que dans notre groupe le cigare était permis. J'avais allumé une cii^arette. — Quel sera Tennemi dans la prochaine guerre? demanda un des généraux. — llum!.... répondit l'autre, je pense que casera la Russie 1 — Est'il donc indispensable quUl y ait toujours une guerre? demaudui-je. Mais personne ne parut m'entendre, — Je crois plutôt que ce sera l'Italie, dit moa . père, il laut absolument reconquérir noire Lonihardie. Que je voudrais revoir une nouvelle entrée à Milaiil... comme en 1849 avec le père Kadetzky. — C'était par une belle après-midi de soleil..*» Digitized by

The text on this page is estimated to be only 27.66% accurate

aAS L£S ARMES! 69 — Mais, père, nous connaissoos tous
Thistoire de rentrée à Milan,.. — Celle aussi du brave Hupiauf? —
Cerlaineroent — et je la trouve même révoltante. — Comment peux-tu en
juger? — Racontez-la, AUhaus, nous ne la connaissons pas. Mon père ne se
fît pas prier : — Hupfauf, du régiment de chasseurs tyroliens, était le
meilleur tireur qu'on pût iiua^^iicr. Lors de la révolte des Milanais, il
demanda l'autorisation de monter avec quatre camarades sur le toit de la
cathédrale, pour tirer sur les rebelles : la permission lui fut accordée. Ses
quatre camarades, porteurs chacun d'une carabine, ne faisaient que charger
leurs armes sans interruption et les passer à liupfauf pour que celui-ci ne
perdit pas un instant; il tua quatre-vingts Italiens à la file. — C'est horrible I
m'écriai-je ; chacun de ces Italiens avait une mère, une femme^ une fiancée
et tenait à hi vie. — Mais, mon enfant, c'étaient des ennemis, ce qui change
tout à fait la question. — Tant que la notion actuelle d' ennemi » aura cours
parmi les hommes, remarqua Bresser,. les lois de la véritable humanité
seront violées. — Qu'en pensez-vous, baron Tilling ? demandai-je. —
J'aurais souhaité à ce brave une décoration sur la poitrine et une balle dans
le cœur, I J'adressai à Tilling un regai^d de reconnaissance

The text on this page is estimated to be only 26.96% accurate

I ■20 BAS LES ARMES l et de syiiipatie. A Texception du docteur, les autres parurent choquéfi de cette opinion qui pour un instant jeta un froid dans la conversation. — Excellence, demanda le docteur à mon père, avez-YOus entendu parler de l'ouvrage d'un nataralisle anglais du nom de Darwin? — Non. — Mais si^ père^ rappelle*-toi, il y a quatre aiiSi lorsque ce livre parut. Le libraire nous Tcnvovaet tu prédis qu'on n'eu parlerait bientôt plus. — Tu vois bien que je ne m*en souviens plus en effet. ^ — Cet ouvrage lait grand bruit dans le monde, répondit le docteur. On discute partout la nouvelle théorie des Oriijiaes. — Vous voulez parler de la théorie du singe ^ demanda le général à ma droite. On en causait hier au cercle; il faut avouer que iiiiessieurs les savants ont parfois de singulières idées. Il parait maintenant que l homme a été primitivement un orang-outang. — Evidemment, approuva le ministre. — Qaaad Son Excellence le miaislre comniençait par u évidemment »y on devait s attendre à d'interminables développements. — La chose à Tair comique, mais ce n'est pas une plaisanterie ; c'est une véritable théorie scientifique dont Tauteur ne manque « évidemment » pas de talent. Elle a produit quelque impression, elle a trouvé des défenseurs j il ^^1 encore de mode de discuter Darvrin, mais celant durera pas : avant [hhi,])ersonne ne prendra plus ses idées au sérieux, D ailleurs, c'est en discutant Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.42% accurate

BAS LES ARMES 1 71 868 élucubrations qu'on donne de l'importance à cet origiiiiial d'Anglais. Le clergé fulmine contre ces théories qu'il trouve dégradantes, Il ne peut admettre une origine aussi humiliante pour Thomme créé à l'image de Dieu. — Il suffit du simple bon sens pour détruire de pareilles bêtises, inlorrompitmon père qui craignait une longue suite de a évidemment », les réfutations savantes sont inutiles. — Les rérutaliuHS oiU-elles une valeur ai)solue? répartit le docteur ; la nouvelle théorie a beaucoup d*arguments en sa faveur; et les savants auront bien du mal à se mettre d'accord à sou sujet. — Ils n'y parviendront jamais, reprit, de son ton rade et dans son dialecte viennois, le général assis à ma gauche ; ils ne vivent que pour discuter. J'ai bien entendu parler de cette farce de Thomme descendant du singe, mais on perdrait la tûte, vraimentt s'il fallait prêter attention à toutes les diva-ations de tous les savants qui semblent avoir pour mission de nous faire avaler des bourdes. J'ai, du reste, vu le portrait de ce Darwin dans un journal niustré; franchement, il a bien une tête de siuge; je n'ai pas de peine k croire que son grand-père ait été chimpanzé. Le vieux général accompagna cette boutade d'un gros rire auquel mon père se crut, par politesse^ obligé de faire écho. — Le rire — évidemment — est une arme, reprit le ministre, mais assez faible. Les argu*^ roents sérieux et fondés sur une base scientiiiic valent mieux- Le système d'un savant sans grande

BAS LES ARMES ! autorité n'a pas de chance de se maintenir
lors^ qu'on peut lui opposer des noms comme ceux de Linnée, de Cuvier,
Agassiz, Quatrefages. D'un autre côté, on ne peut nier qu'il n'y ait de
grandes, analogies entre l'homme et le singe et que... — Cette analogie,
interrompit le général, ne prouve rien • Peut-on se représenter un singe
inventant le télégraphe? Le langage à lui seul élève l'homme tellement au-
dessus de la bête. — Permettez, général, riposta le docteur, L'homme
primitif n'a connu ni le langage ni le télégraphe. Ces progrès ne sont que le
résultat d'un lent perfectionnement, d'une évolution... — Oui, oui... je le
sais, cher docteur. « Évolution » est le mot d'ordre du système; mais jamais
une évolution ne fera sortir un chameau d'un kangourou... — Me tournant
vers le baron Tilling : ' — Qu'en pensez-vous? lui demandai-je. Acceptez-
vous CCS théories? — J'en ai beaucoup entendu parler, comtesse^ mais je
ne puis émettre aucun jugement, n'ayant pas lu l'ouvrage en question. — Je
dois avouer que je ne l'ai pas lu non plus, dit le docteur. — Du reste, moi
non plus, avoua le ministre. , — Moi non plus — moi non plus — moi non
plus. — Personne ne l'avait lu. ^ — Néanmoins^ continua le ministre, les-
points caractéristiques du système : la lutte pour la vie — la sélection
naturelle — l'évolution, etc.. ont été & souvent analysée que l'on peut
aisément en juger Digitized by Google

BAS LES ARMES t 73 et se ranger parmi ses partisans ou ses adversaires, li ne peut d'ailleurs se trouver parmi les i-remiers que des esprits heureux de bouleverser i ordre de choses; tandis que parmi les seconds se rencontrent les gens froids, sérieux, positifs, qui, par lenrs sens critique, sont natnreliement amenés a iaire opposition à toute idée nouvelle, opposition que d'ailleurs... — Il n'est peut-être pas facile de défendre lorsqaon ignore les arguments de Tadversaire, dit Tilling. Avant de discuter une idée nouvelle, il faut, avant tout, me semble-t-il, la connaître. Lorsque parut le système de Cbpernic, ceux-là seuls qui prirent la peine de refaire ses calculs purent se convaincre de leur exactitude. Quant aux autres, qui se formèrent un jugement d'après Texcommunication que Rome lança contre le novateur... — J'ai déjà observé, interrompit le ministre, que dans notre siècle, l'exactitude des hypothèses scientifiques ne s'apprécie plus au point de vue de rorlhodoxic, mais bien do la science. — Il arrive souvent pourtant, répondit Tilling, qu'une hypothèse dont l'exactitude finit par être reconnue est d'abord combattue par toutes les vieilles barbes du monde savant. Pas plus aujourd'hui qu'autrefois, les retardataires ne laissent toucher à leurs vieux dogmes et ils les défendent arec des arguments aussi péremptoires que ceux Hue l'Eglise et les astronomes opposèrent à Copernic. — Alors vous voulez soutenir — répliqua mon 7

The text on this page is estimated to be only 27.77% accurate

i 14 BAS LES ARMES! général rébarbatif — que la théorie de ce toqo* d'Anglais est aussi juste que celle du juouvemeat de lu terre autour du lioleil? { — Je ne veux rien iiouteiir, puisque je ne coûoais pas Touvrage ; loais je ma propose de le lire, et si mes eonnaissaeces, hélas! très bornées ea ce8| matières, ne bunt pas trop luisuliisaiites, peut-être; pourrai-je me former une opinion. Jusque-là, je me contente d'être frappé de l'opposition générale et passionnée que rencontre celte théorie, — et, je l'avoue, cette opposition me paraît plaider en sa faveur. « Quel esprit droit, lucide, généreux! » pensai-je en moi-même. Vers huit heures, nos hôtes se levèrent. Mon père essaya 'de les retenir; je me crus obligée d'insister aussi r « Une tasse de thé? » Chacua trouva une excuse et il lallut, sans autant de regret d'ailleurs qu'on semblait en témoigner, les laisser partir. Tilliug et le docteur Bresser prirent congé les derniers. — Et vous deux, leur demanda mon père, voos êtes donc aussi bien pressés de nous quitter? — Moi, non, répondit Tilling en souriant ; mais puisque tous vos convives se retirent, je crois qu'il serait indiscret... — Je le crois aussi, ajouta le docteur. — Eh bien, je ne vous laisse partir ni l'un ai l'autre. Quelques minutes plus tard, mon père et le docteur étaient absorbés dans une partie de piquet* ♦ Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 26.01% accurate

BAS LES ARMES 1 75 Le baron TiUiiig s'assit à côté de moi auprès de acheminée* — Ennuyeux... assommant.., ce diner? Mais non, raiment ! J'aurais difficilement pa^^sé une plus igréable soirée. — J'ai des reproches à vous faire, monsieur, l'avoir si compièrement oublié le chemin de mon lôteL — Mais vous ne m'avez point invité à revenir. — Je croyais vous avoir dit que le samedi... — Ohl oui, entre deux et quatre. Ne m'en renîllez pas, madame, niais vraiment je ne sais rien de plus horrible que ces jours de réception. Entrer dans nn salon plein de monde, s'incliner devant la maîtresse de la maison, entendre les arrivants formuler des considérations qu'ils pensent inédites sur la pluie et le soleil, puis quitter la place au bout de dix minutes ; non vraimeat, comtesse^ cela dépasse la mesure de mes capacités. — Vous me paraissez quelque peu misanthrope? Non, je retire cette èptthète... Je croirais volontiers, au contraire, que vous avez le cœur assez large pour aimer tous les hommes. — J'aime l'humanité ; mais tous les hommes — oh non! 11 y en a de trop vii;^, de tio]) bornés, de trop froidement cruels... ceux-là, je ne puis les aimer, mais je les plains d'avoir manqué de l'éducation qui aurait pu les rendre meilleurs. — L'éducation*?.. Mais ne pensez-vous pas que le caractère est gouverné par des penchants innés? — Ce que vous appelez a penchants innés » Digitized by Google

76 BAS LES ARMES II n'est, au fond[^] que le résultat de transipissions héréditaires. — Vous admettez donc que le méchant est irre[^] pensable, et qu'il ne doit, par conséqnenft[^] inspire[^] aucune aversion? i — Ces prémisses n'entraînent pas cette conclu[^] sion. Le méchant n'est pas responsable, soit ! maiiii il doit néanmoins nous inspirer de la rép.ulsio[^]ul Vous êtes innocente de votre beauté, et on oe rom en admire pas moins. — Baron Tiiling! Nous avons jusqu'ici causé sérieusement ; ai-je donc mérité que vous me traitiez tout d'un coup en vulgaire coquette. — Pardonez-moi; je ne pensais pas vous blesser; j'ai simplement usé du premier argument qui s*est présenté à mon esprit. Il y eut un moment de silence, TilUng attacha sur moi ua long regard que je soutins sans baisser les yeux; je sais que j'aurais du, les détourner, mais je ne le ûs point* J'éprouvais un sentiment à la fois plein de douceur et de trouble, comaio une délicieuse conscience de mal faire. Cette sensatiou ne dura qu'une demi-minute; il ne fallait pas qu'elle se prolongeât. D'un mouvement d'éventail, je me cachai le visage et changeai de position. Je repris alors d'un ton indifférent : — Vous avez, tout à Theure, donné une excellente réponse au ministre Evidemment. Tiiling sembla sortir d'un rêve : Moi... tout à Theure?... Je ne me souviens pas... Il me semblait, au contraire, avoir choqué tout le monde. Vous seule m'avez paru approuver marêDigitized by Google

BAS LUS AHMESi 77 pense; j'ai le sentiment d'avoir blessé
Leurs Excellences, et elles sont persuadées que j'ai blasj>hcmé en parlant
de la dureté de cœur d'un i^oldat. Ne sait-on pas que les soldats les plus
cruels sont, an fond, des natures très douces? Y a-t-il^ dans le * répertoire
mélodramatique, une figure plus seulimentale, plus sympathique que celle
du vieux ser* irent u au cœur tendre? » Ignore-t-ou qu'un vrtéreau à la jambe
de bois serait incapable de tuer une mouche? — Pourquoi avez-vous choisi
la carrière militaire? — Je vois que vous avez lu au fond de monrœur. Ce
n'est pas le baron Tilling, aujourd'hui âgé de trente-neuf ans, ayant trois
campagnes à son actif, qui a ciioisi cette carrière; mais bien le petit Fritz de
douze ans, grandi au milieu des chevaux de bois, des soldats de plomb,
jouant avec des fusils, des sabres, des tambours; le petit Fritz, auquel le
général son père, tout chamarré de décorations et« son oncle, le jeune
lieutenant, si choyé des jeunes &Ues, demandaient : a Que veux-tu devenir?
» et qui répondait : « TJn vrai soldat, p)ur avoir un vrai sabre et un vrai
chevaL » ic Je ne donnerai pas à mon petit Rodolphe, pensai-je, la boîte de
soldats que lui a apportée son grand-père. » — Mais pourquoi, lorsque le
petit Fritz est devenu le Frédéric d'aujourd'hui, n'avez-vous pas renoncé à
une profession que vous détestez? — Détestez? C'est trop dire. Ce que je
déteste, c'est Fëtat de choses qui nous impose l'horrible 7. Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 27.22% accurate

I Tf8 BAS LES ARMES! * devoir de la guerre ; mais, pnisqie cet étal de choses existe, puisqu'il est inévitable, je ne sauraiH haïr ceux qui eu acceptent les obligations et W remplissent de leur mieux. Si j abandonnaAsie se^' vice, y aurait-il moins de guerres? Ce serait \ab autre qui exposerait sa vie à ma place, voilà tout; autant vaut que ce soit moi. — Mais vous pourriez, daçs une autre situatioarvous rendre aussi utile à vos semblables? \ —.Je ne sais. Je n'ai fait d'études sérieuse*^ qu'en ¥ue du métier des armes et partout on peut faire du biiMi. Les occasions ne mont pas maiH^ qué d adoucir la vie de mes subordonnés. Et pois, je ne suis }>as insensible au respect qu'inspire ma prolession; j ai fourni jusqu'ici une carrière très honorable; je me sens aimé de niés camarades i et m eu estime heureux. Je ne possède, d'ailleurs, aucune fortune personnelle, ce qui m'interdirait dans la vie privée toute activité utile. Pourquoi renoncerais-je à mon état? — Par aversion pour l'œuvre de mort. — Dans la bataille, on est en droit de légitime défense, et on n'est plus responsable du meurtre commis. La guerre a été souvent, et à juste titre, qualifiée de meurtre en grand; mais chacun isolément n'est pas meurtrier. La mêlée sanglante m'est odieuse... les eiïroyables scènes d'un chm^ de bataille mïiispu ont une immense douleur... je ne le nie point. C'est une nécessité dont je souffre, mais devant laquelle je ne puis reculer sans lâcheté. — C est vrai; mais la guerre est^elle donc inévitable? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.76% accurate

BAS LES ARMES! 79 — Ceci est une toute autre question. Mais Tindidi isolé n'a pas le choix, il doit marcher : cette «invictio» seule lui donne la force de remplir son devoir. Nous continuâmes à causer quelque temps ainsi — presque à voix basse. Tilling me raconta encore quelques épisodes de batailles dont Thorreur l'avait rapporté. Nous échangeâmes sur la guerre des idées qui n'auraient pas charmé le général Althaus» Tilling^me dévoilait ses pensées intimes avec une confiance qui me touchait. Une sorte de courant d'émotion s'établissait entre nos deux âmes. — Vous me paraissez bien absorbés dans vos occupations, intervint une fois mon père en consultant ses cartes. Que comptez-vous donc? — Je raconte à madame votre fille des épisodes de campagnes. — Ah! ah!... elle sait ce que c'est; de temps en temps, je lui en raconte aussi. — Si X piques, docteur^ et une quatrième majeure» Nous reprîmes notre conversation à voix basse^ Fout d'un coup, pendant que Tilling me parlait, d'un accent d'intime confiance, son regard fixé sur le mien, je pensai soudain à la princesse. J'éprouvais comme un coup violent au cœur; je détournai la tête. Tilling s'arrêta au milieu d'une phrase. — Qu'avez-vous, comtesse, me demanda-t-il Mirpris. Vous ai-je inconsciemment déplu ? — Non, non... une pensée pénible m'a traversé l'esprit, voilà tout... continuez. — Je ne sais plus de quoi je parlais... Couchez

«0 f BAS LES ARMES! moi plutôt cette pensée pénible... Depuis que noi causions, je vous ai parlé à cœur ouvert... l aites i même à mon égai^d* — Il m'est impossible de me confesser à toi — Impossible... ? Faut-il que je devine? Cal pensée vous concerne?. — Non. — Alors... me concernerait-elle ? Je fis un signe de tête affirmatif. — Quelque chose de pénible me conceraut que vous ne pouvez me dire... Serait-ce?... — Ne cherchez pas. Je refuse tout éclairciss ment. Puis je regardai la pendule et me levant : — Déjà dix heures... Je vais te dire adieu, pèr — Tu as donc une soirée ? — Non» je rentre... je me suis couchée hier tr tard. — Et tu as sommeil? Ce n'est pas flatteur poi vous, Tilling. — Non, non, protestai-je en riant; ce n'est p la faute du baron... notre conversation a été tr intéressaalé. Je pris congé de mon père et du docteur. Tilli me demanda la permission de m^accompagn jusqu'à ma voiture; il nae posa, dans rantichambi mon manteau sur les épaules et m'offrit le br pour descendre l'escalier. Sur le palier, il s'arrêta un instant et me demam d'un ton sérieux : — Encore une fois, comtesse, vous aurais-; blessée? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.06% accurate

BAS LES ARMES! SI — Mais non... sur Thonneur. — Vous me Uanquillisez. Il pressa et porta à ses lèvres la main que j'appuyai sur la sienne pour monter en voiture. — Quand pourrai-je me présenter chez vous ? — Le samedi, je... — Vous recevez... je comprends... c'est m'inierdire votre porte! Il salua et se retira. Le domestique avait refermé la portière avant que j'eusse pu ajouter un mot. Je m'enfonçai dans un coin de ma voiture; j'aurais voulu pleurer... des larmes de dépit... comme une méchante enfant. J'étais furieuse contre moi-même; comment avais-je pu être si froffle, si impolie..* envers cet homme qui m'inspirait une si profond'e sympathie? C'était cette pniictsse qui en était cause**, oh, comme je la détestais 1 — Mais quoi?..* était-ce de la jalousie? J'eus subitement la conscience de ce qui se passait en moi : j'aimais Tilling!..*. j'aimais Tiiling! « Voici ce que je trouve dans mon journal daté du lendemain : Non. je n'aime pas Tiiling; j'éprouve iuut au plus un élan de sympathie pour sa noble et belle nature I mais de Tamour? Oh non! Je n'irais pas ainsi jeter mon cœur à un homme qui s'est donné à une aulro. Lui aussi éprouve certainement de la sympathie Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.06% accurate

82 BAS LES ARMES l pour moi ; nous nous entendons sur bien des points; peut-être n'a-t-il jamais coïncidé à d'autres ses idées sur la guerre; mais il ne s'ensuit pas qu'il m'aime, et je ne dois pas l'aimer (l'usage... Cependant après notre intime échange de pensées, il a dû me trouver bien froide et bien dure... An fait, peut-être vaut-il mieux que je ne le revoie pas maintenant.*. Dans quelques semaines, les impressions qui m'ont si profondément troublée seront dissipées; je pourrai alors le rencontrer sans équivoque et, sachant qu'il en aime une autre, ne chercher auprès de lui que des jouissances morales et intellectuelles. Il est si différent, si complètement différent de tous les hommes que je connais! Je suis bien aise de pouvoir écrire tout cela avec tant de calme, car, hier, j'ai pu craindre un instant que c'en fût fait (le mon repos... Le même jour, j'allai chez Lori Griesbach, Tamiu chez laquelle j'avais appris la mort de mon pauvre Arno. Je la voyais très souvent; nous avions cependant bien peu d'idées communes; que de fois nous n'arrivions même pas à nous comprendre! À défaut d'une véritable amitié — impossible dans de semblables conditions — une enfance commune et des lieux semblables nous avaient rapprochées, nos relations avaient pris, de ces circonstances, un certain charme qui me plaisait. Le terrain sur lequel nous pouvions nous entendre était très limité. Beaucoup des pensées de ma vie intime lui demeuraient secrètes; je ne lui avais jamais dit un mot de mes nouvelles conceptions du monde et de la guerre; je n'éprouvais aucun besoin de lui en parler. Qu'il Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.76% accurate

BAS LES ARMES I 83 *^st rare de pouvoir se confier tout entier à ua ami! Mais sur bien des sujets nous pouvions, Lori et moi, nous entretenir des heures entières: nos souvenirs d'enfance, nos enfants, les événements mondains, la toilette, les romans anglais, etc., etc. Xavier, le petit garçon de Lori, était de l'âge de mon fils et son meilleur camarade. Il était convenu que sa fille Béatrix, alors âgée de dix mois, serait on jour comlesse Rodolphe Dotsky. * — Enfin, on te revoit I s'exclama-t-elle en me recevant. Tu as vécu en ermite ces derniers temps; il y a bien longtemps aussi que je n'ai eu l'honneur de voir mon futur gendre; Béatrix est très froissée... Comment vont Rosa et Lilli? J'ai appris hier, par mon mari, qui t'a entendu conter au Cercle, une chose très intéressante au sujet de Lilli. Il paraît qu'un monsieur que je croyais fort épris de toi lui fait sérieusement la cour... Quelle jolie rofée tu as!.- C'est de chez Francine, n'est-ce pas ? Tout ce qui sort de chez elle a un cachet!..» Ton chapeau est de Gindreau. Il le va délicieusement. Quel goût exquis, ce Gindreau ! Hier soir, chez les Dietrichstein, — pourquoi n'y es-tu pas venue? — Nini Choteck portait une toilette de chez lui... qui la faisait paraître presque jolie. ^ Je la mis sur le terrain des commérages de société ; je lui demandai, de l'air le plus dégagé du monde: — As-tu entendu parler des relations de la princesse *^ avec un certain baron Külling? — J'en ai bien ouï dire quelque chose, mais c'est

84 BAS LES ARMES t de rhistoire ancienne. Tout le monde sait que la princesse a aujourd'hui pour amant un artiste du Théâtre Impérial... Portes-tu quelque intérêt à ce baron Tilling? Il me semble que tu rougis... Pourquoi nier?... Avoue plutôt. Tu ne peux pas persister éternellement dans ton insensibilité... Que je serais contente de te savoir amoureuse! Mais tu trouveras de bien plus brillants partis que Tilling; on dit qu'il n'a aucune fortune, il est vrai que tu en as pour deux. Il est aussi trop âgé... Quel âge aurait maintenant ce pauvre Arno?... Quel coup terrible ! Je n'oublierai jamais la lecture de cette lettre... Il est certain que la guerre est pour beaucoup de gens une triste chose... Pour d'autres, au contraire^ c'est une merveilleuse institution. Mon mari désire ardemment une nouvelle campagne; il ne rêve qu'une occasion de se distinguer; je le comprends très bien; si j'étais militaire, je n'aspirerais qu'à quelque action d'éclat pour avancer rapidement. — Ou pour être tué... ou mutilé? — On ne pense pas à ces choses-là... D'ailleurs^ il est impossible d'éviter le destin... Le destin^ mon cher cœur, avait décidé de faire de toi une jeune veuve. — Alors la guerre n'a été déclarée à l'Italie que pour que mon destin s'accomplisse ? — Certes, et si le destin me réservait à moi d'être la femme d'un tout jeune général... — Il faudrait un nouveau conflit international qui permettrait à Griesbach un rapide avancement. Tu as une façon très simple d'envisager les événements. Que voulais-tu me dire à propos de Liili? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.07% accurate

BAS LES ARMES I 85 — Que son cousin Conrad Taimé et qu'il fera bien tout sa demande. — J'en doute y Conrad est trop léger pour songer • au mariage. — Bah! Légers, ils le sont tous, et tous se marient cependant quand leur cœur est pris... Penses-tu qu'il plaise à Lilli? — Je ne sais... je n'ai rien remarqué. — Ce serait un très bon parti; à la mort de son oncle Drontheim, il héritera de la propriété de Salavetz. À propos de Drontheim, sais-tu que Jerdi Drontheim, celui qui a niangé sa femme avec une danseuse, épouse la fille d'un riche banquier ? Ils ne seront reçus nulle part... Iras-tu ce soir à l'ambassade d'Angleterre? Toujours non? Au fait, tu as raison. On n'est pas dans son monde dans ces ambassades; on y rencontre une foule d'étrangers qu'on ne connaît pas. Je suis sûre qu'il y aura des bourgeois anglais en voyage, des industriels et même des négociants. Pour moi, j'aime les Anglais que dans l'édition Tauchnitz. As-tu lu Jane Eyre? C'est charmant, n'est-ce pas! Dès que Béatrix commencera à parler, je lui donnerai une bonne anglaise. Je ne suis pas du tout satisfaite de la bonne française de Xavier... Dernièrement, je la rencontrai dans la rue, à l'heure où elle promenait Xavier, en compagnie d'un jeune homme qui avait l'air d'un commis. Je me plantai soudain devant eux; si tu avais vu leur embarras! Quelle croix que ces domestiques! Ma femme de chambre me quitte pour se marier, et je déteste les visages nouveaux... Tu veux déjà partir? s

The text on this page is estimated to be only 20.06% accurate

86 BAS LES ARMESI — Oui 9 chère, j'ai eocore quelques visites io<tiâpensables. Lori eut beau iusister, je ne me laissai pas per* suader, bieVi que je n'eusse pas la moindre risite i faire. Jadis j'aurais ecoulè des iieui es eûtières se^ bavardages; mais aujourd'hui, ils m'étaient odieux* Ah! que ue (loaat iciis-je |)our jouir encore d'une ! conversation comme celle d'hier soir. Une transformation s'était produite en moi... Ces intérêts si mesquins dans lesquels s'absorbait mon amie: toilettes..* domestiques... cancans de société*, m'é* cœnraient maintenant. J'étouffais dans ce cerde d'idées, je voulais en sortir, m'élever dans me atmosphère supérieure.*. Tilling était libre. « U princesse a pour amant un acteur. » Peut-être ne Ta-t-il jamais aimée ? Plusieurs jours s'écoulèrent sans que je revisse Tilling. J'allais en vain chaque soir au théâtre oa en soirée pour le rencontrer. J'eus beaucoup do visites le samedi, mais naturellement pas la sienoe^ je ne l'attendais pas, du reste. Après son : « Je comprends : c'est me fermer votre porte », je ne pouvais espérer qu'il se présentât chez moi ua samedi. £fl le qnitlani, chez mon père, je lui avais fait de la peine; il m'évitait certainement. Que faire? voulais â tout prix le revoir, réparer mon impolitesse, et goûter encore le charme de sa converst tien* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.20% accurate

t BAS L&S ARMES 1 A défaut de Tilling^ je re\$us, le samedi suivant, saccosine, chez laquelle j'avais fait sa eonnatssance. Moo cœur battit; j'allais au moins avoir de ses. Boiivelles. Je n'osai pas eependant adresser une question directe. Je sentais que je ne pourrais proAoucer saa nom sauâ rougir^ j'entretins ma visiteose d'une foule de sujets — du temps, entre autres — sans aborder celui qui me tenait tant au cœur. — A propos, Martha, me dit-elle, j'ai une commiâsion à vausiaire: mon cousin Frédéric m'a ckargè de vous salaer;... il est parti afant^hier. Je me sentir pâlir. — Parti I pour où? Son régiment a-t-il été diangé? — Non, il a demandé un petit congé pour se rendre à Berlin où sa mère est mourante. PauTre Frédéric I Je le plains beaucoup, car il a une vériU}}le idolâtrie pour sa mère. Deux jours après, je reçus une lettre datée de Berlin. Avant même de regarder la signature, je savais qu'elle était de Tilling. Je la transcris : n Berlin, Friedrichstrasse, 8, 30 mars 1863. « Chère Comtesse! J'ai besoin de confier mon oliagrïn à quelqu'un. Je ne sais pourquoi je m'adresse à vous. Je n'en ai aucun droit, mais je sens que vous me comprendrez. « Si vous aviez connu celle qui va mourir, vous l'auriez aimée. Quel cœur bon! Quelle intelligence lucide l Une liumeur toujours charmante... une Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.46% accurate

88 BAS L£S ARM£S douceur... une dignité 1... et songer que tout cela va bientôt élie eiiglouli dans la tombe!.-. Plu: d'espoir 1 « Je ne Tai pas quittée de la journée et j p pass« auprès d'elle celle nuit qui sera probablement dernière... Elle a beaucoup souffert, mais elle esi calme maintenant; ses forces s'en vont; le pouh bat à peine; sa sœur et le médecin laveillejat avec moi. ((Ah! la mort! quel terrible déchirement! On sait bien qu'elle est inévitable, mais on ne songe jamais qu'elle nous prendra nos bien-aimés. Je n'ai pas de mots pour exprimer ce qu'était, ma mère pour moi. « Elle sait qu'elle va mourir; lorsque je suis arrivé ce matin, elle ma reçu avec un cri de joie : «Je puis donc ie revoir, mon Fritz... je craignais que tu n'arrives trop tard. » <(— Mais tu guériras, mère, lui ai-je répondu. \« — Non, non, c'est impossible, Pas de ces banalités dans la solennité^de mon dernier jour. Disons-nous adieu. « Je m'agenouillai en sangluUai auprès de son lit. « — Tu pleures, Fritz? eh bien ! je ne te dirai point de ne pas pleurer. Je suis heureuse de la douleur que te cause la mort de ta meilleure amie ; elle me dit que tu conserveras longtemps liion souvenir. « — Oh ! mère, aussi longtemps que je vivrai ! « — Conserve aussi le souvenir des joies que tu m'as procurées j tu ne m'as donné que du bonheur, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.60% accurate

BAS LES ARxMES I 8^ (u m as aidée à supporter les moments difficiles de l'existence. Sois en béni, mon enfant! » « Puis, de violentes souffrances l'ont reprise; ses gémissements, ses traits décomposés me déchiraient le cœur. Cette agonie me rappelle toutes celles que j'ai vues sur les champs de bataille. Et dire que les hommes sont assez insensés pour s'en* Ir'égorger volontairement. Comment peut-on exiger que la jeunesse, pleine de vie et de forces, se livre sans révolte à cette horrible camarde contre laquelle la vieillesse exténuée et souilntiilc cherche encore à soutenir une lutte désespérée?.*. « Que cette nuit me paraît longue. Si la pauvre malade pou vsÂt seulement dormir; mais ses yeu£ restent toujours ouverts. Je passe de longs moments, immobile à son chevet; puis je reviens écrire quelques mots sur cette feuille et je retourne auprès d'elle. Il est déjà quatre heures* Quelle triste inapression de sentir le temps continuer sa marche monotone et régulière à travers l'éternité, alors que pour un être chéri il va s'arrêter pour toujours. <« Au milieu de Findifférence qui entoure nos * afflications, ou éprouve l'impérieux besoin de se coofler à un cœur ami qui vous comprenne. C'est pourquoi j'ai écrit ces lignes sur la feuille blanche laissée par le docteur, et c'est aussi pourquoi je vous les adresse* « Sept heures. — C'est fini! « — Adieu, mon enfant! ce furent ses dernières paroles... puis elle ferma les yeux et s'endormit « — Adieu, jnère chérie 1

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.74% accurate

«0 3XS LES ARMES I « C'est en plourant, et sous le coup d'une
aiurtelle aiUictioû que je vous baise les mains. Je possède encore cette
lettre. La feuille 'est toute froissée et jaunie par vingt-cinq ans d'existence,
et par les larmes dont je couvris alors cette chère écriture. J'étais
profondément affligée, mais singulièrement heureuse en même temps. Au
lit de mort de sa mère, c'était dans mon cœar et aor dans celui de la
princesse que Tilling avait éprouvé le besoin d'épancher son chagrin, cela
sulilsait à dissiper ma jalousie. Le même jour, j'expédiai une couronne
mortuaire, composée de cent gros camélia^ blancs auxquels était mêlée une
seule rose rouge à demi* épanouie. Saura-t-il comprendre que les pâles
fleurs inodores, tristes symboles de deuil, sont à l'adresse de sa mère, et que
la petite rose est pour lui. Trois semaines s'étaient écoulées. Conrad Althaus
avait demandé la main de ma sœur Lilliet essuyé un refus. Il ne prit point la
chose au tragique cl continua à venir nous voir. Je lui exprimai, un jour,
mon étonnement de sa persévérante fidélité : — Je suis très heureuse, lui
dis-je, de la manière dont tu as pris ta déconvenue ; mais cela me prouve
que ton scntimciU pourLiUi n'est poiulau^si Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.23% accurate

BAS LES ÂRMES! 91 oient que tu le prétends ; un amour repouBiè se ansforme eu dépit et eu raucue. —Quelle erreur, chère cousine ; je raffole de LULi ; li d'abord cru que mon cœur Tappartiendrait, aiâtum'as téiaoigué une telle froideur que j'ai iureuseoieat pu étouffer à temps ma passion nais* nie; je me suis ensuite, pendant quelque temps, téressé à Rosa, mais mon inclination s'est mainoat définitivement' fixée sur Lilli ; et jusqu'à la 1 de ma vie je demeurerai iidèle à ce sentiment* — Cela te ressemUe bien. — Lilli ou personne. ~ Mais puisqu'elle ne veut pas de, toi, mon m?re Conrad? — Je ne serais pas le premier qui ait été agréé la deuxième ou à la troisième tentative. C'est 5sez inexplicable, mais Lilli ne m'aime pas, c'est irtain. 11 ne me déplaît pas qu'elle ait résisté à attrait de devenir jeune femme et n'ait point ccepté nn parti avantageux au point de vue niunaia : je ne l'en aime que plus; elle se laissera peu peu toucher par mon attachement et son cœur y t'ijondra; tu iiuiras par devenir ma belle-sœur. Itère Martha; j'espère au moins^ que tu ne me essmiras pas? — Moi! Tout au contraire! la persévérance me •lait Nous ne devrions toutes ne nous laisser séduire lUeparune alTectiou tenace et duralile. Mais nos leaux messieurs ne se donnent, aujourd'hui, plus a peine de conquérir pour aimer ; on ne veut pas uticrpour le bonheur, mais le cueillir au passage, mmeon cueille une fleur sur le bord de la route.

92 BAS LES ARMES! J'appris que Tiiling était de retour à Vienne depuis quîûze jours et ne s'était cependant pas présenté chez moi. Je ne pouvais espérer le rencontrer dans les salons, puisque son deuil Ten tenait éloigné. J'avais supposé qu'il viendrait me voir ou m'écirait; mais les jours se succédèrent et je ne reçus ni lettre ni visite. — Qu'as-tu donc? me dit un matin tante Marie; je te trouve taciturne, distraite... Tu as tort, grand tort 4e n'agréer aucun des prétendauls qui te recherchent : cette solitude ne te vaut rien ; tu j as gagné le spleen. Dfs-moi : nous voici aux fêtes de Pâques : as-tu rempli tes devoirs religieux? Cela te ferait du bien. — J'estime que se marier comme aller à confesse sont deux choses qui ne devraient se faire que par conviction et non comme remède contre le spleen. Parmi mes prétendauls, aucun ne meplail, et quant à la confession... — Il est grand temps, puisque c'est demain le dimanche des Rameaux... As-tu une carte d'entrée pour la cérémonie du lavement des pieds? — Ouj père m'en a procuré une, mais je ne sais encore si j irai. — Il faut 7 aller! C'est le triomphe deThumilité chrétienne. L'Empereur et l'Impératrice, agenouillés pour laver les pieds à de pauvres vieillards^ quel touchant symbole du néant des grandeurs humaines ! — Un sentiment de supériorité à l'égard de ceux devant lesquels on s'agenouille peut seul donner à l'acte de la génufleion un caractère Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 26.61% accurate

BAS LES ARMKS1 93 d'humilité. Il faut que l'Empereur se dise :
Ce que le fils de Dieu a été vis-à-vis de ses apôtres, je le suis, moi, à l'égard
de ces pauvres* Sinon, je ne vois vraiment pas ce que réellement y a à faire
là-dedans. — Tu as des appréciations bien singulières, lailija; pendant ces
trois années de solitude, que tu as vécues à la campagne, plongée dans la
lecture mauvais livres, [li t'es complètement faussé les idées. — De mauvais
livres?... — Oui, mauvais; je maintiens l'expression. Dans ma grande
innocence, je parlai dernièrement à l'archevêque d'un ouvrage que j'avais
aperçu sur ta table, intitulé : la Vie de Jésus ^ d'un certain Strauss; il leva
les bras au ciel et s'exclama: ^ Dieu tout-puissant! comment un livre aussi
impie a-t-il pu vous tomber entre les mains I » Je devins pourpre : je lui
jurai que je ne l'avais pas lu, que je l'avais simplement vu chez une de mes
parentes : <« Au nom de son salut éternel, obtenez de cette jeune fille qu'elle
jette ce livre au feu ! » Je remis la ^ mission de l'archevêque, Martia.
fuiras-tu ce livre ? — Si nous avions vécu deux ou trois siècles plus tôt,
vous auriez pu goûter la satisfaction de voir brûler le livre et l'auteur avec;
c'eût été plus efficace et plus efficace, momentanément, du moins. — Ce
n'est point une réponse. Brûleras-tu le livre? — Non. — C'est tout ce que tu
trouves à me répondre? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.99% accurate

94 BAS LES ARMES I — A quoi bon, chère tante, de lon^s discours " Sur ce sujet, nous m aous entendrons jamais^ Laisse-moi plutôt te raconter ce qae me fit hier k petit Rodolphe. C'était un thème inépuisable et ne prêtant) entre ma tante et moi, à aucune divergeace d'opinion. Nous étions aussi cosTaincues l'une que l'autre que Rodolphe Dotzky était l'enfant le plus gentil, le plus original^ le plus intelligent qui fât m 0ionde. Le lendemain, je me décidai à aller à la cèréaiftnie du lavement des pieds. Vers dix heures, vèhies de noir, comme il convient durant la Semaine sainte, nous nous rendîmes au Palais, ma soewr Hosa et inoi, et pénétrâmes dans la grande sall(3 des cérémonies. Une estrade était réservée à l'aristocratie et au corps diplomatique ; on était en pays de conuaid:^aiice et on échangeait de petits saluts amicaux. D'autres invités garnissaient la gâterie, mais ils n'appartenaient pas tous à l'aristoLiaiid comme sur notre estrade. C'était encore, à Toccasion de cette cérémonie, « symbole d'humilité », l'étalage des vieux préjugés et de l'esprit de caste irréductible. I Je ne sais si d'autres ressentaient une inipressioo religieuse; pour moi, il me semblait être au théâtre, lorsque, avant le lever du rideau, on échange, de loge à loge, les saluts d'usage. Le décor était déjà en place : je veux dire la longue table à laquelle devaient s'asseoir les douze vieillards et les dom ; vieilles femint^s. Je ne regrettais pasd*être venue: ma curiosité était excitée. J'èèais distraite de ma constante préoccupation, de mon idée fixe. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.11% accurate

BAS LES ARMES! 95 a — Pourquoi Tilling ne se montre-t-il pas? » En ce moment, mon attention était toute absorbée par Tatteiite du couple impérial, des membres de la prébende et des autres acteurs de la représentation. Au moment où je ne songeais plus à lui, mes yeux tombèrent sur iiliug. A Tissue de la messe, les dignitaires de la Cour étaient entrés dans la salle, suivis des généraux et des oiiciers; je ne jetais qu'un regard indifférent sur ce groupe d'uniformes, quand j'aperçus soudain Tilling, juste en face de notre tribune. J'éprouvai comme une commotion électrique : il ne regardait pas de notre côté; son visage portait les traces du chagrin dont il souffrait d'uis quelques semaines. Que n'aurais-je donné pour pouvoir, d'un serrement de main, lui exprimer toute ma sympathie ! J'attachai mon regard sur lui, dans l'espoir qu'il se sentirait contraindre, comme par une puissance magique, à tourner le sien vers moi : ce fut en vain. — Les voilà*, les voilà!... me dit Rosa en me touchant du coude; regarde donc... oh! que c'est beau]... quel tableau! Les vieillards et les vieilles femmes entraient vêtus d'un ancien costume national allemand. Ils étaient ridés, courbés, sans dents, je ne comprenais pas ce qui pouvait faire dire à Rosa : « Oh! que c'est beau! » Elle n'admirait certainement que les costumes : ils s'adaptaient merveilleusement à l'ensemble de la cérémonie monie toute pénétrée de l'esprit du moyen âge. Nous formions un anachronisme, nous, les spectateurs, avec nos toilettes et nos idées modernes. Lorsque les douze vieux et les douze vieilles

96 BAS LES ARMES I eurent prirent place à la table, un groupe d'hommes âgés, tout chariKurs d'or et de décorations, pénétra dans la salle; c'étaient des conseillers privés, des ' chambellans, des ministres. Venait ensuite le | clergé qui devait officier pendant la cérémonie. Lo défilé des figurants terminé, Tattention du public | était surexcitée. Quant à moi, mon regard cher- ; chait toujours obstinément celui de Tilling. 11 ; m'avait enfin aperçue et reconnue; il me salua. — Martha, te trouves-tu mal? me demanda Rosa, Tu es devenue subitement toute pâle, puis très . rouge... Regarde, regarde... les voilà! C'étaient eux, en effet. Le maître des cérémonies | leva son bâton pour annoncer l'approche du couple : impérial. Leurs Majestés parurent ; elles formaient , assurément un des plus beaux couples de la ville, i La cérémonie commença immédiatement. Des pages : et des écuyers tranchants perlaient des plats que ' TEmpereur et l'Impératrice déposaient sur la table, devant les vieillards. A peine présentés, les mets furent retirés par les archiducs eux-mêmes. Puis, la table enlevée, commença la grande scène, ce que les Français appellent a. le clou de la pièce ». On procéda au lavement des pieds — bien entendu un simulacre — de même que le repas n'avait été qu'un semblant de repas. Agenouillé sur le parquet, TEmpereur essuyait avec un linge les pieds des vieillards sur lesquels un prêtre faisait semblant de verser deTeau» De son côté^ Tlmpératrice, si majestueuse d'ordinaire, également a,^onouillé(', ce qui ne lui faisait rien perdre de sa grâce habituelle, procédait Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.73% accurate

BAS LES ARMES! 97 de même à l'égard des douze vieilles femmes. Pendant ce temps, le raïonier lisait l'évangile du jour et remplaçait le chœur, qui, dans les tragédies grecques ([oe], accompagnait Tactiod. J'aurais aimé, pour un instant, être à la place de ces vieillards pour me rendre compte de leur état d'âme au milieu de cette salle, sous les yeux de cette foule brillante, Leurs Majestés à leurs pieds. Ils ne devaient, sans doute, pas éprouver d'impressions bien nettes, mais vivre au milieu d'un rêve confus et éblouissant, leur procurant une double sensation de joie et de malaise. Il se produisait même probablement une suspension complète de pensée dans ces vieilles têtes affaiblies par l'âge. Ce qui devait lier le plus ces bons vieux, c'était certainement la bourse de soie rouge, garnie de trente pièces d'argent qu'ils recevaient de la main des souverains et le panier de provisions qu'on leur remettait au départ. La cérémonie terminée, la salle se vida rapidement. Une pensée m'absorba tout entière : « Nous attendra-t-il à la sortie? » Nous ne pûmes quitter la salle aussi rapidement que je l'eusse souhaité. Il fallut distribuer bien des poignées de mains, échanger des phrases de politesse : — Bonjour Tini ! — Bonjour Martha! — Ah ! vous êtes aussi là, comtesse ! — Êtes-vous déjà engagée pour le dimanche de Pâques? 9

The text on this page is estimated to be only 26.85% accurate

I 98 BAS LËS AliMËâ! — Bonjour Excellence ! n'oubliez pas que noofi vous altenclons lundi soir. — Étiez-vous, hier, ausotmon, cke^^les Dommi-^ cains? Nou j'étais au Sacré-Cœur où ma lille fait une retraite. — N'oubliez pas, baron, que la première répéti-; lion de notre représeutationde charité a lieu mardi, à deux heures ; ne vous faites pas attendre ! — Quel grand air avait aujourd'hui l laipéralrice. — Âs-tu remarqué comme l'archiduc Victor n'a cessé de re^rder la petite Fanny? — Il parait que le mariage de Ferdi ûroutheim se confirme. c'est scandaleux I Auciiui' irace du « symbole d huinilité » en ces propos futiles. Nous pûmes enliu gagner la porte, devant laquelle stationnaient les voitures. Les abords du palais étaient encombrés d'une grandefoule, avide de voir ceux qui avaient vu. • Sur le péristyle nous trouvâmes Tilling : — Permettez-moi, comtesse, de vous remercier encore de la superbe couronne.*. Je lui tendis la main, sans pouvoir articuler uu mot. Notre voiture avançait; Rosa me pressa d'y monter. Déjà Tilling se retirait, lorsque, me penchant à la portière, et d'une voix qui me parut étrange à moi-même : — Je serai chez moi, dimanche, de deux à trois, lui dis-je. Il salua et nous partîmes. — Tu as dû prendre froid, Marlha, me dit ma Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.82% accurate

BAS LES ARMES 199 sœur, tu as la voix tout enrrouée. Pourquoi ne m'as-tu pas présenté cet officier mélancolique? Vit-on jamais pareille Irisl^{tsse}? Je ne répondis rien. Au jour et à Theure dits, Tilling se fit annoncer chez moi. J'avais, en ratleudant, confié à mon journal le trouble de mon âme : « Je pressens que ce jour sera (îi) » cisif; je me sens dans la plus douce et la plus anxieuse attente de quelque chose de solennel. Peut-être les choses jkoût-elles se passer tout autrement que je l'imagine... Peut-être aussi mes pressentiments se réaliseront-ils. Celui que j'attends m'aime assurément ; sa lettre écrite au lit de mort de sa mère m'en est garant et la petite rose de ma couronne a dû lui dire mon aiiionr... Nous allons nous revoir sans témoins, très émus tous deux*.. Il a besoin de consolations... S'il pouvait les tenir de moi... Je crois que nous nous comprendrons aisément et sans beaucoup de paroles... Il suffira des larmes qui nous monteront aux yeux... <le l'étreinte de n(*.)> uiauis tremblantes pour que nous nous sentions lieureux... heureux d'un bonheur doux... recueilli... solennel, bien éloigné de l'insouciance, de la légèreté avec laquelle on dira dans le monde : « Vous ne savez pas ! la comtesse Dotzky est fiancée au baron Tilling... c'est un bieu misérable parti pour elle... » Déjà deux heures cinq; il ne peut plus tarder longtemps... On sonne... Mon cœur bat, et ma main tremble... » Digitized by Google

100 BAS LES ARMES : « Mes prévisions ne se sont point réalisées. Durant sa courte visite, Tiiing ne se départit point de la plus froide réserve ; il s'excusa même de la hardiesse de sa lettre et me supplia de ne voir en cet oubli des convenances que Teffet de sa douleur. Il me donna quelques détails sur la vie et les derniers jours de sa mère. Son attitude m'avait rendue réservée et froide. Lorsqu'il se leva, je n'essayai point de le retenir. » Dès qu'il fut parti Je me précipitai vers mon cahier demeuré ouvert : u Je sens que tout est fini et que je me suis affreusement trompée... Il ne m'aime pas et je lui ai laissé croire qu'il m'était tout à fait indifférent. N'ai-je point agi avec trop de sévérité ? Il ne reviendra plus et pourtant, dans le monde entier, il n'y a que lui pour moi ! Ah ! Frédéric ! aucune femme pourra-t-elle t'aimer davantage ? En tout cas, ce n'est pas cette princesse auprès de laquelle te voilà, sans doute, déjà retourné ! — Rodolphe, mon fils, tu seras désormais mon seul refuge, mon cœur ne connaîtra plus qu'un seul amour éternel. Si je puis faire de toi un homme semblable à lui, si tu me pleures un jour comme il pleure sa mère, mon but sera atteint ; j'aurai rempli ma tâche. » Soit l'idée que celle d'écrire ses impressions. A retrouver ces variations de mon moi intime, je me sens couverte de confusion. Comment peut-on passer si vite du plus confiant espoir au découragement sans limites ? La promenade traditionnelle du lundi de Pâques s'accomplit par une journée radieuse. Je me rap

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.41% accurate

BA§ LES ARMES î iOl pelle combien Véêlni de ce joar contrastait avec ma tristesse intérieure'. Et, ceiiidaut, ma tristesse m'était chère. J'épr<wva^3>de l'amour, c'est-à-dire tine plus grande iilensih de vie. Et mon cœur était empli d'une émotion brûlante dont je no souhaiteTais point qu'il fût allégé. . Je ne m'atleiidais point à renr ralivr Tilling au Prater et mes yeiix, distraits par un rète iattrieur, erraient sans regard sur la foule. ' Tout à coup, un cavalier nous croisa au galop Jè reconnus Tilling et lui adressai de la main un geste irréfléchi et vif. Heureusement Conrad apparut, et Lilli put croire que mon geste s'adressait à lui. Je lui fus obligé de sa brusque apparition et plaidai sa cause auprès de ma sœur. N'aurait-elle point pitié de ce bon garçon ? — Mais, Marlha, il m'est indifférent? — En aimes-tu un autre? 4 — Non, non, je n'aime personne. — Que je le plains ! Nous descendîmes et remontâmes encore deux ou trois fois l'allée, mais je ne revis point celui que mon regard cherchait. Quelques jours après, Tilling entra chez moi une après-midi. Je n'étais i)as seule. Mon père.iante Marie, mes soeurs, Conrad et le ministre se trouvaient au salon. J'eus peine à réprimer une exclamation de surprise et de joie; je m'attendais si.peu à cette visite! Ma satisfaction fut, toutefois, de courte durée. Lorsque Tilling eut salué les personnes présentes et se fut assis, il me dit, d'un ton froid r 9.

The text on this page is estimated to be only 22.20% accurate

t(fâ BAS LES ARMES 1 • ^ — Je viens prendre congé de.vou^, comtesse ; je compte quitter Vieune prochainetaent. Ah I lit mofl père, pp|ir longtemps ? — Pour toujours^ peut-être. J'ai demandé mon chaiii^ement. Je v,ais/en Hongrie. J'eus quelquè^p^ine à me remettre de mon émotiuu. - ' ^ tme résolution bien subite, dis*je arec l'appgirélîce d'un grand calme. Que vous a donc fait Vieïiûe pour que vous le quittiez avec tant de hàle? — Je trouve Vienne trop brillant et trop gai. Je me sens dans une disposilioû d'esprit qui me fait souhaiter la solitude des Puztas. — Allons donc! répartit Conrad^ plus on se sent triste et plus ou doit recherclier la distraction. Une soirée au Karl-Théàter I Voilà un remède plus sûr contre la mélancolie que de longs jours dans la solitude. — Non, non. Il faudrait pour vous secouer une bonne et joyeuse guerre, mon cher Tilliug, dit moa père. Hélas ! la paix menace de se prolonger. — Quelle singulière association de mots et d'idées, ne pus-je ni enipècher de remarquer: u Une guerre joyeuse I » — « Une paix qui menace ». — On peut toujours compter sur l'imprévu, dit le Ministre, et, ton t en formant des vœux sincères poar le maintien de la paix, ainsi que Texige ma fonction, je comprends très bien les aspirations de Tarmée. * — Pepmeltez-moi, Excellence, l'interrompt Tilliug, de me défendre contre la supposition que je pourrais, pour ma part, souhaiter une guerre et de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.48% accurate

t BAS LES ÂRMESI m repousser également l'idée que ie point de Tue militaire peut différer du point de vue humanitaire, y armée n'est faite que pour défendre le pays si Teimemi le menace, de même que le corps des pompiers if a d'autre utilité que d'éteindre l'incendie s'il éclate ; ni le soldat ni le pompier ne sont autorisés à appeler de leurs vœux la guerre ou l'incendie. Guerre et incendie sont synonymes de malheur ; l'homme ne doit^ en aucun cas, souhaiter le malheur de son seiublabie, — Quelle élévation de pensée l quelle noblesse d'esprit I pensai-je ! Âh ! que je Taime ! soupirai-je tout bas. Tilling continua : — Je sais que s'fins l'incendie et la i^uerre, ni le pompier ni le militaire n'ont chance de se distinguer; mais il faut qu'un homme ait le cœur petit ou l'esprit mal fait pour souhaiter un avantage personnel, s'il doit être la conséquence du malheur géné^ ral. Lapaii est le plus grand des biens, ou mieux, elle est l'absence du plus grand des maux. Ainsi que îotts le disiez rous-même, elle est la seule condition favui<ilile aux intérêts d'une nation, et vous admettriez que l'armée pût légitimement souhaiter le retour de la guerre!... Vous vous efforceriez de faire naître ce « légitime » désir et d'en hâter la réalisation !... Vous pousseriez à la guerre pour donner satisfaction à Tarmée... Vous allumeriez volontairement l'incendie pour entretenir Tactivité des pompiers et leur fournir Toccasion de se distinguer! — Votre comparaison n'est pas j uste, monsieur le Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.91% accurate

104 BAS LES AUMES! Heatenant-colotiel, riposta mon père (Il n'avait pas rhabitude, en s'adressaot à Tillinir, de lui donner son titre militaire; peut-être le faisait-il actuellement pour lui mieux faire sentir combien ses sentiments concordaient peu avec sa profession). L'incendie ne cause (lue des dommages, tandis que la guerre accroît l'étendue et la puissance d'un pays. C'est par des guerres heureuses que les Etats se sont constitués et développés. L'intérêt du soldat n'est pas seul à trouver sa suusraction dans la guerre; Torgueil national, — c'est-à-dire ie patriotisme — y trouve aussi son compte. — C'est-à-dire Tamour du sol natal ? répartil Tilling. Je ne sais vraiment pas pourquoi noas aurions la prétention, nous militaires, d'accaparer ce sentiment qui est inhérent à la nature humaine. Chacun aime le coin de terre où il est né; chacun veut le bien de ses concitoyens j mais il esl d'autres moyens que la guerre pour obtenir la prospérité et la gloire du i>ays; il esl d an lres actions, d autres succès dont on peut, à bon droit, être aussi fier que du plus brillant fait d'armes et, pour ma part, je m'enorgueillis beaucoup plus de notre grand Ânastasius Grûnn que dii plus illustre général. — Comment peut-on scuiement avoir Tidée de comparer un poète à un homme de guerre? | — C'est ce que je me demande aussi; tant le laurier qui n'a pas été souillé de sang me paraît l« plus beau ! l — Mais, cher baron l interrompit ma tante, je n'ai jamais entendu un militaire parler commft Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.19% accurate

BAS LES ARMES ! 103 TOUS ! Que faites-vous donc de l'enthousiasme du combat, de l'ardeur belliqueuse?... J'ai connu ces seules, madame, à l'âge de <lix-aeaf ans, lors de ma première campagne. Mais, quand je me suis trouvé sur un champ de bataille, au milieu du carnage, quand j'ai vu la bestialité humaine déchaînée, mon enthousiasme est tombé tout de suite; ce n'est plus qu'avec résignation que j'ai pris part aux campagnes suivantes. — Eh bien, pour ma part, Tilling, j'ai fait plus de campagnes et j'ai assisté à plus de scènes de carnage que vous; jamais mon ardeur n'en fut refroidie. Lorsque, âgé déjà, je dus, en 49, marcher avec Radelzky, ce fut avec le même enthousiasme que la première fois. Pardon, Excellence, vous apparteniez à une génération qui possédait à un plus haut degré l'esprit militaire ; à une époque que n'avait pas pénétré un sentiment d'universelle pitié et ce désir croissant d'adoucir les maux dont l'humanité souffre. il y aura toujours des maux et des souffrances sur la terre; on ne saurait pas plus les supprimer que la guerre... C'est la théorie de la résignation en face des misères sociales. Pourquoi combattre le mal s'il est inévitable, et dans l'ordre de la nature. Aujourd'hui le remords naît avec la compassion devant le malheur des autres. C'est un écho de l'universelle réprobation et un reproche de — comment dirai-je — la conscience du siècle. Mon père leva les épaules : Tout cela est trop fort pour moi ; mais j'ai

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.54% accurate

106 BAS L&S ARMES 1 firme que si l'on demandait aujourd'hui, aux jeunes, aux très jeunes, s'ils marcheraient volontiers, ils Répondraient tous avec élan : en avant! — ' Les Irès jeunes, certainement ; ils sont en* core tout pleins de Fenthousiasme qu'on leur inculque à l'école; — quant aux autres, la plupart ne répondraient : «en avant! » que parce que ropinion estiuAe celte réponse vaillante et virile, tandis que l*expression sincère de leur sentiment ne leur vaudit itit que du mépris. — Âh! dit Lilli, j'aurais bien peur à la guerre; ce doit être terrible de voir les balles pleuvoir^ et la mort vous menacer de tous cotés! — Cette terreur nous est interdite à nous autres hommes; on veut détruire en nous Tinstinctde la conservation: un soldat doit en outre être inaccessible à la pitié, à la sympathie; il lui est défendu de s'attendrir à la pensée des calaiiiiités que la guerre va déchaîner. La sentimentalité, rien n'est plus blâmable chez un soldat, après la peur* — Ce que vous dites-là, Tilliug, n'est vrai qu'en temps de guerre. — Oui, oui... Dès qu'il s'agit de la guerre, une sorte de convention s'établit. On décide que les sentiments naturels sont provisoirement abolis. Au terrible jeu de la guerre, doua* i la mort ne siijniiiô plus tuer; le vol n'est plus le vol : c'est la réquisition; la destruction des villages par les flammes ne s'appelle plus <^ incendie » mais « prise de position ». Tant que dure la partie, il est entendu que, articles du code, articles du catéchisme, préceptes de la morale u cela ne compte pas »« Mais quand cesse Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.61% accurate

BAS LË2i ARMËSI m Tardeur du jea et qu'on voit dans leur réalité bru* taie ces scènes de carnas:e; quand, malgré la conventLOii| on à aperçoit que cela n'a jamais ce^àc de compter » et qu'on réfléchit à rimmensité de ce îiialhétir et de ce crime, alors, pour se soustraire à rinlolérable douleur qui vous étreiat le cœur on ne peut sonhaier qu'une chose : la mort. — En effet, dit tante Marie, d'un air pensif, les préceptes diWns : « Tu ne tueras point. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Pardonnez à vos ennemis. — ... ne:*comptent plus, interrompit Tilling. et les hoiuiies qui. par leur muiistère, devraient surtout les enseigner, sont les premiers à bénir nos armes et à appeler la faveur du ciel sur Tœuvre de — Ils ne font que leur devoir ! s'écria mon père ; le Dieu de la Bible n'est-il point le Dieu des]);ilailles? C'est lui qui nous ordonne de ceindre 1 épée; c'est lui... — ... auquel les honuaes ont toujours fait décréter, comme s'il§ étaient Texpression de sa volonté, les propres désirs de leurs cœurs. Il est aussi censé avoir promulgué des préceptes d'amour et de charité ; mais quand ses enfants veulent jouer au grand jeu du curaage, ils mettent dans sa bouche leur « cela ne compte pas ». Oui, ce Dieu a toujours été dans Thistoire, Timage de la naïveté, de la brutalité et de Tinconséquence des temp» qui Tout produit. -^-. Veuillez me pardonner, comtesse, ajouta-t-il en se levant, do m'ûlre laissé aller devant vous à une discussion aussi Digrtized by Google

i08 BAS LES ARMES S fastidieuse, et permettez*moi de prendre congé. Une tempête d'émotions se déchaînait en moi : ses paroles me le rendaient encore plus cher... et il allait partir... Je ne le reverrais peut-être jamais !... Encore quelques froides banalités d'adieu et tout serait fini!... Non, cela ne se pouvait!... S'il fût ainsi parti, j'aurais éclaté en sanglots. Non... mille fois non... Je me levai : — Un instant, baron ; je voudrais vous montrer cette plume dont je vous parlais dernièrement. Il me regarda avec l'étonnement : il n'avait jamais été question de photographie entre nous. Ah me suivit dans un autre coin du salon ; on ne pouvait de là nous entendre. J'ouvris un des albums, sur une table. Tilling se pencha pour l'examiner ; j'en profitai pour lui dire, très bas, d'une voix étranglée par l'émotion : — Je ne vous laisserai point partir ainsi... Je veux... il faut que je vous parle... — Puisque vous le désirez, madame, j'écoute. — Non, pas maintenant : revenez demain, à la même heure. Il parut hésiter. Je le veux... au nom de celle que j'ai pleurée avec vous. — Oh, Martha ! Mon nom ainsi prononcé me fit tressaillir. — Ainsi à demain... à la même heure.*, lui dis-je mes yeux dans ses yeux. — A la même heure. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

BAS LES ARMES I 109 Noos nous étions compris. Je revins vers les aiutves. Tilimg porta ma maiu à ses lèvres, salua et sortit. — Drôle d'homme ! remarqua mon p[^]re en secouant la tête. Je ne sais trop comment seraient interprétées ses paroles en haut lieu. Le lendemain, je donnai Tordre de ne recevoir personne excepté le lieutenant-colonel Tilliig. J'éprouvais un sentiment mêlé de douce impatience, d'angoisse passionnée... et d'un certain embarras. Je ne savais pas au juste ce que je voulais lui dire... Si par hasard Tilling me demandait : « — Qa'avez-vous à me dire luadauie ? » Je ne pouvais cependant pas lui répondre : « — Ce que je veux TOUS dire, c'est que je vous aime... ce que je veux, c est que tu restes ! » Enfin, nous pourrions nous entendre sans questions et sans réponses aussi catégoriques. L*essentiel était de le revoir. Je voulais, si nous devions être séparés, que nos cœurs, au moins, se fussent dit adieu. À cette pensée d'un adieu, mes yeux se remplirent de larmes. Tilling entra à ce moment. — Je vous obéis, comtesse, et... maip... qu'avezvous ? Vous avez pleuré... vous pleurez encore ?.. — Moil... mais non... C'est la fumée de la pièce à côté... Prenez un ^icge... Je suis bien aise que vous soyez venu«.. Et moi je suis heureux «que vous m'ayez 10 Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

110 BAS LES AKMESt demandé de Tenir... que tous me Tayez ordonné, au iiom de ma mère !... Fort de ca souvenir, j'ai pris la résolution de vous dire tout ce que j'ai sur le cœur. Je... Pourquoi vous iilerrompez-vous? — Je crpyais qu'il était plus facile de parler. — Vous m'avez témoigné tant de coufiance durant cette nuit douloureuse où vous veilliez près du lit de mort de, votre mère... — Peudant ces heures solennelles, je n'étais plus moi-^même ; depuis, ma timidité habituelle a repris le dessus. J'ai eumpris que j'avais dépas:5t tous mes droits, et, pour éviter une seconde folie, je vous ai fuie... — Il m'a semblé, en effet, que vous m'évitiez, mais je n'ai pu comprendre pourquoi. — Pourquoi ?... Parce que je vous adore... Je no répondis rien; j'étais trop émue. ïilling se taisait aussi. Euia, je me ressaisis, et, rompant le silence: -rr- Pourquoi voulez-vous quitter Vienne ? — Pour le même motif. — iSe pouvez- vous revenir sur votre décision? — Je le pourrais... à la rigueur... puisque mon changement n'est pas encore officiel. — Restez alors! 4 Il me prit la main : — Martha! C'était la seconde fois qu'il m'appelait par mon nom; j'aurais voulu que ma réponse lui lit comprendre tout mon amour mais je ne pus que dire, en attachant mes yeux sur les siens : Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.81% accurate

BAS L&S 'ARMES I 111 — Frédéric! En ce moment, la porte s'ouvrit et luun père entra : — Ah! te Toilà! le domestique me disait que tu n'étais pas chez toi... — Boujour Tiiling !... Hais, au fait, je suis étonné de vous voir après vos adieui J hier ^ Je m pars plus, Excelieuce, je venais pour... — Pour rendre une visite à ma fille... très bien... C'estune affaire de famille quim amène^Martha. Tiiling se leva : — Ma présence serait indiscreète... — Ma communication n'est pas pressée. J 'aurais yolontiers envoyé m)n père aux antipodes, avec ses affaires de famille ! lillnig n'avait plus qu à se retirer; mais cet éloignement n;était plus une séparation. Nos pensées et nos cœurs resteraient réunis. — Quand vous reverrai- je? me demanda-t-ii tout bas, en me baisant la main. — Demain matin, à neuf heures, au Prater; j y serai à cheval^ lui répondis-je du même ton. Mon père salua le baron assez froidement, et lorsqu'il fut sorti : — Que signifie tout ceci? me dcmanda-t-il d'un ton sévère. Tu me fais consigner ta porte et je te trouve en tête-àrtôte avec cet officier. Je rougis de dépit et d'embarras. — Quelle est l'affaire de famille dont tu voulais m'entretenir?... — Celle-ci précisément. Je voulais éloigner ton adorateur pour pouvoir te donner mon opinion^

112 BAS LES ARMES! Je n'admets pas que ma fille, la comtesse Dotzky, s'expose à compromettre sa réputation. — Cher père, j'ai dans moi une personne de bon sens le plus sûr gardien de mon honneur et de ma réputation ; quant à l'autorité paternelle du comte Althaus laisse-moi te rappeler, avec tout le respect que je te dois, qu'en qualité de veuve indépendante, je n'y suis plus soumise. Je n'ai pas l'intention de prendre un amant, comme tu sembles le croire, mais, dans le cas où je songerais à me remarier, je me réserve le droit de ne consulter que mon cœur. — Épouser Tillig !... mais tu n'y songes pas, ce serait désastreux.*. Je préférerais encore que tu... non, je ne veux pas dire cela... mais tu ne peux sérieusement pas y songer? — Pourquoi? Tu m'as proposé dernièrement qu'un lieutenant, un capitaine et un major. Tillig est déjà lieutenant-colonel. — C'est ce que je déplore.. On pourrait, à la rigueur, excuser ses opinions chez un civil ; mais chez un militaire, elles frisent presque la trahison. Il donnerait avec plaisir sa démission pour ne pas s'exposer aux dangers d'une nouvelle campagne, dont il redoute les fatigues et les périls. Il est sans fortune, il est tout naturel qu'il désire faire un riche mariage; mais j'espère que tu ne serviras pas ses calculs; toi, la fille d'un ancien général qui ne compte plus ses campagnes...; toi, la veuve d'un brave officier tombé au champ d'honneur! Mon père marchait à grands pas dans le salon; son visage s'empourprait; sa voix frémissait..* Je Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.23% accurate

BAS LES ARMES ! me sentais surexcitée moi-même. J'étais révoltée ■ par ces phrases de convention, ces mots creux dont il se servait pour dénaturer les sentiments de celui que j'aimais, et cependant je ne trouvais rien à lui répondre. Puisqu'il avait pu si faussement juger les idées de Tilling, c'est qu'il était absolument incapable de le comprendre : il n'admettait pas d'autre règle morale que la discipline inflexible. — Mon Silence put lui donner l'illusion de m'avoir confondue et d'avoir étouffé mon projet en germe. J'étais libre heureusement; la désapprobation par Vernelle m'aurait affligée, mais ne m'aurait pas empêchée de suivre le penchant de mon cœur, et ailleurs, la félicité infinie, qui venait de naître en moi, était trop vive pour qu'un chagrin sérieux put s'y mêler. J'éprouvais le lendemain, en me réveillant, le même sentiment d'attente, délicieux, indéfinissable, que j'avais connu, enfant, à chaque veille de Noël. Il n'était pas encore neuf heures lorsque je descendis de voiture, à l'entrée du Prater, pour monter le cheval qu'avait amené mon palefrenier. Le temps était doux, l'air embaumé; le soleil ne se montrait pas. Il avait plu pendant la nuit ; les arbres étaient d'un vert très tendre et des senteurs humides montaient du sol. J'avais à peine fait une centaine de pas que j'entendis derrière moi le trot d'un cheval. — Bonjour, Martha, enchanté de te rencontrer. iO Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.29% accurate

114 BAS LES ARMES! C'était Conrad, rinévitale Conrad. Cette fois, il était de trop, li est certain que le Prater n'étant pas ma propriété privée, je ne devais pas être étonnée que, par ces belles matinées de priiH temps, l'allée des cavaliers fût remplie de promeneurs. Comment avais-je pu être assez maladroite pour supposer qu'ici un reaez-vous ne serait point troublé? Althaus avait fait prendre à son cheval l'allure du mien, et se proposait, évidemment, de m'escorter. Au même instant j'aperçus Tilling. — Tun'iirnores pas, n'est-ce pas, Conrad, quelle fidèle alliée tu as en moi; tu sais tous mes eilorts pour te gagner le cœur de Lilli? — Je les sais, ô la plus généreuse des cousines! — Je lui faisais, hier soir encore, Ténumératioiz de toutes tes qualités, car tu es yraiment un charmant garçon : complaisant, discret, plein de tact... — Quel service as-tu à me demander? — De vouloir bien donner un coup de cravache à ton cheval pour qu'il t'emporte un peu plus loin. Tilling était déjà tout près de nous. Le regard de Conrad alla à moi; il me dit adieu de la tête, sourit et s'éloigna au triple galop* — Encore cet Althaus ! Ce fut avec cette exclamation que m'aborda Tilling. Son ton et sa physionomie trahissaient une certaine jalousie ; j'en éprouvai de la joie. — n'est-ce à mon approche qu'il s'est ainsi sauvé ou son cheval lui a-t-il gagné la main ? 1^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.81% accurate

BAS LES AILMES I 115 — Je Fai reu Tuve pour,.. — Comtesse
Martba ! poorqaoi faui^il que je tous trouve justement avec cet Allhaus?
Igiioez-TOUS *qu on le dit amoureux de sa eou^ioe? — C'est exact. — Et
qu'il cherche à se faire agréer ? — De plus en plus exact. — Et ne désespère
pas de réussir? — En eliet. Tilliog se tut. Souriant de bonheur je le regardai
bien en lace. — Vos yeux démentent vos paroles, reprit -il après un instant
de silence, car ils scibK at me dire : Allhaus m aime sans espoir. — Mais il
ne m'aime pas du tout; c'est à ma soeur Lili que s'adressent ses hommages.
— Oh! de quel poids vous me délivrez! C'est en partie à cause de cet
homme que je voulais quitter Vienne. Je n'aurais pu supporter de le voir...
— Quels autres motifs aviez-vous encore? — La crainte de voir graitlir ma
p^ission et de ne pouvoir la dissimuler; je sentais qu'elle me ren* dait
malheureux et ridicule à la fois. — Vous sentez-vous malheureux.
aujourd'hui? — Oh! Martha! Je vis depuis hier dans un trouble délicieux. Il
me semblir' que je fais un rêve, el que je vais brusquement retomber dans la
douloureuse réalité. Mon amour est, au fond, sans espoir. Qu'ai-je à vous
otfrir? Aujourd'hui votre bienveillance me sourit ; demain..*^ un pam pl\]^
tard, vous me retire** fez cette faveur imméritée pt me plonirerez dans un
abime de di^^^^poif^ . Je ne me reconnais plus Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.14% accurate

t m . BAS LES ARMES! moi-même : tnoi, d'ordinaire' si calme, si terre à terre,, je parle par hyi^erboles... Mais rien ae me paraît exagéré quand il s'agit de vous. Il est eo votre |»oLivoir do me rendre le plus heureux ou le plus misérable des hommes... — Si nous parlions aussi un peu de mes propres angoi>ses... Cette princesse?... — Ce commérage est donc venu jusqu'à tous... il n'y a absokimont rien de vrai... — Vous niez?... Vous ne pouvez iaire autrement. — A Tégard de la femme dont il s'agit, Vihomme le plus réservé n'est pas tenu à tant de discrétion. Son cœur appartient maintenant — pour combien de temps, je l'ignore — à un artiste du Burgtheater. Et d'ailleurs, aurais-je quitté Vienne s! ce bruit eût été londé ? — La jalousie résiste à la logique. Vous aurais-je donné rendez-vous ici si j'y étais venue pour rencontrer mon cousin ? — Je dois me faire violence, Martha, pour chevauchier tranquillement à vos côtés... Je voudrais pouvoir porter à mes lèvres votre main adorée. — Cher Frédéric, de telles démonstrations ne sont point nécessaires ; on peut en dire autant avec un simple mot que par un... — Un baiser. A ce mot, nous tressaillâmes tous deux; nos regards se cherchèrent et nous sentîmes que Ton peut aussi s'embrasser des yeux. Tilling reprit le premier : — Depuis quand?...
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.21% accurate

BAS LES ARMES ! Je compris cette question incomplète. — Depuis ce diuer chez mon père, repoudis*je... et vous ? — Vous?... Ce « vous » est une dissonance. Jo voudrais que votre question me lût autrement lormulée. — Et... toi ? — Moi, depuis le même soir ; mais je ne m'en suis rendu compte qu'au lit de mort de ma mère... Comme en ce moment douloureux ma pensée volait vers toi ! — Je Fai bien compris... tandis que loi... tu n'as pas saisi le langage de cette petite rose rouge que j'avais placée parmi les camélias pâles de la couionne mortuaire; sinon, m'aurais-tu évitée de la sorte ? Je ne comprendsi encore ni cette attitude, ni ta résolution de quitter Vienne... — Je voulais te lui, parce que je ne pouvais nourrir Tespoir de te posséder. Lorsqu'au nom du souvenir de ma mère, tu m'as ordonné de venir et de rester, alors, seulement, j'ai senti que je pourrais te consacrer ma vie. — Ce qui revient à dire que si je ne me fusse jetée à ta tête, iu n'aurais jamais parlé ? — Je te voyais entourée d'adorateurs; je n'ai pas voulu me mêler .à cette cohue. . — Tous ces prétendants ne voient en moi que la riche veuve. — Voilà bien la pensée qui me retenait : « la riche veuve ! » Et moi, a l'olficier sans f(3rtuno ! » J'aurais préleré mourir que d être soupçonné du sentiment que tu prêtes à la foule de tes prétendants^

The text on this page is estimated to be only 28.76% accurate

118 BAS LES ARMES 1 — Je ne t'aurais Jamais soupçonné, toi si Her[^] si noble... si[^] généreux, d'une pareille vilenie. — D'où te vient tant de confiance, alors que tu me connais si peu ? Nous poursuivîmes longtemps cet échange de questions. Je lui avouai Taltrait qu'avaient exercé sur moi ses opinions sur la guerre. Ce que j*avais senti et JH usé en secret, il Tavait, lui, proclamé avec une pariaite indépendance d'esprit. J'avais compris par là que son cœur s'élevait au-dessus des intérêts de sa profession, que son esprit dépassait les idées de son temps. Oui, cela avait bien été le point de départ de mon amour. Que de « parce que » trouvais-je encore à répondre à ses nombreux « pourquoi ? » Parce que son extérieur était si séduisant ! Parce que sa voix était en même temps si ferme et si douce ! Parce qu'il s'était montré si bon fils, parce que... — jbiltoi ? Pourquoi m'aimes-tu ? lui demandaije, interrompant soudain mon énumération. • — Pour mille raisons, et pour une seule. — Voyons d'abord les jnille. — Ton grand cœur... tes beaux yeux... ton intelligence élevée... ton duux sourire... ton esprit étiiicelant... ta main si blanche... la dignité de ton maintien... ta ma[^]nifiaue... — Assez, assez... inutile d'aller jusqu'au bout... dis-moi plutôt la raison unique. — C'est plus simple, en effet : Je t'aime, Martba, parce que je t'aime. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.82% accurate

BAS L£S ARMëSI En quittant le Prater, je me rendis directement chez moapère. Je prévoyais que Tentrevue serait pénible, et je désirais en Unir au plus tôt. Lorsque j'entrai dans sa chambre, mon père était encore assis devant son déjeuner, parcourant les journaux. Tante, auprès de lui, Usait aussi. Mon père, quelque peu surpris de la brusquerie de mon entrée, leva les yeux, et tante Marie posa sur ses genoux son Fremdenblatt. — Te voilà de bien bonne heure... en costume d amazone. ». que signifie? Je les embrassai foos deux, et, me jetant dans le fauteuil : — Cela signifie, dis-je, que je reviens d'une promenade au Prater où s'est passé un événement que je veux vous communiquer sans délai; vous voyez, je n'ai même pas pris le temps de passer chez moi pour changer de toilette. — Raconte vite, repartit mon père, en allumant un cigare, notre curiosité est excitée. J'hésitai un instant; puis, je compris qu'il valait mieux tout brusquer. — Je suis fiancée. Tante Marie leva les mains au ciel, mon père fronça le sourcil : — J'espère que... Je ne le laissai pas "achever : — Je suis fiancée avec ?iri homme que j'aime, que j'estime, auprès duquel je crois pouvoir être

The text on this page is estimated to be only 28.12% accurate

m BAS LES ARMES! parfaitement heureuse... avec le baron Frédéric Tilling. Mou père se leva avec vivacité : — Nous y voilà!... Après tout ce que je L'ai dil hier! Tante Marie secoua la tête : — J'aiiiicus préféré une autre alliance; le baron Tilling n'est pas un parti pour toi... il doit n'avoir aucune fdrtune... et puis.*, ses principes... ses sentiments. — Ses principes, ses sentiments sont en commanion avec les miens. Quant à rechercher ce qu'on appelle un parti, quel besoin en ai-je? Père !... cher petit père ! ne me regarde donc point d'un air si sévère... ne me gâte pas la grainle joie que j'éprouv<^ — Mais, mon enfant, ajouta-t-il d'un ton fort radouci — comme toujours, un peu de càlinerie avait suffi à le désarmer — ce n'est que ton boaheur que je cherche ; à ta place je ne pourrais être heureuse avec un militaire qui ne serait pas militaire dans l ame. ■ — Mais ce n'est pas toi qui épouses Tilling, remarqua judicieusement tante Marie. La qiK^stion militaire serait pour moi bien secondaire, mais je ne puis admettre qu'un homme s'exprime sur le Dieu lie la Bible eu termes aussi peu respectueux que le lit dernièrement Tilling. — Mais, tante, remarque que ce n'est pas toi non pins qui épouse Tilling. — Enfin!... tu es libre... ajouta mon père avec un soupir, en se rasseyant. Tilling duiinem naturellement sa démission 1

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.17% accurate

BAS LES ARMES! 121 — Nous n'en avons point, encore parlé. Je le préférerais, mais je crains qu'il n'y veuille consentir. — Quand je pense que tu as refusé un prince, murmura tante Marie, et que tu vas maintenant descendre l'échelle sociale 1 — Que vous êtes contrariants tous deux ! Et cependant vous prétendez m'aimer ! Je viens à vous en vous disant toute la joie que j'éprouve, et, au lieu de vous en réjouir, vous faites l'ouïe :>oi lès d'objections pour empoisonner mon bonheur. Et quelles objections, grand Dieu. : le militarisme... Jekovah... Téchelle sociale ! Je réussis, au bout d'une demi-heure à amadouer mes vieux parents. Je craignais j'o l'avoue, une plus longue résistance de la part de mon père*. Il est probable que, devant le fait accompli, il sentit toute opposition inutile. Il se peut aussi que le bonheur qui rayonnait dans mes yeux et vibrait dans ma voix ait triomphé de son mécontentement, et qu'il en eût inconsciemment subi la contagion. Bref, lorsque je m'en allai, il m'embrassa affectueusement et me promit de venir chez moi, le soir même, saluer son futur gendre. J'ai réuni pour le thé les membres de la famille je présentai à tous les miens Frédéric comme mon fiancé. Rosa et Lilli étaient ravies. Conrad s'écria : — Ah ! bien Lilli prends donc exemple sur ta Quant à mon père, il avait, ou vraiment surmonté son antipathie, ou par affection pour moi, il

The text on this page is estimated to be only 28.75% accurate

122 BAS LES ARMES! É réussi à la dissimuler» Tante Marie était atteodrie, émue. — Les mariages soot écrits dans le ciel, nous dit-elle. J'espère qu*ayec la bénédiction de Diea le votre tournera à voire plus grand bonheur* J'implorerai le Seigneur chaque jour pour tous. Mon petit Rodolphe fut aussi présenté à son futur u nouveau papa ». Avec quelle profonde et douce émotion je vis celui que j'aimais prendre mon enfant cians ses bras et l'embrasser tendrement, en lui disant : « Nous ferons de toi a& homme, cher petit ! » Dans le courant de la soirée, mon père revint sur ridée de démission qu'il supposait à Tiliing* — Je pense que vous allez abandonner votre carrière. Puisque vous n'êtes pas partisan de la guerre... Frédéric releva ta tête d'un air surpris : — Abandonner ma carrière? Mais je n*en ai pas diantre. Il n'est pas besoin d*être partisan de la guerre pour remplir son devoir militaire..* pas plus qu'un médecin n'est tena d'avoir de goût pour le cancer et uu magistrat pour le vol. — Vous nous avez déjà dit cela, interrompit mou père. — Abandonner ma carrière? Mais pourquoi? — Pour épargner à votre femme, répondit taote Marie, les ennuis de la rie de garnison et, en cas de guerre, les angoisses... qu'il est^ au fond, bien ridicule de se donner, car... — Les motifs que vous indiquez, Madame,- sont d'un grand poids. Mon but unique sera, en effet, Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 29.13% accurate

BAS LES ARMES I 123 a épargner à Martha, les ennuis et les
difficultés de la vie ; mais les inconvénients de l'incertitude seraient, je crois,
plus grands que ceux de la vie de garnison; le danger de voir ma démission
attribuée à la paresse ou à la lâcheté serait pire pour moi que les périls d'une
campagne. Une pareille pensée ne m'a pas même effleuré l'esprit. À vous
non plus Martha? — Si j'en faisais cependant, une condition. — Vous ne
le ferez point, car vous me forceriez à renoncer à mon bonheur. Vous êtes
riche; je ne possède que mon grade ; je ne puis songer à m'en démettre; ce
serait contraire à ma dignité, à tous mes principes d'honneur. — Bravo,
Tiiling ! s'écria mon père, me voilà tout à fait réconcilié avec votre
mariage. C'eût été une faute grave d'abandonner votre situation; vous allez
être nommé colonel; vous arriverez certainement général. Pourquoi même
n'aspireriez-vous pas au poste de commandant en chef, et même de
ministre de la guerre? Votre femme n'en serait-elle pas heureuse et flattée ?
Cette perspective n'était point du tout faite pour me séduire; j'aurais
infiniment préféré m'en aller, avec celui que j'aimais, une vie retirée dans une
campagne. J'approuvais cependant sa résolution.' Elle le mettait à l'abri des
soupçons de mon père, que le monde eût certainement partagés. — Oui,
oui, continua mon père, tout à fait réconcilié : . car, je ne vous cacherai pas
que j'ai cru tout d'abord que vous visiez surtout à... — ne prenez donc point
cet air oilé — que vous pouviez Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.16% accurate

42; BAS LES ARMES I aussi souger à démissionner, en quoi vous auriez eu grand tort... Martba ^st iille de militaire, veave de militaire ; je ne pense pas qu'un ci?il aurait pu lui plaire pour de bon. Tiliing ne put s'empêcher de sourire; il répondit à iiiiioii père : — Je crois, en effet, que c'est de mon uniforme qu'elle est éprise. ♦ Notre mariage fut célébré au mois de septembre. Tiiiiiig avait obtenu pour notre voyage de noce un congé de deux mois. Berlin fut notre première étape. J'avais exprimé le désir d'aller déposer une couronne sur la tombe de la mère de mon mari et de commencer notre nouvelle vie par ce pèlerinage. Après notre course au cimetière, notre première visite, à Berlin, fut pour une tante de Frédéric, one sœur de sa mère, M"*' Cornéiie de Tessow. Je jugeai par son amabilité et sa supériorité intellectuelle de ce qu'avait dû être la mère de Frédéric. Cette tante était veuve d'un général prussien; elle avait un fils unique qui venait d'être nommé Itentenant. Je n'ai jamais vu de plus beau jeune homme qa^ Frédéric de Tessow. L'intimité du fils et de la mère était touchante. Témoia de l'orgueil avec lequel elle contemplait son fils^ et de la tendresse que celai-ci téiiiui^iait à sia mère, j'entrevois l'époque où ■ Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.79% accurate

ê BAS LES ARMES I 135 mou petit RûJulphe, devenu grand, me donaerait les mêmes joies. — Mais, comment, demandai-je à mon mari, une mère peut-elle laisser embrasser à son fils unique une carrière aussi dangereuse que celle des armes? — Il est, ma chère, des réflexions très simples qui échappent à tout le monde, des faits qui s'imposent, mais dont personne ne tient (uniquement; par exemple, on ne veut pas entendre parler des dangers ' du métier militaire. Il est admis que Ton doit les braver et que » Ton en revient presque toujours »«. D'ailleurs, quelle position plus agréable peut-il y avoir pour un jeune noble prussien que celle d'officier de cavalerie? Je paraissais plaire à tante Cornélie. — Hélas! soupira-t-elle un jour, pourquoi ma pauvre sœur n'eût-elle pas joui du bonheur de posséder une belle-fille telle que toi et de savoir son Frédéric heureux! Elle désirait tant le voir marié!... Mais il avait un idéal conjugal si élevé... — j'ai tant que cela, chère tante, puisqu'il m'a épousée.., — Une pêche aux compliments, comme disent les Anglais. Je voudrais bien que mon Gottfried eût une pareille chance. Je suis impatiente de me voir entourée de petits-enfants, et, cependant, il faut attendre : mon fils n'a que vingt et un ans. — Il tournera encore bien des têtes et troublera bien des cœurs. J'en doute; c'est un si honnête garçon I II rendra une femme bien heureuse. 11.

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

1 126 BAS LES ARMES! — Comme Frédéric, la sienne. — Tu ne peux encore le savoir, chère nièce; nous en reparlerons dans dix ans. Je n'entends exprimer par là aucun doute sur votre bonheur, je crois fermement qu'il sera durable* Après Berlin nous visitâmes plusieurs villes d'eaux. A part mon petit voyage en Italie avec Arno — dont je n'avais, du reste, conservé qu'un très vague souvenir — je n'étais jamais sortie de chez moi. Je découvrais des pays inconnus, des mœurs, des individus nouveaux. Si je n'avais été séparée de mon petit Rodolphe, j'aurais proposé à Frédéric de prolonger indéfiniment notre voyage. J'aurais voulu visiter avec lui le monde entier. Que d'attrait dans cette existence errante ! Quel trésor de souvenirs n'aurions-nous pas amassé ! Si j'en eusse fait la proposition à Frédéric, il m'aurait sans doute répondu que le but de l'existence ne saurait être un perpétuel voyage de noces... que son congé ne durait que deux mois... et une foule d'autres choses parfaitement raisonnables. Nous visitâmes Baden-Baden, Homburg et Wiesbaden. Au contact des étrangers, je m'aperçus que Frédéric possédait parfaitement le français et l'anglais. Cela le fit encore monter dans mon estime. Chaque jour, du reste, je lui découvrais de nouvelles qualités : une grande douceur, de la gaieté, une vive sensibilité devant les beautés de la nature et de l'art : une promenade sur le Rhin le ravissait; au théâtre, lorsqu'un artiste se surpassait, sa physionomie rayonnait de plaisir. Ces deux mois passèrent malheureusement très vite

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.58% accurate

BAS LES AHMES! vite. Frédéric tenta, mais en vain^ d'obtenir une prolongation de congé. La première contrariété que j'éprouvai depuis notre mai iaie lui l'arrivée de la ieunille oficieUe qui nous intimait fort sèchement Tordre de retour. — Est-ce cela qu'on appelle la liberté? m'écriaije en jetant sur la table le fâcheux papier. — Mais, chère « souveraine me répondit Tilling, en souriant, je ne me ligure pas le moins du monde être libre. — Si j'étais vraiment ta souveraine, je t'ordonnerais d'abandonner ta carrière et de ne vivre que pour moi. — Mais il a été entendu... — C'est vrai... J^ai dû me soumettre... èt au iuad je i apjjrouve... mon cher et fier mari! Au retour de notre voyage nous dûmes nous fixer à Olmùlz, petite ville fortifiée de Mora'.ie, où le régiment de Frédéric était en garnison. ^Nous y vécûmes dans une complète retraite. En dehors de nos heures de service, lui comme lieutenant-culonel à la caserne de dragons, moi, comme mère auprès de mon petit Rodolphe, nous ne vivions que Tun pour Tautre. J'échangeai avec les femmes d'officiers les visites obligatoires, mais sans nouer (le relations intimes; je n'avais aucune envie d'entendre les commérages de la ville et les histoires de domestiques. Frédéric, de son côté, n'avait aucun goût pour les parties de cartes du générai ni pour

i28 BAS L&S AUMËSI les libations des officiers. Le monde dans lequel nous vivions — surtout pendant les soirées — était aussi éloigné du monde social d'Oimutz que la terre du ciel. Nous lisions surtout des ouvrages scientifiques qui nous <nseij2:naient les merveilles de la nature, qui nous entraînaient dans les profondeurs du globe, nous élevaient dans les espaces célestes, nous dévoilaient les mystères du monde des infiniment petits. Plus l'univers se révélait grand à nos yeux, plus nous paraissait misérablement petit le ' cercle où vivait la société d'Oipütz. Nos lectures embrassaient aussi d'autres branches de la pensée et de la spéculation humaines. Je repris, par exemple, pour la troisième fois, mon cher Bûckle. Frédéric l'admira autant que moi. Nous ne négligions pas, non plus, les poètes et les romanciers. C'est ainsi que nous faisions de nos soirées de véritables fêtes de Tesprit, tandis que le reste de notre vie n'était qu'une longue fête ininterrompue du cœur. Notre affection grandissait chaque jour : ce que la passion perdait en violence, notre tendresse et notre estime mutuelles le gagnaient en profondeur. J'étais ravie des rapports qui s'établissaient entre Frédéric et Rodolphe : ils étaient les meilleurs camarades du monde. Frédéric était presque le plus enfant des deux. Il prétendait ne pas aimer les enfants, mais Rodolphe était le fils de sa chère Martha ; et puis il câlinait si affectueusement son beau-père ! Nous faisons beaucoup de plans pour l'avenir de mon fils : Soldat?... Non certes ! il n'y aurait aucune disposition, car notre système d'éducation ne développerait pas chez lui l'amour Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.51% accurate

BAS LES ARMES! 129 de la gloire militaire. Dipluuiiialt; ? Ppiit-
être; mais nous en ferions plus probablement un agriculteur. Héritier du
majorât de la famille Dotzky, qui devait lui revenir à la mort d'un vieil oncle
d'Arno, il trouverait une occupation suffisante dans l'administration de ses
domaines ; il épouserait sa petite fiancée Béatrix et pourrait jouir d'un
bonheur parfait. Nous nous sentions si heureux que nous aurions voulu
pouvoir assurer des trésors de félicité à l'humanité entière et aux générations
futures pardessus le marché. Pourtant, nous songions aux maux qui
accablent l'humanité : la misère, l'ignorance, l'oppression et surtout, le plus
effrayant : la guerre. Ah! si nous avions pu contribuer à la faire disparaître !
Mais ce beau rêve de voir tout le monde heureux n'était, hélas ! qu'une
chimère ! A Noël, nous allâmes à Vienne passer les fêtes en famille. Mon
père était maintenant dans les meilleurs termes avec Frédéric. Sa
conviction, comme celle de tante Marie, était bien que je n'avais pas fait un
beau mariage, mais ils ne pouvaient méconnaître que Frédéric me rendait
parfaitement heureuse et ils lui en savaient gré. Conrad Althaus était
toujours un familier de la maison; il ne parut avoir eût quelques progrès
dans les bonnes grâces de Lilli. Notre fête de Noël fut très gaie : nous
échangeâmes une masse de cadeaux; mon petit Rodolphe fut naturellement
le roi de la fête; mais personne ne fut oublié. J'offris à Frédéric un objet dont
la vue lui fit pousser un cri de joie : c'était presse-papier en forme de
cigogne; l'oiseau te

The text on this page is estimated to be only 28.72% accurate

130 BAS LES AHMÈS l nait dans son bec un papier sur lequel j'avais écrit de ma main : « J'apporterai quelque chose en juillet prochain. » Frédéric m'embrassa avec impétuosité et, sans la prés<Mi(:r^ des autres, il se fût certainement livré à quelque loUe démonstration de joie. * Le même jour toute la famille se trouva de nouveau réunie chez mon pèrej il n'y avait d étrangers que le ministre « Èridemment » et le docteur Bresser. En rions rrtronnant autour de cette table, je ne pus m'empêcher de songer à cette soirée où nous eûmes, Frédéric et moi, la première intuition de notre amour. Le docteur Bresser eut la même pensée. — Vous souvenez-vous, nous dit-il, de ma partie de piquet avec votre père, pendant que vous causiez si intimement? Je paraissais fort absorbé dans iiioii jeu, je n on avais pas moins Toreille tendue de votre côté. Je ne distinguais pas vos paroles, mais, au son des voix, j'eus le pressentiment que j avais devant moi deux futurs époux ; tout à l'heure, en vous contemplant, je me disais que vous étiez et demeureriez un heureux couple. . — J'admire votre perspicacité, docteur. Oui, nous sommes heureux. Le serons-nous toujours?... Cela ne déj>eii>l |>a.s de nous.*. Un danger plane sans cesse sur le bonheur. — Que pouvez-vous craindre? — Lu mort. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.97% accurate

BAS LES ARMES 131 — Oai... aq fait! Je n'y songeais pas. Ha profes- » sioD me donne cependant mainte occasion de ren:ontre la commère, mais je ne pense pas à elle. ËUe se tient, d'aillenrd, à distance de ceux qui sont jeunes et vigoureux comme vous. Qae servent au soldat la jeunesse et la santé? — Chassez de semblables idées, chère baronne; il n'y a point de guerre en perspective; n'est-ce pas, Excellence? demanda-t-il en se tournant vers le ministre, il n'y a pas de point noir, à l'hui izon? — Le mot point » est impropre, répondit rtiomme d'Etat; il s'agit plutôt, aujourd'hui, d'un çTûs nuage.. ^ Je frissonnai jusqu'aux moelles. — Comment? Que voulez-vous dire? — Le Danemark fait par trop des siennes. — Âh! c'est du Danemark qu'il s'agit? Alors le îiuage ne nous menace pas. Il m'est toujours très pénible d'apprendre que l'on va se battre quelque P^rt; je plains, certes, les Danois.., seulement, je suis moins épouvantée. — Mais, remarqua mon père, quand même 'Aatrice prendrait paît an conflit pour défendre ^ôs droits du bciieswig-Uoisteio nous ne risquons rien. Une campagne, même malheureuse, û entraînerait pour nous aucune perte territoriale, — Crois-tu, mon père, que si nos troupes devaient Dîareher, je songerais un seul instant au territoire autrichien, aux droits du Schlesvrig, ou aux abus de l^nvoir du Danemark? Je ne verrais qu'une chose ; ^6 danger menaçant ceux que j'aime. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.27% accurate

132 . BAS LES AUMÈS! — L'intérêt individuel disparaît, ma chère enfant, devant la raison d'État. Comme je le le disais, si nous éii venons aux mains avec les Danois, nous ne pouvons qu'y gagner une meilleure position dans la CoiilĭMlération gerniaïuque. Je rêve de revoir, un jour, sur la tête d'un Habsbourg, cette couronne impériale qui fut si longtemps leur apanage. L'hégémonie nous est assurée, mais cela ne sufût pas. Je regarderais une guerre avec le Danemark comme une excellente occasion de prendre non seulement notre revanche de 1859, mais encore de nous assurer dans la Confédération une situation qui nous dédommagerait de la perte de la Loiiibardie. Qui sait même si notre accroissement dlnilience ne nous permettrait pas, un jour, de reprendre cette province? Je regardai Frédéric; il n'avait pas entendu et causait gaiment avec Lilli. Une douleur aiguë m'avait traversé ràme..* La guerre I... Et lui, mon bien-aimé, mon trésor le plus précieux, de* vrait partir... s'exposer à être muliié... tué! L'enfant que je portais, dont Tespérance lui avait, hier, causé tant de joie, devrait naître orphelin!,.. Détruit... détruit à jamais, noire pauvre bonheur à peine éclosi Et pourquoi? Pour favoriser Taccroissement problématique de rAufriche... mais surtout pour le plaisir de prononcer des phrases ronflantes, dignes tout au plus d'une composition scolaire ou d'une [iroclamation aux troupes! Mais ne pouvait-on prévenir... empêcher ce conflit? Mais, si tous les esprits raisonnables, toutes les consciences droites, tous les cœurs bons se réuDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.80% accurate

BA^ LES ARMES 1 183 nissaient pour s^opposer à la calamité qui nous menace?... M'adressaiit au ministre : — Dites... les choses eu sont-elles là? Vous, les ministres, les diplomates, tous ne pouviez donc pas prévenir le coullit? — Croyez-Tous, baronne, que notre mission soit de maintenir la paix perpétuelle? Ce serait certes iienboau, mais c'est impossible. Nous ne sommes là que pour veiller sur l'intérêt de nos dynasties et de nos États respectifs, nous opposera tout amoindrissement de leur puissance, favoriser , au contraire, leur développement, défendre avec un soin JaloQi I honneur du pays, venger les injures qui lui sont faites. Bref, interrompis-je, vous cherchez à nuire le plus possible à l'ennemi — c'est-à-dire aux autres États — et, lorsqu'il survient un conflit', vous alfirmiez avec entêtement que vous êtes dans votre ^roit, quand vous savez fort bien avoir tort... C'est liien cela, n'est-ce pas? — Certainement I — Et vous persistez jusqu'à ce que les deux antagonistes perdent patieuce et en viennent aux lûaiiis... mais c'est biorrible!... Gomment régler autrement les différends entre peuples? Comment règle-t-on les procès entre gens civilisés? — Par un jugement j mais les nations n'accepte^ient pas ce procédé. Pas plus que les sauvages, repartit h' (lecteur vtaant k la rescousse* Donc, dans leurs rapports 12

The text on this page is estimated to be only 26.92% accurate

134 BAS LES ARMES l entre eux, les peuples en sont toujours à l'étal de barbarie, et il s'écoulera bien du temps encore avant qu'ils acceptent l'arbitrage international. — Ils ne Taccepteront jamais l s écria mon père. Il est des choses qui ne peuvent s'arranger que par les armes : les grandes puissances ne se soumettront pas plus à un tribunal que deux gentil^ hommes ne vont régler un différend en justice. ! — Le duel est aussi une coutume immorale ei, barbare. ^ — Mais que vous ne pouvez changer, docteur, — Au moins je ne veux pas l approuver, Excellence ! — Qu'en pensez-vous? demanda mQu père à [[Il reçu un soufflet, on doit aller devant un tribunal réclamer cinq florins d indemnité? — Je ne le ferais certes pas ! — Vous provoqueriez rinsuUeur? — Évidemment. — Ha! ha! docteur!... ah! ahl Martha l Enten^ dez-vous? Tilling, qui n'est évidemment pas un défenseur de la guerre, approuve le duel. — L'approuver'? oli non! J'ai simplement voulu dire que, le cas échéant, je ne reculerais pas devant un duel, et ce ne serait pas mon premier. Jd me battrais, tout comme je repartirais en campagne, s'il le fallait. Je me sou mets aux prescrip-j tions de l'honneur, ce qui nMmplique point que, telles qu'elles sont comprises, eiies répondent à mofl| idéal moral. J'espère que, graduellement, à mesure | que ridéal moral s'élèvera, la notion de l'honneur I Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.93% accurate

,BAS LES ARMES 1 135 se modiiiiiera. Un jour viendra où l'injure imméritée attirera le mépris sur son auteur et non sur sa victime. Jusque là... — Nous pourrons alteodre longtemps^ inlerrompit mon père. Certainement, tant qu'il y aura des nobles... — Mais il n'y en aura pas toujours, répliqua le docteur. — Oh! oh! Vous voulez aussi supprimer la noblesse, monsieur le radical? — La noblesse féodale, certainement. — Il a raison, dit TiUing. Ce qu'il faut à l'avenir, ce sont de nobles cœurs : — Et ces nobles cœurs de l'avenir accepteront les soufflets? — Ils n'en donneront pas. — Ils ne se défendront pas non plus, lorsqu'une nation Yoisine les attaquera? — Une nation n'attaquera pas plus alors sa voisine que, de nos jours, les propriétaires des châteaux ne tombent les uns sur les autres. Les châtelains n'ont plus besoin d'entretenir des troupes à leur solde, de même... — L'État de Tavenir se passera d'armée? Et que deviendrez-vous alors, vous, les officiers?..* L'ancienne querelle s'était ravivée. La discussion se prolongea encore quelque temps. J'étais suspendue aux lèvres de Frédéric; j'étais si heureuse de lui entendre défendre avec tant de ferveur la cause d'une moralité supérieure I je lui appliquais en pensée le terme dont il venait de se seryvir : Kobie cœur !

The text on this page is estimated to be only 22.90% accurate

LIVRE m 1864 Nous passâmes encore quinze jours à Vienne, mais ce congé n'eut plus de charme pour moi. Cette fatale « guerre possible » qui intéressait tout le monde me préoccupait. Je ne pouvais songer à mon bonheur sans penser, en même temps, au danger dont cette perspective le menaçait. Elles ne manquent déjà pas, sur terre, les chances de catastrophes ou de mort; pourquoi faut-il que les hommes se créent volontairement des dangers et ajoutent des périls aux périls inévitables qui les entourent? Ils se sont accoutumés à considérer la guerre comme un événement fatal; ils la placent sur la même ligne que les épidémies, la famine, les tremblements de terre^ mais je ne pouvais pas accepter cette manière de voir, et, à la place de ma résignation de naguère, je ne ressentais plus que colère et révolte. Cette affaire du Schleswig-Holstein et de la Constitution danoise, en quoi nous regardait-elle? Que le prince du protocole abrogeât ou couiirDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.41% accurate

BAS Lh6 AUMESI 137 mât les articles du 13 novembre 1863, qu'est-ce que cela poavaii bien Doas faire ? Je n'éprouvais de soulagement qu'aux rares instants où je parvenais à saisir Tidée de devoir. Nous faisons:» partie de la Confédération germanique, ne devons- nous pas, en effet, combattre avec nos tVèr*^s pour l('s droits d autres frères allemands opprimés? Peut-être le prineipe des nationalités doit-il être soutenu par les armes? Si j'avais pu prévoir que cette belle traternité germanique allait, deux ans plus tard, se chauger en une profonde inimitié, que la haine entre la Prusse et l'Autriche serait encore plus terrible que la haine contre le Danemark, j'aurais ^^Hipris, dès lors, que les motifs allégués pour justifier les hostilités ne sont que des phrases... des phrases et des prétextes. Nous passâmes chez mon père la soirée de la SainWSyivestre. Â minuit, il sé leva, et prenant son verre de punch : — Puisse, dit*il, la campagne prochaine Atre glorieuse pour nos armes ! (Je reposai sur la table moa verre déjà levé), et puissent tous ceux que nous aimons nous être conservés, ajouta-t-il. Celte fois, je trinquai. — Martha, pourquoi ue t es-tu pas associée à la première partie de mon toast? — Parce que je ne veux pas faire de vœux pour Guéguerre. Rentrés chez nous, je me jetai au cou de mon mari. — Frédéric!... mon Frédéric!.,.- mon bieu^vmé:... i2.

The text on this page is estimated to be only 26.79% accurate

1 138 BAS LES AHMES! — Qn'as-tu Martha?... tu pleures... aujourd'hui? Dans cette nuit du premier de l'An? Ne serais-tu pas heureuse? T'aurais-je fait de la peine? — Toi! Oh non!... Tu ne rends trop heureuse, n'est-ce qui me fait trembler. — Ha Martha serait-elle superstitieuse? Croirait-elle à des dieux jaloux qui se plaisent à détruire le bonheur des mortels? — Ce ne sont pas les dieux que je redoute, ce sont les hommes, assez nombreux pour courir chercher les malheurs. — Tu sais (il est à la portée possible? mais elle n'est pas encore déclarée. Ne te tourmente pas à l'avance. Nous ne savons ni si elle éclatera, ni si mon régiment partira. Allons, mon amie, me dit-il, en me faisant asseoir à côté de lui, ne pleure pas ainsi sur une simple probabilité. — Si je me trouvais en face d'une certitude, Frédéric, ce ne seraient pas des larmes silencieuses que je verserais sur ton visage. Je crierais... je sangloterais... Oubliez l'idée qu'un ordre peut vous arracher de mes bras suffit à me rendre folle d'angoisse. — Voyons, Martha; ne songeons qu'au bonheur que m'a annoncé ton cher présent de Noël. Jouissons de la vie sans nous préoccuper de la mort, qui plane sur toute l'humanité. — Tu parles comme tante Marie, mon ami; tu as l'air de croire que notre sort est fixé d'avance par une volonté supérieure, qu'il ne dépend ni de l'imprévoyance ni de la cruauté, ni de la bêtise humaines... Où est la nécessité inéluctable de cette guerre avec le Danemark? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.29% accurate

BAS LES ARMES! 139 9 — Mais nous n'y sommes pas encore; il peut se faire que... — Oui... oui... je sais; d'heureux hasards peuvent encore prévenir le désastre; mais ce n'est pas le hasard, ce sont pas les caprices, les raretés de la politique, mais la Volonté des peuples qui devraient décider de cette question. Hélas ! je ne 'changerai rien à l'ordre des choses.», je ne puis qu'en gémir. N'essaye pas de me consoler par les lieux communs que Ton prodigue en pareille occasion... Tu n'y crois pas toi-même, je le sais. Je n'éprouverai de soulagement qu'à l'entendre blâmer et maudire ce crime qui pourrait nous rendre, nous et tant d'autres, si malheureux. — Oui, ma bien aimée, si la guerre était certaine, je ne te dissimulerais pas la Joie que m'inspire son abominable carnage... Mais aujourd'hui, pourquoi ne pas sourire à la vie? Nous sommes l'un à l'autre. Aucune barrière ne s'élève entre nos âmes... Jouissons de notre bonheur tant qu'il nous est laissé... jouissons-en de toutes nos forces... Ne songeons pas à l'avenir. Il n'est pas de bonheur éternel, chère femme ! mais qu'importe ! le lendemain, quand le présent est si beau ! si beau ! Tout en parlant, il me serrait dans ses bras et me couvrait de baisers. Sous ses caresses, j'oubliai, pour un moment, les menaces de l'avenir, et savourai la délicieuse ivresse du présent.

The text on this page is estimated to be only 26.72% accurate

140 BAS LES ARMES! ♦ m Le 10 janvier, nous retournâmes à Olmütz, Toat le monde y croyait à la guerre. A Vienne, quelques personnes pensaient encore que la questioa du Schleswîg-Holstein pourrait être résolue par voie ^diplomatique. A Oiniitz, dans ce petit milieu exclusivement militaire^ toute éventualité de paix était écartée. Tout le monde entrevoyait avec joie une occasion de monter en grade, de satisfaire sa •soif d'activité, ou d'augmenter son traitement. — Une fameuse guerre qui se prépare -là! B^exclama, un soir, le colonel^ chez lequel nous dînions avec quelques officiers et leurs femmes^., une fameuse guerre et qui sera très populaire... L'intégrité du territoire ne peu^-être entamée.. Nos populations ne souffriront pas puisque nous porterons la guerre chez l'ennemi. Dans dépareilles conditions, c'est vraiment un plaisir de se battre. — Ce qui m'eulhousiasme, dit un jeune lieutenant, c'est la cause si noble de cette guerre : défendre les droits méconnus de nos frères! Voir les Prussiens marcher avec nous, ou plutôt, marcher nous-mêmes avec eux... non seulement cela nous assure la victoire... mais encore cela resserrera les liens nationaux... Celte idée de nationalité... — N'en parlez pas, interrompit avec une certaine sévérité le colonel. Cette plaisanterie ne sied guère à un Autrichien : c'est parce que j^apoléon III a soutenu le principe de « l'Italie aux Italiens » que nous avons été vaincus en 1859. D ailleurs, Tchèques, Digrtized by Google

BAS LES AHMËSI ' 141 liougrois, Croates, AutrichieDs, nous ne pouvons Atre unis que par un sentiment commun d'attache^ ment loyal à la même dynastie. Si iiuus devons marcher, ce n'est pas la pensée de combattre pour ou avec les Allemands qui doil nous encourager, mais bien plutôt celle de répoudre à l'appel de notre souverain bien-aimé... Vive TEmpereur! Tout le monde se leva pour trinquer. Je ne pus résister, Je Tavoue, à cette contagion d'enthousiasme, et je sentis s'allumer dans mon cœur, pour un iiistaut, comme un feu bienfaisant. Il y a, en ell'et, quelque chose d'excitant à se voir, en grand nombre, unis dans un mémo amour pour une môme cause ou pour une même personne. Ce sentiment centuple notre capacité de dévouement. C'est lui qui, sous la forme du patriotisme, de Tesprit de corps, de la fidélité au souverain, fait battre tant de cœurs. Il n'est, au fond, qu'une forme deTamour, et si puissante que l abominable œuvre de haine à laquelle on marche en son nom nous apparaît encore comme uu devoir imposé par l amour, rumour pour la patrie. Mon enthousiasme ne dura pas. Au fond de mon cœur vibrail un amour autrement puissant pour mon mari que pour toutes les patries et pour tous les empereurs du monde. La vie de Frédéric était lout pour moi et, si elle devait être mise en jeu, quill s'agit du Schleswig ou du Japon, je ne pouvais que maudire les événements. Je passai dans une indicible angoisse les semaines qui suivirent. Le 16 janvier, les puissances alliées sommèrent le gouvernement danois d'abroger,

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.80% accurate

/ 142 BAS LES ARMES! dans les vingt-quatre heures, une ici, contre laquelle les représentants de la noblesse danoise avaient invoqué la protection de la Confédération. Le gouvernement refusa : il ne pouvait se soumettre à une injonction formulée de la sorte. Ce refus était prévu : la frontière était déjà garnie de troupes autrichiennes et prussiennes qui, le 1^{er} février, reçurent l'ordre de franchir l'Elbe. Le sort en était donc jeté : la sanglante partie allait se jouer. Mon père nous écrivit, à ce sujet, une lettre de félicitations : Réjouissez-vous, nous disait-il, d'une occasion ([ui M)Ube l'offre de l'aide aux Danois les cou[»s qu'il ' nous avons reçus des Italiens. Lorsque nous aurons victorieusement terminé cette affaire dans le nord, rien ne nous empêchera de nous retourner contre le Sud. Nous conserverons l'alliance de la Prusse, nous aurons beau jeu contre ces misérables Italiens et leur intrigant allié, Louis-Napoléon...
Au grand mécontentement du colonel et des officiers, le régiment de Frédéric ne fut pas envoyé à la frontière. Père nous écrivit une nouvelle lettre, mais de condoléance. ♦ Je regrette sincèrement que Tilmann ait la malchance de faire partie d'un régiment qui n'est pas appelé à ouvrir la campagne; mais il peut toujours conserver l'espoir de recevoir d'un moment à l'autre un ordre de marche. Je suis bien sûr que Martha se réjouit, au fond, de ce hasard qui lui épargne bien des angoisses, et je sais que Frédéric non plus n'est pas un chaud partisan de la guerre. Mais je suppose que c'est en théorie seulement.

\ i Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.27% accurate

* BAS L&S ÀKM&S! 143 Ugtierre déclarée, je suis sûr qu'il sentira se réveiller en lui quelque ardeur belliqueuse. L'armée entière devrait toujours être envoyée à Tennemi : c'est un trop grand mécompte pour un soldat que de ne pouvoir marcher... » — Est-il Traiment bien dur de demeurer auprès de moi? lui demaudui-je, après la lecture de cette lettre. Il me pressa sur son cœur : cette réponse muette me suffit. Mais pourtant, c'en était lait de mon repos. Frédéric pouvait être appelé du joui au lendemain! Je me passionnais à la lecture des journaux : j'étais à Taffût de tous les renseignements. Je faisais les voeux les plus ardents pour une prompte et décisive yictoire de nos armes; mais je reconnais que ce vœu n'était pas exclusivement patriotique; sans doute je préiérais que nous ayons la victoire; mais, ce que je désirais surtout, c'était la fin de i l guerre avant le départ de mon bieu-aiiné; mes Y(Bux pour mes compatriotes ne venaient qu'en seconde ligne, et les intérêts du Schleswig qu'en tout dernier lieu. J'essayai parfois de me persuader que cette chose mystérieuse qui s'appelle « Raison d'Btat » est un principe supérieur à la raison privée, à la mienne en particulier, un principe sur lequel repose la vie des peuples. Je me mis à étudier avec ardeur Thistoire du Schleswig* Uolstein pour me faire une

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.13% accurate

i44 BAS LES AHMËS I idée du droit historique que la guerre avait pour but (le défendre. Voici ce que je découvris : Le territoire contesté a été cédé au Danemark en 1201. Les Janois sont donc dans leur droit, le pays leur appartient légitimement... Oui ; mais voici que, deux cents ans plus tard, ce pays est dévolu à une branche cadette de la maison régnante et devient un simple fief danois. En 1326, le Schleswig passe au comte Gérard de Holstein et la Constitution de Waldemar stipule formellement qu'il « ne fera plus jamais retour au Danemark, qu'il formera une principauté indépendante ». Le droit est donc bien alors du côté des alliés; nous combattons pour la Constitution de Waldemar. À quoi serviraient les garanties libellées si on ne les faisait respecter? En 1448, la Constitution de Waldemar est de nouveau confirmée par le roi Christian IV. Donc, complète certitude sur ce point : Le Schleswig doit rester à tout jamais indépendant. Que réclame donc le prince du protocole? Douze ans après, le souverain du Schleswig meurt sans descendants. Les États du pays se réunissent à Ripen. Le roi de Danemark y est proclamé roi de Schleswig; le souverain promet que les deux pays resteront à tout jamais unis..» Cela commence à devenir assez embrouillé; je ne vois de bien net que ces mots « à tout jamais unis ». À mesure que j'avance, la confusion augmente. En dépit de la foi nue : « A tout jamais unis le pays est sans cesse morcelé et partagé entre les fiU

Digitized by Google

BAS LES ARMES! 145 du souverain, puis, sous l'un de ses
 surcosseurs, de nouveau réuoi au Danemark. Voici maïutenant neuf
 branches noavelles qui se créent : Holstein-Gottorp et Schleswig-
 Sonderburg, qui, par uue série do croisements, se subdivisent à leur tour en
 Sonderburg-Au^^ustcnbouro:, Beck-Glficksburg, Sonderburg-Glücksburg,
 Holstein-Glückstadt... je ne m y reconnais plus du tout. Mais voyons
 toujours : ce n'est peut-être que dans la suite que s'est constitué ce droit
 historique pour la défense duquel nos maris et nos fils yersent leur sang.
 Christian IV prend part à la guerre de Trente ans : Suédois et Impériaux
 envahissent les duchés. Un nouveau traité est alors conclu à Copenhague,
 en 1658, par lequel la souveraineté du Schlesivig est assurée à la maison
 Ilulsteiii-Gultorp : r'eri est donc bien fini de la suzeraineté du Danemark.
 Grftce à ce point bien établi, voici qu^^ je mV îvlrouvc... Mais je lis dans
 les lettres patentes du 22 août ilii : u Les possessions schleswi^^oises de
 Gollorp seront incorporées au royaume de Danemark. » Le 1*^' juin 1773,
 le Holstein fait aussi retour à la couronne de Danemark. Le tout no forniera
 plus qu QDe province danoise. Cette fois, tout change : en définitive, les
 Danois OQt le droit pour eux. Haïs non, la chose n'est point aussi positive.
 Voilà le coiii^rùs de Vienne de 1815 qui déclare le Holstein membre de la
 Goufédération germanique. Gela déplaît aux Danois. Ils inventent . le. mot
 13 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.16% accurate

1 I 15C BAS LES AKMES l d'ordre : « Le Danemark jusqu'à TEider», et revendiquent l'entière possession du pays qu'ils appeb lent : Jntland méridional. ' I En Alleina^ue, au contraire, le droit héréditail| du duc d'Augustenbourg sert de mot de ralliement et provoque des luanilustations nationales. , En 184G, par lettre patente, le roi Christian pro» teste, et proi^ose auic conclusions de la Diète TiiilN grité de TEtat danois dans toute son étendue. Les pays allemands protestant de leur côté. Deux m\ plus tard, la question de l'intégrité complète ne^ pose plus pour le Danemark; il la déclare fai^ accompli* Là-dessus, les pays allemands se sot^ lèvent, la ijuorrrp éclate, la victoire hésite entre les deux adversaires. Puis, la Coalédération germa* nique intervient. Les Prussiens s'emparent dei hauteurs de Duppel : leur victoire ue met pas ua terme à la lutte. La Prusse s'allie au Danemark; le Schleswigilûlstein, resté seul, est battu à Idstedt. La Confédération force les rebelles à déposer les armes* Les IruujK^^ autrichiennes occupent le Holstein, et les deux duchés sont séparés. Toutefois, la chose n'est pas encore définitîTenient réglée. Je trouve un protocole de Londres, du 8 mai 1852, qui assure la succession du Scble^ wig-Holstein au prince Christian de Glùckboiirg. C'est l'origine de ce nom de u Priuque du Protocole ». En 1851, chaque duché reçoit une Constilution indépendante, puis ils sont tous deux « daui* sés ». Mais; en 1858, la ce danisation » du Uolstein Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.47% accurate

BAS LES ARMES I est, de noav[^]aa, supprimée. Je touche maintenant aux événements conleirj[>urains, mais je n'aperçois pas plus clairement à qui appartiennent légitimement les deux duchés[^] ni quelle est la ?raie cause Ue la guerre. Le 18 novembre 1858, la Chambre danoise sancloane la fameuse loi fondameulale. relative aux affaires communes du iJauemark et du Scileswig. Le roi meurt deux jours après, et avec lui s'éteint la braoche de Holstein-Glückstadt. Dès que son successeur a rati&é le pacte formulé deux jours auparavant, Frédéric d'Augustenbourg entre en scène (une ligue nouvelle que j allais oublier). Il fait valoir ses prétentions, et, soutenu par la noblesse, réclame r;îi)[>Lii de la Confédération germanique. Celle-ci lait occuper le Uolsteiu par les troupes saxonnes et hanovriennes. Pourquoi ? L' Autriche et la Prusse ne peuvent arriver à s'entendre au sujet de tout ceci. — Pourquoi? Je ne le comprends pas davantage. On dit qu'il s'agit de faire respecter le protocole de Londres. Pourquoi? Ces protocoles sont-ils donc tellement respectables qu'il faille, pour les faire observer, verser le sang de nos enfants ? Il doit y avoir là-de&sous queUiue mystérieuse « raison d'État ». Il n'y a pas d'ailleurs à toucher au dogme sacré qui veut que les jugements des diplomates autour du tapis vert soient la quintessence de la sagesse. Le protocole de Londres, du 8 mai 1852, est invioliblc. tandis qu'on exige que l'édit de Copenhague, du 13 janvier soit abrogé dans

The text on this page is estimated to be only 27.74% accurate

148 BAS LES ARMES! les vingt-quatre heures !: il y va de rhonneur et de la prospérité do l'Autriche. * Cette affirmation était assez difficile à soutenir; mais, en niatière politique encore plus peut-être qu'en matière religieu^se, les masses se laissent volontiers guider par le principe du quia ahwdum : elles ne cherchent ni à comprendre, ni à s'éclairer. Une fois Tépée hors du fourreau, il ne s'agit plus que de crier « hurrah! » et de tout faire pour la vicloiiie. On implore niùnie le secours du Ciel, comme si Dieu avait un intérêt quelconque au maintien du [trotocole du 8 mai, ou à Tabrogation de la loi du 1^5 janvier. Oh ! stupide et cruelle humanité qui te laisses ainsi berner ! Tel lut le résultat de mes études historiques. * a • On ne recevait que de bonnes nouvelles j les alliés remportaient victoire sur victoire. Dès les premiers engagements, les Danois avaient dû évacuer le Danemark. Le Schleswiget le Jutland, jusqu'à Limford, étaient occupés par nos troupes; l'ennemi ne se maintenait plus que sur les hauteurs de Duppel et d'Âlsen. J'étais très exactement renseignée par les caries toujours étalées sur notre table, où nous marquons avec de petits drapeaux-épingles, les positions et les mouvements de nos troupes, d'après les rapports officiels.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.02% accurate

BAS LES ARMES! — Si « nous » arrivons à forcer les redoutes de Duppel et d'Alsen, se disaient entre eux les bourgeois d'Olniûtz (car nul ne dit plus volontiers « nous » en temps de guerre que ceux qui n'y prennent aucune part), ce sera fini. Nos Autrichiens montrent une fois de plus leur valeur; ces braves Prussiens se battent aussi joliment bien! iiéuiiiies, ces deux armées sont invincibles. A coup sûr, la {•onquête t\ l amiexiou du Danemark termineront TalTaire. Personne ne souhaitait plus ardemment que moi i assaut de Duppel, puisque ce coup devait être décisif et mettre ûn à la tuerie avant le départ du régiment de Frédéric. Oh! quelle épée de Damoclès! Me réveiller chaque matin avec la crainte de m'entendre dire dans la journée : « L'ordre de mobilisation est arrivé I » Frédéric avait pris son parti; il croyait son départ inévitable. — Accoulume-toi à cette idée, me disait-il. Quand même Duppel serait pris^ la guerre ne sera pas terminée. Les deux corps d*armée en^çagés sont insuiliants. Il faudra de nombreux renlorts et mon régiment partira certainement. Le 14 avril, les redoutes de Duppel lurent enfin, enlevées. Cette nouvelle provoqua un enthousiasme fou, comme si derrière ces redoutes ou eût du retrouver le paradis terrestre. On s'embrassait dans les rues: « — Vous savez... Duppel?... Vaillante armée L.. Quel beau fait d'armes !..• Il ne nous reste qu'à remercier Dieu... » Dans toutes les 13. \ * Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.61% accurate

150 BAS LES ARMES! églises on chanta des Te Deum, ^ Tons les mosi-ciens < oiii| Osèrent îles « marche-assaut de Dup-j pel », (les u galop-charge de Duppel ». | Les officiers d'Olniûtz mêlaient à leur joie le regret d'être restés ioactiis et de ii avoir pas participé à un pareil triomphe. Je fus])ien heureuse de cette victoire, car elle fut iniiuédiatement suivie d'un armistice décrété dans la conférence tenue à Londres. Quel soupir de déiivrauce a ce mut d'armistice ! Quel soulagement pour Thumanité, peasai^je alors, pour la première fois, si elle entendait, d'un bout du monde à l'autre, retentir ce cri : a Bas j les armes! » J*inscrivis ces trois mots sur mon journal; mais à côté, entre parenthèses^ j'ajoutai : Utopie ! J'étais persuadée que le congrès de Londres ter-' minerait la guerre. Les alliés étaient vainqueurs, les redoutes de Duppel enlevées. Comment le Danemai k aurait-il pu son^rer à prolonger la résistance? Cependant les négociations traînaient en lougueur. N'eût été ma ferme attente d'un résultat heureux, j'en aurais éprouvé une vive inquiétude. Mais du moment que les représentants des grandes puissances — personnages sensés, pleins de lionnes intentions — con(erlaient pour arriver à une solution aussi désirable que Ik paix, comment leurs efforts jiuLU raient-ils échouer? Ma déception n'en lut que plus terrible lorsqu'après deux mois de longs débats on apprit que le congrès se séparait sans résultats. Deux jours après, Frédéric reçut sa feuille de

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.70% accurate

BAS LES ARMES 1 151 route* On lui donDait vingt -quatre Jhenres pour faire ses prôparatils et me dire adieu.., El j'étais sar le point de devenir mèrel Dans cet aîireiix iDomenl où la mort la frôle de si près, le plus grand soulageaient pour la femme est de sentir aaprès d'elle celui qu'elle aime. Il me faudrait, uioui, demeurer seule, seule avec rhorrible pensée de son départ. C'était le 20 juin, au matin ; tous les détails de cette journée me sont restés proioudément gravés dans la mémoire. Au dehors, la chaleur était étoii liante; les persiennes de ma chambre étaient demeurées closes. Après ane nnit d*insomnie, je m'étais étendue sar ma chaise longue. Sur une petite table, près de moi, se trouvait un vase avec des roses au parfum pénétrait. J'entendais, par la fenêtre ouverte, le liruil lointain des sonneries de la caserne. Je fermais les yeux, dans un état de demi-sommeil plein d'images confuses, mais sans perdre tout à fait le sentiment de la réalité. Une moitié de mon être seulement, celle que Tangoisse élreîgnait, s'était pour un instant complètement assoupie; j oubiiais le danger de la guerre et celui qui me menaçait moi-même; je sentais seulement que je vivais...; j'avais conscience que mon mari bien-aimé allait entrer d'une minute à l'autre; que, me croyant endormie, il arriverait sur la pointe des pieds pour ne pas. m'éveiller. Ët de fait, quelques minutes après, f entendis ouvrir la porte en face de moi; sans soulever, pour ainsi dire, les paupières, je vis qae c'était lui; je n'essayai pas de sortir de jnoA i I I Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.15% accurate

9 152 BAS LES ARMES l engourdissement; j'aurais eraint, en ouvrant les yeux, de voir disparaître la chère vision... j'aimais mieux continuer le rêve qui me le montrait s'approcbaul, s'inclinant pour me baiser au front. Puis il s'agenouilla devant ma chaise longue et demeura ainsi longtemps immobile. Le parfum des roses me pénétrait toujours et la soiiiierie dans le lointain me berçait. . \ — Hartha, dors-tu? Tentendis-je demander tout bas. J'ouvris les yeux. — Qu'y a-l-il, grand Dieu l m'écriai-je. épouvantée, en voyant une profonde tristesse répandue sur son visage . Je compris qu'un malheur était arrivé. Pour toute ré]onse, il appuya sa tête sur mon sein. Je compris... Tordre de départ!... Je lui jetai les bras autour du cou... Nous res-* tâmes ainsi longtemps, sans prononcer une parole. — Quand ? demandai-je enfin. — Demain matin. — 0 mon Dieu... mon Dieu ! — Du courage, Martha I — Non, non, laisse-moi pleurer... mon désespoir est si grand... — Moi aussi, ma bien-aimée, je suis profondément malheureux. Te quitter en un pareil moment !«.. — Frédéric... .Frédéric... c'est Uni... nous ne nous reverrons plus... je vais mourir... Ces dernières vingt -quatre heures ne furent qu'un luiig adieu déchirant. C était la seconde fois que je voyais ainsi partir un mari adoré; mais Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.87% accurate

BAS LES ARMES! 453 cette séparation était beaucoup plus cruelle encore que la première. J'avais considéré, dans le temps, le départ d'Arno comme une nécessité siipérieare devant dominer mes sentiments personoeb. Il ne voyait, lai-même, dans la guerre, qu'une chance de sloire et d'avancement. Il était parti avec enthousiasme et je l'avais vu partir, sinon sans chagrin, da moins sans révolte. J'étais comme subjuguée par son noble orgueil devant raccoiuplissement de ce grand devoir... Je savais, au contraire, que Frédéric ne se soumettait qu'avec horreur à Fœuvre de mort. Je savais qu'il aimait la vie... Je savais qu'il tenait, par--dessus tout, à sa femme, à sa Martha, qui, dans quelques jours, allait devenir mère. Arno. à son départ, était animé de sentiments qu'on ne pouvait que lui envier, tandis que, maintenant, Frédéric et moi nous étions également a plaindre. Oui, notre douleur était profonde, nous ne nous en cachions pas, nous ne cherchions pas à nous trom-^ per mutuellement. Nous ne iaisions pas même d cifort pour dissimuler sous le masque d'un héroïsme ou d'un patriotisme conventionnel, la profond<Mir de notre chagrin. Non, la perspective de tailler et de sabrer les Danois n'offrait à Frédéric aucune compensation à la douleur de me quitter; elle laggravait, au contraire, car tuer et dévaster révolte tout noble cœur. Quant à moi, la pensée d'un grade 'supérieur pour mon bien-aimé n'apportait aucun soulagement à mon désespoir. Dans le cas où cette cruelle absence 'devrait devenir une séparation éternelle, je ne voyais rien ni de noble ni de sacré dans la cause de cette guerre, digne de faire

154 BAS LES AKMËS l contrepoids à ma douleur. Il n'y a pas de plus saint devoir pour les menil)ies erune comiiumaulc que de la défendre lorsqu'elle est lueuacée. Mais pourquoi le serment au drapeau oblige-t-il le soldat à l'attaque? S'il est légitime de risquer la vie des hommes en cas de force majeure^ il est criminel de l'exposer pour servir des ambitions. Pourquoi^ dans le cas actuel, fallait-il que l'armée se j^posât pour soutenir les droits des Augustembourg..* pourquoi?... Adressée à l'Empereur ou au Pape, cette question est en soi entachée de haute trahison ou de blasphème... parce qu'il est impossible à ces puissances d'y donner la moindre réponse... Le régiment devait partir le lendemain à dix heures. Nous ne nous couchâmes pas de la nuit pour ne pas perdre une seule des minutes qui nous restaient à demeurer ensemble. Nous avions encore tant de choses à nous dire... et pourtant nous n'échangeâmes que peu de paroles. Nos larmes et nos baisers étaient nos mots d'amour et de chagrin les plus éloquents!... De temps en temps, une parole d'espérance nous montait aux lèvres : « Si tu reviens... Ce n'est pas impossible... d'autres sont bien revenus de la guerre,.. » Mais mon imagination ne m'offrait, hélas! que l'image du corps de Frédéric gisant sur le champ de bataille^ ou du mien, étendu dans sa Lière, un enfant mort entre les bras. Frédéric partageait ces tristes pressentiments; il n'y avait ni sincérité ni conviction dans son accent quand il disait : « Si je reviens ». — Ne te remarie pas une troisième fois, Martha; Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.98% accurate

BAS LES ARMES I n'efiacepas, par les impressions d'un nouvel ainoar, celles de cette radieuse année... N'est-ce pasqa*elle a été bien belle ? Puis, nous invoquions le souvenir d'une foule de menus détails que nous n'avions pas oubliés depuis notre première entrevue. ^ Et mon enfant... mon pauvre enfiint que je ne presserai jamais sur mon cœur... quel nom portera-t-il ? — Frédéric ou Frédérique. — Non... si c'est une tille, je préfère Mariha ; je veux qu'elle porte le nom que son père aura pro^ nuucé en mourant. — Frédéric!... Frédéric !... pourquoi me parlestu toujours de mourir?... Mais situ reviens?... — Si? me répundait-il. À Taube, mes paupières, alourdies par les larmes, s'appesantirent complètement. Un léger assoupissement nous envahit tous deux. Durant ces cours instants de demi-sommeii, nous demeurâmes enlacés sans perdre la conscience que le moment de la séparation était venu. Soudain, je tressaillis et poussai un gémissement. Frédéric se leva précipitamment. ^Marthal qu'as-tu? serait-ce... mais répondsmoi.,, serait-ce?... Je fis un signe affirmatif. Je ne puis dire si ce fut un cri... une malédiction ou une prière qui s'échappa de ses lèvres. Il se f précipita sur la sonnette. — Le médecin!... la garde!.,, cria-t-il à la femme |-dô chambre accourue en hâte... Puis il se jeta à ; I ■ . ■ I

The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate

4u6 BAS LES ARMES î geiiuux, à côté do moi, et couvrit de baisers ma maiQ pendante. — Ma femme... ma bïcn-aiinée... partir... partir et te laisser ainsi I Je ne pouvais parler; la plus atroce douleur physique me torturait le corps; mais ma souffrance morale était encore plus terrible. La garde et le médecin arrivèrent promptement et se préparèrent à m'assister. Frédéric dut s'occuper de ses derniers préparatifs. Quand ils furent terminés, il rentra dans ma chambre et, s adressant au docteur : — Docteur, n'est-ce pas... vous me le promettez... vous l'en tirerez? Vous me télégraphierez aujourd'hui même à ^"^^^ et à *'^* — et il indiqua les localités par ou son régiment devait passer. Et s'il y avait du dani^iT... Ah! malheureux que je suis!... 6'interrompit-il... De toutes façons, impossible de revenir... — Oui, c est cruel, répondit le médecin... mais soyez sans inquiétude... la patiente est jeune et .robuste... luul sera terminé ce soir et vous recevrez une dépêche complètement satisfaisante. — Eh oui... quoi qu'il arrive, vous m'enverrez toujours de bonnes nouvelles puisqu'il ne servirait à rien de me dire la vérité; mais je veux la savoir; je le veux... entendez-vous, docteur. Donnez-moi votre parole d houjueur de me la dire... quelle qaelle soit... Ce n'est qu'à cette condition que de bonnes nouvelles pourront nie tianquilliser. Docteur, voulez-vous me faire ce serment? Le médecin engagea su j arole d'honneur«
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.01% accurate

BAS LES ARMES! 157 — Oh! mon paavre, pauvre mari! pensai-je. S'il fallait dans quelques heures t'ioiormer que la femme est mourante... tu ne pourrais même songer à revenir lui fermer les yeux... — Frédéric!!... Il fut d'un bood à mes côtés. A ce moment, l'iieure sonna; nous n'avions plus que quelques minutes. Mais nous ae pûmes les coubacer à une dernière étreinte; je fus saisie d'une nouvelle douleur, qui, en guise d'adieux, m'arracha des cris déchirants. — Partez... partez» monsieur, dit le médecieu, une telle excitation peut être dangereuse pour la malade. Un dernier baiser, et il partit précipilammeot, en emportant comme adieux mes gémissements. Dans quelle disposition d'esprit dut-il se mettre en marche? Voici la réponse à cette question donnée le lendemain par la Gazette d'Otmûlz : Hier, le 0* régiment a quitté Olmutz musique en l«^te et bannières déployées : il se rend dans ki péninsule pour y soutenir les droits d'un f>^*^n})Ie-frère, pour s'y couvrir de gloire el y cueillir de tiuuvL-dux. iauuiers. Nos troupes débordaient (renthousiasme... imo martiale allégresse rayonnait dans les yeux de tous nos soldats... Frédéric avait, avant son départ, télégraphié mou état à tante Marie. Lorsqu'elle arriva, quelques heures plus tard, elle me trouva en plein délire. Durant plusieurs semaines je demeurai suspendue entre la vie et la mort. Mon entant n'avait pas vécu ; la douleur morale ' que m'avait causée le 14

The text on this page is estimated to be only 25.47% accurate

158 BAS LES ARMES
Lorsque j'étais mariée, mon mari, m'avait ôté tout ressort et peu s'en fallut que je ne succombasse. Le médecin télégraphia à Frédéric que son enfant était mort et que j'étais moi-même dans le plus grand danger. Quant aux nouvelles qui arrivaient de lui, on ne put me les communiquer : je ne reconnaissais personne ; jour et nuit je délirais... Il me serait impossible d'exprimer nettement les images que la fièvre faisait passer devant mes yeux. Mon accouchement et la guerre se confondaient dans mon imagination. Il me semblait que le chirurgien se servait de fusils et de baionnettes pour me délivrer, et j'éprouvais la sensation très nette de la blessure de ces armes. Je savais mon mari parti ; je croyais le voir, cependant, mais sous les traits d'Arno, tandis que je sentais aussi Frédéric à côté de moi, en costume de malade, caressant la cigogne d'argent posée sur la table. J'attendais à chaque instant l'explosion de la bombe qui devait nous exterminer tous les trois, Arno, Frédéric et moi, afin que pût naître l'enfant qui allait régner sur le Schleswig, le Holstein et le Danemark. Et tout cela me faisait si horriblement, si inutilement souffrir ! Je sentais qu'il devait y avoir quelque part quelqu'un qui pouvait délivrer moi et l'humanité de cet affreux cauchemar... J'étais dévorée du désir de me jeter aux pieds de cet inconnu et de lui crier : Sauve-nous ! au nom de la pitié... au nom de la justice... sauve-nous !... À bas... à bas les armes ! » Ce fut avec ce cri sur les lèvres que je repris connaissance, un matin. J'aperçus, au pied du lit

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.11% accurate

BAS LES ARMES ! 159 kt, mon père et tante Marie* Celle-ci essayait de me calmer : — Oui... oui... mon enfant... calme-toi... à l'usage de toutes les armes. Après ce long oubli de mes facultés mentales» j'éprouvai d'abord une surprise joyeuse à me sentir vivre ; {mis, par un retour anxieux sur moi-même» je me demandai : Mais... qui suis-je? Hélas ! la réponse que je me fis à cette question me donna conscience de ma situation, et tout à coup en une atroce angoisse le plaisir que j'avais d'abord éprouvé à me sentir vivre. J'étais la pauvre Martha Tiliug dont Tenfant était mort et dont le mari était parti pour la guerre... — Y a-t-il? Y a-t-il déjà des lettres... des dépêches? telle fut ma première question. Il y avait de lui tout un petit paquet de lettres et de dépêches, arrivées pendant ma maladie. La plupart n'étaient que des demandes de nouvelles, avec prière de m'informer de mon état chaque jour, chaque heure, si possible. On ne voulut pas tout d'abord m'autoriser à lire ces lettres; on redoutait pour moi un trop fort ébranlement; on m'assura seulement que Frédéric n'était pas blessé. Il pensait que la guerre ne pourrait se prolonger ; l'ennemi ne se maintenait plus que dans Alsace; cette île en notre pouvoir, nos soldats n'auraient plus qu'à rentrer, couverts de gloire. C'est ainsi que mon père essayait de me consoler et de me calmer. Tante Marie me raconta l'histoire de ma maladie. Plusieurs semaines s'étaient écoulées

The text on this page is estimated to be only 27.56% accurate

IGÛ BAS LES ARMES î Ices depuis le «lépart de Frédéric. C'est à la mort de mon eoiaut que s arrêtaient mes souvenirs; quant à Tarrivée de mon père, aux nonvelle^ reçues de Frédéric... aux diverses phases de ma maladie... je n'en avais plus aucune notion. Frédéric avait été consciencieusement tenu an courant de ma situation. Depuis quelques jours, les médecins ayant reprjs espoir, on ne lui adressait plus que d<»s nouvelles rassur.iiites. — Pourvu que lui-même soit encore vivant? dis-je, un jour, avec un profond soapir. — N oliensc pas le Ciel, Marllia ! me dit taute Marie; ce n'est pas pour te réserver à une aussi crut'lle épreuve que le bon Dieu et les saints foui rendue à nos prières. Ton mari, pour lequel je prie avec ardeur, te sera conservé. Je lui ai même envoyé un scapulaire... oui... oui... ne lève pas les épaules, tu avoueras bien que cela ne peut pas, au moins, lui faire de mal; souvent d'ailleurs refficacité de ces talismaiis s est trouvée miraculeusement démontrée. Toi-même tu étais bien bas, lorsque je me suis adressée à ta patronne sainte Marthe. — Et moi, interrompit mon père, qui, très clérical en politique, ne partageait pas en religion les idées de sa soûiij j'ai l'ait venir de Vienne le docteur Brosset, et c'est lui qui t'a sauvée. Le lendemain, sur mes instances, on me permit (le lire la correspondance de Frédéric. Ses lettres n'étaient, pour la plupart, que de courtes demandes de nouvelles et de laconiques renseignements : « Hier, un engagement; je ne suis pas blessé; nous marchons sur*** ; adressez vos dépêches à ***.» Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.05% accurate

BAS LES ARMES! 161 Lfle lettre plus longue portait cette suscriptioa : A remeUre seolement quand tout danger sera écarté. » Ce fut celle que je lus la première. Ma bien-aimée, liras-tu jamais ces lignes ? Les dernières nouvelles que m'a adressées ton médecin disent ; « Forte fièvre, état grave ». « Grave ! » Peut-être trose-t-il pas dire : « désespéiv ». Si jamais tu Jis "'PS mois, lu buuias toul c»' que j'ai souiïert cm me «Ci l é>eiitant ma temme adorée, mourante, m appeiaut, me tendant les .bras... N'avoir pu même, eu nous quittant, nous dire un adieu complet!... et cet eofant dont la pensée m*étalt une si douce joie!... Moi-mOme, peut-être demain, frappé d^une balle. Si je savais que tu n'es plus, combien je la bénirais cette l>all< !..., mais, si tu pouvais être sauvée, combien je redou ferais alors la mort !... La sérénité dans la mort rst iicompatible avec le bonheur! Si tu revenais à la et que la mienne fût épargnée, que de trésors de bonheur nous seraient encore réservés ! Avec quelle effusion nous jouirions de Tavenir, si Tavenir restait ouvert devant nous ! Nous allons, aujourd'iiui, ()Our la première fois, lious battre. .Ius(|u'ici nous n'avons marché qu'en pays conquis, abandonné par les Danois : d(;s villa^^es "n^ncore fumants, des moissons piétinées; des armes, des sacs épars sur le sol... des mares de sang, des cadavres de^ chevaux, d'immenses fosses od les morts oat été entassés... voilà l'image des contrées que nous parcourons pour incendier à notre tour de nouveaux viUages, fouler do nouvelles moissons... Cest justement ce que nous venons de luire pour nous rendre maîtres d'une position. J'ai sous les yeux un village en flammes; les habitants Tavaient heureusement a]}andonné; un seul cheval avait été oublié dans une écurie. En Tentendant piaffer et hurler, j*ai fait une chose qui ne me vaudra certainement pas la ciûix ; au lieu de chercher ù tuer quelques Danois de 14.

The text on this page is estimated to be only 23.96% accurate

162' BAS LES ARMES 1 * plus, je me suis précipité vers l'écurie pour délivrer le pauvre animal, mais la crèche était en feu, la paille brûlait sous ses pieds, sa crinière flambait. Je lui ai . loî^^^ dix balles de revolver dans la (rte; il est tombé, dt'iivié des horribles souffrances de la mort par le feu. Puis je suis retourné au combat, et j'ai plongé dans cette atmosphère de poudre et du sang, dans le tumulte assourdissant des détonations, et de toutes les cris furieux de la mêlée. Presque tous mes camarades étaient foudroyés par la fureur de la lutte ; seul je gardais un malheureux sang,-froid. Aucune haine ne m'animait contre les Danois.](\ ne pouvais songer qu'à toi : je te voyais étendue sur ton lit mortuaire et j'appelais de tous mes vœux une bienheureuse baïe qui... Puis tout à coup une lueur d'espérance me traversait l'esprit.. Mais..* si elle était sauvée!... Le carnage a duré plus de deux heures ; nous sommes restés maîtres du champ de bataille: l'ennemi, battu, a pris la fuite, mais nous ne l'avons pas poursuivi. A quelques centaines de mètres du lieu de bataille se trouve, à l'abri de l'incendie, une maison isolée, avec de vastes pièces et des écuries : nous y avons transporté nos blessés et nous devons y dormir cette nuit. Demain, à Taube, commencera l'inhumation des morts. Il va sans dire que l'on enterrera quelques vivants avec, car, rien ne résiste à la rigidité des cadavres (Jn(^ comme les crânes qui accompagnent certaines blessures. Il va falloir abandonner aussi quelques camarades tombés trop loin ou ensevelis sous les débris des maisons écroulées. Ils pourront se décomposer à Taube, s'ils sont morts; agoniser lentement ou mourir de faim, s'ils sont blessés. Quant à nous, hurrah ! nous allons continuer notre glorieuse campagne... Le premier choc amène *MH'ra]>rol)al)lement une bataille sanglante ; la rencontre de deux corps d'armée considérables. Les morts se compteront, sans doute, par dizaine de mille, car, si le canon est de la partie^ les premiers rangs des deux côtés seront rapidement balayés. Il faut éviter

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.49% accurate

BAS LES ARMES 1 163 que le canon est une belle invention, mais combien inférieur à Tengifi qui détruirait une armée d'un ^tiul coup! Ce serait la fin des guerres. Si, par un procédé queJ conque, ou arrivait à munir lrs adversaires d'une puissance illimiLée de destruction, il deviendrait alors impossible de régler par la force une question de droit. Je t'écris tout cela, parce que j'ai soif de vérité et de franchise, parce que je déteste les mensonges de convention et, qu'à cette heure où la mort nous menace tous deux, j'éprouve un besoin impérieux de parler à cœur ouvert. Avant de devenir la victime de la guerre, je veux dire toute la haine que je lui porte. Si tous ceux qui pensent comme moi osaient le proclamer, quelle retentissante protestation s'élèverait un jour! Tous ces hurrahs qui accompagnent maintenant le bruit du canon seraient dominés par ce nouveau cri de ralliement des hommes altérés d'humanité : « Guerre à la guerre ! » « 4 h. 1/2 du matin. — Quand j'eus fini de t'écrire, hier soir, ce qui précède, je m'allongeai sur un sac de paille; j'y ai dormi deux ou trois heures; j'ajoute quelques mots encore avant de mettre ceci à la poste. Les troupes sont d'jà à pied et nous allons partir. Pauvres humains ! si peu de repos après leur dîner et sanglante Leste; ^ne d'hier! Je viens de terminer la lettre de ramblance que nous laissons ici. J'aurais voulu rendre à quelques-uns de ces pauvres blessés le même service qu'au cheval de Tincendie, c'est-à-dire leur loger une balle dans la tête. La mort, seule peut les soulager, mais elle est toujours lente à venir quand on l'appelle en désespéré! Mon cheval est sellé; il me faut fermer cette lettre. Àdieu, Marthal... adieu... si tu vis encore. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.01% accurate

164 BAS LES ARMES * * Heureusement, dans le paquet il y avait des nouvelles plus fraîches. Après la bataille annoncée, Frédéric m'avait écrit : — [Nous soniiiK-s vain.iu(Mirs et jt; suis sain et sauf. Voilà (if u\ iMiiiiies nouvelles : la première pour ton la secoudc [)our toi. Mais combien d'aulreâ, hélas 1 ne peuvent se réjouir avec nous! Daus une autre lettre, Frédéric parlait de sou - cousin de Tessow : — Fiiiure-Lui ma surjirise, loiMjue je vis passer, à la tête d'un détaclieuient, (iollfi ied, le fils de tante Éornélie. Il est plein d'ardeur et d'enthousiasme. Faisant partie du même campement, je le lis appeler sous ma tente. — C'est vraiment beau, cousin, me di(*^il en m*abordant, de nous battre côte à côte pour cette noble cause, (juelle chance pour moi que cette puerre ait précisément éclaté Tannée même où j'ai été noiinaé lieutenant ! J'espère gagner la croix. — Et ma tante? demaudai-je, comment a-t-elle pris ton départ ? — Gomme toutes les mèr^s : avec des larmes qu'elle essayait de dissimuler pour ne pas m'attendrir. Son chagrin n'était cependant pas sans un certain orgueil et uu l a point empêchée de nraccompagner de ses Lénédicf ions. — Quelle impression as-tu ressentie, lorsque tu t'es vu, pour la première fois, dans la mêlée? — Oh! enivrante... sublime! j — Inutile de feindre, mon garçon; ce n^est pas ici un supérieur qui interroge Tofficier, mais Fami qui s'adresse à l'ami. — Je ne ptub que te répéter: enivrante!... sublime!... horrible aussi... mais c'est si grandiose! Avoir conscience que Ton accomplit la plus grand

des Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.67% accurate

BAS LES ÂMES ! 165 devoirs envers le souverain et la patrie!
Sentir la mort, ce spectre si redouté d'ordinaire,., roder ainsi Autour de
vous... cela vous met dans un état si nouveau... si épique que Ton croit voir
planer au-dessus de soi la muse de l'histoire. Elle communique à votre épée
une force invincible. J'éprouve une telle fureur contre ces insolents Danois
qui veulent fouler aux pieds les droits de la nation allemande, à cause que je
puis me tendre d'une joie féroce à satisfaire ma haine. Quelle chose
singulière est . mystérieuse de pouvoir, de « devoir » ainsi, en risquant sa
propre vie, tuer et massacrer, sans être pour cela un assassin ! * Gottfried
continua longtemps à extravaguer ainsi ^ je n'essayai pas de l'arrêter. J'avais
moi-même, à ma première bataille, éprouvé les mêmes impressions. — «
Épique >^ oui, il a trouvé le mot juste. Sur les champs de bataille, le bruit
du canon, le bruit illement des épées, les cris des combattants font vibrer
chez le soldat le souvenir de ces récits homériques par lesquels dans sa
jeunesse on a cherché à éveiller en lui les instincts guerriers. L'étrangeté,
l'incompréhensible extra-légalité de la situation donne la sensation • l'un
autre monde, d'un monde infernal plein d'esprits malfaisants. Chez moi, ce
vertige n'a été » (un passager. J'ai bien vite reconnu l'effroi loin d'être un
sentiment supra-humain, cet enivrement belliqueux est un sentiment
inférieur*. C'est un simple réveil, de la bestialité. Seul, celui qui est capable
de s'enivrer jusqu'à la joie sauvage du meurtre, jusqu'à fendre le crâne d'un
ennemi désarmé, ressent la « volupté du combat » : mais il tombe au niveau
du tigre. Gottfried est ravi de nous voir combattre pour une juste cause
». Toute cause est juste dans une proclamation aux troupes. — Autrichiens
et Prussiens, m'a-t-il dit, nous formons un seul peuple de frères. La guerre
de Trente ans et celle de Sept ans l'ont bien prouvé. Il a poursuivi : — Unis
et solidaires, nous sommes invincibles. — Et s'il éclatait,

The text on this page is estimated to be only 19.20% accurate

166 BAS LES ÂRMËSI demain, nne gnerre entre la Prusse et rAutrichet.. qa*ea penserais-tu, mon garçon? — La chose est inadmissible, maintenant que le saug des deuxna^ tious a coulé pour la même cause... — Inadmissible! Eu pcjlitique, jjjarde-toi, mou cher aini, de ces expressions. Daus le doinaiiK^ de l'histoire, les alliauces et les haines des peuples sont comme, les éphémères dans Tordj-e des prganismes vivants. Si je Véoris tout ceci, ce n^est pas que je ie croie digne d*intéresser ma pauvre malade» mais j'ai le pressentiment que îe ne reviendrai pas de cette campagne, et Je ue veux pas que mes idées sur la •,iierre dps(*endent avec moi dans ma tombe. Il peut tjuo d'autres que toi lisent cette lettre; je désire qu'ils y trouvent ma pensée. Il ne faut pas taire et cacher les opinions auxquelles sont arrivés, même dans Tarmée, quelques esprits réfléchis et humanitaires. « J'ai osé », telle était la devise d'Ulrich de Hiitteu. « Je Tai dit » : c'est avec celte satisiactioQ de conscience que je veux quitter la vie. La dernière de ces lettres, expédiée depuis cinq jours, était arrivée depuis quarante-huit heures. Que de choses terribles peuvent arriver pendant cinq jours de guerre î J'étais dévorée d inquiétude. Pourquoi n'avais-je rien reçu ces deux derniers jours ? Oli! cette attente d'une lettre ou d'une dépêche! Jamais malade brûlant de fièvre n'a soupiré plus ardemment après un peu d'eau pour étancher sa soif. J'étais sauvée; il lui était réservé la grande joie de me retrouver si... Âh! ce malheureux « si» qui compromettait tout mon espoir! Mon père dut repartir ; de pressantes affaires ie rappelaient à Grûmitz; il était tout à fait rassuré sur mon compte. Je devais, dès que j'aurais suflisamment repris mes forces, aller le rejoindre avec Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.56% accurate

BArS LES ARMES I 167 Rodolphe. Tante Marie ne voulut pas me quitter et préféra ne rentrer à Grûmitz qu'avec moi. Nous ne savions absolument plus où se trouvait le ré:iment de Frédéric. Impossible de lui adresser Que dépêche, et j'aurais voulu lui télégraphier à chaque heure. — Si tu te tourmentes ainsi, grommela mon |»èr0 en partant, tu n'éviteras pas une rechute... Deux jours sans nouvelles?... la belle affaire!... Il n'y a pas de quoi se mettre martel eu lête. Un campa^e, on n'a pas sans cesse sous la main un bureau de poste ou de télégr.tphe, et on n'a pas tous les jours le temps d'écrire. La poste militaire ne fonctionne pas non plus régulièrement. On peut fort bien demeurer quinze jour^s sans nouvelles sans inquiétude. Quand j'étais moi-même en campagne, j'étais souvent pins longtemps sans écrire»^ à la maison, et Ton ne songeait pas à s en inquiéter comme toi. — Mais qu'en sais-tu, mon père? Je suis sûre, au contraire, que les tiens ont tremblé pour toi. N'estce pas, tante ? — Nous avions en Dieu plus de conliance que toi, mon enfant; nous savions que ton père nous re-< viendrait, si telle èlail lu volonté du Tuul-Puissant. . — Et si je n'étais pas revenu ? Vous aviez toutes assez de patriousme pour comprendre que la vie A m soldat n'est rien, en comparaison de la grandeur «le la cause pour laquelle il nirurt. Tu manques de patriotisme, ma lille... mais, pour le moment, je 06 veux pas discuter, yessentiei est que tu te réta

The text on this page is estimated to be only 27.74% accurate

168 BAS LES ÂRMfiSI blisses et te conserves à ton petit Rodolphe pour eo faire, un jour, un vaillant défenseur de la pairie. * » Je ne me rétablis pas aussi vite qu'on lavail espéré : Tabsence prolongée de nouvelles empêcha la disparition complète de la fièvre* Mes nuits étaient agitées de cauchemars elfrayants; pendant le jour, de sombres visions me hantaient. Après une nuit parliculirreiiient troublée par d'horribles cauchemars, une rechute se déclara qui mit, de nouveau, mes jours en danger. Pauvre tante Marie I 8a tâche était rude. Elle cherchuil à me consoler; mais ses arguments, surtout son éternelle « prédestination », avaient le don de m'exaspérer. Au lieu de la laisser tranquillement prêcher, je ripostais par de violentes réfutations, par des récriminations passionnées coultre le sort, par l aiiirmation répétée que sa prédestination n'était qu'une absurdité. Ma bonne tante s'en sentait personnellement blessée, mais elle tremblait surtout pour mon àme rebelle, qui, d'un moment à Tautre, pouvait être appelée à comparaître devant sou juge. Une seule chose, parfois, me calmait un instant : la présence de mon petit Rodolphe. Mais il a ai mail pas à demeurer dans cette triste cbaijdrade malade dont les rideaux étaient toujours baissés; il éprouvait une sorte de malaise à la vue de cette maman, jadis si gaie, qu'il voyait maintenant, toujours uiiyuzcd by Google

The text on this page is estimated to be only 28.55% accurate

BAS LES ARMES! 169 ilôtée, les yeux gonflés de larmes, si pâle, si amaigrie. Il en devenait lui-même tout triste et, pour lui épargner cette impression pénible, je ne te retenais jamais longtemps près de moi. Mon père écrivait souvent pour s'informer de mon état et me donner des nouvelles. Il avait écrit au colonel de Frédéric et à plusieurs autres autorités militaires sans recevoir de réponses. Quand une liste de morts paraissait, il m'envoyait une dépêche ainsi conçue : » Le nom de Frédéric n'y figure pas ». — Pourvu que vous ne me humiliez pas, dis-je, un jour, à tante Marie. Vous savez peut-être sa mort depuis longtemps, et vous me la cachez... — Je te jure que non! — Sur ta foi?... sur ton âme? — Sur mon âme ! Ce serment me lit un bien infini ; je me raccrochai de toutes mes forces à l'espérance; j'attendais à chaque instant l'arrivée d'une lettre ou d'une dépêche. Au moindre bruit dans la pièce voisine, je me figurais que c'était le courrier. Je n'éprouvai quelque soulagement qu'en apprenant le nouvel armistice, précurseur certain, cette fois, de la paix. Le lendemain du jour où nous parvint cette bonne nouvelle, j'essayai, pour la première fois, de me lever. — La paix!... quelle douce et si bienfaisante surprise! Mais peut-être vient-elle trop tard pour moi? Je me sentis cependant pénétrée d'un calme infini... Je n'aurais plus, du moins, cessé la vision des scènes de carnage auxquelles Frédéric se trouvait mêlé...

The text on this page is estimated to be only 23.59% accurate

t 170 BAS LES AIUIES I — Grâce à Dieu, te voilà presque guérie, me dit un jour tante Marie, en m'aidant à m'allonger sur une chaise longue, devant la fenêtre ouverte. Nous pourrions bientôt partir pour Gümüls. — Dès que j'en aurai la force*, j'irai à Alaen. — A Alsen ! Quelle idée, mon enfant ! — Je veux retrouver l'endroit où Frédéric est tombé blessé ou... Je ne pus achever. — Veux-tu que j'appelle Kodolphe? me demanda tante, sachant que sa présence était encore le meilleur moyen d'écarter, pour un instant, mes sombres pensées. — Non. pas maintenant... je préfère être seule; je te serais obligée (*j'oblige tante, si tu voulais toi-même te tenir dans la pièce voisine... je suis si fatiguée... il me semble que je pourrais dormir... — Bien, mon enfant... voilà la sonnette... si tu as besoin de quelque chose, ça sera là tout de suite. — Le facteur est-il déjà passé? — Non, pas encore. — S'il vient, réveille-moi. Je m'écroulai et refermai les yeux: tante s'éloigna sur la pointe des pieds. Tous les gens de la maison s'étaient habitués, durant ma maladie, à marcher sans bruit. Je n'avais pas l'intention de dormir, je ne voulais que rester seule avec mes pensées. Je me trouvais dans la morne chambre, sur la même chaise longue que la veille du départ de Frédéric. Comme ce jour-là, la chaleur était accablante ; il y avait un vase de roses sur le guéridon et Ton entendait au loin les sonneries de Texercice. Il m'était aisé de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.87% accurate

BAS LES ARMES ! Ht Q6 replacer dans le même état d'âme que ce jour-^{*}là. Si je pou^v ais seuiement m'assoupir et rêver, comme je cros rêver alors, que la porte s'ouvrait[^] qae mo& mari tant aimé s'approchait de moi... Les roses exhalaient toujours leur parfum péné^{*} irant... Le son des trompettes ribrait dans le lointain. Je perdis, peu à peu, dans un demi-sommeil, ia notion exacte du présent[^] et crus revivre cette henre du passé... Je m'absorbai dans la seule penijêeque la porte allait s'ouvrir, que Frédéric allait entrer. Pour l'apercevoir, il me fallait aussi rêver que j'avais les yeux entr ouverts. Dans l'état de somnolence où je me trouvais, Teilort me lut pénible; je parvins pendant à soulever imperceptiblement mes paupières, et, sur le seuil de la porte, j'aperçus, en effet, mon Frédéric. mon mari bien-aimé... J'éclatai en sanglots... ce n'était, hélas! qu'une hallucination... L'éclair de bonheur qui en avait jailli ne me rendait que plus douloureuse la terrible réalité. — 0 mon Frédéric!... cher époux perdu !... — Mariiii! ma bien-aimée! • Hais quoi?... C'était bien réellement une voix... la sienne ! C'étaient bien réellement ses bras qui nvétreiguaieni. iSon, je ne rêvais pas... Alun Frédéric me pressait sur son cœur I ■ * A l'heure du départ, notre douleur s'était traduite par des baisers et des larmes, il en lut de

The text on this page is estimated to be only 29.98% accurate

112 BAS LES ARMES ! | même de notre bonheur au retour. Tremblant^t d'émotion, riant et pleurant tour à tour, je serrai^a dans mes bras cet être si cher, que j'avais cru perdre ; j'en couvrais de baisers ses mains, sa tête, son front. A mon premier cri de joie, tante Marie était accourue; elle ne s'attendait pas plus que moi au retour de Frédéric. — Jésus! Marie! Joseph! s'écria-t-elle en se laissant tomber dans un fauteuil. Les premières effusions passées, nous songeâmes à nous questionner réciproquement. Frédéric nous raconta qu'ayant été blessé, il avait dû, pendant que son régiment marchait, demeurer alité chez un paysan. Bien que sans gravité, sa blessure avait provoqué une fièvre ardente. Lorsqu'il s'était senti rétabli, Tarmistice était guéri et la guerre très probablement terminée, il n'en ne l'empêchait de rentrer. Il s'était mis en route, et avait voyagé jour et nuit pour arriver le plus vite possible. Il ignorait si je vivais encore, si j'étais hors de danger. Il n'avait pas cherché à le savoir, préférant conserver, jusqu'au dernier moment, l'espoir ! de me retrouver... Et cet espoir n'avait pas été déçu... Il l'avait retrouvée, sa bien-aimée chérie et heureuse... heureuse au delà de toute expression... ! Nous nous rendîmes bientôt chez mon père. Frédéric avait obtenu un assez long congé de convalescence. Le médecin lui ayant ordonné le repos et une cure d'air, il ne pouvait être mieux qu'à Grûnitz. " | Nous y passâmes une délicieuse fin d'été. Ce fut l'

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.87% accurate

BAS LES ARMES! 113 an des plus beaux moments de ma vie. Quand je me rappelais les auguisses dont j'étais dévorée avant le retour de Frédéric, quand je songeais aux halûci lia lions de mes nuits me le montrant mourant, au iond d'un fossé, dans. les tortures d une horrible agonie, et que je le voyais, maintenant, à mes côtés, illuminant ma vie de sa chère présence, mon cœur débordait d'allégresse. Je sentais mon amour grandi, centuplé. Après m*èlre crue lumbée dans la plus uoire misère, je me voyais riche de trésors de joie. Toute la laiiiille était réunie à Giuinilz. Mnn irère Otto y passait ses vacances avec nous. 11 avait actuellement quinze ans, et devait encore rester trois années à rAcadémie militaire de YiemieNeustadt. C'était un charmant garçon, la joie, et Torgueil de notre père. Rosa, Lilli et lui remplissaient toute la maison de gaieté. Le cousin Conrad, dont le régiment était en garnison dans les environs de Griiniitz, venait à cheval, le plus souTont qu'il pouvait, et prenait part aux ébats de nos jeunes gens. Les vieux, c'est-à-dire tante Marie, mou père tt quelques-uns de ^jcs anciens camarades, en visite au château, formaient un petit cercle à part. Ils jouaient beaucoup aux cartes, taisaient de fréquentes promenades dans le parc, de longues séances à table et politiquaient à perte de vue. Frédéric et moi pouvions ainsi vivre relativement à Técart. Ou nous considérait comme dans une nouvelle phase de la lune de miel. Nous preierions, en effet, le lûte-à-tête, nuu puur roucouler comme on le supposait, — nous n'étions plus 9.

The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate

174 * BAS LES ARMES I pour cela d'assez jeunes mariés, —
i(pais parce qu'd notre plus grande satisfaction était de nous trouva^rer
eiir[^]omble. Après la dure épreuve que nous renions de traverser il nous eût
été impossible de nous associer aux naïfs ébats de la jeunesse, encore moins
Je sympathiser av[^]M- les idées et les occupa^tions des personnes âgées.
Nous passions bien des heures dans la bibliothèque, et, le soir, lorsque les
parties étaient en train, nous préférions nous retirer dans notre appartement
pour y retrouver, autour de notre table à thé, nos chères conversations
intimes. Nous avions toujours une foule de choses à nous dire. Nous
aimions surtout à nous redire les angoisses de notre séparation, ce qui
ravivait la joie de nous voir de nouveau réunis. Je me faisais raconter en détail
les souffrances et les dangers de Frédéric, ainsi que les terribles souvenirs
qu'il avait rapportés des ambulances et des champs de bataille. J'aimais son
accent de colère et de douleur en parlant de ces choses. Il me semblait, à
son récit, entrevoir Taube de cette humanité ennoblie qui, petit à petit,
vaincra l'antique barbarie. Mon père et Otto demandaient souvent à
Frédéric de leur raconter quelque épisode de la campagne. Il se contentait
alors de narrer les mouvements stratégiques des troupes, le résultat des
engagements, le nom des villages pris et défendus. Il racontait quelque
scène de campement, quelque propos tenu par un général ou tout autre
détail de ce genre. Son auditoire était ravi : mon père écoutait avec
satisfaction, Otto avec ravissement, et les vieux généraux avec la gravité de
gens expérimentés. Moi

The text on this page is estimated to be only 26.21% accurate

BAS i£S AUM£â 1 175 seule je ne prenais aucun plaisir à ces récits. J'adressai même, un jour, à Frédéric le reproche <le uiMjnjuer, dans ces circonstances, de boiuié foi, de sincérité».. — Manquer de sincérité!... n'avoir pas le courage de mon opinion! non, ma chérie... tu te trompes; c'est une affaire de simple convenance. As-tu jamais parlé à personne de notre lête-à-tête en wagon, au début de notre voyage de noces? de notre première nuit à Prague? As-tu jamais raconté les sentiments, les émotions de cette période enchanteresse! — Certes, non! ce sont des choses que toutes les femmes taisent, \ , — £h bien, vpris-tu, il est des choses que les hommes taisent aussi. Vous ne parlez pas de vos ivresses d'amour, nous cachons nos impressions de guerre. En divulguant ces sensations si intimes, vous olVenseriez votre pudeur; nous, nous portelions atteinte à notre courage. Aucune femme, vrai* ment femme, ne dira les délices de sa lune de miel; aucun homme, vraiment homme, ne racontera les défaillances de son courage sur son premier champ de bataille... Comtiient oserais-tu avouer ce manque de chasteté et moi ce manque de bravoure? — As-tu vraiment défailli? as-tu tremblé? Tu peux me le dire à moi. Je ne te cache pas les ravissements que m'a fait éprouver ton amour. — J'ai éprouvé la terreur de la mort qu'éprouve tout soldat. Par les phrases ronflantes, par les récils épiques dont on nourrit la jeunesse, ou ne lui

The text on this page is estimated to be only 27.04% accurate

no BAS LES ARMES 1 comuxunîquo qu'un eitiiousiasme factice et ma- i mentanè. Chez les brutes, le plaisir de tuer et de déti'uiie peut, parfois, remporter sur la craiutede la morl; ciiez les vaillants, l orgueil peut refouler ' la manifestation extérieure de la peur ; mais la : plupart gémissseul et se désespèrent suas fausse * honte. Combien ai-je vu de regards épouvantés, j de visaires coniractés par la peur! Que de malédic- , tioiis !... que de vaines prières ! — Et tout cela te faisait mal, à toi, si bon, si doux, si humain ! — Horriblement mal; mal à en crier, Martha; mais moiis cependant que je Feusse pensé, car, ' Join d aviver la pilié, la vue de plusieurs centaines de souffrances semblables Témousse. En tous cas, si Ton ne peut s'élever au-dessus d'un certain degré de commisération, on peut, au moins, évaluer rénorme somme de souffrance que Ton a devant soi. ' — Tu le peux, toi; quelques autres aussi, mais la majorité des hommes ne supporte pas... ne pense pas... — ÎNe pen^ie pas!... répéta-t-il. Voilà bien la <!ause de tous les maux... Le grand nombre ne ; pense pas... I J'avais flni par décider mon mari à quitter le service. Après sa campagne, il était à Tabri de ' • tout soupçon. La paix une fois signée — et les préliminaires étaient fort avancés — on pouvait espérer qu'elle se maintiendrait pendant de lonDigrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.31% accurate

UAS LES AUMES ! gues années. Dans les circonstances actuelles, la retraite de Frédéric était pariaitenieot honorable. Il lui en coûtait cependant de renoncer à sa position et à suu traiteinenl. u Ne plus rieu laire. » — « Ne plus rien être. » — « Ne plus rien posséder », m'objeclaît-il encore; mais son amour l'emporta sur son orgueil, et il liait par céder à mes instances. Je lui affirmai qu'il me serait impossible de supporter une secdinle fois les angoisses que je venais de traverser, et lui-même souhaitait vivement de nous épargner à tous deux, dans Tavenir^ une pareille épreuve. Le sentiment qui, avant notre mariage, l'avait fait reculer devant l'idée de vivre de la fortune de sa femme, n'avait plus de raison d'être aujourd'hui. Nous nous sentions tellement unis qu'une distinction du tien et du mien n'était plus possible entre nous. Di'phis. cette dernière campagne avait beaucoup accru son aversion contre les obligations meurtrières de la guerre. Sa retraite était non seulement une concession iaite à notre bonheur domestique, mais un tribut payé à ses propres convictions. Il me promit de donner sa démission en automae, lorsque la paix serait ûétinitivement conclue. Nous fuiiiiuns le projet d'acheter, avec les fonds que j avais dans la maison Schmitt et hls, une propriété que Frédéric administrerait. Des trois questions qui le préoccupaient : u Jse rien faire, no rien être, ne rien posséder », la première se trouvait ainsi résolue; je le rassurai, quant aux deux autres : être unoiticier en retraite et surtout être un homme heureiix, n'est-ce point assez? Kt quant

The text on this page is estimated to be only 22.52% accurate

OAS LES ARMES i à ne rien posséder: « Ne nous as*iu jms, lui disais-je en Tembrassant, moi, Rudi, et ceux qui poomiit eoeore venir ? » Pour toute réponse, il me serrait tendrement dans ses bras. Nous ne voulûmes pas confier encore nos projets à mon père ni aux autres membres de h famille. On n'eût pas manqué de nous faire des objtîcliuus, de nous donner des conseils, de noua blâmer probablement, ce qui n'eût rien changiéy d'ailleurs, à noire idée. Le moment venu, nous saurions, bien dominer la critique. L opinion d'au'trui n'a pas de prise sur deux esprits unis dans une même voluiité. Rodolphe, qui avait maintenant sept ans, com* mençait à lire et à écrire; j'étais sa seule institutrice. Je n'aurais pas voulû laisser à sa gouvernante le soin de suivre le développement de cette jeune âme et de l'initier aux premières surprises de la science. L'enfant nous accompagnait souvent dans nos promenades; nous ne nous lassions pas de répondre aux questions que lui suggérait sa curiosité. S'il nous en posait d'embarrassantes> auxquelles le savoir humain n'a pas encore répondu, nous lui disions Iranchement ; u Cela, Rudi, personne ne le sait. » Souvent, il ne se contentait pas de cette réponse, et alhiit s adresser à tante Marie, à son ^rand-père ou a sa gouvernautd. Il obtenait toujours, de ce côté, les affirmatioos les plus catégoriques, et, s'en revenant tiiuinpiiiiiii' vers nous : — Vous ne savez pas Tâge de la lune? Moi, je lesaisi Elle a six mille ans.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.36% accurate

BAS LES ARMES! 179 Noos échangions silencieosemeai, Frédéric et moi, an regard qai contenait tout un mondp de réflexions et de doléances pédagogiques. Les jeux de soldat auxquels mon père et Otto initiaient l'enfant m'étaient particulièrement péaibles* La notion « d'ennemi » et celle de « tailler ^n pièces » lui farent inculquées, je ne sais corn* ment. Nous le vîmes, un jour, une cravache à la main, frapper sans pitié deux jeunes chiens gémissant sous ses coups. « Celui-ci est un méchant Italien, disait-il, et celui-là un insoieut iJaniàs. » — Et toi, un Autrichien sans cœur, lui dit sévè^ rement Frédéric, en lui arrachant la cravache des mains, et en lui administrant quelques coups sur. Vépaule. L'Italien et le Danois détalèrent promptement, et ce fut à l'Autrichien de gémir. — M'en veui-tu, Martha, d'avoir frappé ton ûls? Je n'apprécie pas l'nsage de la verge, mais je ne pois supporter la cruauté envers les bêtes. — Je t'approuve complètement. — Alors, ce n est que les hommes que l on peut frapper? répliqua Tenfant, au milieu de ses sanglots. — Cerles non, encore moins ! — Mais toi... tu as bien tapé sur les Italiens et sur les Danois? — C'étaient des ennemis. — Alors on peut faire du mal à ses ennemis ? — Et quand je songe, me dit tout bas Frédéric, qu'aujourd'hui... demain... le curé lui dira qu'il faut aimer ses ennemis î Oh! logique ! Puis, s adressant de nouveau à Rodolphe :

The text on this page is estimated to be only 26.43% accurate

180 BAS LES xIRMES! I — Ce n'est pas pour leur faire du mal qu'HI nous est permis de frapper nos ennemis, mais seulement pour nous défendre, quand ils nous attaquent* — Et pourquoi nous attaquent-ils? — Parce qu'ils... parce que nous... iNon, non, s'interrompt Frédéric. Je ne pourrai sortir de ce cercle vicieux. Ya jouer, Rudi; nous le pardonnons, mais n'y reviens plus. Il me sembla que Conrad faisait des progrès dans le cœur de Lili. L'idée de ce luiage me souriait beaucoup. C'était avec plaisir que je remarquais la joie qu'exprimait toujours la physionomie de Lili, lorsqu'elle distinguait, au loin, le trot du cheval de . Conrad, et sa véritable tristesse à son départ. Il ne lui faisait plus ostensiblement la cour, ne lui plus de son amour, mais n'en avait pas moins établi un siège en bonne règle. Il me dit un jour : — Il y a plusieurs manières de s'emparer d'une forteresse : Tassant, la famine, etc., etc., il est aussi bien des moyens d'amener un cœur de ieuiue à capituler. Un des plus efficaces est certainement rhabitude. Lili se laissera gagner par ma constance, par ma persévérance. Il faut que mon absence laisse un vide dans son existence. J'espère qu'il arrivera un moment où elle ne pourra plus se passer de moi* — Et combien de fois sept ans comptes-tu servir ainsi pour obtenir la femme de ton choix? — J'attendrai jusqu'à ce qu'elle m'accepte. — Jet-admire; il n'y a donc pas pour toi d'autres femmes au monde que Lili?

The text on this page is estimated to be only 29.81% accurate

BAS LES ARMES! 181 — Non ! Je me suis fourré LiUi en tête. Il y a jusque dans le dessin de sa bouche, jusque dans sa démarche, jusque dans son langage, quelque chose que je ne retrouve chez aucune autre.,. Toi, par exemple, Martha, tu es dix fois plus joUe, lu as infiniment plus d'esprit... — Merci ! — Mais je ne te voudrais pas pour lemme. — Merci ! encore. — Précisément parce que tu as Tesprit trop sérieux..* Tu me regarderais de haut en bas : mon sabre, mes éperons, Tétoile de mon collet ne l en imposent pas du tout. Lilli, au contraire, respecte tout cela ; elle adore le militaire, tandis que toi... — Je me suis cependant mariée deux fois dans Tarmée, Inteirompis-je en riant. * Pendant les repas, mon père et ses amis donnaient le ton de la conversation. On jiaillait surtout politique, c'était le sujet préféré de tous ces vieux messieurs. Les négociations actuelles en vue le la paix servaient tout naturellement de thème. Par politesse et par une délicate condescendance pour ma faible intelligence de femme, il arrivait, parfois, à un des vieux généraux de dire : — Tout ceci ne doit guère intéresser la baronne Marlha; nous ferions mieux de n'aborJer ces sujets qu entre nousj n est-ce pas, charmante baronne? 16

The text on this page is estimated to be only 29.14% accurate

182 . BAS LES ARMES! Je protestais et insistais, au contraire, pour que la coDveibatiou iût poursuivie. Je preiiiais un très grand intérêt aux événements du monde politique et iiiililaire. Je désiiais vivement coimaître la solution de cette question du Schleswig-Uolsteia, dont j'avais^ à Toceasion de la guerre, si laboriensement étudié l'origine et le développement. Je ne mettais pas en doute qu'après nos derniers saccès, le sort dos duchés en litige ne fût enfin décith cependant, jusqu'ici, je ne prévoyais pas dans quel sens. Le duc d'Augustenbourg , ce fameux duc d'Augustenliourg dont les droits, établis de si longue date» avaient provoqué la guerre, allait évidemment être réintégré dans ses possessions. Poiut du tout : un nouveau prétendant entraît ea «cène. Comme si ce n'était pas assez des Glücks-'j bourg, des Augustenbourg, des Gottorp et do toutes les branches plus ou moins directes ou collatérales ; dont j'avais tant de peine à retenir les noms, voici | que la Russie opposait un membre de la famille des Oldenbourg au duc d' Augustenbourg. Le résultat de la guerre était que, jusqu'ici, les duchés ih» resteraient ni à un Augustenbourg, ni à un Glucksbourg ni à aucun « — bourg », mais bien aux alliés victorieux. Voici ce que j'appris au sujet des négociations : 1^ Le Danemark cède les duchés à la Prusse et à TAutriche. J'approuvai cette clause, certaine que les alliés s'empresseraient de reinettro à qui de droit ce petit pays, qu'ils n avaient jamais eu Tintention de conquérir pour leur propre compte. Digrtized by Google

BAS LES ARMES 1 183 2^ Les frontières seront exactement
 délimitées. J'en étais également très aise. Si seulement cette limitation
 pouvait durer, n 3* La dette publique sera répartie au prorata de la
 population. p ie^ne comprenais rien à cela, n'ayant jamais Uidié les
 questions d'économie pulaique et de s. La politique ne m'intéressait qu'au
 point vue guerre et paix. Comme femme et comme iipouse, je n'y voyais
 qu'une question île cœur. ; i''' Les duchés supporteront les frais de la guerre.
 ' Ceci, je le compris. Le pays avait été ravagé, ses récoltes détruites, ses
 enfants massacrés; il avait bien droit à quelques dédommagements ; eh bien
 I pl supportera les frais de la guerre. — Qu'y a-t-il de nouveau en politique?
 deman-* dai-je, moi-même, un jour où la question SchleswigHolstein
 n'avait pas été abordée. — Il y a, me répondit mon père, que H. de Beust a
 demandé à la Diète de quel droit les alliés se sont fait concéder les duchés
 par un roi, que la Confédération n*en reconnait pas légitime posses* seur.
 — La remarque est très pensée, répondis-je ; il était entendu que le prince
 du Protocole ne pouvait être souverain de pays allemands, et c est
 maintenant de Christian IX que vous — Tu n'y es pas, mon enfant, ce n'est
 qu'une chicane de la part de M. de Beust* Il est clair que les duchés nous
 appartiennent puisque nous les avons conquis. — Mais ce n'est pas pour
 vous, c*est pour le duç Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

184 BAS LES AKMES ! d'Âugubleabuurg que vous aliirmiez vouloir les conquérir. — Tu ne comprends toujours pas. Les raisoib que les cabiuets allèguent, avant un^ guerre, ne comptent plus après les batailles. Les victoires, aussi bien que les délaites, amènent des combinaisons nouvelles* Les résultats d'une guerre font surgir des modifications de plans que Ton n'eût pas pu prévoir la veille. — Ce qui revient à dire que les raisons données n'étaient t{ue de simples prétextes. — Des prétextes. mais non l répartit un des généraux, venant au secours de mon père... disons plutôt... des occasions..., des circonstances lavorables... — Si j'avais eu voix au chapitre, reprit mon père, je n aurais, après Duppel et Âlsen, accepté aucune négociation. Rien n'eût été plus facile qoe de conquérir tout le Daneinuik. — Et pourquoi ? — Pour l'incorporer à la Confédération. — Mais, cher père, en quoi cet agrandissemeat de rÂllemagne pourrait-il flatter ton patriotisme d'Autrichien ? — Âs-tu donc oublié que les Habsbourg ont été empereurs d'Allemagne et pourraient le redevenir? — Gela te ferait plaisir? — Tout Autrichien en éprouverait de la joie et de l'orgueil ? — Et si lautre grande puissance allemande nourrissait la même ambition? objecta Frédéric. — La courunue du Saint-Empire sur la tête d ua
Digrtized by Google

BAS LES AHMËSI m roitelet protestant K.« mais tous n'y songez pas, Frédéric ! — Pourvu que les deux puissances, intervint Bresser, n'aillent pas maintenant se quereller au sujet de leur conquête. Il était aisé de prendre les provinces de TĖlbe ; mais qu'en faire maintenant ? Ily a là matière à mille complications. Toute guerre coalieut infailliblement le germe d'une guerre nouelle, et c'est naturel. Un acte de violence lèse toujours quelque droit; ce droit lésé réclamo lût ou tard, et provoque, à son tour, uu nouveau conlUt violent, et ainsi de suite, indéfiniment. Quelques jours plus tard, il y eut encore du nouveau : le roi Guillaume de Prusse vint à Schonbrunn, rendre visite à notre Empereur. Réception des plus cordiales, embrassemeats*.'. déploiement des aigles prussiennes... hymnes prussiens joués par toutes les musiques militaires... hourrahs sympathiques... Je fus enchantée de toutes ces démonstrations qui réduisaient à néant les craintes exprimées par Dresser. Mon père se réjouissait aussi des manifestations amicales de Schonbrunn; seulement il n'y voyait pas un gage de paix, mais la promesse d'une nouvelle guerre. — Je suis bien salisfail, dit-il un jour, de notre alliance avec la Prusse; elle nous permettra de reprendre la Lombardie tout aussi aisément que BOUS avons conquis les duchés. ^ Napoléon III s'y opposera, et la Prusse no voudra pas se brouiller avec lui, repartit un des généraux. 10. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.15% accurate

186 BAS LfS AKMfS — Je regarde même comme un mauvais signe que Benedetti, l'ennemi personnel de l'Autriche[^] soit nommé ambassadeur à Vienne. — Mais, messieurs» demandai-je, pourquoi tous les États de l'Europe civilisée ne s'allieraient-ils pas entre eux? C'est pourtant ce qu'il y aurait de plus simple. Chacun leva les épaules en dissimulant mal un sourire de supériorité ; personne ne répondit. Je venais évidemment de commettre une de ces bévues, comme il en échappe aux femmes, lorsqu'elles s'aventurent sur le terrain de la haute politique. 4 L'automne était arrivé. Le 30 octobre, la paix fut signée à Vienne; j'allais donc voir se réaliser mon rêve : la démission de Frédéric. Mais Thiers propose et les circonstances disposent. Un événement survint qui mit à néant tous nos projets. La maison Schicksch et fils[^] faillit et ma fortune personnelle fut perdue. Encore une conséquence de la guerre, cette faillite! Les murailles bombardées entraînent, dans leur chute, maisons de commerce, banques et institutions de crédit. Je ne fus pas, comme d'autres, réduite à la misère : mon père était là; mais il ne pouvait plus être question de la démission de Frédéric ; nous n'avions plus une position indépendante. Le traitement de mon mari devenait notre seule ressource personnelle. La rente que mon père allait nous

L.iyiuzcd by Google

The text on this page is estimated to be only 23.54% accurate

BAS LES ABMESI 181 ervir^ et qui aurait pu nous suffire, était une raison e plus pour que Frédéric ne songeât pas à la Btraile. Je ne ponraîs vraiment plus Ty encourager. Quelle eût été sa situation vis-à-vis de son eao-père ? Il B'y araît pas à hésiter; il fallut se soumettre : Préddestination », aurait dit tante Marie. Je trouve eu de choses au sujet de cette perte d'argent dans :uii journal, cl ma mémoire a été, depuis, affectée ar de trop cruels souvenirs pour avoir conservé me traee bien sensible de cet événement. Je me ouviens seulement qu'il ra eu coûta beaucoup de énoncer à notre beau château en Ëspagne. Quant à i perte matérielle, elle ne me touchait que médiorement^ puisque je pouvais, de son viviinf. compter ar mon père et, après lui, sur un héritage suffiaiU. L'avenir de mon fils était également assuré [n côté de la famille Dotzky. Une chose me consoait, d'ailleurs : la paix était signée; il n'y avait pas le guerre en perspective ; on pouvait bien comiilcr ur dix... sur yingt années de paix, et dici-là... Par le traité Ju 30 octobre, le Schleswig-Holstein ^t le Lauenbourg étaient définitivement cédés à la Crusse et à rAntriche, avec faculté d'en disposer ibrement Ces deux États, maintenant les deux neilleurs amis du monde, ne pouvaient qu'être ^atiBfaits de ce résultat de la campagne* Donc, pas e moindre a point noir » à l'horizon. L'échec nfligé à nos armes, en Italie, était si glorieusement compensé par la campagne du Schleswig-Holslein, ju il n'y avait plus lieu, pour Thonneur militaire. Je souhaiter une nouvelle revanche. Une guerre ^ _ — ^B_ «a» m ^ ¥

188 BAS LES ARMES! si récente me semblait rendre impossible un guerre prochaine. Après la pluie, le beau terap^ et ie beau temps fait oublier la pluie* Après u| tremblement de terre, les hommes rebâtissent, d nouveau, sur les ruines, sans songer au péril ton jours imminenL L'oubli entre pour beaucoup dan le courage de vivre. Nous passâmes l'hiver à Vienne. Frédéric avnij un emploi dans les bureaux de la guerre, qu'ij . préférait de beaucoup au service de caserne. Li carnaval terminé, mes sœurs et tante Marie allèren faire un séjour à Prague. Le régiment de Conra< s'y trouvait en garnison. Etait-ce une simple coïo cidence ou bien fallait-il y chercher le motif d< leur choix? Je ne sais; niais quand j'émis devant elle cette supposition, Lilli rougit et me répondit en haussant les épaules : — Tu sais bien que je ne veux pas de lui. Mon père sHnslialla dans son vieil hôtel de la Herrengasse, et nous proposa de venir iuibiler avec lui Mais nous préférâmes vivre seuls et nous louànie: un petit entresol sur le quai François-Joseph. Lt traitement de Frédéric, et la pension que nous faisait mon père suffisaient amplement à notre modeste train de vie. Nous dûmes, naturellement, renoncer à avoir une loge au Burgtheater, à suivrej les bals de la Cour; en un mot, à « aller dans Kj monde ». Mais il nous en coûta fort peu; noii>! étions même très heureux de pouvoir justifierj notre retraite par notre situation pécuniaire. Notre j salua resta toujours ouvert à un petit cercle dej parents et d'amis. Digrtized by Google

BAS LES ARMES ! m Nous avons très souvent — plus souvent que je ne Teusse désiré — la visite de Lori Griesbach, mon amie d'enfance. Sa conversation, que j'avais toujours trouvée très banale, me paraissait maintenant particulièrement insipide. Lori était toujours jolie« vive et coquette. Dans le monde, elle faisait tourner les têtes, et acceptait volontiers qu'on lui fasse la cour. Je remarquai avec un certain ennui que Frédéric lui plaisait beaucoup. Aux œillades qu'elle lui décochait, je ne pouvais douter de son intention de conquérir son cœur. Le mari de Lori, véritable ornement du Jockey-Club, du turf et des coulisses, lui était si peu utile qu'il eût facilement excusé une petite vengeance de la part de sa femme; mais il ne me convenait pas du tout que Frédéric pût lui servir d'instrument de revanche. « Jalouse... moi!... serais-je jalouse? » J'étais si sûre du cœur de Frédéric. Il ne pouvait certainement aimer personne autant que moi... Aimer? Oh! non... non!... mais, à côté de sa affection sérieuse qu'il me portait, une petite amourette d'un jour n'était-elle pas possible? Lori ne me cachait pas le plaisir qu'elle trouvait dans la société de Frédéric : — Tu es vraiment à envier, Martha, d'avoir un aussi charmant mari; surveille-le car toutes les femmes te le disputeront. — Je suis absolument sûre de sa fidélité. — Ah ma chère que tu es naïve... Crois-tu que ces termes mari et fidélité soient compatibles?». Allons donc!... Tiens, par exemple, mon mari... Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.02% accurate

190 BAS LES ARMES 1 — Ta es peut-être mal renseignée... et pais, tuix:> le> luaris ne se ressembleni pas. — Us se ressemblent tous, au contraire. Croismoi, je n'en connais aucun qui ne... et, parmi tons les hommes qui me font la cour, il y en a beaucoup qui sont mariés. Leur intention n'est pas, je pense, de me faire un cours de fidélité conjugale? — lis lie s'imagment cependant pas que tu vas te rendre à leurs vœux? Êt Frédéric est-il du nombre de tes adorateurs? lui deiiiandai-je en riant. — C'est ce que je ne te dirai pas, chère petite oie. Ne suis-je pas déjà bien assez gentille de t'avouer combien il me plait ? Maintenant à toi d'avoir l'œil ouvert. — Uh! je l'ai déjà très grand ouvert, ce qui m*a procuré le désagrément de suprendre, de ta part, certaines manœuvres de coquetterie que... — Je dissimulerai mieux à l'avenir. Nous éclatâmes de rire toutes les deux ; mais, eu réalité, derrière cette jalousie simulée, j'éprouvais bien quelque chose de ce sentiment, de même que, sous la frivolité des propos de Lori, se cachait, au fond, une parcelle de vérité. Le mari de Lori n'avait pas pris part à la campagne du Schleswig-Holstein, ce qui l'avait beaucoup ve.\é. Lori déplorait aussi celte malchance: — Avoir manqué une si belle occasion! Gries^ bach serait eertaiiiieniont monté en grade. Je me console en espérant qu'à la prochaine guerre... — Quelle idéeê.,. Mais il n'y a pas la 'moindre probabilité de guerre... Pourquoi se baltrmt-uu, maintenant?

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.14% accurate

BAS L£S AIIM£S I 191 — Pourquoi ? Je u'en sais rien, et cela m'est bien égal... mais une guerre arrive sans qu'on sache comment... Tous les cinq ou six ans survient régulièrement quelque difficulté politique, qui amène la guerre... Il en a toujours été ainsi — Mais encore faut-il des motifs ? — Oui... peut-être... mais qui les connaît, ces motifs ? Pas moi, en tout cas, ni hhmi mari. <^ Pourquoi se bat-on là-bas ? lui demandai-je, un jour, pendant les dernières hostilités ? — Je n'en sais rien et cela m'est complètement indiUerent, m'a-t-il répondu, en levant les épaules. Ce que je sais, c'est 'ja*on se bat et que je n'y suis pas. » Griesbach est militaire dans l'âme. Le comment et le pourquoi ne regardent pas le soldat, mais les diplomates, ^iuitnt à moi, je ne me suis jamais rompu la tête avec les questions politiques ; nous n'y pouvons rien comprendre nous autres femmes. Quant à la guerre, une fois la tourmente déchaînée, nous n'avons plus qu'à prier... — Qu'elle s'abatte sur le voisin et non sur nous : c'est certainement le plus simple. Madame * Un ami... ou peut-être un ennemi, en tout cas quelqu'un de bien renseigné, vous avise que vous êtes trompée. Votre hypocrite de mari et voire évaporée d'amie se rient de vous — pauvre femme à veu«;i; je ' (il de votre candeur. J'ai mes raisons pour déiuasquer Imr conduite. Je n'agis pas j^ar amitié pour vous, car Je suppose que cette révélation vous causera

The text on this page is estimated to be only 25.88% accurate

192 BAS LES ARMES! plus de peine que de joie; peut-être suis-je un adorateur repoussé qui se venge. Il est naturel que tous exigiez une preuve sans laquelle vous ne sauriez ajouter foi à une lettre anonyme : ci-joint un billet perdu par la comlesse Gi iesbach. Je trouvai, un beau ms^{tin} de printemps, cette singulière lettre sur ndtre table, à déjeuner. Assis en face de inui, Frédéric dépouillait son courrier. Je lus et relus dix fois cette lettre..Le billet mentionné se trouvait à part sous enveloppe cachetée; j'hésitais à Fouvrir. Je fixai les yeux sur Frédéric. Bien que plongé • dans sa lecture, il dut sentir quelque chose de rintensité de mon regard, car^ il laissa tomber son journal, et se tournant vers moi avec son sourire habituel : — Qu'y a-t-il, Martha? Pourquoi me regardes* tu ainsi? — Je voudrais savoir situ m'aimes encore? — Assurément, non... et cela depuis longtemps; à vrai dire, je ne t'ai jamais aimée — Quant à cela, je n'en crois rien. — Mais, Martha, tues toute pâle... Une mauvaise nouvelle? J hésitais... lui montrerais-je la lettre? lirais-je d'abord le billet accusateur que je tenais encore fermé? Mes pensées tourbillonnaient dans ma tête. Se pourrait-il?... Mon Frédéric... mon ami... mon mari bien aimé... serait-il infidèle?... Peut-être une surprise momentanée des sens... mais certai-* nement rien de plus. NV aurait-il point assez d'indulgence dans mon cœur pour oublier... pour

Digrtized by Google

BAS LE> AliMLS 1 193 pardonner... Oui. mais cette fausseté?...
El si vraiment, s'il me préierait cette sirène de Lori? — Mais parle donc... tu
as Fair pétrifiée ; nionlie-iiiui K'ite lettre qui t'a tellement bouleversée. Je
lui teodia la feuille^ mais je gardai le billet. Il parcourut les lignes, poussa
une iniprécaliou de colère, et, se levant vivement; — Quelle Infamie 1 Où
est cette prétendue preuve? — La voilà, encore intacte* Frédéric, dis un
seul mot, et je la jette au feu, sans la lire. — Oh, ma bien-aiméel (Il était
près de moi, m'enlaçant de ses bras,) toi, mon bien le plus cher!... mais
regarde-moi bien dans les yeux; peu.x-tu douter de mai? ma parole ne te
suffit-elle pas? . Si ! dis-je, et je jetai le pli dans la cheminée; mais il glissa
à côté du iojer. Frédéric s'élança et le ramassa. — Non... non!... il ne faut
pas anéantir ce document; je suis très désireux de le cpnnaitre.. lisons-le
ensemble... Je ne me souviens absolument pas d'avoir rien écrit à ton amie
qui ait pu donner le moindre soupçon... — Tu lui plais certainement,
Frédéric... et lu Il aurais qu'à répoudre à ses avances.. ^ Vraiment? mais
voyons ce billet. En effet, je reconnais mon écriture... Oh! mais ce sont les
lignes que tu me dictas pour Lori, il y a quelques semaines, lorsque tu t'étais
blessée à la main : « Lori, viens aujourd'hui à cinq heures; je t'atleads avec
impatience. Martha (toujours invalide). » Celui qui a trouvé le billet n'a pas
compris 11 Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.38% accurate

194 BAS LfS ÂRMËSI le sens de la parenthèse qui suit la signature. CeA un quiproquo vraiment comique. Heureusement que ce précieux document n'a pas été brûlé, il proclame mon innocence.. • à moins que tes doctes ne persistent encore. — ils étaient dissipés par ton seul regard, Frédéric... J'aurais été bien malheureuse, mais je t'aorais pardonné... Lori est très jolie... c'est «ne coquette... Dis-moi : ne t'a-t-elle jamais fait d'avances? Tu ino (lis non. C'est ton droit et même ton devoir. Qu'il les ait acceptées ou non, un homme ne peut trahir une femme qui lui a offert ses faveurs. — Ainsi, tu me pardonnerais un petit écart; ta n*es donc pas jalouse? — Oh si! Je le serais affreusement si je pouvais me figurer mon Frédéric aux pieds d'une antre femme, savourant les bais^rs de ses lèvres, n'avant plus pour moi que de la iroideur... oh! ce serait terrible!... Mais jamais je ne pourrai croire à rexlinction complète de ton amour. Nos deux âmes sont trop unies... et cependant... — Je te comprends... mais, ne crains pas que mon amour se refroidisse : nous sommes encore de trop jeunes mariés. Tout ce qu'il y a encore dans mes quar;iiit(^ ans, d ardeur juvénile, est pour toi. Dans le monde entier, il n'y a pour moi qu'une femme, et c'est toi. Du reste, si je devais jamais rencontrer une tentation, je suis fermement décidé à la repousser. La sainteté du lien qui unit les époux est. à mes yeux, une chose trop belle pour la compromettre en cédant à un entrainemeat

The text on this page is estimated to be only 29.79% accurate

BAS LES AHMES I 195 momentané. Tu as fait de moi, Martha, un homme si absolument heureux que je me sens au-dessus de ce qu'on appelle le plaisir, la jouissance, l'ivresse. Je SUIS comme un Gr sus, je possède Tor et je dédaigne le ca tre. . Je r coutais parler avec volupté! J'étais reconnaissante à l'auteur de la lettre anonyme de m'avoir procuré d'aussi douces émotions. Je transcrivis aussitôt, dans mon journal, les précieuses protestations de l'amour de Frédéric, et je les retrouve, sous la date du avril 1865. Que tout cela est loin ! Frédéric était très monté contre le calomniateur anonyme; il se promet de le découvrir et d'en faire bonne justice. Je sus son nom le jour même et les raisons qui l'avaient poussé. Dans l'après-midi, j'allai trouver Lori. Je voulais l'avertir qu'elle avait un ennemi qui l'accusait à tort, et je me proposais de rire ensuite avec elle de la méprise qu'elle avait fait naître ce billet, dicté par moi   Frédéric. Elle rit infiniment plus que je ne l'aurais cru. ~ Cette lettre t'a donc vivement effrayée? Horriblement! Et cependant, pour un peu, je br lais, sans le lire, le billet. — La plaisanterie eut alors été tout à fait manqu e. — Quelle plaisanterie! — Tu aurais peutêtre pu croire que je te trompe vraiment. Mais, je profite de l'occasion pour te faire un aveu. Chez ton père. .   ce dîner où je me trouvais à table à côté de Tiliing, et où j'avais,

The text on this page is estimated to be only 27.76% accurate

m BAS LES ARMES ! sans «loule, hn un peu trop de
Champagne, je lui ai vraînieat oQeri uioa cœur sur un plateau. — Et lui...
qael cas a-t-il fait de ton offre? — Lui ? Il ni a répondu qu'il t'aîmaît par-
dessus tout. . qu'il te demeurerait éternellement fidèle. Cette plaisanterie
n'avait pour bnt que de le faire eucure mieux apprécier ton phénomène de
mari — De quelle plaisanterie me parleMu donc sans cesse? — Mais tu as
bien deviné que c'est moi l auteur de la lettre ? — Toi ! niais non... je ne
m'en suis pas doutée. — Tu n'as donc pas lu la date au verso de la feuille :
l^*" avril? On croirait qu'il est un degré d intimité que deux cœurs,
absolument fondus en un seul, peuvent dépasser; et cependant, il suffit,
parfois, d'une circonstance extérieure pour les faire s'enlacer, se pénétrer, se
confondre plus complètement encore. Telle l'ut pour nous la conséquence
du poisson d'avril de Lori. Tel fut aussi le résultat d'une fièvre typhoïde (jui,
peu de temps après, me retint environ six semaines au lit. L'épreuve lut
douloureuse^ et cependant j'en ai gardé d*heuretti souvenirs. Je ne sais si ce
fut la crainte qu'il éprouva de me perdre qui me rendit encore plus chère à
mon mari, ni si je vis, dans les soins qu'il me prodigua, comme une
maniestation plu> intense de sa tendresse ; ce qui est certain, c'6Si *
Digitized by Google

BAS LES ARMES \ 197 que pendant et après ma convalescence, je me aeiitis piuâ, grandement encore, et plus sûrement aimée. J'avais eu bien peur de mourir. Il in"Mi eût inliniment coûté de renoncer à une vie que je trouvais si belle. Je ne pouvais supporter l'idée de quitter Frédéric, Cette pensée me devenait plus douloureuse •encore quand je songeais à la douleur qu'il éprouverait lui-même, eu me perdant. Non, non, rhonmie heureux ne peut mépriser la mort. Sous l'étreinte de la maladie, pouvais me mettre à la place du. soldat qui entend siffler les balles autour de lui, qui, lui aussif aime la vie, et qui sait que sa mort va désespérer des êtres bien-aimés. — Le soldat, au moms, a le sentiment de faire son devoir, me répondit Frédéric, lorsque je lui corniauiiiqaai un jour cette rénexion; le malade ne Ta pas. Mais quant à mourir avec indiiiérence, et surtout avec sérénité, je suis de ton avis : c'est impossible aux hommes heureux; les désespérés seuls peuvent appeler la mort de tous leurs vœux. Hors de danger, je savourai avec délices ma convalescence et mon rétablissement complet. Notre îoie, à Frédéric et à moi, nous rappelait cdie de notre réunion après la guerre du Scilleswig-llostein, mais avec un caractère un. peu différent. Le bonheur nous ?vait alors surpris comme un coup de foudre; cette lois, il s'était iniiUré, goutte à goutte, dans nos cœurs. Pendaal nui niiladie, mon père nfuvail lémoigné beaucoup de sollicitude; il venait me voir tous les jours; je savais, cependant, qu'il n'eût pas été incon17, Digrtized by Google

198 BAS LES AHMES. I solable de ma mort. Il avait plus d'affectioa pour ses deux autres filles que pour moi, et ses pré- ^ dilections étaient pour Otto. Mon second mariage. ^ et surtout mes idées contraires aux siennes, avaient l produit comme un refroidissement enb*e nous* Lorsque je lus coriiplètenieDt rétablie, il quitta Vienne pour Grûnitz et m'offrit de Ty suivre avec Rodolphe; niais, Frédéric ne pouvant m'accompagner, je préférai louer dans les environs, à iietzing, une petite maison de campagne où il viendrait tous les soirs. Toujours sous la conduite de tante Marie, mes sœurs allèrent à Marienbad. Lilli m'avait écrit de Prague : « Je dois t'avouer que Counid ne m'est plus tout à fait antipathique. Si pendant les derniers | cotillons il m'avait posé la grande question, je crois | que jo lui aurais répondu : « Oui »; mais il n'a pas j saisi le moment favorable. A notre départ, il a bien | tenté une nouvelle proposition; mais voilà! j'avais l changé d'humeur^t il a encore essuyé un refus. / J'en ai tellement pris l'habitude , qu'à son éter-* i nel : « Lilli, ne veux-tu pas être ma femme? > ma ' langue répond mécaniquement, sans que ma volonté intervienne, : « Non, cela ne me va pas du tout. » Seulement cette fois j'ai ajouté : « Pobe-moi la question de nouveau dans six mois. » Je vais bien me sonder pendant tout Tété. Si je regrette son I absence, si sa pensée, qui me poursuit maintenant | nuit et jour, m'absorbe aussi à Marienbad, si, pendant les chasses d automne, je ne ressens pas le coup de foudre... hé bien! cet entêté de Conrad recueillera le fruit de sa persévérance. » '

The text on this page is estimated to be only 20.08% accurate

BAS LES ARMES I 199 fe retrouve, de la iuèaie époque, lu lettre
suilie de tante Marie, la seule que j'aie conservée ile: îa chère enfant, cette
campagne d'hiver a été tei> ie pour moi. Gomhien je souhaite que LilU et
Aosa marient bientôt ! Ce ne sont pas les partis qni tr manquent,
puisqu'elles ont bien distribué châtié, pendant le carna\al, une dcmi-
douzaiiie de us, l'éternel Conrad non compris, ^es Dii'mes tribulations vont
recomnieni «n" à Maiibad. Combien je préfère ni i s rentrer à Grùmitz ou
renir auprès de toi; mais, hélas ! il me faut contiler, auprès de mes nièces, ce
rôle si pénible et si ;rat de chaperon. h suis bien heureuse de te savoir
complètement t'ibiie. Maintenant que le danfier est passé, je i> te dire
combien nous avon^ viv int|uefs. Pendant 'tique temps, les lettres de ton
mari étaient désesrées; il craignait, à chaque instant, de te voir mix. Mais,
Dieu merci l la neuvaine que j*ai faite 6z les Ursulines pour implorer ta
guérison n a pas î sans effet. Le bon Dieu te conservera à ton petit >Bdi.
Embrasse-le pour moi, et recominaiide-lui, de P'irt de sa vieille tante, d'être
bien studieux. Je lui •oie deux livres : V Enfant sage et son anje (jardien un
recueil de Récits militaires. On ne saurait Jamais ^pirer assez tôt aux
enfants le goût de ces choses' Ion frère Otto avait à peine cinq ans que je lui
coDtais déjà les exploits d'Alexandre le Grand, de iSap et d'autres
conquérants fameux; mais aussi, 'm me il a la passion de tout ce qui est
héroKpieî J ai appris que tu pas-f:b Tété aux environs de *^nne au lieu d
aller à Grùmitz: tu as grand tort; de Griimitz te conviendrait mieux que
Tatmoslère poudreuse de Uietzing; et puis, ton pauvre père i«e trouver bien
seul, lime semble que tu négliges ^ devoirs envers lui, Tilling pourrait aller,
de temps

The text on this page is estimated to be only 18.50% accurate

^00 BAS LES ARMES! en temps, passer une Journée à Grûmîtz, et, d'ai leurs, crois-en mon expérience, il n'est pas bon poo des époux d'f^tro toujours ensemble. Les mariages k plus heureux sont ceux où le mari et la feunit « huss(lit une certaine liberté. Là-dessus, cidieu; nu nage-toi bien pour éviter une rechute: pèse bien c que je te dis au sujet de Hietzing. Que Dieu te gard ainsi que ton petit Roudi; c^est le vœu sincère de \ tante. P.-S. — Puisque ton mari a des parents en Pniss — heureusement qu'il n'est pas auisi arroi:ant qu ses compaliiotes — demande-lui doue ce qu'on per^ h\bas de la situation politique. On dit qu elle ei bien grave. Cette lettre me rappela qu'il y a toujours c< nu situation politique ». Depuis plusieurs mois, je 11^ avais plus pensé. Avant et après ma maladie j'avais beaucoup lu les journaux ; mais je passai toujours les articles de fond. Depuis que je n'étais plus hantée par cette terrible inquiétude : « Au rons-nous la guerre? » les commérages de la poli tique extérieure ne m'intéressaient plus. Le post scriptum de ma tante m'invita à me renseigner su la situation politique actuelle. — Dis-moi donc, monsieur le Prussien — puisque tu es Tuuins arrogant que tes compatriotes — , quâigniie ce u bien grave » de tante Marie ? Y a-t^-i vraiment, actuellement, une situation politique? — Malheareusement, oui : il y a toujours uat situation politique, comme il y a toujours une tem< pôralure; et elles sont aussi trompeuses et cbaugéantes Tune que Tautre.

The text on this page is estimated to be only 29.01% accurate

BAS LËS AHMËS 1 201 — Vpyons! explique-moi... s'agit-il toujours de ces fameux duchés? — Oui. La population du Sciileswig-Ilulsleiu veut se débarrasser de ces orgueilleux Prussiens, Dinme elle nous qualifie liiaiiileiianl : « Plutôt Danois que Prussiens! » c'est le mot d'ordre donné par les État³ du centre. Le chant national de la péninsule s'est enrichi de cette variante : Peuples du Schieswig-Holstein Issus d'une même race, Flanquez les Prussiens à la porte ! — Et le duc d'Augustenbourg? Ils Tout toujours pour souverain, j'espère? Frédéric, ne me dis pas qu'ils ne Tont plus... puisque c'est pour soutenir les droits de ce prétendant légitime qu'a éclaté la guerre qui aurait pu me rendre veuve! Laisse* moi la consolation de penser que cet indispensable personnage a été réintégré dans ses droits et régné sur la totalité du territoire; j'insiste sur « la totalité », car elle constitue un ancien droit historique, garanti depuis plusieurs siècles, dont l'origine m'a donné assez de peine à débrouiller. _ — Les revendications liistoriques n'ont plus cours, ma pauvre Martha, me répondit en riant Frédéric. Il n'est question du duc d'Auguslenbourg que dans ses propres manifestes. A partir de ce moment, je recommençai à suivre la politique et voici ce que j'appris : Malgré le protocole signé lors de la paix de Vienne, rien n'était encore décidé. La question du Schleswigilolstein avait passé par toutes sortes de phases, mais

202 BAS LES ARMES! n'était pas encore réglée* Après le désistement du duc de Glücksbourg, les ducs d'Augustenbourg et d'Oldenbourg s'étaient empressés de réclamer auprès de la Diète. Le Lanenbourg avait témoigné le désir d'être incorporé à la Prusse, et personne d'ici savait ce que les alliés allaient faire des duchés. « Ah ça! (Il veut donc maintenant la Prusse) Telle était la question, grosse de menaces, que se posaient l'Autriche, les États secondaires et les puissances. Napoléon III conseille, disait-on, à la Prusse, l'annexion des duchés^ sauf la partie nord du Schleswig, où Ton parle danois; mais la Prusse d'y songe pas pour le moment. Le 1^{er} février 1865, elle formule ses prétentions : Un corps d'armée prussien continuera à occuper le pays conquis. Hormis un contingent fédéral, les forces de terre et de mer seront mises à la disposition de la Prusse; elle prendra possession du port de Kiel ; les postes et télégraphes dépendront de l'administration prussienne et les duchés feront partie du Zollverein* Notre ministre Meusdorf-Pouilly prend très mal ces exigences. Les États du centre protestent aussi, je ne sais pourquoi, d'ailleurs. Ils demandent, à grands cris, que le duc d'Augustenbourg soit immédiatement mis en possession des duchés. L'Autriche veut aussi placer son mot, et, sans aucun ménagement pour les prétentions du duc d'Augustenbourg, elle admet rétablissement de la Prusse, Kiel, mais elle s'oppose au recrutement des matelots. On continue à discuter sans relâche. La Prusse prétend que ses réclamations ne visent nullement une annexion, mais réserve des conditions

iodi

The text on this page is estimated to be only 27.26% accurate

BAS LES ARMES! 203 (liées, le duc d'Augustenbourg peut entrer en jouissance de son droit héréditaire ; mais si ses légitimes prétentions sont méconnues: la Prusse déclare, en élevant la voix, qu'elle se trouvera dans la nécessité d'exiger davantage. On répond à ses menaces par des railleries. En Autriche, et dans les états du centre l'opinion publique se monte contre la Prusse et surtout contre Bismarck. Le 27 juin, les États du centre proposent une enquête aux grandes puissances ; mais le précedé n'est pas dans les usages diplomatiques, les grandes puissances repoussent la motion, et continuent à négocier entre elles. Le roi Guillaume est à Gastein ; François-Joseph à Ischl; le comte Bluménthal fait la navette de l'un à l'autre, et finit par se mettre d'accord sur certains points : la garnison des duchés sera moitié autrichienne, moitié prussienne; conformément à son désir, le Lauenbourg sera incorporé à la Prusse ; comme compensation, l'Autriche recevra deux millions et demi d'indemnité. Cette dernière clause ne me causa pas la moindre satisfaction patriotique. Qui sait bien même — et ce n'était pas le cas — cette somme insignifiante serait partagée entre les trente-six millions d'Autrichiens, quel avantage pourraient-ils en retirer? La part qui me reviendrait, par exemple, composerait-elle les centaines de mille florins que la guerre avait fait perdre? Quel dédommagement offrirait-elle, surtout, à ceux qui pleurent quelque être qui n'est resté sur un champ de bataille? Cependant, traité signé le 14 août, à Gastein, me fit plaisir. Ce mot « traité » paraît si plein de promesses de

The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

BAS LES AUMtS I paix ! Plus lanl, j'ai compris que les traités n'ont vraiment d autres résultats que de faire Daitre Je nouveaux cçsus belli. Un des États trouve toujours roccasiun d'accuser l autre d'avoir violé le pacte, et les épées sortent de nouveau du fourreau. traité de Gastein me rassura complètement. Le dilTérend paraissait arrangé. Le géuéral Gableoz — le beau général Gablenz aimé des femmes — fut nommé gouverneur du Holsteia, et ManteuiTel gouverneur du Schleswig. Je dus renoncer à l'idée que je m'étais faite de rindivisibilité des duchés, reposant sur les garanties données en 1460. Quant au duc d'Augustenbourg, il vint, une fois, dans le pays, se faire acclaruer par ses partisans, mais Manteuffel lui sigaiiia que. s'il s'avisait dS reparaître sans autorisation, il le ferait carrément arrêter. En dépit du traité de Gastein, la situation ne changeait pas. Mise en éveil par la lettre de taiiê Marie, je lisais maintenant tous les articles de fond des journaux, pour tâcher de me rendre compte du courant de Topinion. Je pus suivre ainsi les différentes phases que subit cette question toujours « pendante» du Schleswig- Holstein. Je ne soupçonnais même pas la moindre possibilité d une guerre : la diplomatie seule pouvait trancher ces points de détail litigieux. Je suivais avec curiosité plutôt qu'avec inquiétude la marche de lailaire. Voici un extrait de mon journal de cette époque :

BAS LES ARMÈS! 205 l^" octobre 1865. La Diète de Francfort décide que le droit de la nation dn Schleswiir-Holslein de disposerlibrement d'elle-même» demeure entier. Le traité de Gastein est rejeté comme attentatoire à ce droit. Les représentamb du peuple ne devront accorder ni emprunts» ni impôts aux gouverne* uients qui voudraient imposer la politique d'oppression suivie jusqu'ici. 15 octobre. Le syndic de la couronne de Prusse est d'avis que les droits héréditaires du pmieo d Âogustembourg sont annulés parce que le père de ce prétendant a, moyennant un million et demi d'écus danois, renoncé, pour lui et ses descendants, à toute prétention au trône. Cette opinion prussienne est traitée d'outrecuidance* On ne parle plus que de u l'arrogance prussienne ». i< Le roi Guillaume semble vouloir jouer au Victor-Emmanuel prussien ». u On prêle àTAutriche Tarrière-pensée de vouloir reconquérir la Silésie w. — « La Prusse fait la cour à la France »... et patati et patata... et les cancans et les commérages politiques d'aller leur train de cabinets en ministères, tout comme dans les cercles et les culés de petites villes* Lliiver rassembla de nouveau toute la famille à Vienne. Rosa et Lilli s'étaient beaucoup amubues à Marienbad et en Bohême ; mais ni Tune ni l'autre ne s'était fiancée. Les actions de Conrad étaient décidément en hausse. À Tépoque de la chasse , il étaitvenu à Grûmitz, et, bien qu'aucune parole n'eût été échangée, Liili et lui étaient parfaitement convaincus qu'ils finiraient par s'épouser. is

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

1 206 BAS LES ÀRMES | Mal^{^^}ré les instances réitérées de mon père, je ' n avais pas paru à Grumitz pendant la saison de la chasse. Frédéric n'avait pu obtenir de congé, et je n'avais pu me résoudre à me séparer de lui. D ail- ' leurs, je ne tenais pas à laisser trop longtemps Rodolphe en contact avec mon père : fils et petitûls de boidat, il ne laoulrait déjà que trop de dir : positions pour le métier militaire. Dans les ou- i vrages scientifiques que nous lisions, avec plus de j zèle que jamais, j'avais beaucoup appris au sujet < de la puissance de l'hérédité. Les « dispositions innées » ue .>oiil au fond que la tendance à reproduire des habitudes contractées par nos ascea- ^ dants. . A son anniversaire, mon père donna à l'enfant un très beau sabre* — Mais tu sais bien, père, lui dis-je d'un air ' assez contrarié, que Rodolphe ue sera jamais soldat; je te prie sérieusement de... — Tu v(Mix donc on faire une poule mouillée? J espère que tu n'y réussiras pas. Bon sang de soldat ne ment pas. L'enfant choisira lui-même sa carrière, et il n'en est pas déplus belle que celle que tu veux lui interdire. — Marthe redoute pour Rodolphe les dangers de la guerre, ajouta tante Marie; elle oublie que si son fils doit mourir jeune, la mort l'atteindra aussi bien dans son lit qu'au champ d'honneur. — r Tu crois alors, tante, que lorsque cent mille hommes tombent dans une guerre, il en aurait, dans le même temps, pôiï lui aussi an J nombre, si la paix n'eut pas été troublée?

BAS LES ARMES! — Ces cent mille hommes étaient précisément destinés à mourir à la guerre. — Mais si les hommes étaient assez sages pour ne plus se battre? La guerre ne peut disparaître! s'écria mon père... Et la discussion recommença sur ce sujet* desoutaais toujours les mêmes principes, appuyés sur les mêmes raisons, et mon père toujours des principes opposés, soutenus par des raisons contraires. Mon père avait ainsi^ en faveur de la guerre, une série d'arguments qu'il était luipo^sible d'entamer: La guerre est d'institution divine; voir les Saintes Écritures. 2^ Il y a toujours eu des guerres; donc il y en aura toujours. S"* Sans la guerre, qui décime de temps* en temps la population du globe, celle-ci s'accroîtrait outre mesure. 4"* Une paix continuelle amollirait, énerverait Thomme; paix éternelle, décadence des mœurs! 5** La guerre est le meilleur niov. n de tremper les caractères, d'entretenir Tesprit de sacrifice, de ra?iver les sentiments héroïques. 11 s'élèvera toujours des contestations entre nations. L'opposition des intérêts amènera toujours des couilits ; Tidée de paix perpétuelle est un nonsens. Aucune de ces affirmations n'est défendable si on les examine de près. Cependant elles servent de retranchement successif au champion de la Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.03% accurate

208 B>S L£S ARMES! guerre, quand il se voit obligé d'évacuer
uae de ses positions. Par exemple, si le défenseur de la guerre est acculé au
point de ne plus pouvoir soutenir le n⁴, et d'èlie oblige d'avouer que l'èlat
de paix est plus digne de l'humanité, plus favorable à son bonheur, ainsi
qu*à sa culture intellectuelle, il tous dira : — Je concède que la guerre est
uu mal, mais c'est un mal inévitable, ainsi que le prouve le n"* 1. Si on lui
démontre que ce mal peut, au contraire, être évité parla confédération des
États, par l'arbi- trage international, etc., etc.... il vous répondra : — Soit! on
pourrait révit^r, mais on ne le doit paSf car il y a le n"" 5... Si Tavocat de la
paix arrive à convaincre son adversaire que la guerre, au contraire, rend
l'homme sauvage et féroce : — Oui, concédera-t-il, mais il y a le n** 3? Cet
argument serait meilleur dans la bouche d'adversaires de la guerre, qui
cherchent, pourtant, à lui trouver une explication ralioimplle. Le .souci
d'éviter à rhumanité future les dangers de la disette n'entre pour rien dans la
pensée des amis de la guerre. Si l'homme avait vraiment à se préoccuper de
parer à un excès de population, il aurait pour cela des moyens plus directs
que la guerre. Cet argu• ment ne porte que parce qu'il a une apparence
scienliiiiique, et semble procéder d'un sentiment très humanitaire. Comme il
est beau de se préoccuper de nos chers arrière-neveux qui vivront dans
quelques milliers d'années!... L.iyiuzcd by Google

BAS LES ARMES! Ce 3 a souvent embarrassé les partisans de la paix : on craignait si peu les sciences naturelles et l'économie sociale, que Toa ignore, généralement que l'équilibre entre les naissances et les décès se réglaient de lui-même. La nature accroît la fécondité des espèces en raison directe des dangers qui les menacent. Après une guerre, le nombre des naissances augmente précisément pour compenser le surplus des décès. Il est également constaté, qu'après une longue période de paix et de prospérité, le chiffre des naissances diminue. En tous cas, il est certain que, dans leurs déclarations de guerre, les rois et les gouvernements ne se préoccupent aucunement de cette question d'excès de population. — Accordez-moi ! mais le libre ? Et ainsi de suite, de sorte que le débat se poursuit indéfiniment. Le partisan de la guerre tient toujours bon : son raisonnement se meut dans un cercle où vous pouvez le poursuivre éternellement, sans l'atteindre. A cette époque, je ne me rendais pas aussi exactement compte de tout cela qu'aujourd'hui. Ce n'est plus tant (l que je me suis habituée à suivre le développement d'une idée, dans ma propre tête aussi bien que dans celle des autres. Je sortais de ces discussions avec mon père fatiguée, épuisée; je comprends maintenant que cette fatigue provenait de ce que mon adversaire m'obligeait à tourner toujours dans le cercle, sans pouvoir jamais l'échapper. Sa conclusion, accompagnée d'un haussement d'épaules dédaigneux, était toujours : « Tu n'y entends rien » et, il faut avouer — étant donné le 18.

The text on this page is estimated to be only 29.19% accurate

I 210 BAS LES ARMES î suj< t que nous traisons — que dans la bouche d'un général, s'adressa à une jeune femme^ cejugement ' pouvait paraître parfaitement juste* * * 1**' janvier 1866. La famille se trouvait de nouveau réunie à la table de mon père, devant le punch et les crêpes tnnitiounels. En même temps que la Saint-Sylvestre, nous célébrâmes, ce soir-^là, les fiançailles de Conrad et de Lilli. Au coup de minuit, mon entriprenant cousin passa son bras autour de la taille de Lilli et, lui posant, à mon ^iciid étonnement, un baiser sur les lèvres, lui demanda : *^ Voudras-tu de moi, en cette année 1866? « — Oui, je veux bien, Conrad. Là-dessus, les verres s'entre-choquèrent de tous cotés; ce lut un échange sans fin de serrements de mains, d'embrassades, de souhaits de bonheur, de bénédictions : « — Vivent les fiancés 1 — Je bois au bonheur de Conrad et de Lilli! — Eilants, que Dieu bénisse votre union 1 Toutes mes félicitations, cher cousin ! — Sois heureuse, chère sœur! » etc., etc.. Chacun cédait à une douce émotion; peut-être n'était-elle pas chez tous exempte d'envie, car Tamour — raniour sanctionne par une union qui va procréer la vie — est le plus heureux, le plus enviable des incidents de l'existence. Pour moi, je ne pouvais éprouver aucun sentiment de jalousie ; ne possédais-je pas ce bonheur promis aux fiancés? a H Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.20% accurate

BAS LES ARMES ! 2ii Uo doute me traversait plutôt Tesprit : —
Lilli peuieîlè espérer un bonheur aussi complet que celui que me donne-
Frédéric ? Conrad est sans doute charmant, mais il n'y a qu'un Frédéric au
monde ! Mon père mit fin à ce tumulte de congratulations en frappant sur
son verre, avec la bague qu'il portait au petit doigt, puis, se levant : —
Chers enfants !... cher amis ! L'anuee 186t> commoDce bien pour moi,
puisque'elle m'apporte, à sa première heure, la réalisaLiou d'un désir bien
cher: voir Conrad devenir mon gendre. Espérons qu'au cours de cette année
Rosa rencontrera aussi celui qu'elle attend, et que la cigogne n'oubliera pas
de rendre visite à Frédéric et à Martha. Puisse cette année, cher docteur,
vous amener beaucoup de malades, ce qui ne s'accorde guère avec les
souhais de santé si nombreux qui vont se formuler aujourd'hui. Et toi, chère
Marie, puisses-tu, si toutefois cela concorde avec tes idées de prédestina* .
tien, que je respecte absolument, gagner un gros lot à la loterie, obtenir une
indulgence plénière ou toute autre chose qui te fasse plaisir. Je te souhaite à
toi, Otto, beaucoup de succès dans tes tîxamens, et toutes les vertus
militaires et toute la science qui pourront, un jour, faire de toi Torneraent de
Tarmée cl 1 uigueil de ton vieux père. Quant à moi — auquel il faut bien
aussi souhaiter quelque chose — comme je n'ai rien tant à cœur que la
prospérité et la gloire de l'Autriche, puisséje, au cours de cette nouvelle
année, éprouver la grande joie de voir la Lombardie nous revenir, ou la
Siiésie remplacée ^ous notre domination. Et

The text on this page is estimated to be only 23.33% accurate

2ii BAS L£S ARMES l qui sait ce qui peut nous être réservé de ce côté H ii>st point impossible, après tout, que nous reprenioQS à ces arrogants Prussiens cette provioc^ arrachée» jadis» à Marie-^Thérèse t... Je me souviens que cette fin de toast jeta uoj grand froid. La ;:Mlésie? la Lnnibardie? Personndj de nous n'éprouvait le moindre besoin de les Tora incuipurêesà rAutiiche, Le souhait de mon pèm impliquait la guerre avec toutes ses angoisses..» | toutes ses horreurs ; il ne cadrait guère avec IdlJ isealiiueutâ de cette heure que rendait imposantei] rengagement par lequel Conrad et Lilli venaient d(fonder ItMir jeune fuyer. Je me permis de répondre — Mais, père, c'est aussi le premier jour de l au pour les Prussiens et les Italiens ; ne leur souhait tons pas de mal. Puissent tous les hommes, pen-l dant cette année 1866, comme pendant les suivantes^ progresser dans l'union et la concorde, afin de vivra ' plii^ heureux. , Mon père haussa les épaules : ' — Toiiiom'> les mêmes chimères ! Frédéric vient à ma rescousse. — Le vœu exprimé par Martha n*a rien de chimérique; sa réalisation nous est, au contraire, mathématiquement garantie. Depuis les âges les plus reculés, les hommes ont toujours progresse dans la concorde et dans le bonheur ; mais, d'une manière si lente, qu'une période de quelques années Jie nous permet pas d'apprécier le progrè^. — Pourquoi alors, si vous croyez au progrès, vos plaintes sur la méchanceté, la folie, la férocité de Thopime, sou retour vers la barbarie ? Digrtized by Google

BAS LES ARMES! 213 — Parce qae... (Frédéric, tirant on crayon de sa poche, traça sur uq morceau de papier une ligne en spirale)... parce que la marche de la civilisation est très bien représentée par cetto figure. Malgré les courbes qu'elle décrit en arrière, cette ligne avance d^une manière certaine. L'année qui comaieuce peut fort bien être figurée par une de ces coorbes rétrogrades^ surtout si, comme on peut le craindre, elle amène une nouvelle guerre. Un pareil accideut fait toujours, au point de vue moral et intellectuel, reculer la civilisation. — Ce n'est pas là le langage d'un militaire, mon cher Tilling. — Je ne parle 'que d'an principe général, cher heau-père; il s'agit de savoir s'il est juste ou faux. Peu importe qu'il convienne ou non à un militaire ; la vérité est u une» partout. Si uu objet est rou«:e, iaudra-t-il, en principe, dire qu'il est bleu parce que Ton porte un uniforme bleu?... ou noir parce que Ton porte une soutane uoire? — Une... quoi? Lorsqu'une discussion ne lui plaisait pas, mon père avait l'habitude d allecter unecertainc surdité; il avait remarqué que peu de gens ont la patience de répéter toute leur phrase et qu'on préfère laisser tomber la conversation. « Dans la nuit, lorsque nous fûmes rentrés chez nous, j*' me mis à questionner niori mari : — Qu'as-tu donc dit à père?... Qu'il est possible que nous ayons eucore la guerre? Je ne te laisserai plus partir... eutends^tu bien... je ne le veux «pas ! Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.09% accurate

BAS LES ARMES! ~ Que signifie, ma chère Martha, ce : « Je ne k veux pas! » pasbionué? Plus il y aurait de probibilités de guerre, moins il me serait possible de donner ma dénfiission. Je Taurais pu après le Schleswig-Uolstein... — Quel malheur que la maison Schmidt et fils. .. — Mais, en ce moment, où s'amoncellent tantde nuages... — Tu crois vraiment que... — Je crois que ces nuages se dissiperont. Il est impossible que la Prusse et l'Autriche en viennent aux mains pour ces deux petits duchés; mais il suffit que la menace de guerre existe pour que ma démission puisse être interprétée comme une lâcheté; je suis <iir que tu le comprends. J'étais bien forcée de me rendre à ces raisons, mais je me cramponnais de toutes mes forces à l'espoir que « ces nuages » se dissiperaient. A partir de ce moment, je m'intéressai plus wement encore à tous les détails de la politique. Je suivais avec anxiété les manifestations de l'opiaioû publique aussi bien dans les conversations privées que dans les journaux. « Armer, armer » était le mot d'ordre. La Prusse arme sous main — l'Autriche arme sous main. La Prusse prétend que nous armons, mais c'est faux; c'est elle qui arme! Elle proteste à son tour. Si nous armons, c'est parce que les autres arment. Qui nous dit, si nous désarmions, qu'ils en feraient autant? Tel était le refrain que j'entendais bourdonner à mes oreilles. — Mais pourquoi tout ce cliquetis d'armes siToD n'a pas rintention d'attaquer? demandai-je unjoor. L-iyazod by Google

The text on this page is estimated to be only 24.48% accurate

BAS L£S ARMES! 215 A quoi mou père me répondit par le vieil adage : — Si vis pæenij para belltm. Nous n'armons oe par précaution» — El les antres? — Oh! eux, c est pour nous tomber dessus. — Us disent également que c'est pour se mettre n garde contre nus agressions. — C'est nn mensonge. — Mais eux aussi prétendent que nous agissons irec fausseté. — C'est UD prétexte qu'ils donnent à leurs armenents. Ainsi toujours le même cercle vicieux. Des deux Miésle même manque de sincérité. Il est impossible jae deux puissances qui désireraient tp^tes deux a paix pratiquent ce système d'armements à ouiranee. Ah ! il n'y a pas que les augures — les diplomates aussi le savent ce qui se cache derrière les tienionies, et sous les discours officiels. Les préparatifs d'armement continuèrent pendant ' 'S premiers mois de l'année. Le 12 mars, mon père arriva tout rayonnant chez moi : — Hurrah! s'écria-t-il, j'apporte de bonnes nouvelles. — On désarme? — Allons donc! au contraire I 11 y a eu hier réunion du grand conseil de guerre... nous possédons un effeclil inouï... Les Prussiens n'ont plus qo à se cacher I Nous pouvons, sur Theure, mettre tOO^OOO hommes sous les armes, et Benedeck, notre tacticien le plus consommé, aura le commandement

216 BAS LfS ARMES ! en chef avec des pouvoirs illimités. Je te le dis en toute confiance, mon enfant : la Silésie est à nous quuiid nous le voudrons, — Grand Dieu! m'écriai-ge avec désespoir, se peut-il que la iquerre éclate de nouveau! Mais qUi peut pousser à ce point rambition*..respirt de couquête... — Calme-toi, mon enfant ; nous ne sommes ni ambitieux ni avides de conquêtes. Nous voulods. — le gouvernement veut la paix ; il en a maintes fois donné i assurance. Le ciiiilre colossal de nu^ troupes ne peut que tenir en respect les autres puissances. La Prusse, la première, mettra les pouces, et ne le prendra plus de si haut* Nous avons encore, Dieu merci t notre tnot à dire dans Taffaire du Schleswig-llostein, et nous ne suppoi torons jamais que l'autre grand £tat de la Confédération prenne en Allemagne une position prépondé* rante. Il y va de u}lre honneur, de notre prestige, peut-être même de notre existence. Tu ne comprends pas cela? Ce n*est, au fond, qu'une luLle pour rbégémonie. iJe fait, nous nous soucions fort peu de ce petit Schleswig. L'important (et c'est ce qu'a mis en lumière le rapport du conseil de guerre), l'important est de savoir qui — du descendant des petits ducs de Brandebourg, ou de celui *des chefs du Saint-Empire — doit prendre le premier rang et dicter des conditions à l'autre. Je crois au maintien de la paix ; mais si, cependant, la Prusse persiste dans ses arrogantes prétentions et rend la guerre inévitable, je suis fermement convaincu que a victoire nous est assurée j nous retirerons de si Digitized by Google

BAS LES AïUMESl 211 grands avantages d'une guerre, qu'il est presque à souhaiter qu'elle éclate. — Tu le souhaites bien certainement, et tout le LuQseil de guerre avec toi Il vaudrait mieux alors, ne pas jouer ainsi le peuple et les partisans de la paix, en leur affirmant que ces armements, ces augmentations d'effectifs, ces demandes de cré* dits ne sont faits qu'en vue de la paix. Si tous voulez montrer les dents et serrer les poings, n'ayez pas, au moins, la bouche pleine de paroles menteuses. Si vous êtes si impatients de vous battre, ne vous donnez pas l'air de mettre la main à la garde de votre épée par pure prudence!..* Je conLiiiuai à parler ainsi, longtemps, d'une voix tremblante, avec une émotion croissante, sans que mon père, stupéfié, essayât même de me répondre. Finalement, je fondis en larmes. * Puis, ce furent les deux alternatives d'espérance et d'angoisse. On entendait un jour : « La paix est assurée ; » et le lendemain : « La guerre est inévitable. » Cette dernière opinion était la plus générale. L'expérience a prouvé, qu'en pareil cas, lorsque l'idée de guerre a, une fois, été émise, elle peut être plus ou moins débattue, mais elle finit toujours par remporter. J'inscrivais soigneusement, dans mon journal, toutes les phases du débat, ce qui me permit de bien comprendre les moindres incidents politiques 19

The text on this page is estimated to be only 29.93% accurate

218 BAS LES ARMES 1 qui amenèrent celle terrible i^uerre de 4866. S«k ces uoles, je n'aurais pas moi-même mieux compris les événements d'alors, que les oontemporains ne comprennent, (i^ordiiauc, un fait historique. La majeure partie d*ua peuple ne sait ni comment, ni pourquoi une guerre arrive. Elle couve, elle éclate et, quand elle est là, on ne songe plus à s'infoia<^r des menus intérêts ou des simples divergences d'opinions qui ont suffi à la produire. On ne pense fins qu'aux graves événements qu'elle fait surgir. La campagne terminée, on ne se souvient que des angoisses et des deuils qu'elle a coùlus, ou des triomphes et des avantages qu'eUe a procurés. Si, plus tard, quelqu'un désire connaître les raisons politiques qui ont fait naître le conflit, il lui faut consulter des publications savantes, écrites après coup : la tradition s'éteint vite. Le 24 mars, la Prusse lance une circulaire dans laquelle elle se plaint de nos armements menaçants. Pourquoi donc ne d«"sarnierions-nous pas, si nous n'avons pas d'intentions agressives? Mais commeai désarmer lorsque la Prusse met en état de défense toutes les forteresses de la Silésie, ut moi>ilise. le 28 mars, deux corps d'armée? 31 mars^ Dieu soit loué! L'Autriche dément les bruits d armements secrets qui circulent : elle affirme n'avoir aucune intention d'attaquer la Prusse, et demande, en conséquence, que celle-ci arrête ses préparatifs de guerre. La Prusse répond qu'elle ne songe nuUemenlà prendre roifensive contre T Autriche j mais, qu'en face des armements de celle-ci, elle se voit obî^ée

The text on this page is estimated to be only 28.03% accurate

BAS L'ES À HMËS 1 219 de prendre elle-même des mesures défensives. Le dialogue continue sur ce ton : — Tes armements sont offensifs. — Les miens ne sont que défensifs. — Puisque tu armes, je dois armer. — Armes-tu? Alors j'arme aussi! — Armons donc, armons sans relâche 1 Et les journaux montent les esprits. Les faiseurs d'articles de fond allument le feu, excitent, diffament. On fait paraître de nouvelles publications sur la guerre de Sept ans, dans le but avoué de raviver l'ancienne haine. Echange continu de notes diplomatiques. Le 1 avril, l'Autriche dément toujours, officiellement, ses armements, mais reproduit la récente déclaration de Bismarck disant à Karolyi qu'« on ferait, au besoin, fort peu de cas du traité de Gastein ». Que signifient, alors, les traités, si leur observation dépend uniquement du bon vouloir des contractants, et n'est nullement assurée par une autorité supérieure? Le 15 avril, la Prusse répond à cette note que l'accusation est dénuée de fondement; elle persiste à avoir la justification de ses propres armements dans la façon dont l'Autriche a garni ses frontières. Si l'Autriche n'a pas d'intentions agressives, qu'elle prenne l'initiative du désarmement. Le cabinet de Vienne répond : « Nous sommes prêts à procéder au désarmement à partir du 23, la Prusse s'engage à en faire autant, à la même date. » La Prusse y consent. Quel soulagement! Malgré

220 BAS LES ALLIÉS l'ont tant de menaces, la paix sera donc maintenue! Je m'empressai de noter cette bonne nouvelle. Trop tôt, hélas! De nouvelles complications se présentent > l'Autriche déclare qu'elle veut bien désarmer dans le Nord, mais qu'elle ne peut le faire dans le Sud, à cause de l'attitude de l'Italie. À cela la Prusse répond : « Si l'Autriche ne désarme pas complètement, nous demeurons sur le pied de guerre. » L'Italie intervient à son tour* Elle affirme n'avoir pas la moindre pensée d'agression, mais se voit, après les dernières déclarations de l'Autriche, dans la nécessité d'armer, elle aussi. Voici donc le chant de défensive entonné à trois voix. Je me laisse, en quelque sorte, assoupir par cette mélodie. Aucune puissance n'osera commencer, La guerre n'est vraiment pas possible* Chacun cherche à se mettre sur ses gardes, mais cela ne peut menacer la paix. Quelle illusion ! En dehors de l'offensive directe, il y a tant de manières d'amener les hostilités! Il y a l'ingérence et les réclamations au sujet d'une province en litige que l'on peut repousser comme injustes, il y a les anciens traités que l'on peut toujours déclarer violés et qu'il faut défendre par les armes. Il y a surtout « l'équilibre européen » que menacerait l'exagération de l'un ou l'autre État, danger qui réclame une intervention énergique. A partir de ce moment, les événements se précipitent : l'Autriche prend résolument parti pour l'Allemagne

BAS LES ARMES! 221 l'Augustenbourg. La Prusse voit dans cette attitude une violation du traité de Gastein, et une intention formelle d'hostilités. Les armements sont poussés d'outrance; la Saxe arme à son tour. L'excitation s'exaspère : la guerre est imminente!... la guerre est imminente! Pour moi, je me sens comme sur une mer démontée, sous la menace d'une tempête. Bismarck est actuellement l'homme le plus détesté de l'Europe entière. Le 7 mai il faillit être victime d'une tentative d'assassinat. L'auteur, Lind, espérait-il, par ce meurtre, conjurer la tempête? Le succès de sa tentative eût-il, en effet, conjuré? Nous reçûmes de Berlin des lettres de tante Cornélie* où elle nous disait qu'en Prusse, on ne souhaitait pas du tout la guerre: le plus complet « désarroi » régnait, au contraire, dans la sphère politique et dans l'opinion. Bismarck n'était pas moins antipathique dans son propre pays que chez nous. Le bruit courait que la landwehr refuserait de marcher pour cette « guerre fratricide ». On assurait que la reine Augusta se serait jetée aux pieds du Roi pour le supplier de s'y opposer. Combien j'aurais voulu m'agenouiller à côté d'elle, et entendre toutes les femmes d'Autriche! Oh oui!... La paix!... la paix devrait être l'unique but des efforts de toutes les femmes! Ah! si notre noble Impératrice s'était aussi jetée aux genoux de l'Empereur pour le supplier, les mains jointes, et les larmes aux yeux, de désarmer!... Peut-être l'Empereur eût-il imposé sa volonté de maintenir la paix... Mais la pression de l'opinion publique, de cette opinion que façonnent, 19.

The text on this page is estimated to be only 22.88% accurate

I 2:ii BAS LES ARMES l dirigent, excitent les hâbleurs, les
braillards, les donneurs de conseils, el surtout les journalistes... un homme,
fût-*il sur le trône, ne peut, à lui seul, lui résister. * Le 1*^ juin, la Prusse
déclare, devant la Diète, qu'elle est prête à désarmer sur-le-champ, si
l'Atttriche et la Saxe donnent l'exemple. Par contre, le cabinet de Vienne
accuse nettement la Prusse de méditer depuis longtemps une agression
contre TAutriche ; il est donc décidé à demander à la Confédération de
prendre en main la solution de l'affaire des duchés, et de eouToquer les
Elals da Holstein. La Prusse proteste contre cette riolationdu traité de
Gastein ; ce serait en revenir au traité de Vienne, c'est-à-dire au régime du
condumiiiiium. Dans ce cas, en échange du droit qu'elle ne conteste poiikt à
TAutriche d'occuper le Scfaleswi^, la Prusse s^arroege celui de prendre
possession du iloisteiu, et d'emblée, elle le fait occuper par ses troupes. Le
général Gablenz se contente de protester, et se' retire. Bismarck arait,
préalablement, lancé une circulaire, dans laquelle il disait : « Nous n'avons
trouvé à Vienne aucun esprit de conciliation. Il est mèfiie revenu aux
oreilles du Roi... que le cabinet autrichien veut, à tout prix, la guerre,
couiiant qu il est dans la victoire, et espérant, 'au moyen de rindemnité de
guerre qu'on imposerait aux Prussiea;3, se Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.53% accurate

BAS LES ARMES 1 223 * tirer des embarras financiers au milieu desquels il se débat. > Le 9 juin) la Prusse conteste à la Diète le droit de trancher la question du Holstein* Elle présente le projet d'une nouvelle Confédération dont seraient exclus les Pays-Bas et l'Autriche. La presse se déclare franchement pour la guerre, et, comme l'exige le vrai patriotisme, se déclare convaincue de la victoire : la possibilité d'une défaite ne doit même pas effleurer l'esprit de tout loyal sujet que son prince ou la patrie appellent aux armes. Plusieurs articles de journaux parlèrent déjà de rentrée solennelle de Benedek à Berlin, et du pillage de la ville par les Croates* Certains demandèrent même que la capitale de la Prusse fût complètement rasée. « Saccager, raser une ville, passer ses habitants au fil de l'épée », autant d'expressions qui jurent avec l'état actuel de la conscience de l'humanité. L'enfant, l'adolescent trouve, dans ses livres d'école, ces énormités, qui, plus tard, reviennent tout naturellement sous sa plume, quand il écrit un livre ou un article. Il n'est pas de mots assez forts pour dire notre mépris de l'ennemi. Les soldats prussiens sont appelés apprentis-tailleurs. On reproduit partout la gasconade, attribuée au général adjudant comte Gräne. « Nous renverrons ces Prussiens chez eux à coups de pied. » C'est la manière de rendre une guerre populaire : ces choses-là fortifient la confiance nationale. L'Autriche réclame l'intervention de la Confédération au sujet des procédés de la Prusse dans le

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.88% accurate

m BAS LES ARMES 1 » Uolstein, et la mobilisatian des troupes fédérales. Le 14, celte motion est mise aux voix, et repoussée par neuf voix coute six. * « C'en est fait 1... Les ambassadeurs ont reçu leurs passeports. Le 16 juin^ la Diète requiert TAutriclie et la Bavière de marcher au secours de la Saxe et du Hanovre attaqués par la Prusse. Le 18, parait le manifeste de la Prusse, en même temps que celui de FEmpereur d'Autriche, et la proclamation de Benedeck à ses troupes. Le 22, le prince Frédéric-Charles lance un ordre du jour; les hostilités sont ouvertes. Voici ces quatre documents : Proclamation du roi Guillaume : Ne pouvant onldier que ses princes ont jadis régié sur rAUemagne, l'AuLriche ne sait voir dans la jeune I^russe qu'un ennemi et un compétiteur. Elle cherche à la combattre dans toutes ses aspirations, persuadée que les intérêts des deux pays sont contradictoires. L'Autriche veut aujourd'hui affaiblir, anéantir, déshonorer sa rivale : elle viole les traités. Nous nous \oyois, en Allemagne, environnés, de tontes parb, d'ennemis, dont le mot d'ordre e^t rhumiliatioii de la Prusse. Jusqu'au dernier moment, j'ai cherché Je.^ voies d'une entente cordiale..* L'Autriche s'est refusée à me suivre dans cette voie. L'empereur François-Joseph dit à son tour : ' Les derniers événements ont montré d'une manière irrciutaLic t^ue la Prusse est décidée à ruui|jlaciii: le

The text on this page is estimated to be only 22.90% accurate

BAS LES ARMES! 225 droit par la force; elle par là, rendu inévitable cette guerre néfaste d'Allemands contre Allemands. Qae la responsabilité des malheurs qui vont fondre i-ur le pays retombe sur ceux qui les auront jirovo<(iies. Ils ne sauraient oublier <|u'iJ.s aurouL a en rendre compte devant le tribunal de l'histoire et devant le trône du Dieu tout-puissant. C'est toujours l'autre qui souhaite la guerre; c'est toujours l'autre qui substitue la violence à Vèquité! Cette guerre était donc néfaste i»arce que les Âllemands y combattaient contre des Allemands. -(Vest bien ; car voilà déjà un point de vue plus élevé qui place, au-dessus du Prussien et de l'Autrichien, la coilception plus haute de l'Allemand; encore un pas, et Ton arrive à la notion d'une unité supérieure qui condamnera comme fratricide toute guerre d'homme à homme. Mais le tribunal de Thistoire! Qu'est-ce que cela peut bien signifier? L'histoire nVt-elle pas toujours glorifié le succès? La gent des scribes historiographes ne s'est-elle pas. de tout temps, prosternée devant le vainqueur? Ne Va-t-elle pas toujours acclamé comme Tapôtre d'une idée civilisatrice? En appeler au tribunal du Dieu tout-puissant? Mais ce Dieu nous est l eprésenté comme l'arbitre suprême des batailles l C'est sa volonté qui décide des guerres et de leur issue. Contradiction sur contradiction! Il n'en pourrait %e autrement là où la vérité se dissimule sous l'hypocrisie; là où Ton essaye de représenter conmie également saints deux principes inconciliables : la guerre et la justice, la haine nationale et l'amour du prochain. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.03% accurate

BAS LES ARMES! Benedek s'adresse à nos troupes en ces termes : Nous allons nous trouver en présence d'une force militaire composée de deux éléments : la troupe de Jigne et la Landwehr; la première formée de jeunes gens inaccoutumés aux fatigues et aux privations, n'ayant jamais fait de campagnes sérieuses; la seconde composée des éléments peu sûrs. La partie de la population (qui la compose ne cache pas son incontentement, et serait plus disposée à renverser son gouvernement qu'à marcher contre nous. Par suite d'une longue période de paix la Prusse n'a pas un général ayant fait ses preuves sur les champs de bataille. Vétérans du Mincio et de Palestre ! je ne doute pas que, sous la conduite de vos vieux chefs expérimentés, vous ne teniez à honneur de ne pas laisser le moindre avantage à un tel adversaire. L'ennemi se targue hautement de la supériorité de son fusil à aiguille; mais je veux croire qu'avec vous il n'en retirera pas grand profit. J'espère que nous ne lui laissons pas le temps de s'en servir; nous fondrons sur lui avec la baïonnette et la crosse. Aussitôt qu'avec l'aide de Dieu nous l'aurons mis en déroute, nous le poursuivrons jusqu'à l'épée dans les reins, et, en pays ennemi, vous pourrez vous reposer et recevoir les récompenses que mérite une armée victorieuse. Enfin, le prince Frédéric-Charles disait : Soldats ! La perfide Autriche a, depuis quelque temps déjà, au mépris de l'alliance, et sans aucune déclaration de guerre préalable, violé les frontières de la Prusse dans la Haute-Silésie. J'aurais pu, de mon côté, franchir les frontières de la Bohême, mais je ne l'ai pas voulu. J'ai fait remettre aujourd'hui la notification qu'il convient. Aujourd'hui même, nous allons passer sur le territoire ennemi, afin d'épargner l'invasion à notre propre pays. Que Dieu nous guide! C'est en lui que nous nous confions, en lui qui règne sur le cœur de l'homme aussi bien que sur le destin.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.11% accurate

BAS LES ARMES! 227 des peuples et Tissue des batailles. N'est-il point dit vls les saintes Ecritures : « Tournez vos cœurs vers Dieu et vos poings vers Tennemi. » Dans cette guerre, il s'agit vous le savez, des intérêts les plus sacrés de notre chère Prusse, de son existence elle-même. L'ennemi ne cache pas son désir de l'annihiler. Soit vain que le sang de nos pères aura été versé sous le drapeau (Italie le Grand et que, tout dernièrement, le nôtre aurait coulé à Duppel et à Aisen? Nous entendons maintenir l'intégrité de la Prusse; et, par nos efforts, rendre notre patrie plus forte et plus puissante. Nous nous montrerons dignes de nos pères« Nous nous confions en ce Dieu qui leur fait propice, Puise-t-il nous favoriser et bénir les armes de la Prusse! Et maintenant... en avant, avec notre vieux cri de guerre : Avec Dieu pour le Roi et pour la patrie ! Vive le Uoik »

The text on this page is estimated to be only 26.94% accurate

LIVRE IV 1866 Le voilà donc de nouveau déchaîné sur le pays, ce fléau, et comme toujours, accueilli avec enthousiasme. Quelque temps avant la déclaration de guerre, Frédéric avait été envoyé en Bohême. A ce moment, je croyais une solution pacifique encore possible. L'adieu déchirant qui précède un départ pour la guerre me fut donc épargné. J'étais déjà seul, de [] (quelques jours, lorsque mon père m'apporta, . triomphant, la nouvelle : « Nous y voilà ! » J'attendais cette décision, comme un criminel attend, dans sa cellule, la lecture de sa sentence de mort. Je baissai la tête et ne répondis rien. — Aie bon courage, mon enfant, continua mon père ; la guerre ne se prolongera pas ; dans quelques jours, nous serons à Berlin. De même qu'il est revenu du Schleswig-Holstein, ton mari reviendra de Prusse, couvert de nouveaux lauriers. Il lui est * peut-être pénible, étant d'origine prussienne, de

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.47% accurate

BAS LES ARMES ! se battre contre les Prussiens; mais, depuis qu'il a pris du service en Autriche, il nous appartient corps et âme... Âh ! ces Prussiens ! ces arrogants Prussiens ! ils veulent nous exclure de la Confédération ; ils s'en repenliront. Lorsque nous aurons repris la Silésie et que les Habsbourg... D'un mouvement de main, j'arrêtai mon père et le priai de me laisser seule. Il dut croire que j'éprouvais le besoin de pleurer, et, comme il détestait les scènes d'attendrissement, il accéda à mon désir et sortit. Je ne pleurai pas. Il me semblait avoir reçu un coup violent sur la tête. La respiration saccadée, le regard fixe, je demurai, un instant, immobile ; puis » me dirigeant vers mon bureau, j'ouvris mon journal et j'écrivis : La sentence de mort est prononcée : des milliers d'hommes vont mourir. Frédéric sera-t-il du nombre ? dans ce cas, je mourrai aussi... Oh ! que ne suis-je déjà morte ! Le même jour, je reçus de Frédéric les quelques lignes suivantes : Chère femme, sois forte. Nous avons été trop heureux ! C'est tiré ! Si l'arrêt prononcé » j'aurais tant d'autres nous atteint aussi, du moins le noir boalaire passé ne peut-il nous être ravi. Nous rencontrerons probablement aujourd'hui les Prussiens. Il est possible que je reconnaisse parmi eux quelques-uns de mes anciens compagnons d'armes de Duppel et d'Alsen; peut-être mon petit cousin Gotlfried. Nous marchons sur Liebnau, avec l'avant-garde du comte de Glatz. A partir d'aujourd'hui je n'aurai plus le loisir de l'écrire, n'attends plus de lettres. Peut-être pourrai-je

The text on this page is estimated to be only 22.89% accurate

230 BAS Li;S ARMES! je t'adresser encore^ d« (emps en temps, une ligne, mais, n'y compte pas. Je voudrais trouver un mot,, un seul... dans le c«'is où ce dût être le drniier, qui pût contenir et t'exprimer tout mon amour, et je ne trouve que ce mot : « Marthal » Tu sais tout ce qa*il signifie pour rooi. Conrad Allliaus dut aussi marcher. Il rayonnait d'ardeur guerrière et sa haine du Prussien était assez forte pour qu'il partit avec enthoastasse. L'adieu iui fut cependant pénible. Son autorisation de mariage n'était arrivée qae deux jours avant Tordre de départ. — 0 Lillil Lillil lui dit-il d'un ton navré, poor* quoi as-tu tardé si longtemps? qui sait si je reviendrai ! Ma pauvri9 sœur se repentait; elle éprouvait maintenant un amour violent pour celui qu'elle avait si longtemps évincé. Quand il fut parti, elle se jeta en pleurant dans mes bras* — Pourquoi n ai-jepasdit « oui.» plutôt, je serais aujourd'hui sa femme. — La séparation n*en eût été que plus douloureuse pour loi, ma [lauvre Lillil Elle secoua là tête. Je compris mieux qu'elle, p(Mit-ôtre, ce qui se passait dans son cœur. Etre obligés de so séparer, sans certitude de se revoir., et sans avoir connu l'ivresse suprême... Oui! cela doit rendre encore plus amère la triste3se de l'adieu. Mon père, mes sœurs et tante Marie s'établirent à Grùmitz : ie me décidai aisément à les suivre avec mon fils. Frédéric absent^ mon foyer me semblait Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.36% accurate

BAS LES ARMES! mort : il m'eût été impossible d'y demeurer seule. Je me sentais aussi veuve que si la déclaration de guerre eût été la nouvelle de la mort de Frédéric. Quelquefois, cependant, une lueur me traversait l'esprit : « Il vit et il pourra revenir ! » Mais aussitôt la horrible vision reprenait le dessus : « S'il est frappé mortellement ? Peut-être, en cet instant, il râle et se lorde dans d'insupportables souffrances... il agonise dans un fossé... Des caissons d'artillerie roulent sur son corps. Les hommes chargés de déblayer le champ de bataille, le découvrant inanimé, raidi, le croient mort, et l'enfouissent, vivant avec les autres. .. Il revient à lui et... » Je sortais de ces rêveries en poussant un cri. — Qu'est-ce qu'il y a encore, Martha ? me demandait alors mon père, d'un ton de reproche : tu perdras la raison si tu ne chasses pas tes idées noires. Pourquoi toujours ces sottises vaines ? J'avais souvent laissé paraître mes angoisses, et cela révoltait mon père. — C'est coupable, c'est insensé, reprenait-il. Tu joues des drames à plaisir. On ne laisse pas sur le champ de bataille un officier du grade de ton mari. D'ailleurs, il ne faut pas penser à ces choses-là... » c'est un péché... c'est profaner la guerre que de s'arrêter à ces misérables détails, au lieu de ne voir que la grandeur de l'ensemble... Oui, oui... ne pas penser, c'est ce que l'homme a toujours fait en face de la souffrance humaine. C'est sur ce principe qu'a toujours reposé la barbarie.

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

232 BAS LES ARMES! . Le docteur Dresser avait volontairement pris du service dans une ambulance. J'avais eu aussi l'idée de partir comme infirmière. Je n'aurais pas hésité si j'eusse été certaine de me trouver à proximité de Frédéric et de pouvoir le soigner, s'il était blessé; mais en soigner d'autres?... Non, j'aurais manqué des forces et du dévouement nécessaires. Voir agoniser et mourir; entendre les gémissements (les milliers de blessés sans pouvoir les secourir; aller rôder tant de cris, de souffrances et d'horreurs; m'exposer moi-même, sans être sûre de pouvoir assister Frédéric, non, je n'en avais pas le courage. Mon père m'assura d'ailleurs que je n'aurais pas été admise, ce service n'étant confié qu'aux ambulanciers ou aux sœurs de charité. — La seule chose que vous puissiez faire, nous dit-il, c'est de confectionner de la charpie et des bandes de pansement pour les sociétés patriotiques de secours aux blessés. Oui, voilà la tâche qui convient à mes filles : je les prie d'y apporter tout leur zèle, et je les bénis d'avance pour ce qu'elles auront l'air. Et ce fut, en effet, à cette occupation que nous consacraâmes bien des heures de nos journées. Rosa et Lilli s'y livraient avec une douce émotion. A la vue des moelleux paquets de charpie et des sacs de bandes correctement roulées, mes sœurs éprouvaient des sensations de sœurs de charité : elles croyaient entendre les soupirs de soulagement et rencontrer les regards reconnaissants des malheureux soulagés par elles. Elles en arrivaient presque à se faire de

Téléchargé par Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.82% accurate

BAS LES ARMES 1 233 blessé une idée qui ne manquait pas de charme. Elles se représentaient les soldats ayant eu la chance de survivre au combat, allongés sur de bons lits bien propres, soignés et choyés jusqu'à leur complète guérison; elles les sentaient bercés par un délicieux et inconscient denii-sonimeil dont ils ne se réveillaient que pour saisir la réalité de leur complet rétablissement et de leur prochain retour dans leurs fuvers. Mou père les entretenait, d'ailleurs, dans ces sentiments naïfs. — Bravo, bravo, fillettes I toujours zélées à traTailler pour nos vaillants soldats « Je puis vous parler par expérience du bien que l'ait un bon petit paquet de charpie s»r une blessure... Lorsque je reçus à Palestre cette décharge dans la jambe.., ^tc. etc. Pour moi, je soupirais et ne répondais rien. Je connaissais d'autres histoires de blessures que celles qu'il plaisait à mon père de raconter, et qui ressemblaient à la réalité comme la vie des bergers ressemble aux peintures de Watteau. La Croix-Kouge! Je savais sur quel sentiment d'immense, de douloureuse pitié repose cette institution. J'avais pris un vif intérêt à ses réunions tenues à à Genève; j'avais lu Vécrit de Dunant, qui en a été le point de départ et qui n'est, d'un bout à l'autre, qa*un cri de douleur et de compassion. Ce noble Genevois, après avoir courageusement payé de sa personne . sur le champ de bataille de Solférino, a raconté au monde ce qu'il y a vu : un 20.

The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

234 BAS LES ARMES! nombre colossal de blessés abandonnés cinq, six jours, sans secours aucun. Il eût voulu les secourir tout mais que pouvait-il de l'immensité de cette détresse? Il avait des malheureux auxquels une goutte d'eau, un morceau de pain auraient sauvé la vie ; il en avait qui, respirant encore, furent précipitamment enterrés! Il dénonça aussi l'insuffisance des ressources dont dispose le service des ambulances. L'Austro-Hongrie n'avait pas encore adopté la Convention de Genève. Pourquoi ? Parce que toute idée nouvelle, même la plus simple, la plus bienfaisante, doit lutter, toujours, contre l'inertie, la sainte routine. On disait : « L'idée est très belle, mais impraticable. » J'avais souvent entendu répéter à mon père cet argument, émis par plusieurs délégués, lors de la Conférence de Genève, en 1863 : — Impraticable, car les corps militaires ne peuvent accepter de coopération privée sur le champ de bataille. Et, d'ailleurs, aurait-on des garanties suffisantes contre l'espionnage? — Et la question de dépense? les frais de la guerre ne sont-ils pas déjà assez considérables? Tous ces ambulanciers volontaires seront une charge pour l'administration ou, si l'on admet que ce corps d'ambulanciers s'approvisionne directement dans le pays occupé, n'en résultera-t-il pas, pour l'administration, une coexistence regrettable, un renchérissement inévitable des denrées? O sagesse administrative — si scientifique, si débordante de prudence et — si profondément bête ! Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

BAS L&S ARMES 235 La prculière rencontre eut lieu le 25 juin à Liebebau, ea Bohème. Mon père nous apporta cette DOUte avec son air triomphant habituel : ' — Voilà un superbe début! On voit que le Ciel est avec nous. Il est bon que ces fanfarons de Prus-. siens aient tout d'abord à lutter contre notre glorieuse te Brigade de fer » ; vous savez : la brigade Poshacher, qui a si vaillamment défendu Kônigs? berg en Silésie... elle leur en fera voir! (On apprit par le courrier suivant qu'après un engagement de cinq heures, cette brigade, qui se trouvait avec Tavant-garde de Clam-Gallas, s'éttiit retirée sur Podol. J'ignorais que Frédéric en Ht partie et je ne sus que plus tard aussi Tattaque de Podol, dans la même nuit, par le général Horn et le combat livré au clair de lune.) — Le début (les hostilités, couLinia mon père, est encore meilleur dans le sud que dans le nord« Noos avons remporté à Gustozza uoe brillante victoire. Je Tai toujours dit : la Lombardie nous reviendra. Je regarde la guerre comme terminée. Maintenant que nous sommes venus à bout des Italiens, qui avaient une armée solide et disciplinée, nons n'aurons pas beaucoup de mal avec ces apprenlis-tciilleurs... Cette landwelir, non, c'est d'une impudence 1... 11 faut vraiment toute la fatuité prussiefiue pour songer à tenir tête avec cela à de véritables troupes. On arrache à leur métier des geos qui ne sont pas entraînés et ne pourront jamais lutter contre des soldats aguerris! Ecoutez les bonnes nouvelles que donne la Gazette de Vienne, dans sa correspondance du 24 juin :

The text on this page is estimated to be only 29.69% accurate

236 BAS LES ARMES ! - « Dans la Silésie prussienne, la peste bovine a éclaté et paraît sévir avec intensité. » — Peste bovine! intonsité de l'épidémie!... Voilà (lis-je, les nouvelles réjouissantes dont on s'est tenu de se féliciter en temps de guerre ! Il est heureux que la frontière soit d'ici par des poteaux limitrophes que la peste, sans doute, ne se permettra pas de franchir! Mon père n'entendit pas et continua sa réjouissante lecture : « La fièvre règne parmi les troupes de Neisse; elle est due au misérable campement et aux privations de toutes sortes dont souffrent les divisions entassées dans les villages environnants^ L'Autrichien ne peut se faire une idée de la façon dont est traité le soldat prussien. Les Junkers (hobereaux) se croient tout permis envers leurs hommes : six onces de viande de porc, voilà ce qu'ils donnent à manger, par jour, à un soldat qui n'est habitué ni à la fatigue, ni aux marches forcées... — Du reste, les journaux ne donnent que d'excellentes nouvelles. Tout d'abord le récit de la brillante journée de Custozza. Tu devrais garder ces journaux, Martha. Je les ai gardés, en effet; c'est une chose que Ton devrait toujours faire* Quand un nouveau^ conflit iiiiitoi uaiiuial surgit, on devrait jeter les yeux sur les feuilles qui datent de la guerre précédente; on apprécierait alors à leur juste valeur les fanfa. roinades et récits de bonnes nouvelles. J'ai, notés, datés du quartier général de l'armée

The text on this page is estimated to be only 26.50% accurate

BAS LES ARMES 1 237 lu Nord, les détails suivaient sur le plan de campagne des Prussiens : D'après les dernières nouvelles, le quartier général prussien a été transporté en Silésie. Suivait, en style technique, une longue énumération des mouvements et prises de position projetés par l'ennemi. L'auteur de l'article avait certainement du plan ennemi une conception plus nette que Holtke et Roon eux-mêmes. Il affirmait que les Prussiens avaient l'intention de prévenir la marche de notre armée sur Berlin, ce qui ne leur réussirait guère, vu les mesures prises par notre état-major (mesures que « ce correspondant » connaissait mieux que Benedeck lui-même). ... La Nouvelle Gazette de Francfort racontait l'incident suivant qui s'était produit lors du passage, à Munich, des troupes italiennes : Ici ... Les régiments de ligne, arrivés récemment à Munich, y ont été acclamés et fêtés comme tous les autres, dans le jardin d'un café, près de la gare, où chacun a constaté la joie des Vénitiens à l'idée de se battre contre les ennemis de l'Autriche. (Chacun eût cependant pu comprendre que des soldats ivres se laissent facilement enthousiasmer pour n'importe quelle cause.) A Würzburg la gare a été envahie par un régiment autrichien d'infanterie. Ici ; il paraissait n'être composé que de Vénitiens. Egaleme nt bien reçues (ce qui signifie : également enivrées), ces troupes ne savaient comment exprimer leur satisfaction de marcher contre les perturbateurs de la paix. Les vivats se prolongèrent indéfiniment. A Trübau, en Bavière, le général Benedeck avait donné connaissance à l'armée du Nord des trois

The text on this page is estimated to be only 24.13% accurate

238 BAS LES ARMES ! bulletins relatant la victoire de l'armée du Sud, en j'ajoutaDt UD ordre du jour ainsi conçu : Au nom de l'armée du Nord^ j'envoie à l'armée du Sud Je télégramme suivant: « Benedeck et son armée adressent l'expression de leur admiration enthousiaste à l'illustre et sérénissime commandant d* » l'armée du Sud, ainsi que leurs félicitations les plus sincères pour la belle journée de Custoza. La campagne du Sud, ouverte par cette victoire, ajoute un nouveau rayon à la gloire de l'armée impériale. » Et vous, soldats du Nord! qui apprenez avec allégresse cette heureuse nouvelle, c'est avec un redoublement d'enthousiasme que vous allez marcher au combat, afin (le relever aussi, par vos exploits, la gloire de la patrie. Votre vaillance va bientôt me permettre d'adresser à l'Empereur un télégramme de victoire. Cette victoire, votre discipline et votre vaillance vont la remporter au cri de : Vive l'Empereur ! Voici la réponse au télégramme ci-dessus, adressée de Vienne à Trübau, en Bohême : Bien sincères remerciements de l'armée du Sud et de son commandant à leur ancien et bien-aimé général et à ses braves troupes. Certains que nous aurons bientôt à vous féliciter d'une semblable victoire. Certains? certains? — En lisant cela, ne vous sentez*-vous pas très-saillir de joie, mes enfants? s'écria mon père absolument ravi. Vous devez avoir des sentiments assez élevés pour que votre patriotisme remporte sur vos intérêts personnels... pour que vous oubliiez, toi, Martha, et toi, Lilli, les dangers que courent Frédéric et Conrad; d'ailleurs, ils reviendront; et dusuiyuozd by Google

The text on this page is estimated to be only 24.57% accurate

BAS LES ARxMES ! 239 mi'ih succomber, c'est un sort glorieux qu'ils partageraient avec bien d'autres enfants de la patrie, n n'est pas un soldat qui, àù cri :« Pour la Patrie! » ae iasse joyeusement le sacrifice de sa vie. — J8 Yondrais bien savoir, répondis-je i mon 3èrp, lorsque, après une bataille perdue, un soldat lemeure étendu sur le champ de bataille, abandonné ou oublié dans un fossé, agonisant des jours ?t nuits, au milieu (Vinexpi iinables souffrances, je voudrais bien savoir s'il meurt joyeusement, en répétant sans cesse ce fameux cri : « Pour la Patrie! » — Mais, Martha, ce que tu dis là est de la dernière inconvenance.., — Oui, oui, la réalité crue, le mot vrai sont inconvenants, criminels; il n'y a de bien, il n'y a de beau que la phrase... ronflante et creuse... Je ie dis francbement, moi, que cet ordre contre eatare : « Mourrez de bon cœur », tout héroïque lu'il paraisse, me fait l'effet d'uu homicide parlé. Plus tard, j'ai retrouvé, dans les papiers de FréJéric, une lettre que je lui adressai à cette époque. Elle traduit Jes sentiments que j éprouvais alors : GruLiiiU, 28 juin 1866. Mon bien-aimé ! Je vis comme le condamné qui attend d'un instant à l'autre son exécution ou sa -n\ce. Mais non, mon Frédéric, cette compaiaisou r^nd mal ma pensée, car s'il ne s'ai^issait que de ma '•e, combien moindre serait mon angoisse! Mais je tremble pour une existence qui m'est autrement * bère que la mienne. C'est surtout la pensée des tortores possibles de ton agonie qui me déchire Fâme.

The text on this page is estimated to be only 25.29% accurate

^40 BAS LES AHMËS! Oh l si cet affreux cauchemar pouvait finir! Si nos victoires pouvaient rapidement terminer la guerre! Ces lignes te parviendront-elles et, dans ce cas, où et quand? Au camp?... Après une sanglante journée?... T)ans une anibiilance?... Il te sera toujours doux de recevoir (juelques li^ïnes de moi, ne fût-ce que Texpression de ma tristesse lorsque le soleil est voilé par Timmense crêpe hissé « pour la patrie », dont les pHs lugubres retombent sur tout le pays! Oui, ces lignes te réconforteront, Frédéric, car tu m'aimes ; elles te seront comme une caresse de ma main. Je suis toujours avec toi ; ma pensée ne te quitte ni jour ni nuit : ici, dans le cercle de la familU\ je m^» meus, je parle, je vis automatiquement. Mon à me t'accompagne tout le temps. Mon fils seul me rappelle par moments que le monde contient encore pour moi quelque chose qui n*est pas toi. Le cher petit! Si tu savais comme il s'inquiète^ comme il parle de toi! Nous causons sans cesse ensemble de « papa ». Si jeuue qu'il soit, il est déjà un « ami » pour sa mère. Je couimt'ucu a lui [mrler comme s'il était raisonnable et il m'en est reconnaissant. Je suis touchée d^* rafi'ection qu'il te témoigne : il est si rare de voir les enfants aimer leurs beaux-parents ! Il est vrai que toi tu ne pourrais être ni meilllear ni plus tendre pour ton |iropre enfant. Tu es bon avant tout d^uoe bonté immense et caressante. Tu justities bien celte paiolc (lu |)Octe : « De même que la voûte du ('iel semble formée d'un seul gros saphir, ainsi la ernîdeur morale de Thomme repose sur une seule qualité : la bonté. » Je t'aime, Frédéric. Je t'aime avec abandon et confiance! Quand tu es là, je me repose si doucement sur toi. Ahl si l'orage pouvait étnî apaisé ! Si vous pouviez être déjà à Berlin, et dicter au roi iiiiilaume les conditions dé paix! (((Juels sentiments éprouveras-tu en ce « pavi enneiui », tou .pays d'orifçine, où tu as encore ties parents, des amis? Te vengeras-tu en rasant la jolie villa de tante Cornélie? « Pays ennemi ! » Voilà encore Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.43% accurate

BAS LÈS ARMES 1 241 me idée fossile de l'époque où la guerre ne craignait pas d'arborer son vrai nom : celui de razzia. Alors le [l'ennemi était logiquement considéré par l'homme de guerre comme la terre promise de la rapine où on 'rouvait le salaire de ses peines. Je me laisse aller à causer avec toi, couitit pençint ces heures délicieuses où nous échangeons nos réflexions sur les contradictions qu'offre l'état actuel de l'humanité avec les idées de progrès que nous rencontrons dans les ouvrages de nos penseurs ! Comme nous nous comprenions, comme nous nous 'oraplétions l'un l'autre ! L'homme de guerre était le seul « l'ennemi auquel je pusse exprimer ma horreur pour la guerre ; mais, il est parti, non pour prendre part à l'œuvre de mort, mais pour l'atténuer au contraire. Encore une de ces absurdités contradictoires : « L'humanité dans la guerre ! » C'est à peu près comme la raison dans la foi. L'humanité et la guerre la raison et la foi sont contradictoires. Une haine sincère et violente pour l'ennemi, et une coïncidence mépris de la vie humaine, voilà la base de l'esprit guerrier ; une soumission absolue de la raison voilà la condition première de la foi. Nous vivons à une époque de transition. Les vieilles institutions et les idées nouvelles exercent une égale attraction. Ceux qui ne veulent pas rompre brutalement avec le passé ou ne peuvent pas assouplir complètement les tendances nouvelles, cherchent à fondre ensemble ces deux éléments. De cette fusion est sortie cette conscience humaine, faussée pleine de contradictions qui fait souffrir si profondément les âmes altérées de justice, de droiture et de vérité. Mais pourquoi t'écrire tout cela ? Comme si tu pouvais, maintenant, t'intéresser à ces considérations abstraites ! Hélas ! te voilà aux prises avec une terrible et inévitable réalité. Il te vaudrait mieux fois mieux essayer l'accepter avec les sentiments du passé, du temps où le soldat souhaitait et aimait la guerre. Et moi, j'aimerais mieux pouvoir, comme tant d'autres femmes

The text on this page is estimated to be only 21.65% accurate

242 BAS LES ARMÈS! mes, exciter ton courage, f'adresser des vœux de triomphe et te recommander à la protection di'i&e» Oui, voilà les sentimoiits que devrait exprimer une vraie femme de soldai; mais Je sais que tu ne désires pas lus trouver cliez ta femme, chez celle qui a toujours Hr la compagne de ta pensée, et qui partage ta roiri't' ('outr rrlie antique et aveu^^le lolie de l'humanité qui s'appelle la guerre. Quand je me représente cps deux armées composées d'hommes sensés» pour la plupart bons et doux, fbiidant Tune sur Tautre pour s'anéantir^ et dévastant de pauvres villages, toor à tour perdus et repris... quand je vois toutes les horreurs qu'évoque cette image, je voudrais crier à ce^ deux armées : Mais revenez doue à vous!... ai i tHeivousî El sur]ps 100,000 individus qui composent l'armée, 90,000 certainement, s'arrêteraient avec bonheur; mais, en tant que masse, il lem^ faut marcher, et i|s marchent ! Assez de réflexions comme cda ! Mieux vaut que je te parle de noas. Tout le monde se porte bien ici. Les événements actuels mettent naturellement mon père dans une excitation extrême. Il ne parle que de la victoire de Custozza; il en est aussi fier que s'il l'avait remportée lui-m(^me, et la part de gloire qu'il s'en attribue, en qualilù d'Autrichien et de général, renorirueilllt. Lori, dont le mari est, compte tu le sais, à l'armée du Sud, m'a écrit une lettre triomphante, toujours au sujet de Gusfozza. — Elle m'annonce qu'elle va venir, avec sa petite Béatrix. passer à Griimitz la fin de l'absence de son mari, k n'ai puque l'approuvor, mais j'aurais pr»'deré demeurer seule, seule avec ma pensée toujours dirigée vers toL Personne ici ne peut comprendre mon angoisse. Les vacances d Otto commencent la semaine prochaine. Bans chaque lettre il se lamente de ce que la guerre ait débuté avant le terme de se^ études, mais if espère que la paix ne sera pas signée avant sa soi lie de l'école. « Il espère ! » Pour lui, la paix serait une déception. Voilà les idées que réducali<ui actuelle inculque aux jeunes geusl TauL que la guerre existe, U faut, L.iyiuzcd by Google

The text on this page is estimated to be only 25.27% accurate

BAS LES AHMES! 243 naUirellemeil, déveioptT cliez la jeunesse des sentifuent militaires; et tant que les sentiments militaires seront développés, il faudra leur donner satisfaction par la guerre. Mais alors./ . ? L*humanité ne sortirat-elle jamais de ce cercle vicieux? Si! car l'amour de l l guerre décline visiblement, quelque soin que l'éducation actuelle prenne à rattiser. Te souviens-tu des iuiices de cette décroissance que signale Thomas liiiokle? M us ton cœur, ton noble cœur^ Frédéric, ni en est encore le meilleur garant. Nous recevons des lettres désolées de nos parents et amis de Bohème. Le simple passage des troupes dévaste et épuise le pays. Que serait-ce s*il devenait le théâtre de la guerre? On se tient prêt à la faite; on emballe ce qu'on peut; on cache ce ([u'oii a de plus précieux. Toute vie mondaine est suspendue ; les moissons foulées, les fabriques incendiées ou tout au moins désertées ! (c Quel malheur^ nous écrit-on, d'habiter le voisinage de la frontièrOi et quel malheur atissi que. Benedeck n'ait pas su prendre plus tôt et plus énergiquement roffensive, et porter la guerre en Prusse! » Petit Rodolphe est assis près de moi, pendant que je t'écris; il t'envoie un baiser et ses caresses à Puxl. Il nous manque bien, le cher animal ; mais, que seraitil devenu ici, sans son maitre/Il te distraira ; caresse-le, ce bon Pnx]f de notre part à toutes deux ; je lui serre bien la patte droite, et Rudt embrasse sa bonne fri-» mousse noire. Adieu, pour aujourd'hui, mon bien-aimé. * * * — Ces! ijioni 1 Défaite sur défaite ! D'abord le alliage de Podol enlevé d'assaut, de nuit, au clair de la lune et à la laeur des flammes. Ensuite la prise de Gitschin. Ce mauditfusil à aiguille a fauché

The text on this page is estimated to be only 24.69% accurate

244 BAS LES AHMES 1 des rangées entières Je nos soltiats. Les corps d'armée du KroDpriez et du 'prince Frédéric-Charles se sont r joints et marchent sur Mùnchen-grâte Telles sont les nouvelles que mon père, tout désolé, vient de nous commaniquer. Toutefois, sa confiance ne faiblit ljoiaL — Qu ils viennent tous... tous... Qu ils paraissent seulement en Bohème et il n en échappera pas un seul! Ils seront enveloppés, cernés, et la population furieuse nous aidera à les exterminer, l l n est pas aussi avantageux qu'on le croit de porter la guerre en pays ennemi : on a non seulemeni affaire aux armées, mais aux populations. J'ai vu, en campagne, des gens verser de leurs fenêtres, de Teau et de Thuile bouillante sur nos soldats. Je ne pus retenir une exclamation d'horreur. — Que veux-tu, me dit mou père en haussant les épaules, c'est la guerre ! — Mais alors avoue que la guerre transforme rhomme en tigre... en démon!... De Thuile bouillante... — Mon Dieu, on se défend, on se venge... Penses-tu que les balles des fusils à aiguille prussien^ soient agréables à nos braves? Elles les abattent coiiiine des mouches ; mais nous sommes trop nombreux, trop disciplinés, pour ne pas avoir enUa raison de ces apprentis tailleurs. Je reconnais que lions avons conunis quelques iautes au début. Benedeck aurait du franchir de suite la frontière prussienne. Je commence à douter de sa capacité. H eût peut-être mieux valu lui confier l'armée du Sud. et nommer à sa place l'archiduc Albert. Il n'y a, uiyiuz.ca by Google

The text on this page is estimated to be only 26.16% accurate

:bas les armes 1 245 b ailleurs, pas lieu de se décourager. Jusqu'ici les engagements n'ont pas eu d'importance; nous allons seulement en venir aux actions décisives. Nous concentrons plus de 100 000 hommes sur Kouiggratz; c'est là que nous aurons notre Cuslozza du Nord ! C'est aussi là que Frédéric devait se battre. Quelques lignes reçues de lui, le matin, me disaient ; « Nous marchons sur Koniggratz. » Jusqu'à présent, j'avais reçu des nouvelles régulières, bien que, dans sa première lettre, il m'eût prévenu des difficultés qu'il aurait à m'écrire. Il avait profité de toutes les occasions pour m'adresser quelques mots, souvent au crayon, à cheval, sous la tente, d'une écriture rapide, sur un feuillet de son carnet. J'ai reçu plusieurs de ces billets; d'autres ne me sont parvenus que plus tard, après la fin des hostilités. J'ai conservé ces souvenirs. Ils ne contiennent aucune description de bataille ni aucun étalage de cette rhétorique belliqueuse qui sert au narrateur à faire admirer son courage, son héroïsme, son patriotisme. En voici quelques-uns : Du Livouac. Un bivouac sans tentes : heureusement la nuit est tiède. Les hommes sont étendus sur le sol, exténués par la marche. On n'a dressé quelques tentes que pour les officiers d'état-major. Il y a trois lits de camp dans la mienne; mes deux camarades dorment ; des verres vides encombrement la table sur la2i.

The text on this page is estimated to be only 22.27% accurate

246 BAS LES ARMES I quell», à la lueur vacillai) te d une
bougie, je t écris. ' J'ai cuttcbé Puxl sur mon Ut : il n'en pouvait plus le
pauvre ami ! IL a*est, pas plus que la landwehr prussienne, habitué aux
fatigues et aux privations d*iioe campagne. Il ronfle maintenant; je me
figure quil rêve à son ami Rodolphe, comte Dotsky. Kt moi aussi, tout
(»veill»", je rêve à toi, Martha. Par une douce illusion, il iiH' semble
t'apereovoir, assise sur uo pliant, dans ce coin obscur de lu tente ; je me sens
attiré vers cette chère apparition... mais, hélas! je sais bienque si
j'approchais^ Tillusion s'évanouirait. ie viens de sortir un instant de la
tente... J'ai vu glisser des ombres sur le sol... ; ce sont des traînards. Ils ont
aperçu les feux du bivouac et l'uni rejoint **loj»iii-i lnj)ant. T«)us ne
peuvent arriver jusqu'au camp ; plusi»'Ui3 n slés ^nr la route ou dans un
fossé. Mais aussi, quelle chaleur pendant cette marchéforcée! L'ardeur du
soleil était intolérable. Le poid> de Tarme et le sac écrasaient les épaules
meurtries!*.. Plusieurs sont tombés qui n*ont "pu se relever; deux ou trois
ont succombé, d'une façon foudroyante. Cette belle nuit de juin est
dépouillée de toute sn poésie de nuit d'été; les voix de la nature sont
couvertes par la voix des hommes et le (pas des patrouilles; les senteurs
embaumées sont remplacép> par Todeur des cuirs de la cavalerie et par
toutes les émanations de caserne. Mais tout ceci n'est rien encore : bientôt
on va entendre le croassement des corbeaux, alléchés par l'odeur du sann: la
putréfaction des corps enipestea Tair... et tout cela, ad majorera pat rias
gloriam* Un groupe de généraux et d'offlciers d'état-major, une longue-vue
à la main, sur une hauteur... Voilà, dans le domaine de la guerre, la situation
la plu^ favorable aux impressions esthétiques! Du liant (le la colline, on
voit se dérouler un tal d lu saisissanl el d'une intense poésie guerrière. Le
spectacle est grandiose et, à cette distance, smhk

The text on this page is estimated to be only 22.18% accurate

BAS LES ARMES! 247 un' véritable décor, d'autant plus saisissant, que Féloi[^] gnement ne permet pas d'en saisir les détails horribles et répugna nls. On a sous los yeu\ les grandes lignes de la fialaiile... de superbes efieils de couleurs... de longues colonnes se déroulant sur la route... le dt[^]ploiement, à perle de vue, des régiments d'infanterie et des divisions de cavalerie... puis, ks batteries... le tram des équipages... les voitures et les chevaux réquisitionnés, et, enfln, le gros des bagages. Le tableau grandit encore lorsqu'on peut suivre, non seulement les mouvements des lroul)es, mais aussi le choc des deux armées : le flamhoit'ineut des épées, les ondulations des drapeaux, le reflet des cuirasses, les ruades des chevaux que voilent de temps à autre de sombres nuages de fumée, et qu'accompagne le grondement, dans k montagne, des décharges d'arliU lerie» dont chaque coup clame dans Tair le mot : Mort ! mort ! mort ! ~ Hé bien, Tiiluit[^], me demandait, hier, un des généraux avec lesquels je me trou\ ais sur Térainence occupée par rétat-major : quelle superbe armée ! N'est-ce point vraiment imposant / Qu'en dites-vous ? À quoi pensez-vous donc ?... A quoi je pensais... je ne pouvais en faire part à mon supérieur. Je répondis très respectueusement quelque chose qui n'était pas vrai. L'obéissance passive qu'exige la discipline et la vérité n'ont rien à voir ensemble. La vérité est fière et se détourne, avec mépris, de tout ce qui est servile. • *■ • • »«'«..... *>... Le village est à nous non[^] Tennemi Ta repris. Nous nous en emparons de nouveau — une seconde fois Tennemi nous en déloge. Mais qn'il soit à Tun ou àTautre, ce n'est plus un village... c'est un monceau tie ruines fumantes. Les habitants l'avaient abandonné et s'étaient enfuis : heureusementl car un combat livré dans une localité habitée est encore plus affreux. Les balles des deux côtés tombent dans les maisons et y tuent femmes

The text on this page is estimated to be only 23.24% accurate

t 248 BAS LES ARMES I 'Cl enfants. Dans ce villa^çe, ainsi pris et repris hier, une famille était restée : deux vieux époux et leur fille eu cniiclies. Le mari sert dans noire régnn< nt. Lorsque nous approchâmes, il me dit : f< Ma leiiiirae et ses vieux parents habitent cette maison au toit rouge ;au nom du ciel, mon colonel, ne dirigez pas Tatlaque de ce c6lé. » — Le pauvre diable arriva juste ponr voir mourir Taccouchée et le nouveau-ué. Une bombe venait d'éclater près du lit. J'ignore ce que sont devenus les vieux; ils périrent sans doute sous les décombres; leur maison fut une des pre mières incendiées. Le combat en pleine campagne est horrible, mais il est plus hideux encore au milieu d'une ville ou d'un village. Chaque pan de mur est transformé en retranchement ou en barricade, chaque fenêtre en meurtrière. J'ai vu nos soldats retranchés derrière un amoncellement de cadavres à Tabrî duquel ils continuaient à tirer sur renneiiii. Je rroublierai jauiais celte muraille macabre. Un des corps, qui servaient de base à l'horrible édiice, vivait encore et remuait les bras.,. Vivait encore ! Conçoit-on ce qu'une telle situation suppose d'atroces souffrances? Oh! s'il était un ange de miséricorde planant sur les champs de bataille, quelle besogne admirable et terrible s'il voulait <lnmier le coup de grâce à tous ces malheureux — iioiumes et bêtes — qui vivent encore! Aujourd'hui, nous avons eu un petit engagement -de cavalerie, en rase campagne. Un régiment de Prussiens, arrivant au trot, se déploie et fond sur nous, le sabre à la main. Nous n'avons pas attendu Tattaque, et nous sommes élancés au-devant de l'eniifiinii. Lorsque nous n'avons plus été séparés que lie quelques |»as, de fonuidables hourras se sont éiev<"S des deux côtés. Les deux troupes se sont élancées l'une sur l'autre, poitrail contre poitrail, genoa contre genou. Les sabres sifflaient dans l'air et retombaient sur les têtes. Bientôt la mêlée a été trop

The text on this page is estimated to be only 25.26% accurate

BAS LES ARMES! 249 ♦-■paise pour qu'il fût possible de se servir des armes; les chevaux affolés se cabraient, hennissaient et se précipitaient de tons côtés. Désarçonné, j'ai senti — ce qui n'a rien d'agréable — le sabot d'un cheval me frôler la tempe à une ligne près. ZVouvelle journée de marche, avec un ou deux eniragements. J'ai éprouvé mx grand chagrin. Et pourtant au milieu des horreurs qui mVnlourent, je ne devrais pas me laisser aUer à une telle impression.* , mais, je n'y peux rien... je suis navré. Puxl, notre pauvre, notre cher et si joyeux PiixL.. ah! que ne l'ai-je laissé auprès de son petit maîd e Rodolphe ! 11 iiiiis suivait comme toujours... Tout à coup, il pi)usse un cri de douleur, un obus vient de lui briser les pattes dedevan).; il ne peut plus marcher, il reste en arrière, abandonné et « vivant encore ».î « Mon maître, mon bon maître, gémit-il, n* abandonne' pas le pauvre Puxl!... n Et son i>etit cœur se brise. Je suis surtout désespéré à la pensée que le Adèle anima! a pu, en mourant, m(i iiiéconuciilre. Il m a vu me retourner; il n'ti pu douter que j'aie entendu son cri d'angoisse, et, cependant, je Tai si troidement, si durement abandonné! Il ignore, hélas! le pauvre Puxl, que, lorsqu'on abacdonne les blessés, on ne peut commander « halte! >» pour un petit chien mourant. Il n'a aucune notion de ce devoir supéÂ*ieur auquel j'obéis, et son âme de chien fidèle m'accuse. Bien des gens se demanderaient, (*n haussant ies rpaiiles, commeuL il est possible, au luilicu des cataslroi)hes actuelles, de s'apitoyer sur pareille vétille? Mais toi, non, Marthal Je vois une larme te monter aux yeux à la pensée de notre pauvre Puxl ! Que se passe-l-il? On commande un peloton d'exécution. Est-ce un espion? Un? Non; en voilà dix-sept ensemble, l.a tête basse, ils s'avaucfiil sur quatre ranirs, entourés d'un carré de soldats. Suit une charreUe sur laquelle git un corps, et, lié à ce corps, le lils du

The text on this page is estimated to be only 24.07% accurate

250 BAS LES ARMES l défunt, un enfant de douie ans, également condamné à mort. Je m'éloigne pour ne pas assister à ce drame; mais j'ai entendu les détonations... j'ai vu, derrière un mur, siJever ia luiiiiée. Tous, l'enfant y compris, sont toiiibés. Enfin, nous voici commodément établis, pour la nuit, dans une petite ville* Pauvres habitants! nous venons de leur enlever, en réquisitions, leur tances de plusieûrs mois. « lirquisilioii Qu'il est heureux d'avoir, pour eximuier un acte pareil, un si joli iijot, d'un usage ;ius.si parfaitement sanctionné! J'ai tout de même été bien aise de trouver bon gîte et bon souper. Et puis, il faut que je le raconte ceci: J'allais me mettre au lit lorsque mon ordonnance m'annonce qu'un homme de notre régiment m'apporte quelque chose et demande à me parler. Je l'ai renvoyé avec une poignée de main, une bonne ^;ratification et la promesse, si malheur lui arrivait, de iiMuir-resser à ?a feuiiit*' i^i ,i ses enfants, car — (iguretoi uKi joie — ce (jif il m'apportait, c'était mon Puxl, blessé — honorablement blessé — il' est vrai, mais encore vivant et si heureux de retrouver son maître ' Il a dû comprendre, à l'accueil que je lui ai fait, qu'il m'avait, peut-être, accusé injustement de cruauté. Quelle émouvante scène ! Tout d abord, je lui versai de l'eau; il la but avec avidité, et, cependant, s'interruiu[.i(dix lois pour m'ubo^er sa satsiraction. Ensuite, je lianiiiai sa blessure; je lui présentai un repas savoureux de viande et de fromage et je Fétendis sur mon lit. Nous avons tous deux parfaitement dormi. Le matin, lorsque je me réveillai, il me lécha encore la main, comme pour me remercier, étendit ses petits membres, souffla profondément et... mourut. Pauvre Puxl î Mieux vaut qu'il en soit ainsi. Que de scènes terribles à noter aujourd'hui ! En fermant les yeux, j'en revois avec une effroyable netteté tous les détails. Pourquoi tant d'autres rapportent-ils de la guerre de si beaux et fiers souvenirs?

The text on this page is estimated to be only 24.31% accurate

BAS LES AUMESI 251 Ceix-là, vois-tu, se iriidissent coitie la douleur et oucbeat l horreur ot l'effroi qu'ils ont certaineî.n^nt éprouvés. Quand ils racontent ou écrivent, ils ue sondent pas leurs souveurs, mais cherchent à coufoi mer leurs récits aux descriptions-types en usage; ils s'attachent à ne manifester que des sentiments héroïques. S'ils disent une de ces scènes de carnage qui devraient porter tout être humain au paroxysme (lu dégoût et de riiurreur, ils cherchent à ne rien laisser paraître que froideur et indillV'rence. De la réprobaLiou, de rindii:nation? Jamais de la vie l Tout au plus l'ombre d une légère compassion... quelques soupirs émus..* Mais, ils se ressaisissent vite, relèvent flèremment la. té te. Haut les cœurs et sus à lennemil... HurrahL*. J'ai toujours, devant les yeux, ce monticule escarpé <jue cherchent à escalader, sous le feu de l'ennemi, des ciiasseurs à pied. Soudain, plusieurs étendent les bra««, lâchent leurs armes et roulent de rocher en rocher, les membres broyés et déchiquetés. Non loin de moi, une bombe éclate près d'un cavalier; son cheval recule d'ahord et bouscule le mieo, puis s*élance au galop. Le cavalier est encore en selle, maïs un éclat d'obus lui a ouvert le ventre d'où <*échap{)<'nt ses entrailles. Le haut du etu ps ne tient pUis à îa partie inférieur»', que par la colonne vcrlébrale ; des cotes aux caisses, il n'y a plus tju un ^'uorme trou sari^j^lant. Quelques pas plus loin, rhomme tombe de cheval, mais le pied reste pris dans rétrier, et le pauvre corps rebondit sur le sol pierreux. Un nouvel en^^agement a lieu dans la petite ville de Saar. Le t raqaement des poutres, l'éboulemr'nt des murs s'ajoutent au fracas de l'artillerie. Une bombe éclate dans une maison. L'explosion est si violente qu'elle lance à une grande hauteur les décombres, qui blessent, en retombant, plusieurs de nos hommes. Je vois voler au-dessus de ma tête une

The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate

232 > BAS LES ARMES î fenêtre dont le volet tient encore; les cheminées roulent des toils et leurs débris remplissent l'air une poussière asphyxiante qui brûle les yeux. Les piaffent des chevaux sur les pavés ajoute aux limites la mêlée. Le combat se poursuit de rue en rue Jusque sur la place du Marché. Au milieu de cette place, se dresse une statue en pierre de la Vierge. La mère de Dieu porte son enfant sur un bras et étend l'autre, dans un geste de bénédiction. C'est là que l'action devient terrible. Les coups pleuvent autour de moi; je frappe avec fureur sur tous ceux qui m'entourent; j'ignore si j'ai atteint quelqu'un. Dans de pareils moments on perd la tête. Cependant, deux faits restent gravés dans mon esprit, et je crains de garder un éternel souvenir de cette place de Saar... Un de nos lieutenants, jeune et pimpant, est désarçonné par un dragon prussien sorte de Goliath, qui lui fend le crâne aux pieds de la Madone. La douce Sainte fixe sur cette scène son impassible regard. Un autre ennemi saisit mon voisin et le renverse si violemment qu'il lui brise même dorsale... j'ai entendu le craquement. Et la Madone, son bras de pierre toujours étendu, continue de bénir. La scène que le télégraphiste contemple du haut d'une colline est des plus variées aujourd'hui. Voici d'abord le rondement d'un pont, au moment où le rattachement d'un convoi de voitures. Les dernières contenaient-elles des blessés? Je n'ai pu m'en assurer. J'ai seulement constaté que quatre hommes, voitures, chevaux ont été précipités dans le fleuve, très profond et très rapide à cet endroit. Cet incident est, d'ailleurs, heureux, puis que le convoi appartenait aux Huit, et que, dans la partie d'échecs actuelle je suis du côté des blancs. Ce n'est qu'un détail que le pont s'est écroulé. Sachant que l'adversaire y devait passer, les blancs en avaient sapé les piliers. L'histoire écrite par Google

The text on this page is estimated to be only 25.59% accurate

BAS LES ARMES 1 293 Maintenant, c'est nne bévues des blancs : notre régiment Khevenhiiller, dirigé par nne fausse manœuvre dans uii marais dunl il ne p»^ut se désombourber, est presque coin|dèteiaent extei inirié. Tous ces homnir.s bli-^^es s'an'aissent, enfoncent et étoufient. La vase leur remplit le nez et les oreilles. C'est la faute du colonel; mais la nature humaine est sujette' à erreur. La perte, d'ailleurs, n*est pas considérable, équivalente, à peu près, à celle d'un sinif 11 pion dans une partie d'échecs : un coup heureux réalisé par ntir tour ou par la reine va réparer cela. La vase n'en h menrera pas moins dans le nez, la boTiclie et les j eux des mourants, mais c est tout à fait accessoire. La faute stratégique seule est intéressante. Ma résolution est prise : si je reviens de cette campagne, je donnerai ma démission. La guerre m'inspire, maintenant, une telle horreur, qu'il y aurait ijYpocrisie de ma part à rester dans rai int'e. Tu sais que c'est avec répugnance, et tout en les condamnant, que j'ai pris part aux dernières campagnes. Ma répugnance, mon dégoût sont maintenant si forts que les motifs qui purent autrefois me décider à poursuivre ma carrière n'ont plus la puissance de m'y déterminer. Les idées qui m'ont fait choisir le métier militaire sont toutes mortes chez moi. Mes convictions nouvelles, d'abord vagues et hésitantes, sont aujourd'hui, devenues claires et nettes, et ne me permettent plus de payer mon tribut au culte de la guerre* Une évolution analogue se produit pour bien des .esprits dans le domaine de la foi. Le doute et Tindifférence les travaillent d'abord, sans les empêcher, toutefois, de suivre encore avec respect les cérémonies du culte, mais, quand ils ont rejeté tout mysticisme et ac(iuis la conviction que les rites qu'ils suivent répondent à une idée fausse, et quekjuefois immorale, ils se refusent à s'agenouiller à côté des insensés qui acceptent de semblables folies; ils se 22

The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate

254 BAS LfS AHMfS ! refusent à tromper le monde et eux-mêmes, et ne fraichisseiit |jIus le seuil d'un temple, dont ils méprisent la divinité. J'ai suivi tout d'abord rabomioable culte du dieu Mars. Le frisson mystique, enivraot, surhumain, qui saisit les hommes à rapparition de cette divinité, m*a jadis secoué au point de m'obscurctr l'esprit ; mais je ne puis plus réproover aujourd'huL La liturgie des ordres du jour, les phrases héroïques du rite militaire, me font plus l'effet d'un texte sacré; la sainte voix du canon et Todeur de la poudre-encens n'éveillent plus mon extase. J'assiste, désabusé, aux révoltantes cérémonies de ce culte hideux, et je n'y vois plus que les sacrifices humains, je n*y entends plus que les cris des victimes. VoOi pourquoi cos pages, où je t'exprime mes impression» sur la guerre, ne sont que le rellet des nulle douleurs que j'ai vues et de celle, si profonde, que j 'éprouve. Une bataille a été livrée à Kôniggratz. Encore une défaite! une défaite décisive à ce. qu'il parait. Mon père nuub en a fait part du ton qu'il aurait pris pour nous annoncer la fin du monde. Point de lettre, point de dépêche de Frédéric. Est-il mort? est-il blessé? Conrad a fait savoir à Liiii qu'il était sain et sauf. La liste fatale na pas encore paru. On dit qu'il y a eu quarante mille morts ou blessés. Le dernier billet de Frédéric disait : « Nous marchons sur Kôniggratz ». Et depuis trois jours que Taction a eu lieu, rien.« rien... toujours rien I... Je pleure... je pleure des heures durant... Mon chagrin n'est pas ahsolurneDl sans espoir: si j'avais la certitude que tout est fini, je n'aurais même plus la force de pleurçr. Mon Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.75% accurate

BAS LES ARMES ! mon père est accablé; Otto est affolé de vengeance. On voit qu'il se forme à Vienne un corps de volontaires dans lequel il veut s'enrôler. La nouvelle circule que Beuedeck va être relevé de son commandement, qui sera donné à Tarchiduc Albert. On espère que nos troupes ne tarderont pas à se ressaisir et à nous repousser ennemi, qui, dans son orgueil, rêve, dit-on, notre anéantissement complet. Le bruit court que les Prussiens sont en marche en Vienne. Les esprits sont pleins d'angoisse et de rage. Quant à moi, Frédéric est mon unique pensée, et, hélas, aucune... aucune nouvelle!... Quelques jours après la bataille, nous reçûmes une lettre du docteur Dresser, datée de Königgrätz. Il nous disait que l'immensité des souffrances au milieu desquelles il vivait défiait toute imagination. Il s'était joint à un médecin saxon envoyé par son gouvernement sur le théâtre de la guerre pour dresser, de visu, un rapport sur la situation. Us attendaient l'arrivée d'une dame saxonne : M^{lle} Simon, une nouvelle miss Nightingale, qui, (dès le début de la guerre, avait pris du service dans les hôpitaux de Dresde, et offrait son concours en Bohême, dans les ambulances voisines des champs de bataille. Dresser devait le lendemain, à sept heures du soir, aller attendre, avec le docteur Brauer, cette coura^{geuse} M^{lle} Simon à Königshof, dernière station où les trains arrivaient encore. Le docteur nous pria de lui expédier, ce jour-là, à cette station, un envoi de bandes, de charpie et autres objets de pansement. La lecture de cette lettre terminée, j'étais décidée

Digitized by Google

256 BAS LES ARMES! à porter moi-même le ballot demandé.

Peal-élre Frédéric se trouvait-il dans une des ambulances que voulait visiter M^{""} Simon. Je m'attacherais à elle; j<' reiiioivcrais mon uiaii, je le soignerais. Je le sauverais. Quelques heures après la réception de la lettre de Bresser, je quittai Grùmitx, sans commuDiou^Y mon projet à personne, certaine qu'on s'y serait oppose. Je dis que j'allais à Vienne surveiller remballage des objets demandés par liresser. Je comptais écrire simplement de Vienne à mon père : « Je suis partie pour le théâtre de la guerre. » k n'étais pas, il est vrai) sans inquiétude. D'abord, j'étais inexpérimentée, puis, ia vue dn sang, des plaies et de la mort m a toujours causé une répulsion profonde ; mais, rien ne pouvait, plus m'arrêter; j'étais poussée par une force invincible. Je croyais sentir, fixé sur moi, le regard, à iafois impérieux et suppliant, de mon mari ; il me^semblait que. de son lit de soulTrance, il me lendail les bras et m'appelait. La consternation et Ténervement régnaient dans Vienne. Partout des visages abattus. Je croisai plusieurs voitures pleines de blessés; je cherchai à découvrir si Frédéric n'était pas parmi eux. Je me lis conduire à un hôtel doù je dirigeai la confection du ballot à emporter et expédiai ma lettre pour Grumitz. Je revêtis un costume de voyage et* me rendis à la gare du Nord. Je voulais preodr^^ le premier train pour Kôniginhof: j'agissais sous rcmpire d'une idée fixe. A la gare, quelle agitation! quelle vie!

BAS LES ARMES 1 25T devrais plutôt dire : quelle agitation de mort! Les salles d'attente, les hangars, les quais étaient en* combrés de blessés, dont plusieurs agonisaient. Et quelle cohue! Gardes-malades civils, ambulanciers^ soeurs de charité, médecins, hommes et femmes de tous rangs de la société venus là pour s'enquérir d^un des leurs, ou pour offrir aux blessés quelques douceurs, telles que du vin, des cigares, etc. Tous les employes de la gare étaient occupés à refouler le public^ envahissant. On voulut aussi me faire reculer. — Que voulez-vous? *. Place 1... La distribution de comestibles et de boissons est défendue. Adressez-vous au comité; les dons y sont reçus. — Non, non, je veux partir. A quelle heure le premier train? J'eus beaucoup de peine à obtenir une réponse. J'appris, enfin, que les trains de départ étaient suspendus pour laisser la voie libre aux trains d'arrivée, à l'amenée d'immenses quantités de blessés. Aucun train de - voyageurs ne devait plus partir de la Journée; il n*y avait plus que deux départs : Tun, pour des troupes de réserve, et l'autre, exclusivement affecté au comité patriotique de secours aux blessés, ne devant prendre, pour les amener dans les environs de Königsgrätz, que des médecins, des ambulanciers, des sœurs de charité avec le matériel d'ambulance. — Ne pourrais-je pas être de ce second départ ? — Impossible! Il me semblait toujours entendre la voix de Frédéric. Et je ne pouvais partir; c'était à en devenir folle! 22. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.45% accurate

2S8 BAS LES ARMES 1 J'aperçus, à rentrée du hall, le baron S..., vice-président de la Société patriotique de secours, dont j'avais fait la connaissance lors de la guerre de 59. Je courus à lui : — Au nom de Dieu, venez-moi en aide! vous me reconnaissez? — La baronne Tilling, fille du comte Althaus... certainement! Mit..., très honoré..., en quoi puis-je vous être utile ? — Vous expédiez un convoi en Bohême; permettez-moi d'en faire partie... Mon mari mourant m'appelle... Votre cœur est noble et bon, ne repoussez pas ma demande ! Il réfléchit, hésita un instant, puis finit par accéder à ma prière. Il appela un des médecins envoyés par la Société, me recommanda à lui, et me fit passer sous sa protection. Le départ ne devait avoir lieu qu'une heure plus tard. J'aurais voulu entrer dans la salle d'attente, mais il y avait partout des blessés. On ne voyait que des corps étendus ou accroupis, des têtes livides et bandées. Je n'avais pas le courage de regarder de près; je voulais conserver toute mon énergie pour mon voyage et pour mon calvaire ; je voulais tout réserver pour lui, pour lui dont j'entendais toujours le pressant appel. Impossible cependant d'échapper à ce horrible spectacle. Je me réfugiai sur le quai, mais là, quel drame ! Les navrant encore! Un train énorme arrive, bondé de blessés. Oh! le déchargement de ce train ! Les moins atteints descendent seuls et se traînent comme ils peuvent. Il faut soutenir et même porter uiyiuze

The text on this page is estimated to be only 21.22% accurate

BAS LES ARMES! le plus grand nuiiiiLic. Les civières disponibles sont aussitôt occupées et les patients atteudeat, albngés par terre, le retour des porteurs. On dépose à mes pieds un maliieux dont j'entendais le râlè guttural et saccadé. Je me penchai pour lui adresser une parole de sympathie, mais, je reculai d'horreur en me cacliaut le visage dans les deux mains. Ce n'était plus une tête hîimai lie : la mâchoire inférieure était <iaipurtée, un des yeux pendait hors de l'orbite et il se déga* geait de ce pauvre corps une puanteur de sang et d'ordures. M voulus me lever et fuir. Je sentis que j allais me trouyer mal; ma tête alla frapper contre le mur derrière moi. Faible et lâche créature, que ^uiS'je venue faire dans ce lieu cie douleur où je me sens incapable d apporter le moindre secours ! La pensée de Frédéric m'aida seule à me i essayer. iQuand même je devrais le retrouver dans le mème ilat que ce malheureux, pour lui je pourrais tout supporter... Je le serrerais dans mes bras... je i embrasserais... Le dégodt, Thorreur^ tout s'effa'Cerait devant la violence de mon amour. Une idée terrible me traversa l'esprit : mais si , ce malheureux... si c'était Frédéric!... Je rassemblai tout mon courage... je regardai : non, ce .n'était pas lui ! " * ' " ♦ * «lente. On avait emporté l'agonisant. J'avais entendu un major dire • « tt^r. i i "««ywr uire . « Ltemltz-Ie sur ce Ijanc,

The text on this page is estimated to be only 29.12% accurate

260 BAS LES ARMES! impossible de le transporter maintenant à rhèpi*['] lal; il est du reste aux trois quarts mort. Le malheureux entendait encore fort bien, car, à ces paroles, il avait[^] dans un geste de désespoir, levé les deux bras vers le ciel! Me voici assise en wagon avec deux médecins et quatre soeurs de charité. La chaleur est étouffante, l'air est imprégné d'une odeur d'hôpital et de sacristie, de phénol et d'encens. J'ai le cœur soulevé, j'apj)uic la tête cuiitie la cloison et je ferme les yeux. Le train s'ébranle. C'est en général rinstantoù le voyageur pense au but de sa course. Je m'étais souvent trouvée sur cette ligne : j'avais alors en perspective une visite dans un château, chez des amis, ou bien un séjour dans une charmante station thermale. Lors de notre voyage de noces, c'étail aii--i cette li[^]ne que nous avions prise pour nous rendre en Pru^{^^}se, où nous attendait, dans la famille de Frédéric, une réception si affectueuse. — « La Prusse » ! Quel son différent rendait maintenant ce mot I Êt aujourd'hui, mon but... est un champ de bataillé... une ambulance... des lieux de mort, de souiirance et d'épouvante... Je irissonnai. — Madame, me dit un des médecins, vous paraissez souffrante, vous êtrs i>àle? J ouvris les yeux. Mon interlocuteur était jeuie,| d'une physionomie sympathique. Il devait faire sesj débuts. C'était bien, de sa part, d'accepter comme premier service ce poste si pénible et si douloui reux. J'éprouvais, à Tégard des personnes assise[^] avec moi dans le wagon, un sentiment de recou

The text on this page is estimated to be only 29.75% accurate

BAS LEb ARMES 1 201 naissance pour le soulagement qii elles se disposaient à apporter aux victimes de la guerre. J'offrais un sincère tribut d'admiration à l'esprit de sacrilice et (lo vraie charité des sœurs. Il faut qu'elles éprouvent pour tous les hommes cet immense amour que j'éprouve pour mon mari. Si ce malheu* peux, que j'avais vu agoniser à mes pieds, et dont l'aspect m'avait causé une telle nausée, eût été Frédéric, toute répulsion se fût évanouie pour moi. saillies Uileb, au nom de Tamour qu'elles portent au Chrisfc, leur époux d'élection, soignent avec dévouement tous les lioinines, leurs frères. — Non, docteur, répon<lis-je à la bienveillante question du jeune médecin, je ne suis pas malade; je lie SUIIS que fatiguée. — J'ai appris du baron S..., me dit le médecin en chef, se mêlant à la conversation, que votre mari a été blessé à Koniggriitz et que vous vous proposez d^aller le soigner; savez-vous exactement où il se trouve? — Hélas non! répondis-je, mon but est Kôni« ginhof. J'y suis attendue par un ami, le docteur liresser. — Je le connais ; nous avons exploré ensemble, il y a trois jours, le champ de bataille. — Exploré le champ de bataille! répétais-je en frissonnant; oh! racontez*nous... — Oui, monsieur le docteur, dit une des sœurs, faites-nous ce triste récit; nous pourrons être appelées à donner notre concours dans dé semblables explorations. Le docteur commença le récit; je ne puis natu

The text on this page is estimated to be only 24.57% accurate

262 BAS LES ARMES! rellement pas le reproduire mot à iik>I. Il s'iu* terrompait sonrent et ne le reprenait que sur mes instauces ou 6ur celles aussi pressantes de la scBur. Ces tableaux entrecoupés firent passer défaut mes yeux uue série de scènes d'horreur. Elles se sont gravées si profondémeut dans ma mémoire que je puis encore, aujourd'liui, en évoquer le souvenir. Je me trouvais «lans uu état de Violrnte sureïckttation* Hallucinée par Timage de Frédéric» Je le voyais mêlé à toutes ces lamentables histoires. C'est pour cela qu'elles me sont d^eurées dans Tesprit comme de douloureuses expériences personnelles. Plus tard, j'ai transcrit dans mon journal le récit du major comme si j'avais été moi-même le témoin des faits* L'ambulance est établie derrière une colline. De Tautre côté, le combat fait rage. Le sol est ébranlé; des nuages de luuiée obscurcissent Tair. Le canoD gronde. Il faut envoyer des patrouilles de brancardiers sur le champ de bataille pour relever les blessés et les transporter à Tambulance. Est-il quelque chose de plus héroïque que de s'exposer ainsi, sous la pluie des balles, à tuas les dangers de Tactiou sans en partager la sauvage ivresse? Certes, c'est une fonction glorieuse entre toutes 1 Eh bien! d'après les préjugés militaires, un jeune homme alerte, vigoureux, qui se respecte, n'entre pas dans le corps des brancardiers, et, quoique le chirurgien militaire ait grade d oUicier supérieur, il ne peut même pas être comparé à un lieutenant de cavalerie. L.iyiuzcd by Google

The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate

BAS LES AKAIËSI 263 Le caporal brancardier dirige ses gens vers une [letite déclivité de terrain conlre laquelle une batterie Tient (l uuvrir le feu. Ils marchent à travers on nuage de fumée; les balles s'abattent à leurs pieds et soulèvent devant eux des tourbillons de lerre et de poussière. Au hout de quelques pas, ils rencontrent déjà des blessés, légèrement atteints, \l est vrai, et pouvant, pour la plupart, so traîner seuls ou s'aider. L'un d'eux s'affaissa, non pas à cause de sa blessure, mais d'épuisement. — Nous u'avous rica mangé depuis deux jours; après une-marche forcée de douze heures, à peine arrivés au bivouac..., on a sonné Falarme et... la bataille... Les brancardiers s'éloignent, laissant ces blessés i'oul^uivre leur chemin et secourir, comme ils le pourront, leur camarade exténué. Ils doivent ré^rver leurs secours pour d'autres qui en ont un plus pressant besoin. Us aperçoivent, sur uue peato rocheuse, une masse sanglante : elle est composée dune douzaine de soldats. Laide-major s'arrête &i fait quelques pansements, mais on ne peut em-« porter ces blessés : il faut relever ceux qui tombent àur le champ de bataille ; peut-être pourra-t-ou prendre ceux-là au retour* La patrouille se remet en marche. Le nombre des blessés qu elle rencontre grandit toujours ; ils mncent avec peiné, se soutiennent les uns les autres. On leur*" distribue le coaterm de^ i;uiirdos, on donne quelques soins provisoires aux plaies les plus cuisantes, et on indique le chemin de TambuUûce. Les brancardiers avancent toujours à travers

2G4 BAS LES AUMES ! les cadavres, duiit beaucoup conservent les traces d'une horrible agonie : ils ont les jeux démesurément ouverts, les ongles enfoncés dans la terre, les poils de la barbe hérissés, les dents serrées sous des lèvres distendues. Voici un chemin creux, dans lequel sont amoncelés, péle-nièle, morts et blessés. Ces derniers voient arriver les ambulanciers comme des anges sauveurs. Ils implorent du secours, ou, d'une voix éteinte, demandent à boire. Mais, hélas I les provisions sont déjà épuisées, et que peuvent ces quelques ambulanciers I II leur faudrait cent bras à chacun pour soulager tant de détresse... Cependant, ils font ce qu'ils peuvent. Stmdain, retentit l'appel du corps de santé. Les ambulanciers s'arrêtent... « Ne nous abandonnez pas, ne i^ous abandonnez pas! », gémissent les pauvres blessés... Mais le son é du corps se fait entendre de nouveau, aisément reconnaissable au milieu de tous les bruits de la bataille. Un adjudant arrive au galop: « Le service de santé? » — « Présent! », répond le caporal d'ambulance. — <* Suivez-moi. » Certainement quelque général blessé. Il laut obéir et abandonner les autres. — « Courage, patience, camarades, nous allons revenir. » Ceux qui Tentendent, aussi bien qne ceux qui le disent, savent que ce n'est pas vrai. Au pas accéléré, ils suivent Tadjutant, qui leur montre le chemin. Il ne faut plus songer à sWêter, bien que, de droite et de gauche, reteutisseul des cris de souffrance et des appels de secours.il faut avancer malgré les balles qui pleuvent à l'enDigitized by Google

BAS LES ARxMESl 265 our et alteignenl plusieurs braucardiens. Il faut Darcheff toujours marcher, au travers des mon◆eaux d'hommes se tordant et hurlant de douleur. ! en est qui viennent d'êtres broyés sous I< s sabots les chevaux ou sous les roues des canons. Ën aperr L'vaut la })atrouille d'ambulance, ces malheureux font un suprême eit'ort pour se soulever... mais... en avant. en avant !... La relation que nous fit le major de la marche d'une patrouille d'ambulance était remplie d'autres épisodes semblables et pires encore : l'explosion d'obus au milieu d'ambulanciers au travail vient interrompre ou augmenter leur effroyable besoin... Les hasards de la bataille refoulent le combat vers les stations de pansement, jusqu'aux abords des hôpitaux volants...; le personnel de santé, le major, les blessés sont enveloppés dans le tumulte (l'une attaque, d'une poursuite, d'une fuite... Un cheval démonté, dans sa course affolée, renverse violemment la litière sur laquelle on transporte un mourant. Mais voici plus d'horreur encore. On vient de déposer dans une métairie et de réconforter le mieux possible une centaine de blessés. Les ouvres diables sont presque heureux et expriment leur reconnaissance. Lae bombe éclate, qui met le Èu à cette ambulance. Les cris, ou plutôt les hurlements qui s'échappent de ce lieu de désespoir, et, dans leur sauvage violence, dominant tous les autres bruits de la mêlée retentiront éternellei 23 l

The text on this page is estimated to be only 28.98% accurate

266 BAS LES ARMES St ment dans le souvenir de ceux qui les ont entendus... Uelas! Pour moi aussi ils sont inoubliables. car, pendant le récit du major, il me semblait voir Frédéric, mm Frédéric, au nombre des blessés de ce lieu maudit, et entendre ses cris. — Vous TOUS trouvez mal, madame? me dit le docteur, en s'interrompant; j'avais trop pressé de vos nerfs. Mais je voulais en entendre davantage. Je Tassurai que ce n'était qu'une faiblesse passagère, conséquence de l'extrême chaleur et d'une mauvaise nuit, et le priai de reprendre son récit. Il me semblait que de tous ces cercles de renfermés, les plus épouvantables, n'avaient peut-être pas été décrits. Il est, en effet, quelque chose de plus hideux qu'un champ de bataille pendant l'action : c'est un champ de bataille après l'action. Plus de tonnerre d'artillerie, plus d'éclats de trompette, plus de roulements de tambour. On n'entend que les frémissements de la soif et le râle de la mort. Sur le terrain défoncé, partout, des mares au miroitement rougeâtre; toutes les maisons dévastées; çà et là, seulement, une pièce de terre couverte d'épis; des villages transformés en un monceau de ruines, les arbres des forêts abattus ou carbonisés, les haies saccagées, sur le sol, des milliers et des milliers de morts ou de mourants, qui agonisent sans secours. On ne voit plus une seule fleur, un seul bourgeon sur les chemins ni dans les champs; on n'y aperçoit que des sabres, des baïonnettes, des sacs, des manteaux épars, des voitures de munitions renversées,

BAS LES ARMES ! 261

Dans aux affûts brisés. C'est auprès des cauoas, dont la gueule est toute noire de fumée, que le sol est le plus ensanglanté : c'est là que se trouvent le plus grand nombre des morts, les blessés et ceux qui ont été le plus atrocement mutilés. On voit des corps entièrement broyés par les obus, des chevaux au poitrail béant; quelques-uns essayent, mais en vain, de se relever sur les pattes qui leur restent; il en est qui recommencent plusieurs fois cet effort désespéré, puis s'affaissent pour toujours, la tête tendue pour pousser leur dernier hennissement, leur cri de mort si pitoyablement lugubre. Voici une ravine comblée de corps. Bon nombre de blessés s'étaient, en se traînant dans la boue, réfugiés jusqu'ici, espérant s'y cacher; mais une batterie leur a passé dessus! Plusieurs vivent encore — masse hideuse, bouillie sanglante — mais « ils vivent encore ». Est-ce tout? Non! Il est encore quelque chose de plus terrible, de plus infernal que tout cela. C'est l'apparition de cette écume de l'humanité, qui suit les armées en campagne, et qui vient, après la bataille, accomplir son œuvre d'hyène. Ces monstres se glissent dans l'ombre, se penchent sur les morts et sur les « vivants encore », les dépouillent de leurs vêtements, et, impitoyablement, arrachent les bottes des jambes fracassées et les anneaux des mains broyées. Quelquefois, pour faciliter le larcin, le doigt est simplement coupé. Si la victime essaye de se défendre, les hyènes l'assassinent, ou, pour ne pas s'exposer à être recouverts, lui crèvent les yeux.

Digitized by Google

268 BAS LES ARMÉES Aux dernières paroles du docteur, je ne pus retenir un cri. La scène qu'il venait de décrire, je la voyais, et les yeux dans lesquels s'était enfoncé le couleuvrier du monstre, c'étaient les yeux de Frédéric... ces yeux si bleus... si doux et tant aimés!... — Pardonnez-moi, madame, mais c'est vous qui avez voulu... — Oui. oui, je veux tout entendre. C'est pendant la nuit qui suit la bataille que se passe ce que je vous venez de raconter ? Ces scènes ont lieu à la lueur des étoiles ? — Et à la lueur des torches. Les patrouilles, envoyées par le vainqueur pour inspecter le champ de bataille, portent des torches et des lanternes ; des lanternes rouges sont aussi hissées sur des poteaux indicateurs, qui désignent les points sur lesquels sont établies des ambulances provisoires. — Et quelle est l'impression du lendemain ? — Plus lamentable encore, si possible. Le contraste entre le sourire du jour et la hideuse besogne qu'il éclaire est en effet doublement navrant. De nuit, ce tableau a quelque chose de spectral, de fantastique. De jour, c'est l'image même de la désolation. C'est alors que l'on peut apprécier la masse énorme des cadavres : sur les routes, dans les champs, dans les fossés, au milieu des décombres, partout... partout des morts. Un grand nombre est dépouillé ; plusieurs sont entièrement nus. Malgré le zèle déployé durant la nuit par les corps d'ambulance, bon nombre de blessés gisaient encore sur le sol ; leurs visages sont livides, verts,

Digitized by Google

BAS LES AILMES : 269 jaunes, leur expression hébéléc. Il en est qui, cootulsés par des souffrances intolérables, supplient ceux qui les approchent de les achever. Des troupes de ^autours s'abattent sur les arbres et se réjouissent à grands cris de ralléchant festin qu'ils ont flairé. Des chiens aliâmés viennent, des villages voisins, lécher le sang des plaies. Ou aperçoit encore quelques hyènes se pressant d^achever leur atroce besoin... Voici, maintenant, l'immense enseirelisement. — Par qui est-il effectué? Par le service de santé ? — Il ne suffirait pas à ce gigantesque travail ! Il a bien assez à faire à s'occuper des blessés. — Ce sont alors deâ troupes commandées ? — Non ; on utilise pour cela des individus requis ou s'olTrant volontairement : vagabonds, gens du train, qui suivent toujours les cantines et les tourgons de bagages, mêlés par la force des choses aux opérations militaires, chassés péle-mêle avec les habitants des villages, dés métairies. Ce sont eux qui creusent les fosses, de grandes, c'est-à-dire de larges fosses, car il ne saurait être question de les faire profondes; on n'en a pas le temps. On y jette les corps, la tête en haut, la tête eu bas, comme cela se trouve; ou bien, on forme un monceau de corps, sur lequel on répand un uu ileux [)ieds de terre; cela ressemble à un tumulus. Quelques jours après, survient une forte pluie qui enlève ce mince linceul et laisse à découvert ces cadavres décomposés. Mais qu'importe, c'est le moindre souci de ces gais fossoyeurs. Car ce sont de joyeux com23.

210 BAS LES ARMES ! pères. Tout <n accomplissant leur macabre besogne, on peut les entendre siffler ou fredonner de gais refrains, échanger entre eux des plaisanteries obscènes. On en a vu danser une ronde autour de ces tranchées béantes. Ils s'inquiètent fort peu de . savoir si, dans ces corps enfouis, la vie persiste encore; et cependant, le cas n'est pas rare: uo spasme avec rigidité suit souvent une blessure. Bien des individus, après avoir échappé au danger d'être enterrés vivants, en ont raconté les angoisses. Mais combien n'ont rien pu dire ! Quand on a quelques pieds de terre sur la bouche, il faut bien se taire. — O mon Frédéric... mon Frédéric entendisje gémir dans mon âme. — Voilà ce qui se passe le lendemain d'un jour de bataille, ajouta le major. Voulez-vous savoir ce qui arrive le soir suivant? — Oh I je le sais, docteur, dans l'une ou l'autre capitale des deux États ennemis, on a reçu la nouvelle télégraphique de la glorieuse victoire. Dans la journée, tandis que là-bas, autour des fosses, s'exécute la danse des hyènes, on chante, dans les églises : Nous te louons, Seigneur ! Et le soir, la mère ou la femme de quelque malheureux soldat enterré vivant allume des lampions sur sa ienêtre, car la ville doit être illuminée. — Oui, madame, telle est la comédie qui se joue dans la cité ; mais, sur le champ de bataille, la tragédie n'est point terminée au second coucher du soleil. Après ceux que l'on a ensevelis ou transportés dans les ambulanceSt il y a encore tous les

The text on this page is estimated to be only 29.47% accurate

.BAS LES ARMES 1 211 DDorts cl les bless»s qui n'ont pas été relevés, Qactiés derrière d'épais buissons, entre de hauts ^pis, .parmi des décombres, combien ont échappé il Tteil des brancardiers et des fossoyeurs ! Ces QDialheireox auront à endurer le martyre d'une agonie de plusieurs jours et de plusieurs nuits, exposés aux rayons brûlante des midis et aux noirs Crissons des ténèbres, couchés sur des pierres ou des chardons, asphyxiés par les miasmes de putréiactioo qui s'échappent des cadavres voisins et de leurs propres blessures..., proie encore frissonnante réservée au lestin des vautours. Quel voyage! Le médecin avait depuis longtemps cf:asé de parier que les images évoquées par son récit défilaient encore devant mes yeux. Pour échapper à leur obsession, j'essayai de regarder le paysage; on y sentait partout la terreur de Fennemi : « Les Prussiens arrivent!... les Prussiens arrivent!... » Ce cri devait retentir connue un signal d'alarme à travers le pays. Abandonnant leurs demeures, chargés de tout ce qu'ils pouvaient emporter, des groupes de paysans se sauvaient. Les routes étaient sillonnées de longues files de chariots remplis de lits, de provisions, d'ustensiles de ménage; sur le même fourgon, le plus jeune enfant côtoyait de petits pourceaux et des sacs de pommes de terre; à côté, le mari, la (emme et les aînés marchaient la tête basse. Je vis une famille déûler ainsi dans un chemin côtoyant

The text on this page is estimated to be only 29.90% accurate

272 BAS LfS AKMfS l le talus de la voie ferrée. Où allaient ces pauvres gens? Us ne savaient peut-être pas eux-mêmes; ils ne songeaient qu'à fuir devant les Prussiens, comme Ollivier fuit devant l'incendie qui consume, devant le flot qui monte. Nous croisâmes plusieurs trains remplis de blessés... toujours les mêmes visages blafards... toujours des têtes bandées... toujours des bras en écharpe. Les quais des gares, sur lesquels stationne habituellement la foule affairée ou insouciant, sont encombrés de corps allongés ou accroupis; ce sont des malheureux relevés sur le champ de bataille ou amenés des hôpitaux environnants qui attendent leur tour d'être transportés à Vienne. Ils attendront peut-être ainsi de longues heures. Qui sait combien de convois de blessés ont déjà passé devant eux! On les a amenés du champ de bataille à la première station de pansement, puis à Tarnobrzeg, de l'ambulance à hôpital volant, et ensuite dans une localité quelconque; maintenant ils ont en perspective le voyage sur Vienne. Une fois arrivés, nouveau transport à hôpital... et. de là. après tant d'indicibles souffrances, renvoyés au régiment ou portés au cimetière... Oh I... que je les plaignais... que je les plaignais, tous ces pauvres malheureux! J'aurais voulu m'agenouiller à côté de chacun d'eux et leur dire quelques paroles de sympathie ; mais le docteur s'y opposait. À chaque arrêt du train, il me prenait par le bras et m'obligeait à entrer dans le bureau de la gare, où il m'aurait fait apporter du vin ou tout autre rafraîchissement.

BAS LES ARMES! 273 Les sœurs commencèrent ici leur œuvre de charité : elles présentaient aux blessés toutes les buissons et tous les vivres qu'elles pouvaient recueillir; mais, le plus souvent, les provisions des buffets étaient épuisées. Cette agitation dans les gares me plongeait dans un effarement stupide. Ces courses en tous sens, ce brouhaha, ces allées et venues des brancardiers, ces monceaux de soldats sanglants et gémissants, ces femmes sanglotant et se tordant les iaaiii: >, ces cris, ces bagages amoncelés, ces canons, ce matériel de guerre^ et, tout près, des chevaux, du bétail mugissant, la sonnerie constante du télégraphe, le passage continu de trams arrivant de Vienne, bondés de troupes de réserve, tous ces soldats, entassés dans les compartiments, me troublaient et m'eiiaient. Lorsqu'un de ces convois traversait la station, on entendait une sorte de uigissement frénétique qui dominait les bruits de la machine* C'était un chant de guerre. Puis le train disparaissait, emportant une partie de son chargement à une mort certaine; oui, certaine, ~ car, si aucun soldat ne pouvait se dire qu'il périrait sûrement, tous allaient au-devant de la mort, qui les attendait dans une proportion déterminée. Il pouvait y avoir, peut-être, autrefois, une certaine beauté dans la marche d'une armée se déroulant à perte de vue sur une grande Voûte ; mais quelle absurdité que de voir le chemin de fer, syiiihule de la culture scientiique et du rapprochement des nations, favoriser ainsi le déchaînement de la barbarie! Huel non-sens que de voir ce télégraphe, magniique triomphe de rintelligence humaine, au service

The text on this page is estimated to be only 28.81% accurate

274 BAS LfS ARMES! l'aatique, de Todieux principe de la haine et de la guerre 1 Ces pensées, qui bourdonnaient sans cesse dans ma tête, augmentaient mon désespoir. J'enyiais ceux qui, dans la naïveté de leur douleur, pleuraient et se tordaient les mains, mais ne se révoltaient pas contre cette hideuse comédie, et n'accu-: saient personne, pas même ce « dieu des armées », cause de tous leurs malheurs I Il était tard quand j'arrivai à Konigiahof. Mes compagnons de voyage étaient descendus à la star' tion précédente. Je me trouvais seule, tremblante et anxieuse. Que devieiidrais-je si le Dresser n'était; pas là?. J'étais brisée de fatigue, énervée par taot de sensations de terreur et d'angoisse. N'eût été mon ardent désir de retrouver i?rédéric, j'aurais souhaité la mort ! Pouvoir se coucher, s'endormir et ne plus se réveiller dans un inonde où se passent des drames aussi affreux et aussi insensés Le train s'arrêta. J'en descendis avec peine, tenant, d'une main, un sac qui contenait mon néces*; saire de voyage, et de l'autre, une petite valise oA: j'asais un peu de l inge pour moi cL des bandes pour^ pansements. Je ne m'étais pas séparée de me^j objets de toilette, ne pouvant me figurer qu'on pût: se passer de savon, de brosses et de peignes; car, à: mon avis, la propreté est au corps ce qae Thoa* nêteté est à l'âme. J'allais apprendre qu'il est des; temps où il faut savoir s'en priver. C'est, du reste,; très logique : la gnerre étant la négation dapro-»i grès, il est naturel qu'elle supprime tous les acquêts; de la civilisation et ramène l'homme à la sanyageria ; Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.30% accurate

BA;S les ARMES! 275 primitiYe, et à cette chose si réroitante pour les aatares affinées : la saleté. La caisse que j'avais prise à Yieiuie pour le D*^ Brasser avait été, comme toutes les autres, confiée aux soins du comité lie secours. Qui sait quaad elles arriveraient à destination? Je n'avais avec moi que mes deux colis à main, et, à la ^eâtiiire, un petit sac de cuir contenant quelques billets de banque. D'un pas' chancelant, je traversai les rails et gagnai le quai. Mal;;re l'heure avancée, l*^ tumulte ne cessait pas ; des blessés, toujours des blessés! Kôniginhof regorgeait de ces malheureux; ils avaient été transportés par fournées à la gare, et pansés d'une façon très sommaire, ils gisaient étendus sur le sol... sur des pierres... La nuit, sans lune, était très sombre; la sceue n'était éclairée, que par trois ou quatre lanternes suspendues à des poteaux.]>puisée de fatiîûe, ivre (le sommeil, je m'allaisai sur le coin d'un banc et déposai mon bagage par terre. Je n'eus d'abord pas le courage de regarder autour de moi pour chercher des yeux Brosse; j'étais persuadée que je ne le rencontrerais pas ; il y avait dix chances contre une pour qu'il enl *'lé empêché de venir, ou retardé. Mon train, d'ailleurs, avait ou un retard énorme. La régularité — cet autre acquêt de la civilisation — était mise de côté comme tout le reste. Mon entreprise m'apparut alors comme une véritable folie. Cet appel de Frédéric, que j'avais cru entendre, n'était certainement qii'an effet de mou imagination. £t qui sait ? Frédéric était peut* être, Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate

276 UAS LES ALLMESI en ce inonient, en route pour Grumitz. J'entendais maintenant l'appel d'une autre voix; je pensais à Roiulphe (ieinaidant « maman » avec larmes et cris, ne pouvant s'endormir sans le baiser de chaque soir. Où me diriger si je ne trouvais pas Bresser? L'espoir de le rencontrer était devenu problématique pour moi. J'avais, heureusement, mon portemonnaie bien garni, et l'argent est toujours d'un puissant secours pour se tirer d'embarras. Je portai machinalement la main à l'endroit où pendait moa vSac. Grand Dieu! la courroie qui le soutenait s'était rompue, le sac n'y était plus... je Tavais perdu.«. Quel coup ! Je n'invectivai cependant pas le sort, je UH me plaignis pas. Dans un moment où le malheur pleuvait sur tous, comment oser gémir d'une légère infortune? Je ne redoutais qu'un seul désastre: la mort de Frédéric. J'examinai toutes les personnes présentes; point de D" lirosscr. Je m informai : — Où puis-je trouver le chef de station? — Le chef de la station médicale, le médecia d'éiat-major S... ? Le voilà là-bas. Ce n'était pas lui que je cherchais, mais peutêtre pourrait-il me renseigner sur Bresser. k m'avançai vers l'endroit indiqué. Le médecinmajor causait avec un monsieur debout a côté de lui : ' — C'est pitié, l'entendis-je dire; des dépôts ont été établis ici et à Turnau. pour les hôpitaux Jts environs du champ de bataille; les dons arrivent en abondance. Mais qu'en faire? Gonîment les dé

The text on this page is estimated to be only 25.90% accurate

BAS LES ARMES! 211 bailer, les classer, les envoyer à destination?... Nous manquons de mains, nous aurions besoin d'une centaine d'employés actifs. J'allais adresser la parole à ce major /lorsque quelqu'un s'avança précipitamment vers lui, et, d'un bond, cette personne, je reconnus Bresser. D'un bond « je lui sautai au cou. — Vous... vous... baronne Tillig! mais que faites-vous ici? — Je suis venue pour aider, pour soigner... Frédéric n'est-il pas dans un de vos hôpitaux? — Je ne l'ai pas vu. C'est votre réponse me fait-elle agréable ou pénible? je ne sais. Il n'était pas ici. Mort ou saisi, alors? Mais Bresser ne pouvait avoir vu tous les blessés des environs. Je voulais visiter moi-même toutes les ambulances. — Et M^{lle}* Simon? demanda-t-elle. — Elle est ici depuis quelques heures... Quelle femme! Quelle énergie! Quelle prudence! Quelle décision! Elle fait transporter, en ce moment, dans les compartiments libres du train les blessés entassés ici. Elle a appris que c'est à Horonévros, dans les environs, que le secours est le plus nécessaire; elle va s'y rendre, et je l'accompagne... — Laissez-moi venir avec vous? — Vous n'y songez pas, madame? Vous, si raffinée, si délicate, si peu habituée à un si dur labeur! — Que pourrais-je faire d'autre ici? Docteur, vous êtes mon ami, aidez-moi à accomplir mon projet... Je ferai tout ce qu'on me demandera; 24 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.92% accurate

278 BAS LES ARMES! j'accepterai toutes les besognes. Présentez-moi à M^{""} Simon comme garde volontaire[^] et emmenez* moi avec vous! — Eh bien, que votre volonté soit faite I Voici cette Taillante femme. Venez ! * . Le docteur me conduisit vers M^{o^o} Simon et me présenta comme garde; elle me salua de la tête, puis se retourna immédiatement pour donner l'ordre« Dans la pénombre, je ne pus distinguer ses traits. Cinq minutes plus tard, nous partions pour Uoronewo's dans un chariot qui venait de transporter des blessés. Nous nous assîmes sur la paille encore sanglante du précédent chargement. Un soldat sur le siège, à côté du cocher, tenait une lanterne dont la lueur tremblante était causée éclairer la route. J'avais, de plus[^] en plus, l'impression d'un mauvais rêve. La présence de Dresser était le seul lien qui me rattachât à la réalité; j'avais une main posée sur une des siennes ; il me soutenait de son autre bras : — Appuyez-vous sur moi, pauvre enfant ! murmura-t-il. Je m'appuyai aussi bien que je pus et cependant, quelle torture de se sentir cahoter au fond de ce chariot encore luisant de sang! Et je n'étais pas blessée ! Que devaient éprouver, ainsi traînés à travers champs, les malheureux dont les membres

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.14% accurate

BAS LES ARMES 219 étaient broyés et dont les os brisés
déchiraient la peau? Mes paupières se fermaient malgré moi] j'étais torturée
d'un impérieux besoin de sommeil et ne pouvais cependant dormir, tant le
rhariot me secouait, tant mes nerfs étaient surexcités. Je sentais
tourbillonner dans mon cerveau des pensées et des images aussi confuses
que les rêves de la fièvre. Les scènes effroyables racontées par le major
revivaient dans mon esprit; je croyais en entendre encore le récit et même
les voir; je voyais les fossoyeurs agiter leurs pelles, les byènes se orlisser
auprès des morts et des blessés; j'entendais les buriements des victimes de
l'incendie de la ferme et des mots bourdonnaient à mes oreilles : vautours...
gens de cantine... patrouille d'ambulance... Cela ne m'empêchait pas
d'entendre la conversation à mi-voix de mes compagnons de route... Une
partie des troupes en déroute a fui vers Königgrätz, racontait Bresser. Les
portes étaient fermées ; du haut des murs on leur a tiré • <lessus sur les
Saxons surtout, que, dans le demijour on prenait pour des Prussiens. Des
centaines de nos pauvres soldats sont tombés dans les fossés et y sont
restés. L'Elbe a arrêté les fuyards. Arrivés sur ses bords, la confusion a été
indescriptible. Les ponts étaient tellement encombrés de chevaux et de
canons que les fantassins, n'y trouvant [dus de place, se sont jetés par
milliers dans le fleuve... même les blessés... — Ce doit être affreux à
Hronowos, dit MTM* Simon : le village et le château ont été abandonnés j

250 BAS LES ARMES I rintôneur du cliàleau est dévasté et rempli de blessés... quel soulagement nous allons leur apporter !... Mais combien insuffisant !... — Notre corps médical est beaucoup trop restreint. Il faudrait être ici plus de cent pour suffire au strict nécessaire. Isous manquons d'instruments, de médicaments et encore... en eussions-nous assez, à quel résultat arriverions-nous? Avec une telle masse de blessés, les plus dangereuses épidémies sont inévitables. La première mesure à prendre devrait toujours être d'évacuer, au plus vite, les hôpitaux provisoires: mais, Tétat des malheureux est le plus souvent si grave qu'aucun médecin consciencieux ne voudrait assumer la responsabilité de leur transport... L'effectuer, c'est les tuer... Les laisser, pourtant, c'est courir la chance du typhus. Quelle alternative! Ce que j'ai vu, ces derniers jours, dépasse toute imagination. Attendez-vous au pire, madame! — J'ai du courage et une expérience de plusieurs années; mon énergie croit, heureusement, en propuiiion de la détresse. — Je le sais, votre réputation vous a précédée. Pour moi, au contraire, devant de tels désastres, mon courage faiblit, le cœur me manque. Entendre des centaines, des milliers d'infortunés implorer du secours et ne pouvoir leur en donner... Oh! c'est affreux! Dans les ambulances improvisées, aux abords des champs de bataille* on manquait de tout... d'eau sur loul... et de pain. Tout local pourvu d'un toit : église, métairie, château, hutte, est rempli de blessés. Tous les véhicules sont réquisiDigiii^uu L/y Google

BAS LES ARMES 1 281 tioanés pour leur transport. Les routes sont sillonnées de ces chariots d'enfer, car, ce qui roule de souffrances dans ces lugubres transports peut bien être qualifié d'inferral. Officiers, sous-officiers, soldats, gisent pèle-mêle, couverts, à en être méconnaissables, de poussière, de crasse, de bang; poussant des gémissements et des cris qui n'ont, parfois, rien d'humain, et encore, ceux qui peuvent crier ne sont-ils pas les plus à plaindre. — Plusieurs meurent en chemin? — Oui, ou bien ils rendent le dernier soupir, après déchargement, dans quelque local encombré, sur le premier tas de paille venu où on les a déposés. Les uns s'éteignent doucement, d'autres après une lutte terrible avec la mort, poussant des imprécations He désespoir... Il est à regretter que de telles imprécations, n'aient pu être recueillies par ce monsieur Twinning, de Londres, qui fit, à h Conférence de Genève, la proposition suivante : Quand l'état d'un blessé ne laisse plus aucun espoir, ne serait-il pas à désirer que les secours de la religion lui fussent d'abord offerts, qu'on lai laisse, autant que les circonstances le permettent, un moment de recueillement et que Ton essaye, ensuite, de mettre un terme à son agonie de la manière la moins douloureuse possible ? On Vempêcherait ainsi de mourir quelques instants plus tard, le cerveau brûlé par la fièvre et peutêtre le blasphème aux lèvres? » — Quels sentiments peu chrétiens i s'écria M^o Simon. — Le coup de grâce? 24. Digrtized by Google

282 BAS LES ÂMES — Non, mais Tidée que les blasphèmes proférés sous l'empire d'intolérables souffrances peuvent mettre en danger l'âme du moribond. Le Dieu des chrétiens ne saurait être aussi injuste. Il recevra certainement en grâce tout soldat tombé sur le champ de bataille. — Le paradis de Mahomet est aussi assuré à tout musulman qui abat un chrétien, répondit Bresson. Croyez-moi, M^{lle} Simon, toutes ces prétendues divinités, qui, selon Thomme, tiennent en main le sort des batailles, dont le secours et la bénédiction sont assurés aux combattants par les prêtres et les chefs d'État... sont aussi sourdes aux blasphèmes qu'aux prières... Voyez, là-haut, cette étoile de première grandeur, à réclat rougeâtre. On ne la voit flamboyer que tous les deux ans. C'est la planète Mars, dédiée au dieu de la guerre... à ce dieu si redouté et si vénéré dans l'antiquité qu'il eut infiniment plus de temples que la déesse d'Amour. Déjà aux champs de Marathon, dans l'étroit défilé des Thermopyles, cet astre a répandu sa clarté sanglante sur les luttes fratricides de l'humanité. Les soldats mourants l'ont maudit, tandis qu'inconscient et paisible, alors comme aujourd'hui, il accomplissait sa course autour du soleil. De constellations hostiles... il n'y en a pas. L'homme n'a d'autre ennemi que l'homme — mais celui-là est suffisamment féroce... ni d'autre ami non plus, ajouta Dresser, après un instant de silence. Vous en êtes tous-mêmes la preuve, noble femme! Vous êtes • . . — O docteur... voyez donc cet éclat de l'âme

Digitized by Google

BAS LES ARMES 1 293 rhorizon.,. c'est certaiûemeût Tiacendie du viltagel J'ouvris les yeux et vis, eu effet, une ^laiide clarté rougeaire. — Non, répondit Bresser, c'est simplement la Inné qui se lève. J'essayai de trouver une position moins gênante et de demenrer assise, le buste relevé. Je ne vou* lais plus fermer les yeux, car je tombais alors dans un demi-sommeil qui avivait dans mon cerveau les images effroyables dont j'étais obsédée. Mieux valait prendre part à la conversation de mes deux compagnons. Mais le docteur et H"" Simon se taisaient maintenant. Au bout de quelque temps, mes paupières s'appesantirent de nouveau: cette fois» c'était vraiment le sommeil. Durant une seconde, j'eus la perception que j 'allais ni'endormir et que le monde^ autour de moi, allait cesser d'exister. J'éprouvai un tel bien-être à cette sensation d anéantissement, que la morl, cette sœur du sommeil, eût été la bienvenue. Je ne sais combien de temps je restai ainsi sans souffrir; mais je fus soudain violemment rappelée à moi par une vapeur intolérable... une bouffée d'air empesté. — Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? demandèrent en même temps que moi Dresser et M""** Simon. La voiture était à un tournant de la route. Un mur blanc, éclairé par la lune — probablement le mur d un cimetière — s'élevait au bord du chemin» 11 avait dû servir de retranchement, car tout à Tentaur gisaient d'innombrables cadavres. J'avais été réveillée par la puanteur qui ^en exhalait. À Tap^

The text on this page is estimated to be only 29.65% accurate

284 BAS LES ARMES! proche de notre véhicule, un noir essaim de corbeaux et de vautours s envola en poussant des cris, tourbillonna un instant dans l'air, puis s'abattit de nouveau sur sua horrihle pâture. — Frédéric... mon Frédéric!... — Tranquillisez-vous, madame, me dit Dresser pour me consoler. Votre mari n'a pu se trouver ici. Le soldat qui nous conduisait avait poussé ses chevaux pour échapper plus vite à ces miasmes atlVeux. Le cahotement du char, le bruit des roues étaient redoublés par la rapidité de cette course allolue... .le crus les chevaux emportés. Tremblante de peur et d angoisse, je me cramponnai au bras de Bresser, mais, malgré moi, je retournai la tête ijuur regaider en arrière... vers ce mur... Etait-ce un effet de la lumière trompeuse de la lune ou du tournoiement des oiseaux redescendant sur leur proie? Je crus voir s'agiter ce {groupe de morts; il me sembla que ces corps étendaient leurs bras vers nous et s'apprêtaient à nous poursuivre... Je voulus crier... mais aucun son ne s'échappa de mon gosier, contracté par la terreur... * ♦ * Nous tournâmes un autre coin de la route. — Nous sommes arrivés; voici Horonewos, nous dit le docteur en donnant au cocher Tordre d*ar* rêter. ' — Que ferons-nous de madame? demanda M""*" Simon an tlortonr: et je l'enlendis ajouter: elle ne nous sera d aucun secours, mais plutôt un embarras. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.98% accurate

BAS LES ARMES I 285 J étais revenue à moi : — NoQt non..., je me seos mieux, je tous aiderai le toutes mes forces. Nous nous Irouvioiia au milieu du village, devant la porte du château. — Voyons d^abord ce qu'il y aurait à faire ici, dît le docteur. Le château, ayant été abaudouué, doit être, depuis la cave jusqu'au grenier^ plein de blessés. Nous descendîmes de voiture. Je pouvais à peine me soutenir; mais je fis les plus grands efforts pour qu'on ne pût s'en apercevoir. — Avançons, dit M""^ Simon ; avons-nous bieu tons nos paquets? J'ai ce qu'il me faut pour plusieurs malades. — J'ai également dans ma valise des cordiaux et des objets de pansement. — Ce sac coQUeut des instruments de chirurgie et des médicaments, ajouta à son tour Bresser. Puis, il donna des ordres aux soldats qui nous accompagnaient : deux d'entre eux devaient rester auprès des chevaux et les autres nous suivre. Nou^ entrâmes... De tous côtés de douloureux gémissements nous saluèrent au milieu d'une profonde obscurité. — De la lumière... avant tout, de la lumière, demanda M"" Simon. Oh malheur! nous avons apporté du chocolat, de l'extrait de viande, des cigares, des bandes... mais personne n'avait songé à prendre une bougie... Impossible de percer les ténèbres profondes dans lesquelles étaient plongés tous ces malbeu

The text on this page is estimated to be only 24.07% accurate

286 BAS LES ARMES! reux. Une boîte d'allumettes, que le docteur avait sur lui, Dous aida à entrevoir, pendant quelques minutes, l'horreur de ces lieux. À chaque pas le pied glissait sur le sol ruisselant de sang. Que faire ? nous ne pouvions qu'ajouter notre désespoir et nos soupirs à ceux qui remplissaient déjà ce sinistre asile, (à faire?... que faire? — Je vais essayer de chercher du secours chez le curé ou tout autre part dans le village, dit M^{lle} Simon; accompagnez-moi, docteur, avec vos allumettes, jusqu'à la route; vous, baronne Tilling, attendez-moi ici. Rester seule ici, dans l'obscurité, au milieu de ces gémissements, de cette odeur asphyxiante! J'en frémissais jusqu'à la moelle des os, mais je n'objectai rien. — Oui» répondis-je, je m'en vais ici jusqu'à votre retour. — Non, non, venez aussi, intervint Brosser, en passant son bras sous le mien; je ne veux pas que vous restiez seule au milieu de ces hommes délirant de fièvre. Que je fus reconnaissante au bon docteur de son intervention ! Je me cramponnai à son bras. Seule, je serais devenue folle de peur. Hélas! je n'étais qu'une faible et lâche créature, inférieure à la situation. Pourquoi avais-je quitté Grumitz? Si possible je pouvais retrouver Frédéric !... Peut-être était-il justement dans cette salle que nous allions quitter? En sortant, je prononçai plusieurs fois son nom à haute voix; mais les gémissements des malheureux me répondirent seuls. Digitized by Google

BAS LES AilMJib 1 281 Nous reUouvâmes Jiolre voiture ; le docteur m'obligea à y remonter. — Demeurez la. me dit-il, tandis que je vais, avec M^{""} Simon, chercher du secours au village. J'obéis, car mes pieds ne pourraient plus me porter» Le docteur m'aida à monter et me lit, avec de la paille, un siège aussi confortable que possible. Deux des soldats demeurèrent auprès de la voiture; les autres suivirent Dresser et M^{^^} Simon. Ils revinrent au bout d'une demi*heure, mais sans avoir réussi : la maison du curé était vide et dévastée. Impossible de se procurer une bougie. Il fallait attendre le lever du jour. Combien de ces malheureux, auxquels notre arrivée avait rendu quelque espoir, et qu'un secours immédiat aurait pu sauver, allaient succomber pendant cette nuit! Quelle nuit!... Nous n'avions plus que trois ou quatre heures à attendre le lever du jour^ mais elles nous parurent interminables, sans cesse entrecoupées des lamentables gémissements de tous ces malheureux I Enfin, le jour parut; on put agir. M^{""} Simon et Brasser retournèrent au village pour tenter encore d'y découvrir quelques habitants que la peur aurait pu tenir cachés. En effet, quelques paysans finirent par se montrer au milieu des décombres, d'abord revêches et craintifs; mais, lorsque le docteur leur eut parlé dans leur propre langue et qu'ils eurent entendu la voix douce de M[^] Simon, ils se laissèrent persuader de prêter assistance. Il s'agit d'abord de faire sortir de leurs abris d'autres indigènes et d'obtenir leur concours pour enterrer

The text on this page is estimated to be only 29.21% accurate

288 BAS LES AUMES î les morts, déblayer les sources, ramasser les marmites de, campement éparses sur le sol, chercher dans les sacs des morts et des blessés le linge qui s'y trouvait et pouvait servir pour les pansements. Un médecin d'état-major prussien arriva aussi avec ses gens et des médicaments. On put enfin procéder à la distribution des secours. J'allais peut-être retrouver celui dont Tamour m'avait poussée à entreprendre ce lugubre voyage. Cette pensée ranima un peu mes forces défaillantes. Accompagnée du major prussien, M^{^^} SiuMHi revint d'abord au château où se trouvait le plus grand nombre des blessés. Bresser voulut inspecter les autres ambulances du village. Je préfèrai rester avec cet excellent ami et partir avec lui après que, par une rapide inspection du château, il se fut assuré que Frédéric ne s'y trouvait pas. A peine eûmes-nous fait quelques pas que des gémissements nous arrêtaient; ils partaient de réglise, dont la porte était ouverte. Nous entrâmes: plus de cent hommes gisaient sur les dalles du pavé, mutilés, grièvement blessés, délirant. Ces malheureux demandaient tous de Teau à craiids cris. Je me sentis flageoler dès les premiers pas: je pus cependant terminer ma redoutable inspection... Frédéric n'était pas là. Pendant que Bresser et ses gens s'occupaient de ces malheureux, je m'appuyai contre un des céfès de Tautel et je contemplai, avec une indicible horreur, cette scène de désolation. Et c'était le temple du Dieu de l'amour infini! Dans les niches et sur les murs> des saints
joiDigitized by Google I

The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate

BAS LES ARMES! 2H9 ^naient pieusement les mains et relevaient leurs lètos, ceintes d'une auréole dorée! — 0 Mère de Diea! sainte Mère de Dieu! gémis;5ait un pauvre âolciil, aie pitié de moi!... une ^^uuUe d'eau I , Il avait dû, depuis plus d'un jour déjà, adresser vain sa prière à cette sourde image. U pauvres humains insensés! Tant que vous n'obéirez pas à la 4oi d'amour que Dieu a gravée dans vos cœurs, c est en vain que vous implorerez Tamour divin; tant ^ae la cruauté n'aura pas disparu de vos propres âmes, n'espérez rien de la miséricorde du Ciel! * Quelles scènes ai-je dû contempler en cette jour* née! Le plus simple et le moins pénible pour moi serait de ne rien raconter. On ferme les yeux et on détourne la tête quand on voit des choses par trop répugnantes. Quand on ne peut rien changer à Taifreux» à rirrévocable passé, pourquoi se vautrer dans les tourments du souvenir. Pourquoi? Je le dirai plus tard. Pour le moment, qa'il me suffise d'affirmer qu'il le faut. Je ne leraï pas seulement appel à ma mémoire, car ma force de perception fui alors impuissante à saisir l'ensemble des événements; je transcrirai aussi ce que d'autres témoins de ces scènes — M""^ Simon, Brosset et le commandant major saxon, docteur Raundori' — en ont relaté. - Le spectacle d'Uoronewos se renouvelait à Sw eti, 25

The text on this page is estimated to be only 28.88% accurate

290 BAS LES ARMES 1 à Hradeck, à Probus, à Pardubite. Cette dernière localité, au moment où les Prussiens s'en étaient retirés, contenait plus d'un millier de soldats grièvement blessés, amputés ou diversement opérés, leur nombre n'avaient que leur chemise ensanglantée, ce qui laissait ignorer leur nationalité» Tous ceux qui respiraient encore demandaient à grands cris de l'eau et du pain. Beaucoup se tourdaient dans l'excès de leurs souffrances et imploraient la mort comme un bienfait. <(Rosnitz! écrivait alors le docteur Brauer, Rosnitz! dont je conserverai le souvenir jusqu'à ma dernière heure, Rosnitz! où je fus envoyé par la Société de secours de Saint-Jean, et où, six jours après la bataille, régnait encore la plus immense désolation. J'y trouvais R... avec six cents blessés étendus dans de misérables granges, sans aucun soin; plusieurs séjournaient dans leurs ordures; les morts étaient demeurés au milieu des mourants. C'est là, qu'après l'érection du tertre où repose le commandant F..., je me sentis accablé d'une telle douleur que je m'oubliai à répandre les larmes les plus amères. Il me fallut un grand effort moral pour me ressaisir. Mais, deux jours après mon arrivée, lorsque j'eus constaté l'impotence absolue de nos efforts en face de l'immensité des besoins, mon courage m'abandonna et je cessai tout pansement. » « ... Dans quel état se trouvaient ces six cents hommes! (C'est le docteur Raundorff qui parle) les mots sont impuissants à le dire : leurs blessures étaient couvertes de mouches, ils ne ces

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.16% accurate

BAS LES ARMES! 291 saient de demander de l'eau et du pain. Vêtement&f ciemisef chair et sang ne formaient, chez quelques-uns, qu'une horrible masse engendrant ia vermine. Luc jtuanteur inl'ecte remplissait Tair. Tous ces pauvres êtres étaient couciés sur ia terre Due ; un petit nombre seulement avaient pu trouver un peu de paille pour étendre leurs naeuibres mutilés; iplusieurs enfonçaient dans l'espèce de marO' <{u avait formée sous eux le sol argileux et détrempé et n avaient pas eu la force de changer de place; d'autres trempaient dans des tas d'ordures. » «... A Hasloved — petit hameau d'une cinquanioe (le feux — huit jours après la bataille, raconta M""*" ISimon, il y avait sept cents blessés absolument abandonnés. Soixante de ces lu.dheireux étaient entassés dans une seule grange. Faute de soins et de nourriture, toutes les blessures étaient devenues mortelles. Leurs membres broyés ne formaient plus que des morceaux de chair putride. Sur leurs visages maculés de sang coagulé, la bouche ae se dessinail que par une ouverture noire et informe d'où s'échappaient des gémissements. l;iessés et cadavres rongés déjà par les vers gisaient, pèle-mèie» dan^ une ellroyable promiscuité. Ces soixante hommes étaient là, depuis huit jours, sans pansement, à peine nourris, manquant d'eau, étendus sur un mélange putride de sang et d'ordures : cadavres vivants, dans lesquels circulait, à grand peine, un reste de sang empoisonné. » M""** Simon, que Ton appelait « la mère des lazarets », était une véritable héroïne. Elle demeura

The text on this page is estimated to be only 27.38% accurate

292 BAS LES ARMES I * I plusieurs semaines dans la contrée, exposée à tous les dangers et à toutes les privations* Elle; %auva des centaines de malheureux. Jour et nuit; elle il avait, dirigeait, comiiiiidait ; tantôt rendant aux malades les plus humbles services; tantôt surveillant les transports de blessés ou organisant | les approvisionnements. Elle fit venir de Dresde un envoi considérable qu'elle dirigea, elle-même, à travers des difficultés infinies, sur les points où le | secours était le plus urgent.^ Elle entreprit la création et accepta la présidence d'une succursale, en Bohême, de la Société patriotique de secours et y conquist une position égale à celle de Florence Nightingale en Crimée. Et moi?... Épuisée, désolée, accablée de douleur et de dégoût, je fus inutile. Dans cette église, notre première étape, je m'affaisai, évanouie, sur les marches de l'autel. Le docteur eut toutes les peines» du monde à me ranimer. Je voulus encore me traîner à ses côtés, un peu plus loin, jusqu'à une grange, qui nous offrit un spectacle encore plus hideux. Dans l'église, les blessés gisaient au moins à côté | Tun de l'autre, dans un espace relativement vaste; i ici, ils étaient amoncelés, entassés les uns sur les autres. Dans l'église, quelques secours, bien que i tout à fait insuffisants, avaient été donnés. Ici, oubli complet. On ne voyait qu'une masse grouil- j lante et hurlante de restes humains à moitié ! putréfiés !.... Une nausée nie suiloqua... une douleur intense me contracta le cœur... Je* poussai un* cri« aigu. C'est le dernier souvenir qui me soit resté de nos explorations. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.39% accurate

I BAS LES ARMES! 293 ♦ ♦ • Eq revenant à moi, je me trouvais dans un train en marche, le docteur Bresser assis en face de moi* Lorsqu'il s'aperçut que j'ouvrais les yeux et regardais avec étonnement autour de moi, il me prit affectueusement la main : — Oui. oui, baronne, vous êtes bien en chemin de fer... Ce n'est point un rêve; vous êtes ici en compagnie de quelques officiers légèrement blessés et de votre ami le docteur Dresser. Nous retournons à Vienne. Le docteur avait accompagné un convoi de blessés (le Horonewos à Kuninginhor. Là, on l'avait chargé d'un autre à destination de Vienne. Il m'avait emportée évanouie, anéantie moralement et physiquement. Il me ramenait chez moi. Devant toutes ces souffrances, je m'étais montrée aussi incapable qu'inutile. Je n'avais été qu'un obstacle et un embarras. M""® Simon fut très aise qu'on la débar4*assât de moi. Mais Frédéric? Je ne l'avais pas retrouvé. Que Dieu en soit béni ! Tout espoir n'était donc paâ perdu.*. Si j'avais du le revoir parmi ces monceaux de corps si horriblement défigurés, j'en serais devenue folle de désespoir! Peut-être trouverais-je une lettre de lui à la maison... Cette pensée était un baume pour mon âme si douloureusement blessée... La souffrance immense, inouïe, dont je venais d'avoir le spectacle, m'avait si cruellement déchiré le cœur qu'il me semblait que je n'en ^lu rirais pas. 2^». Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.91% accurate

BAS LES ARMËES! Quand même il me serait accordé de retrouver mon bien-aimé, et dussions-nous avoir encore ensemble un long avenir (Pamour et de bonheur, je ne pourrais jamais oublier ce que je venais de voir. Non ! non ! La guerre n'est pas une simple fatalité, mais le plus monstrueux des crimes. Je dormis presque tout le long du trajet. Le docteur m'avait donné un léger narcotique, espérant, par un sommeil prolongé et profond, rendre un peu de calme à mes nerfs ébranlés. . Moïse |H4e m'attendait à la gare de Vienne. Le docteur, qui pensait à tout, avait télégraphié à Grûnitz. Il ne lui était pas possible de m'y accompagner, puisqu'il devait conduire ses blessés jusqu'à l'hôpital et retourner immédiatement en Bohême. Mon père m'embrassa silencieusement; je ne trouvai pas un mot à lui dire. Puis, s'adressant à Bresser : — Comment puis-je vous remercier, car, si vous n'aviez pas pris cette petite folle sous votre protection... Mais, lui pressant la main à la hâte, le docteur répondit : — Je ne puis demeurer, mon service me réclame. Bon voyage jusqu'à Grûnitz!... Cette jeune femme a besoin de ménagements, Excellence!... Elle a été très ébranlée... Ni reproches, ni questions... Vite au lit, avec des infusions d'oranger... et du (..iiiiie... xVdieu!... Et il disparut. Mon père prit mon bras sous le sien et me conduisit, à travers la foule, jusqu'à la sortie de la

Digitized by Google

BAS LES AHM£SI 295 *atre. Nous y trouvâmes une longue file de voitures 'ambulance qui nous contraignit à marcher pour *arveuir jusqu'à notre coupé. La question: « Èst^il* arrivé des nouvelles de iedéric? » me brûlait les lèvres, mais je n'eus pas le courage de rarliculer. Cependant, mon père rardait toujours le silence, au bout d'un certain emps je risquai ma demande. — Jusqu'à hier soir, rien, me répondii41, mais »ent-ôtre qu'aujourd'hui... J'ai quitté Grûmitz, hier, très tard, à l'arrivée du télégramme de lirester. Quel souci tu nous a donné, ma pauvre fille I iller courir ainsi le champ de bataille!... S'exposer à y rencontrer l'ennemi, ces sauvages Prussiens, tout enivrés de leur triomphe**, qu'ils ne ioivent cependant qu'à leurs fameux fusils à liguille... car, en fait de discipline... ces soldats de la landwehr n'en ont aucune... On peut s'attendre de leur part aux actes les plus monstrueux... Et toi, jeune femme, tu t*en vas... Mais le docteur m'a recommandé d'éviter les reproches... — Comment va Rodolphe? — Il pleure .et te demande; il te cherche dans toute la maison, il ne veut pas croire que tu sois partie sans Tembrasser. Èt tu ne t'enquiers pas des autres? Tu ne tHnformes ni de Lilli, ni de Rosa, ni de tante Marie?... tu me parais assez indifférente à... — Comment se portent-ils^ tous? Conrad a-t-il écrit? — Tout le monde va bien et Ton a reçu hier une lettre de Conrad. Il est sain et sauf. Lilli est aux aubes. Tu verras que nous aurons aussi de bonnes

The text on this page is estimated to be only 29.02% accurate

296 BAS LES ARMES! nouvelles de Tilling; mais, quant à la poUliqae, tout va mal. Tu connais le grand malheur? — Quel grand maliieur? Durant ces derniers joars, je n'ai vu que d'inénarrables malheurs. — La Vénélie, notre belle Yénétie qui nous est enlevée..., offerte sur un plateau à cet intrigant de Luuis-Napoléon, et cela après notre brillante victoire de Custozza! Au lieu de reprendre la Lonibardie, perdre aussi la Yénétie ! Par cette combi* naisoii, iioub sumines, il est vrai. déliMirassés de nos ennemis du sud. Louis-lHapoléon devient notre allié, ce qui nous permettra de reprendre notre revanche de Sadowa, de chasser les Prussiens et dt reconquérir la Silésie. Benedeck a commis de grandes fautes, mais le commandement va ôtre couiié au ieidmarécliai de i armée du Sud..« Tu ne me réponds rien... Bresser a raison : tu as besoin de repos... Après un trajet de deux heures, nous arrivâmes à Grûmitz. Lorsque la voiture entra dans la cour du château, mes sœurs se précipitèrent au-devant de moi: — Martha! Martha! Il est ici^ me crièrent-elles de loin, toutes deux. — Il est ici f Martha ! me répétèi'ent-eUes à la portière. • - — Qui? — Frédéric! ton lûaril Digm^uè Google

BAS LE^ ARMES! 291 En effet, ramené à Vienne avec un convoi de blessés, Frédéric avait été, la veille au soir, transporté à Grûmitz. Il avait reçu une balle dans la jambe, mais sa blessure ne présentait aucune gravité. L'excès de la joie n'est pas toujours facile à supporter. La nouvelle du retour de Frédéric, apprise ainsi, sans préparation ni ménagements, eut sur moi le même effet que les terreurs de la veille : je perdis connaissance. On me porta dans ma chambre et Ton me mit au lit. Je passai quelques heures en proie à un délire entrecoupé de profonds sommeils. Lors<}ue ge re<« vins à moi, en me retrouvant dans mon lit, je crus sortir d'un mauvais rêve et n'avoir jamais quitté Grûmitz. La lettre de Brosner, ma résolution de me rendre en Bohême, les événements dont j'avais été témoin, ma rentrée à Grûmilz, l'annonce du retour de Frédéric, je crus avoir rêvé tout cela. En ouvrant les yeux, je vis ma femme de chambre assise à mon chevet : — Mon bain est-il prêt? lui demandai-je. Je veux me lever. Je vis alors tante Marie sortir d'un coin de la chambre. — Ah! Martha!... Pauvre chérie!... Tu reviens enfin à toi... Dieu soit loué! Oui, oui, lève-toi...

The text on this page is estimated to be only 25.42% accurate

m BAS L&S ARMES l prends ton bain... eela te fera da luen après la fatigue dix voyage et toute cette poussière du chemiQ de ier... — Du chemin de fer?... Que veux-tu dire? — Allons! lève-loi vite... Ketti, préparez tout... Frédéric meurt d'impatience de te revoir. — Frédéric!... Mon Frédéric!... Quel cri de joie je poussai ! je venais de comprendre. Non, ce n'était pas un rêve... j*étais vérilablpméiit partie et j'allais le revoir!... Un quart*d'Jieure après, j'entrais seule dans sa chambre ; j'avais désiré que personne ne m'accompagnât. — Frédéric! — Marthaf Je me précipitai sur sou Ut, je sanglotai sur sa poitrine. • •«•• ' C'était la seconde fois que mon mari m'était ainsi rendu, après avoir échappé aux dangers de la guerre. Oh! Tenivement... Tineffabie bonheur de le posséder encore! Pourquoi — alors que tant d'autres avaient péri dans ce déluge de calamités — m'avait-il été donné, à moi, d'j échapper et de trouver au port la sécurité et le bonheur? Heureux ceux qui, dans de telles circonstances, peuvent élever un regard de reconnaissance vers le Ciel et loi adresser d ardentés actions de grâces! L'expression de leur gratitude, offerte en toute humilité, soulage leur cœur et leur esprit. Ils ne savent pas toute ia présomption et tout l'orgueil que cachent leurb 4 Digiii^LO by Google

BAS LES ARMES! m prières. Ils croient s'acquitter ainsi, en partie, de la dette que leur impose leur bonheur, qu'ils nomment « grâce et faveur divines ». Quant à moi, lorsque ma pensée se reportait sur les malheureuses mères et femmes dont les bien-aimés avaient suc* combé au milieu de tant de souffrances, je ne pouvais avoir assez d'orgueil pour considérer mon bonheur comme une faveur particulière et prémé* ditée^ ni me croire, par conséquent^ autorisée à en remercier quelqu'ini. NoUj la joie du revoir, si grande qu'elle fût, ne poayait chasser l'angoisse de mon cœur. Je ne Taurais, d'ailleurs, pas voulu. J'avais été inuûle, c'est vrai; je n'avais pu ni panser, ni bander, ni soigner comme les sœurs de charité... comme cette vaillante MTM* Simon... mes forces physiques ne me l'avaient pas permis; mais j'avais éprouvé une compassion intense; et, dans l'immensité de mon bonheur, je ne voulais pas... je ne devais pas la laisser s'étendre. Non, je me défendais d'oublier... Mais si je ne pouvais me réjouir sans réserve... je voulais aimer.. • aimer plus tendrement encore celui qui m'était rendu... Cela du moins m'était bien permis. — O Frédéric, Frédéric! répétais-je, au milieu de mes larmes; c'est bien vrai, je te possède encore? ' — Êt tu as voulu me chercher .pour me soigner?... C'était héroïque... mais insensé, chère iemme ! — Oui, c'était insensé; je le comprends maintenant. La voix à laquelle j'obéissais n'était qu'une Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 8.90% accurate

BAS LES ARMES ! ihipaèr^ mon imagmatioD... mais
héroïque*.. uh! «K^a! Si In saTmts combien je me sais montrée làvhe
vir^^A.it toul» cotte détresse! Je n aurais t'U \$(M^iii^r ^ute u>i.*« que Uû
seul, si je t'a?âs retrouve dau:«^ U«Mii désolation. Ob! Frédéric, je n'oo*
tUerjii \^i;ui ce que j'ai vu là-bas. Par quelle dêmenci^ l houim^ est-il donc
poussé à nourrir ces haines qiù lui font répandre des torrents de larmes s, ~ J
vu aussi quelque chose de bien pénible, MARîh.i! .;i:t^! ;ue ohixseque je ne
pourrai, non plus, jAtu4t> i>ubu: r... FiiTure-toi que daus un eugagement
d<> C3v;iterie^ à Sadowa^ j ai m, se précipitant sor uiou sabre ;iu vlair...
Gollfried de Jessow!... — Le ùU de taule Carnèlie ! — Lut< Ultime. Il m'a
reconnu à temps et a laissé UnuUer >oa uriue*.* — Il a doue trahi son
doToir?..». Epargner un ^nneuù de sou roi et de sa patrie sons prétexte que
cV>t ua i^KAreiU ou ua ami — l^iuvn^ ^rvott! A peine aTait-^il arrêté son
b vas q'-. iiu sabre s\\battLt sur sa tête... celui d'un Milicieir qui se trouvait à
cdié de moi et qui, voulant protéger son colouel..* Fi e i' rîc se tai et se
couvrit le visage de ses deux xuavis. — Tuêl demaudaî-je arec horreur. U
me r j^»uJ:t d'un sigue aûirmatif. — Mamaiu maman!*-. Lu [orle s'ouvrit
violemment, et ma sœur Lilli eLiUa, tenant mon petit Kodolphe par la
main. Eicas?-m u de troubler ainsi votre tête-iDigitized by Google

BAS LÇS AHMES! 301 tête, mais il demande sa mère avec cris et larmes. Je pressai l'enfant avec passion sur mon cœur. — Pauvre... pauvre tante Goraéiie! Un chirurgien de Vienne, appelé par dépêche, arriva le jour même et nous assura, qu'après un repos absolu de six semaines, le rétablissement de Frédéric serait complet. Il fut absolument arrêté entre mon mari et moi qu'il quiLtrait le service ; cela n^était possible qu'une fois la guerre terminée; mais on pouvait d'ores et déjà la regarder comme finie. Après la renonciation à la Vénétie^ il n> avait plus de conflit possible avec l'Italie; l'ambition de Napoléon nous était acquise et allait nous permettre de conclure avec la Prusse une paix acceptable. L'empereur désirait vivement mettre fin à cette malheureuse campagne, et ne pas exposer Vienne à un siège. Les derniers succès des Prussiens sur différents points de l'Allemagne, ainsi que leur entrée à Francfort, le 16 juin, les entouraient d'un nimbe de gloire qui — comme toutes les gloires — excitait, même chez le vaincu, une grande admiration. On commençait à croire à une sorte de mission historique, providentielle, que la Prusse était appelée à remplir. On parlait « d'armistice ». Le mot paix avait même été prononcé, et l'on pouvait maintenant tout espérer de ces rumeurs pacifiques, de même qu'aux époques où l'on sent couvrir des me*

The text on this page is estimated to be only 27.39% accurate

302 nXS LES AUMES Les uaces de guerre, on peut être certain qu'elles se réaliseront à bref délai. Mon père, lui-même, était d'avis que, dans les circonstances actuelles, on devait souhaiter une suspension des hostilités. Notre armée était affaiblie; on ne pouvait méconnaître la supériorité du fusil à aiguille. La marche des Prussiens sur Vienne, le blocus de la capitale, la dévastation de Grumitz... tout cela formait un ensemble d'éventualités qui ne souriaient pas particulièrement, même à mon vaillant père» Sa confiance en l'invincibilité des troupes autrichiennes avait été quelque peu ébranlée. L'esprit de l'homme incline à croire que les événements suivent par série, que le succès suit le succès, et que le malheur appelle le malheur. Mieux valait donc, selon mon père, interrompre une série noire; le temps de la réparation et de la vengeance se retrouverait bien... / Vengeance... et toujours vengeance!... Toute guerre suppose un vaincu : si celui-ci ne peut trouver de réparation que dans une nouvelle guerre, celle-ci crée un nouveau vaincu qui ne respire également que réparation et vengeance. Où cela s'arrêtera-t-il? Comment triompher des anciennes iniquités si les tentatives de l'apaisement résident toujours dans une nouvelle violation du droit? Il n'est jamais venu à l'esprit d'un homme sensé d'enlever une tache d'encre avec de l'encre, ni une tache d'huile avec de l'huile. Il n'y a que le sang qui se lave toujours par le sang. On était préoccupé à Grumitz. La panique régnait dans le village. Malgré les espérances de paix, on

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.29% accurate

BAS LES ARMES! 303 entendait répéter : « Les Prussiens arrivent... les Prussiens arrivent ! » Les gens cachaient leurs objets précieux. Au château, tante Marie et M^{me} Walter, l'intendante, avaient eu soin de mettre à l'abri l'argenterie de famille. Lilli était inquiète au sujet de Conrad dont on était sans nouvelles depuis quelques jours. Mon père se trouvait blessé dans son honneur patriotique. Quant à Frédéric et à moi, nous ne pouvions nous remettre du douloureux ébranlement qu'avaient provoqué en nous les derniers événements. Tous les articles de journaux, toutes les lettres que nous recevions ne contenaient que deuils et lamentations, et ravivaient nos blessures. Nous avions reçu de tante Cornélie, qui ignorait encore son malheur, une lettre dans laquelle elle nous parlait, en termes émouvants, de ses angoisses, à la pensée qu'elle pourrait ne pas revoir son fils si passionnément chéri! De quelles larmes amères nous avons arrosé ses lignes!... Le soir, dans notre cercle de famille, plus de gaieté. plus de causerie intime, plus de musique, plus de lectures. On ne parlait que de la guerre. Les journaux, que nous lisions seuls, ne traitaient pas d'autres sujets, et Frédéric et moi nous nous contions nos propres impressions. Ma fugue avait été très mal prise par tous les miens ; ils n'en écoutaient pas moins, avec intérêt, les incidents que j'en contais. Dans son enthousiasme pour M^{me} Simon, Kosa se promettait, au cas d'une prolongation de la guerre, de se joindre à cette bonne Samaritaine. Mon père protestait contre cette idée :

The text on this page is estimated to be only 27.06% accurate

304 • BAS LES ARMES! — A Texception des sœurs et des cantinières, une femme n'a rien à voir sur le théâtre de la guerre. Vous voyez combien MaHha s'y est montrée incapable. Tu as fait là un coup de tête impardounable^ma pauvre fille; ton mari devrait t'en gronder vertement. — Oui, répondait Frédéric, en me pressant la main, c'était une folie... mais une belle folie. Souvent je fus vivement prise à parti par taule Marie ou par mon père, lorsque, narrant quelque horreur dont j'avais été témoin, il m'arrivait d'em- j ployer des termes non gazés. ^ Gomment peux-tu raconter de telles abominations? » — Ou bien encore : u N'as-tu pas honte, comme femme — et comme femme du monde — , de dira de pareilles crudités ? » Je parlais un soir des pauvres mutilés, que l'un envoie à la guerre au nom de (outes Us vertus viriles : courage, discipline, honneur... etc., et qui reviennent à jamais privés do leur virilité... w Martha! devant ces jeunes filles... mais tu n'y songes pas ! » gémit tante Marie sur le ton de la plus pudiijiie indignation. La patience m'échappa. — Ah ! foin de votre pruderie, de votre affecta* tion de décence! Vous acceptez raccomplissement de toutes ces horreurs, mais vous ne voulez pas qu'on vous en parle... Les femmes, à vous croire, doivent se contenter de broder les rubans des drapeaux qui flotteront sur les mares du sang paiidu. Oïl veut bien que les jeunes filles promettent à leurs tiaacés leur amour, en récompense de leur courage ; mais on ne veut pas qu'elles sachent Digm^uù Google

BAS LES ARMES! 305 4 que cette récompense, ils seront peut-être incapables de la recevoir... La tuerie n'a rien d'immoral pour vous; mais vous vous détournez, en rougissant, à la seule mention des sources de la vie

1 Comprenez donc que c'est une morale absurde : absurde et lâche, qui perpétue bien des injustices et bien des misères... Si Ton avait le courage de regarder en lace toutes ces abominations, si Ton avait surtout celui de penser à ce qu'on a vul... — Calme-toi... ne t'échauffe pas ainsi, interrompit tante Marie, nous aurions beau penser et réfléchir, nous ne soulagerons pas pour cela le monde des irmux qui le désolent. Cette terre est et restera toujours une vallée de larmes. — Non, non, il n'^en sera pas toujours ainsi, répliquai-je, gardant ainsi le dernier mot. * — Nous sommes sérieusement menacés de la conclusion de la paix, nous dit un jour, avec beaucoup de tristesse, mon frère Otto. Nous étions réunis autour de la table de famille; Frédéric était allongé sur son lit de repos; Tun de nous venait de lire dans un journal que Benedeck se trouvait en Bohème, probablement en vue des préliminaires de paix. Mon petit frère — bien qu'il fVU devenu jeune homme, j'avais conservé Thabitude de rappeler ainsi — mon petit frère redoutait par-dessus tout de voir cesser la guerre avant qu'il lui fût possible

26.

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

306 BAS LES ARMES ! de preiiii (î part à Texpulsion de Tennemi. A l'école militaire de Wiener[^]Neostadt, le bruit courait que[^] si les hostilités continuaient après rexameo du 18 août, non seulement les élèves de la dernière, mais plusieurs de Tavant-dernière promotion eaIrreraient de suite dans le service actif. Acetteperss» pective, le jeune héros se sentait pénétré de joie. La guerre immédiatement, à la sortie de Técole ! Quel iMHiheur ! C'est le sentiment qu'éprouve à son premier bal une jeune pensionnaire faisant son entrée dans le monde. Mon père était naturellement ravi de Tardeur militaire de son fils. Lorsqu'il l'entendait se désoler ainsi à la pensée d'une paix prochaine : « Sois tranquille », lui disait-il, en lui tapant aifectueus[^]ment sar Tépaule : « Tu as une longue vie (ievant loi; si la campagne est terminée pour le moment, il faudra bien recommencer dans quelques années. » Je me taisais; depuis ma dernière sortie contre tante Marie J'avais, sur le conseil de Frédéric, pris et tenu la résolution d*éviter, autant que possible, d inutiles contestations, qui ne pouvaient que faire naître entre nous des sentiments dlrritation. Nous nous entendions parfaitement, Frédéric et moi î il donnerait sa démission. J'étais encore certaine d*une chose : mon fils n'entrerait jamais dans nae école militaire, dans une de ces écoles où on ne cherche à éveiller chez les jeunes gens que l'amour de la gloire et le désir d'accomplir quelque action d'éclat. J'interrogeai, une fois, Olto sur les consi-; dérations qui pouvaient bien leur être servies à Digitized by Google

BAS LES ARMES! 307

rècole, en faveur de la guerre. Voici, à peu près, ce qui ressortit pour moi de sa réponse : la guerre leur est représentée comme un mal nécessaire, mais aussi comme le moyen le plus propre à développer chez l'homme les plus belles vertus : le courage, l'esprit de renoncement et de sacrifice* Elle doit être considérée comme le facteur le plus important de civilisation et de progrès dans tous les domaines. Dans les écoles militaires, les conquérants, les fondateurs d'empire : Alexandre, César, Napoléon, sont présentés comme les plus beaux types de la grandeur humaine. On met fortement en lumière ce qu'on appelle « les avantages de la guerre », tandis que ses conséquences inévitables et désastreuses : la dévastation, l'appauvrissement, la dégradation physique et morale sont passés sous silence. Le même système est, du reste, en usage dans l'éducation des jeunes filles. Mes enthousiasmes de jeunesse en sont une preuve. Je me rappelle le temps où je déplorais amèrement de ne pouvoir, comme les garçons, cueillir les lauriers de la gloire. Aussi ne puis-je en vouloir à mon frère de sympathie avec laquelle il attend la bataille. C'est pourquoi je ne répondis rien aux récriminations d'Otto^{et} et continuai tranquillement ma lecture. Comme toujours, c'était un journal que je lisais, et, naturellement, il était rempli de détails sur les événements. — * Voici une intéressante correspondance d'un médecin qui a accompagné la retraite de nos troupes... Voulez-vous que je lise à haute voix? J'en ai lu.

The text on this page is estimated to be only 22.60% accurate

308 UÂS L£S ARM£S I — Une retraite? s'écria Otto, j'aime mieux ne pas écouter... Ce serait différent si c'était nous (pi poursuivions r*^nnenu. — Je m'étonne même, remarqua Frédéric, qo on ait inséré un semblable rapport dans un journal; ceux qui reculent se taisent, d ordinaire, sur ce douloureux épisode. — Une retraite accomplie en bon ordre n*esl cependant point une iuite, objecta mou père. Une fois, en 49, c'était sous le commandement de Radetzkv... Je connaissais l'histoire et en arrêtai le récit, en m'empressant de dire : — Celte relation est adressée à un journal hebdomadaire de médecine. Écoutez : Et, sans en attendre l'autorisation, voici ce que je lus : A quatre heures, nos troupes commencèrent i se retirer. Nous éiions, nous, les médecins, encore surchargés de besoi?ne^ ave(^ des centaines de blessés à panser. Tuut à coup, un corps de cavalerie fond sur nous et se déploie dans les champs et sur les colliiv^s environnantes. Il est suivi d*un détachement d'artillerie^ et de train des équipages qui se dirigent sur Kôniggrâtz. Plusieurs caTaliers, désarçonnés, forent broyés sous les pieds des chevaux; des voitures du train écrasèrent des li^nards suivant la même route. Le Ilot nous poussa. On nous criait : Sauvez-vous! Le grondement du canon auîîraenlait le désordre; des obus éclataient au milieu de nous. Nous ne savionî^ où nous allions. J'avais pris, congé de la vie... Tout à coup, nous nous trouvons devant une nappe d'eau; à droite, un remblai de chemin de fer; à gauche, un chemin creux encombré de voitures de réquisition et Digiii^uù by Google

The text on this page is estimated to be only 23.77% accurate

BAS LES ARMES! d'ambulance; derrière, à perte de vue, une longue file de cavaliers. Nous dûmes ;L:uée à travers Véianii. Ordre fut tloimé de couper les Iraits d'allelage pour sauver les clievau i en abandoiinani l«'S fourgons. Nous sentions le désespoir nous envahir. Nous parvinmes enfln à une gare dont rentrée était barri^ cadée. La barricade fut rompue ou escaladée. Je marchais avec quelques milliers d'hommes d'infanterie* Nous rencontrâmes une rivière qu'il fallut de nouveau traverser à gué ; nous dûmes franchir encore des palissades, gravir des hauteurs, nous frayer un chemin à travers drs aibres abattus. A une heure du matin, nous arrivions dans un petit bois, épuis(*s de fatigue et de fièvre. A trois heures, transpercés d'humidité et grelottant de froid, nous repartîmes* Plusieurs ne le purent, et restèrent dans ce bois pour y mourir... Tous les villages étaient abandonnés..* nous n^avions ni vivres ni eau potable ; Tair était empesté, les champs de blé piétines, couverts de cadavres qu'on eût dit carbonisés, les yeux sortant de leurs orbites... — Assez I... assez! s'écrièrent mes sœurs. . — La censure devrait interdire de pareils articles, obj>erva mon père; ils ne peuvent qu énerver le courage du soldat. — Et surtout refroidir Tenthouasiasme pour lu guerre, ce qui serait vraiment dommage, ne pus-je m'empêcher d'ajouter à demi-voix. Mon père reprit : — Ceux qui ont pris part à une retraite devraient se taire, car, il est fort peu honorable d'être connus soi-même dans une déroute. On devrait fusiller sur-le-champ celui qui, par le cri : Sauve qui peut! donne le premier signal de la fuite. Un lâche donne l exemple, et un millier de braves se Digitized by Google

310 BAS LES ARMES ! laisse démoraliser et tourne le dos à l'ennemi. — « Ça a l'effet, » répliqua Frédéric; mais, lorsqu'un brave cria : En avant ! un millier de poltrons se laisse entraîner, pris d'une ardeur momentané^e. Il est impossible de distinguer rigoureusement les vaillants des lâches : chacun a ses moments de faiblesse. Dans les masses, l'état moral de l'individu^e dépend beaucoup de celui de son voisin. Quand un mouton saute, tout le troupeau saute. Lorsqu'un hurra donne le signal, la troupe suit en criant : hurra ! Lorsqu'un soldat jette son fusil pour mieux courir, les autres font de même et le suivent dans sa fuite. Dans le premier cas, on prodigue de bruyants éloges; dans le second, on impose le blâme, et ce sont cependant les mêmes hommes, oui, absolument les mêmes, que vous qualifiez de lâches ou de vaillants, et qui n'ont fait qu'obéir à la logique des masses. La vaillance et la lâcheté ne sont pas des qualités inhérentes à l'individu, mais bien des états d'âme comme la joie et la tristesse. Lors de ma première campagne, je me suis trouvé pris dans une débandade. Je vois encore cet affol^ement, cette confusion inénarrables : les soldats jetant armes, gibernes^e shakos, manteaux... n'écoutaient aucun commandement. Nos bataillons fuyaient haletants, hurlants, ivres de désespoir, ne songeant qu'à échapper aux projectiles ennemis — Pour moi toutes les horreurs^e de la guerre, une déroute est bien la plus hideuse. Les adversaires, se trouvent dans la situation réciproque du chasseur et du gibier : l'un emporté par le démon du carnage, l'autre par la crainte folle de la mort. Dans sa Dig^eu^e Google

The text on this page is estimated to be only 27.85% accurate

BAS LES ARMES I 311 * panique, le foyard est comme pris de délire. Amour de la patrie, ambition, désir de gloire... tout ce 'qui, durant Taction, anime le soldat, n'existe plus pour lui; Tinstinct le plus puissant qui puisse dominer l être vivant, l instmct de la conservation, le dirige seul. Cet instinct s'exaspère avec le dani^er; il atteint un paroxysme eiTrayaiit. Celui qui n a jamais vécu ces angoisses peut, touteiois — s'il connaît les extases de Tamour — , s'en donner une idée. Ce que l'instant suprême de la volupté donne à Tliomme, il l'éprouve, à l'autre extrémité de Téchelle des sensations^ an moment où, gibier épuisé, il tombe sous les coups de la meule euuemie... — Mais, Tillingî interrompit tante Marie d'un ton plein de reproche, devant ces jeunes filles..* le oiot de volup...! — Et devant un jeune liomme, ajuula mon père, devant un iutur officier, parler de la crainte de la mort! Frédéric haussa les épaules : — Effacez donc du dictionnaire le mot « nature » ! ♦ é La convalescence de Frédéric fit de rapides progrès. Ponr la nation enfiévrée, la ^^uérison semblait prochaine aussi. Il était de plus en plus question de paix. Rien ne s'opposait d'ailleurs à la marche des Prussiens. Après avoir traversé Brunn, dont le bourgmestre avait remis les clés au roi

The text on this page is estimated to be only 29.55% accurate

312 BAS LfS AHMfS 1 Guillaume, ils s'avauçaient tranquillement sur Vienne. Cette marche ressemblait plutôt à une promenade militaire qu'à un mouvement stratégique. Le 26 juillet, un armistice fut conclu à Nicolsbourg et Ton commença à discuter les préliminaires de paix. La nouvelle de la victoire de l'amiral Tegethoff, à Lissa, donna une grande joie à mon père : des vaisseaux italiens coulés à pic, l'*Affondatore* détruit, quelle satisfaction ! Il me fut impossible de partager ce ravissement. Mais mon père ne fut pas le seul à se réjouir de ces événements : tous les journaux de Vienne faisaient chorus : le préjugé séculaire donne tant d'éclat à la victoire qu'à la nouvelle d'un succès militaire, chaque citoyen s'attribue une part de gloire. • • Un autre événement politique de cette époque fut l'adhésion de l'Autriche à la Convention de Genève. — Eh bien ! me demanda mon père, à la lecture de cette nouvelle, n'es-tu pas satisfaite ? Ne vois-tu pas, maintenant, combien la guerre, que tu traites toujours de barbare, devient plus humaine à mesure que la civilisation progresse ? J'approuve complètement ces procédés : il est bon de donner aux blessés tous les soins et tous les adoucissements possibles... ne fût-ce qu'au point de vue militaire, le plus important, en définitive, dès qu'il s'agit de guerre. Bien soignés, les blessés se rétablissent plus promptement et peuvent reprendre plus vite leur place dans les rangs. — Tu as raison, mon père ; l'essentiel est de reconstituer le plus vite possible le matériel utilisé.

Digitized by Google

BAS LES ARMES! 313 sablOf mais après ce que j'ai tu^ je crois qu'il n'est pas de Croix-Rouge qui puisse suffire, disposât-elle de dix fois plus de monde et de matériel, à conjurer ni à réparer les désastres d'une bataille. — A conjurer, non ; mais à adoucir. On peut, au moins, clierclier à atténuer ce qu'on ne saurait empêcher* — L'expérience démontre qu'on ne peut arriver à une atténuation sérieuse. Mais qu'on renverse la proposition et qu'on empêche ce qu'on ne peut réparer ! u Il faut que la guerre disparaisse ! » Cette pensée devenait chez moi idée fixe. Il faut, me disais-je, que, dans la mesure de ses forces, tout être humain aide ses congénères à se rapprocher de ce but. Je ne pouvais chasser de mon esprit mes souvenirs de Bohême. La nuit surtout, lorsque je me réveillais en sursaut, j'éprouvais au cœur une douleur aiguë, en même temps qu'une voix intérieure médissait ; Emj^ôchel préviens l... opposetoi! Mais, lorsque, complètement réveillée, je réfléchissais à ce que j'étais... à ce que je pouvais... je me sentais accablée par le sentiment de mon impuissance. Que pouvais-je prévenir, empêcher? Pouvais-je arrêter la tempête? calmer la mer en furie? Puis, au bruit calme de la respiration de mon mari, un profond sentiment de joie succédait en moi à ces douloureuses pensées Tu m'es rendu... je te possède encore, mon Frédéric!... et je me plongeais dans Textaso de ce bonheur... Voici les projets que nous formions, pour l'avenir : la guerre terminée, Frédéric quitterait le ser27

The text on this page is estimated to be only 26.81% accurate

314 BAS LES ARMES l vice- et nous nous retirerions dans une modeste propriété où l'on a le plaisir de colonel, jointe à mon petit revenu, suffirait à nos besoins. La perspective de cette vie d'indépendance et d'intimité nous réjouissait comme un jeune couple d'amoureux. Rodolphe, cela va sans dire, était compris dans ce programme. Son éducation devait être notre tâche principale; nous n'entendions pas mener une existence oisive et sans but ; nous avons déjà dressé la liste des études que nous voulions poursuivre ensemble. C'était surtout le droit, et spécialement le droit international, que se proposait d'aborder Frédéric. Il voulait, en dehors de toute théorie sentimentale et utopique, étudier le côté pratique de la question de paix et d'arbitrage. Par la lecture de Büchler, par l'initiation aux dernières découvertes dans les sciences naturelles , il avait acquis la conviction qu'une nouvelle phase de développement allait s'ouvrir pour le monde. Continuer sans cesse aux mystères de la science et goûter les joies du foyer lui semblaient suffisants pour remplir l'existence. Mon père, qui ne savait rien de nos plans d'avenir, en formait pour nous de bien différents. — Te voilà colonel bien jeune, Tilling! Dans dix ans, tu seras général. D'ici là, nous aurons certainement une autre guerre, et tu peux être appelé au commandement d'un corps d'armée*. Qui sait même si le grade de généralissime...? Peut-être est-il réservé de rendre à l'Autriche sa gloire militaire momentanément obscurcie... Quand nous aurons le fusil à aiguille, ou quelque autre système Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.95% accurate

BAS LES ARMES ! 315 plos perfectionné encore, nous saurons bien remettre à leur place messieurs les Prussiens. — Qui sait? ne pus*jd m'empêcher de dire; peut-être c(jnclaroDS<nous avec eux iine alliance? Mon père haussa les épaules : — Si seulement les femmes voulaient bien ne pas faire de politique ! Après ce qui s'est passé, nous ne pouvons que châtier Tarrogance prussienne. H faut que nous aidions les États annexés, c'est-àdire « volés »5 à reconquérir leurs droits mécouûus. Kotre honneur Texige tout autant que notre position dans le -concert européen. Une alliance avec ces bandits? jamais!... à aioms qu'ils ne l'implorent humblement. — Et dans ce cas, remarqua Frédéric, on ne se gênerait pas pour leur mettre le pied sur la nuque. On ne conclut d'alliance qu'avec ceux qui nous Timposent ou peuvent nous prêter main-forte contre un ennemi commun. Eu politique, le premier principe, c'est Fégoïsme. — Oui, répondit mon père, mais quand TEgo s'appelle Patrie et représente cette entité, à laquelle tout doit être sacrifié, tout ce qui peut servir les intérêts de cet Ëgo est non seulement permis mais ordonné. — Il serait fort à désirer, rcpitit Frédi'ric, que dans les relations entre peuples on arrivât à ce degré de culture supérieure qui a banni le culte barbare du moi dans les rapports entre individus. Quand donc les nations comprendront-elles que leurs intérêts particuliers n'exigent point la violation de ceux de leurs voisins, mais ne peuvent que

The text on this page is estimated to be only 29.58% accurate

316 BAS LfS ARMfSl gagner, au contraire, au respect et à la sauvegarde des intérêts généraux ? — Coinmeut?... Que dis-tu? demanda mon père en portant la main à Toreille. Frédéric laissa tomber la discussion. i i< J'arrive demain une heure à Griimitz. — Conrad. » On se représente aisément la joie dont cette dépêchf» remplit le cœur de Lilli. Aucun hôte ne sera jamais lété- comme celui qui revient de la guerre. Sans doute Conrad ne revenait pas en vainqueur, mais l'enthousiasme de Lilli n'en était pas refroidi pour cela. Je ne nse même pas que, s'il se fût emparé de Berlin, Lilli eût pu Taccueillir avec plus de tendresse et de bonheur. 11 eût naturellement préféré revenir h la tête des troupes victorieuses, après avoir aidé son Empereur à conquérir la Silésie. Toutefois, le fait de s'être battu est en soi mi honneur pour le soldat, même s'il est vaincu, et surtout s'il est tué 1 Cette dernière éventualité est particulièrement glorieuse! A Técole militaire de Vienne-Neustadt, on inscrit sur des tablettes d'honneur le nom des ancieas élèves qui ont eu le privilège de tomber au champ d'honneur. Plus une l'amilie compte d'a'ieux tués dans les batailles, plus le descendant d'une telle lignée attache de valeur à son nom et moins il lai est permis d'en attaclier à la vie. Pour se montrer digne de semblables héros un jeune homme bien 1

Digitized by Google

BAS LES ARMES! 311 pensant ne peut qu'être ravi de participer à la ^iaide boucherie, pour y tuer ou pour y mourir. Au fait^ aussi longtemps que la guerre subsistera, il vaut mieux qu'elle inspire cette belle allégresse à quelques-uns. Cependant, le nombre de ces eothousiastes diminue de jour en jour, tandis que le nombre des soldats augmente effroyablement..» A quoi cela aboutira-t-il? A rimpossibilitô de maiiiteair le statu quo, ðt que résultera-t-il de cette impossibilité?... Conrad ne regardait pas si loin. Il pensait simplement, comme le lieutenant de /a Dame blanche : « Ah! quel plaisir d'être -soldat î... » A entendre ses récits, on eût pu être jaloux de la campagne qu'il venait de faire. Cette jalousie, Otto l'éprouvait en effet.. 'Coinbien il enviait à Conrad ce baptême de feu et de sang qu'il venait de recevoir! — Je dois avouer, dit Conrad, que la campagne a été malheureuse, mais j'en ai cependant rapporté quelques beaux souvenirs 1 — Raconte, raconte... demandèrent avec em[^ressement Lilli et Otto. — Il m'est difficile de vous en faire un récit très précis... tout cela est encore bien confus pour moi*.. La poudre vous monte singulièrement à la tête..* Cette ivresse... cette fièvre... vous saisissent dès le dé[>art; l'heuie des adieux est pénible et vous met au cœur un sentiment de tendresse douloureuse; mais, une fois parti, lorsqu'on se retrouve entre camarades, on se dit ; nous voici maintenant en face du plus grand devoir que la vie puisse imposer à un homme : défendre sa patrie ! Pour moi, 27.

The text on this page is estimated to be only 25.77% accurate

348 BAS LES ARMES! lorsque la musique joua la marche de Radetky, et que nos drapeaux déployés flottèrent au vent, j'aurais pu que je n'aurais pas voulu retourner même dans les bras de ma fiancée. « Je sentis alors que je ne pouvais être complète nient digne de son amour qu'après avoir accompli mon devoir. Nous étions certains de marcher à la Victoire; nous ne connais* sions pas leurs horribles balles pointues. Ce sont ces maudits projectiles qui ont causé notre défaite... je vous affirme Qu'ils tombaient dans nos rangs dru couiuiio grêle... Et puis, nous avons été si mal commandés. Vous verrez que fienedek sera traduit devant un conseil de guerre... Noas aurions dû attaquer.- prévenir, fondre sur le pays ennemi... il n'y a que cela... mais l'Empereur ne m'ayant pas confié le commandement de ses troupes, je ne suis pas coupable des erreurs de tactique qui ont été commises. C'est aux généraux à s'arranij:er avec leur chef suprême et avec leur conscience. Nous autres, officiers et soldats, avons fait notre devoir; il ne s'agissait pour nous que de nous battre, et nous nous sommes battus. Que d'étranges et nobles sensations on éprouve sur qb ' champ de bataille! L'attente... Tanxiété à Fappiocbe de rennemi! La conscience de se sentir acteur dans un épisode de l'histoire universelle... lorgueil, la joie de son propre courairr... (^i puis... à droite... à gauche... partout, la mort, cette grande mystérieuse que Ton défie avec virilité ! — Tout comme ce pauvre Gottfried de Tessow, murmura Frédéric. Oui, c'e^t bien la même école' Conrad continua avec chaleur : Digitized by Google

BAS LES AUMES 1 319 — Le cœur bat plus fort... plus vite.*.
On sent s'éveiller en soi la haine de Tennemi en même temps qu'un plus intense amour pour la patrie menacée. La rage vous possède, et, dans l'excitation du combat, se transforme vraiment en volupté. On se croirait dans un autre monde où les sentiments, les appréciations ordinaires n'ont plus cours; on n'attache plus de prix à la vie... tuer devient un devoir... l'écoulement devient une loi... Ajoutez à cela l'odeur de la poudre, les cris du combat.... Oui, c'est vraiment un état d'âme unique. Tout au plus, le même entraînement peut-il être ressenti par le chasseur de tigre ou de lion, lorsqu'il se sent aux prises avec l'animal exaspéré et que... — Oui, Conrad a raison, interrompit Frédéric. Toute lutte avec un ennemi qui nous menace de mort éveille en nous l'ardent et suprême désir de le vaincre ; et avec ce désir, quelque chose de cette volupté — pardon, tante Marie! — au moyen de laquelle la nature assure la propagation de la vie. Aux époques primitives et barbares, tant que l'homme, menacé par de sauvages adversaires, hommes ou bêtes, dut les combattre pour assurer sa propre existence, le combat fut pour lui une source de délices. Ce n'est qu'en vertu de réminiscences inconscientes de ces temps primitifs que nous éprouvons encore cet entraînement, au milieu du déchaînement de la -guerre. Mais comme il n'y a plus, en Europe, ni sauvages ni bêtes féroces, nous nous sommes forgé des ennemis conventionnels. On nous dit : écoutez bien! Vous avez des habits bleus; les autres, là-bas, en ont de rouges.

^20 BAS LES AUMES I Dès que les dipluinates auront frappé
trois lois dans leurs mains, pour vous les habits rouges seront
métamorphosés en tigres, et vous deviendrez pour eux craulres bêtes
féroces! Attention! un... deux..* trois... Âllez-y gaiement!...
Massacrezvous... Dévorez-vous I » Et\ lorsque dans les plaines de X..., dix
mille ou cent mille de ces tigres artiii, ciels se sont exterminés
réciproquement, cette belle tuerie est pompeusement enregistrée dans les
fastes de rhistoire sous le nom de bataille de X... Alors^ les diplomates se
réunissent de nouV(^aii on congrès, dans la ville de Y... et, autour d'un tapis
vert, ils fixent une nouvelle délimitation de frontières, débattent le montant
de Tindemnité de guerre, apposent leur signature sur un papier qui est
étiqueté, parmi les documents d'Etat, sous le nom de traité de Y... Puis ils
frappent de nouveau trois coups et disent, aux habits bleus et aux habits
rouges : « Émbrassez-vous, hommes frères! » ♦ Les troupes prussiennes
étaient installées dans tous les environs : Gruniitz allait être obligé d'en
recevoir. Bien que l'armistice fût accepté, la paix presque assurée, la
population était toujours sous le coup de 1 angoisse et de la méfiance. Les
trois derniers coups, frappés à Nicolsbourg, autour du tapis vert, n'avaient
pu effacer l'effet des trois précédents, signal de la déclaration de guerre : ils
n'aDigitized by Google

BAS LES ARMES! 321 valent pas encore eu le pouvoir de transformer les Prussiens en hommes frères. Les gens du pays tremblèrent comme devant une bande de loups, (jua fid iin (jia i tier-maître prussien vint réclamer logement pour un détachement de troupes. Chez plusieurs, la haine se manifestait en même temps que la crainte ; bon nombre s'imaginaient remplir un devoir patriotique en faisant le plus de mal possible aux envahisseurs, en envoyant, par exemple, sournoisement, une balle à (I rennemî »« Quand le coupable était pris, il était naturellement exécuté sans autre forme de procès. Quelques exemples de ce genre calmèrent les indigènes qui reçurent sans résistance les soldats qu'on leur imposait. Puis ils s'aperçurent, à leur grand étonnement, que a Tennemi » n'était composé, en somme, que de braves gens qui payaient honnêtement leurs consommations. Un matin des premiers jours d'août, assise devant une fenêtre ouverte, je jouissais de la belle vue qui s'étend au loin sur toute la contrée. Je distinguai bientôt une troupe de cavaliers, qui s'avançaient dans la direction du château. « Une réquisition de logement », telle fut ma première pensée Je pris une longue-vue que j'avais sous la laAain, et un groupe d'environ dix soldats, portant, au bout de leurs lances, de petits drapeaux blancs et noirs : au milieu d'eux, un homme, en costume de chasse, marchait entre les chevaux, comme un prisonnier; la lunette n'était pas assez forte pour me permettre de distinguer si le prisonnier supposé nY'tait pas quelqu'un de nos forestiers.

The text on this page is estimated to be only 22.79% accurate

mi m BAS LES ARMÉS Je vouâtes ayertir les habitants du châteao de ce qui nous menaçait, et allai rejoindre tante Marie et mon père dans le salon. — Les Prussiens arrivent ! les Prussiens arrivent ! criai-je de loin. On a toujours du plaisir à annoncer le premier une nouvelle importante. — Que le diable les emporte ! répondit très peu | hospitalièrement mon père, tandis que tante Marie, bien plus pratique, nous dit : — Je vais donner à M^m Walter les ordres nécessaires. — Où est Otto ? demandai-je ; il faut lui recommander de ne se laisser aller à aucune manifestation contre les Prussiens, d'être poli, au contraire, ; avec nos hôtes. ! — Otto n'est pas au château ; il est en bas | depuis ce matin. J'aurais aimé que tu visses comment il se porte son costume de chasse lui va bien... ce garçon flatte mon amour-propre de père ! ». Nous entendîmes, soudain un tumulte de pas et ■ de voix. — Les voilà déjà, ces fanfarons ! soupira mon ; père La porte s'ouvrit brusquement, et Franz, le valet de chambre, se précipita en criant : « Les Prussiens ! les Prussiens ! » comme il aurait crié : « Au feu ! au feu. » — J'espère qu'il ne nous mangeront pas, lui répliqua mon père., en grommelant. — Mais ils amènent avec eux quelqu'un de

The text on this page is estimated to be only 28.36% accurate

BAS LES ARMES! 823 Srûmitz — je ne sais qui — quelqu'un qui a tiré sur eux et dont la mort sera vite réglée. Entendant distinctement le bruit des roues mêlées au piétinement des chevaux, nous nous approchâmes d'une des fenêtres du vestibule, donnant directement sur la cour ; au même instant, les Allemands y entraient et, au milieu d'eux, pâle, mais taiseux, mon frère Otto. Mon père poussa un cri et descendit précipitamment l'escalier; mon cœur se contracta. Si Otto avait, en effet, tiré sur les Prussiens! et il en était bien capable... Ma pensée terrifiée ne put aller plus loin... Je n'eus pas le courage de suivre mon père; c'était toujours auprès de Frédéric que je cherchais force et consolation dans toutes mes angoisses. Au moment où j'entrais dans sa chambre, je vis revenir mon père, suivi d'Otto. A l'expression de leur visage, je compris que le danger était conjuré. Voici ce qui s'était passé : le coup était parti sans intention. Voyant de loin une troupe de cavaliers s'approcher, Otto, pour les voir de plus près, avait couru à travers champs. Il avait bronché dans un fossé, au bord de la route, et, dans sa chute, avait frotté sur la détente. Au premier moment, on avait cru de sa parole et on l'avait ramené prisonnier au château. Lorsqu'on apprit qu'il était fils du général Althaus, et élève de Técole de Neustadt, sa justification fut acceptée. « Le fils d'un, ancien soldat, futur soldat lui-même, usera de ses armes contre l'ennemi dans un combat loyal, mais ne tirera jamais en embuscade »

The text on this page is estimated to be only 29.61% accurate

m BAS L&S AAMESI cade peDdant un armistice. » Sur ces paroles de mon père, l'officier prussien avait rendu la liberté au jeune homme. — Es-tu vraiment innocent? demandai-je à Otto. Avec ta haine contre les Prussiens, il ne me paraît pas impossible que... Il fit un signe négatif : — Non, non. J'espère bien trouver l'occasion de leur tirer dessus, mais face à face. — Bravo ! s'écria mon père, ravi de ces paroles. Je ne pouvais partager ce ravissement. Toutes ces phrases où Ton fait si bon marché de sa vie et de celle des autres me sonnaient faux à Toreille. Je n'en étais pas moins très heureuse que la chute se fût terminée ainsi. Si ces gens n'eussent rien voulu entendre, qu'il eût été terrible pour mon père de voir appliquer à son fils la loi martiale dans toute sa rigueur ! Notre maison, jusque-là épargnée par la guerre, lui eût ainsi payé un bien lourd tribut. Le détachement de uhlans venait préparer le logement (le quelques officiers. Le château de Grumilz avait été désigné pour deux colonels et six officiers. Les hommes devaient coucher dans le village. Deux soldats furent placés en sentinelle dans la cour du château. Quelques heures après cette avant-garde arrivèrent nos hôtes imposés. Depuis plusieurs jours, nous nous y attendions, et M^o Walter avait pris ses mesures pour que les chambres fussent prêtes. Le cuisinier s'était procuré d'abondantes provisions, et la cave contenait un nombre imposant de barils

Digitized by Google

BAS LES ARMES! 325 i de bouteilles de vieux vins. Rien ne manquait fraimeat chez nous à messieurs les Prussiens. Le salon était tout resplendissant d'éclat et d'ani* mation. Les iiomim^s — à rexcoption du ministre <* Evidemment » qui se trouvait alors chez nous — étaient en grand uniforme et les dames en irrande toiley^e. C'était la première fois, depuis longtemps^ que nous avions l'occasion de nous produire ainsi. Lori surtout, la coquette Lori, arrivée du matin, apprenant la présence d'officiers étrangers, n'avait rien négligé pour se faire aussi belle que possible: elle s'était même parée de roses naturelles. Elle avait évidemment le dessein de tourner ia tête aux représentants de Tarmée ennemie. Lilli, rheureuse fiancée, portait une robe bleu clair. Rosa — très heureuse aussi, je suppose, de se trouver dans la société de jeunes officiers — était en mousseline blanche. Quant à moi, dominée par la pensée que la guerre est toujours un temps de deuil, j'avais mis uuc toilette de dentelles noires. Je n'oublierai jamais IMmpression que je res.^L'iilis en entrant dans le salon à la vue de ce luxe, de cette gaité, de l'élégance des femmes et de léclat des uniformes. Quel contraste avec les scènes récentes de lamentations, d'horreur, de saleté dont j'avais encore T esprit obsédé! Et penser que ce sont ces mêmes hommes, si distingués, si joyeux, si brillants qui accomplissent, de plein gré, 28

The text on this page is estimated to be only 28.90% accurate

1 32\$ BAS LES ARMES t ees choses horribles..* qui ne veulent rien tenter pour faire cesser cette désolation... qui la glorifient, au contraire, et, par leur galons et leurs décorations, témoignent de Torgueil qu'ils ressentent à en être«^ les défenseurs et les soutiens! Mon entrée interrompit la conversation des divers groupes. On me présenta nos hôtes prussiens; la plupart portaient des noms bien ronflants en <(ow » et en «c witz »• Il y avait même un prince lloury, je ne sais plus lequel, de la maison de Keuss. Voilà donc nos ennemis : ces gentlemen parfaits, aux manières si raffinées. On sait bien qu'on n'a plus affaire aujourd'hui à des Huns ni à des Van* dales. Il serait cependant plus naturel et plus agréable de se figurer renuemi comme une horde de sauvages. Il faut un certain effort pour se représenter, sous ce nom, les habitants d'un État aussi civilisé que le nôtre. « 0 Dieu ! toi qui châties les contempteurs de ceux qui se confient en toi, exauce-nous! Nous implorons ta protection, afin qu'après avoir, par ton pnissant secours, réprimé la fureur de nos ennemis sanirninaires, nous puissions t'en bénir jusque dans les siècles des siècles I » C'est ainsi qu'avait prié chaque dimanche le curé de Grômilz. Nos nobles botes ne répojidaient nullement à l'idée que la paroisse devait se faire de n Tennemi sanjruinaire ». Les gens de Grûmitz ne pouvaient se représenter l'adversaire sous la forme de ces galants officiers, offrant maintenant le bras aux dames pour les conduire à table. De plus, c'était la Digitized by Google

BAS LES ARMES I 327 prière des autres que Dieu avait exaucée et noire fureur à nous qu'il avait réprimée par son secours puissant, qui avait pris, cette fois, la forme de fusils à aiguille. On passa dans la salle à inan^{er}. La table était somptueusement décorée de fleurs et de riches pièces d'argenterie. L'argenterie de famille avait été, par ordre du maître, retirée de sa cachette. J'étais assise entre un superbe colonel en <cow> et un élégant lieutenant en « itz ». Lilli était naturel-^{*} Itiment à côté de son flancé. Rosa avait le bras du prince Henry, et cette méchante Lori avait encore la chance d'avoir Frédéric pour voisin. Mais je ne risque plus d'être jalouse; il est bien trop à moi^{*}.. On causa beaucoup et gaiement. Les « Prussiens » étaient visiblement enchantés, après tant de fatigues et de privations, de se trouver en bonne compagnie, devant une table bien servie. Le sentiment de leur victoire agissait très avantageusement sur leur humeur. Quant à nous, les vaincus, nous ne laissions rien paraître de notre haine ni de notre honte ; nous nous efforcions de remplir de notre mieux le rôle que nous imposait cette hospitalité forcée. Le moment devait être dur pour mon père, et je n'en admirais que plus la parfaite courtoisie dont il ne se départit pas un seul instant. Otto avait de la peine à se maintenir à la hauteur des circonstances^{*} Avec sa haine violente contre les Prussiens et son excessif désir de les chasser du pays, il eût été plus disposé, et cela se voyait, à les transpercer à coups de baïonnette qu'à leur offrir poliment le pain et le sel. Nous évitâmes de parler de la guerre. Nos hôtes, de leur côté, mirent tous

The text on this page is estimated to be only 25.51% accurate

328 BAS LES ARMES! leurs soins à ne pas nous faire sentir qu'ils étaient là ou vainqueurs. Mon voisin de table» le jeune lieutenant, chercha même à me faire un brin de cour. Il me jura, sur Thonneur, qu'il n'était pas, pour lui, de pays plus agréable que l'Autriche : c'était bien là qu'on trouvait les plus charmantes leïiines du monde. Je ne puis nier avoir répondu avec une certaine coquetterie aux avances de ce beau fils de Mars mais simplement pour prouver à Lori et à son voisin que je saurais, au besoin, me venger. Mais, mon Frédéric demeura aussi calme, que je l'étais au fond du cœur. Il eût été plus avantageux pour mon lieutenant et plus intelligent de sa part d'adresser à Lori ses œillades meurtrières. Conrad et lui, usant de leurs prérogatives d'anciens, échangeaient les regards et les propos les plus amoureux, choquaient leurs verres à la dérobée (et se livraient à toutes sortes de petits manèges à l'usage de tourtereaux de salon. Je crus surprendre un troisième flirt ; Henry — le je ne sais combien — causait de la façon la plus empressée avec ma sœur Rosa, et ne pouvait dissimuler l'admiration qu'il lui inspirait. Le dîner terminé, on retourna au salon. Les portes de la terrasse étaient ouvertes; j'en profitai pour sortir et jouir un instant de la fraîcheur du soir. La lune inondait de clarté cette belle nuit embaumée d'été, et les étoiles se reflétaient dans les eaux (de l'étang. Était-ce bien la même lune qui jadis avait éclairé ce mur de cimetière et ce monceau de cadavres, au-dessus duquel tourbillonnait un vol de corbeaux croassants?... En ce moment, un des ofUDigitized by v^oogle

BAS LES ARMES! 32^ ciers prussiens jouait au piano une romance sans paroles de Mendelssohn. Étaient-ce bien ces mêmes hommes, qui, le sabre en main, frappaient de tous côtés, fendant et fracassant des crânes humains? Bientôt le prince Henry et Rosa sortirent aussi sur la terrasse. Ils passèrent à côté de moi sans m'apercevoir. Du coin obscur où je me trouvais, je les vis bien près l'un de l'autre, appuyés sur la balustrade. Je crois même que le jeune Prussien — notre ennemi — pressait la main de ma sœur dans la sienne. Ils parlaient à mi-voix; quelques-unes de leurs paroles arrivèrent cependant jusqu'à moi : « Délicieuse jeune fille... passion soudaine et irrésistible... aspiration vers les joies du foyer... le sort en est jeté... par pitié, que ce ne soit pas non... vous inspirerais-je de la répulsion?... » Rosa le rassura d'un mouvement de tête. Il lui prit la main, la porta à ses lèvres et chercha à lui passer le bras autour de la taille ; mais, en jeune fille bien élevée, elle se déroba. — Oh! c'est toi, Martha? Rosa venait de m'apercevoir, très confuse d'abord à l'idée que quelqu'un eût été témoin de cette scène, mais satisfaite, d'autre part, que ce ne fût que moi. La confusion et l'embarras du prince étaient extrêmes. Il s'avança vers moi. — Je viens d'offrir ma main à votre sœur, madame, soyez assez bonne pour plaider ma cause. Vous devriez toutes deux m'accuser d'un peu trop de précipitation et de hardiesse. En d'autres temps, je me serais imposé plus de retenue et de circonspection ; mais, durant ces dernières semaines, j'ai 28.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.28% accurate

330 BAS LES AHMESI dû agir avec décision, presque avec témérité. Ce que j'ai pratiqué à la guerre, je tiens, lovolontaire» ment, de le pratiquer en amour... Pardonnez-moi, baroauje me refuserez-vous votre appui?... Elyouâ mademoiselle, tous tous taisez?.. • — Ma SdMir nf* peut, cependant, se décider aussi rapidement, répondis-je, pour venir au secours de Rosa qui, très émue, se contentait de détourner la tête. Mon père donnera-t-il son consentement à ce mariage avec « un ennemi » ? Rosa répondra-t-elle à une aussi soudaine inclination? Qui pourrait le dire aujourd'hui? — Moi!... répondit-elle en tendant les deux mains au jeune honinie. Il la serra passionnément sur son cœur. — Folie... enfantillage! leur dis-je, en reculant jusqu'à la porte du salon, pour empêcher que personne ne sortit juste à ce moment. Les fiançailles furent célébrées le lendemain : mon père n'y fit aucune opposition ; je pensais que sa haine du Prussien lui aurait interdit d'accepter comme gendre un de ces vainqueurs ennemis. Peut-être se laissa-t-il convaincre par ce sophisme absurde : « Je hais cette nation, mais pas du tout les individus. » C'est comme si Ton disait : a Je déteste le vin, mais j'en bois chaque goutte avec plaisir. » Peut-être aussi eut-il flatté d'une alliance avec la maison de Reuss, ou bien touché de

Tamorr Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

BAS LES ARMES! « 331 Bi soudam et si romanesque de ces jeunes gens; en tout cas, on n'eut pas de peine à obtenir de lui un « OUI » suffisamment empressé. Tante Marie ne fut pas aussi commode : « Impossible! » fut sa première exclamation; « le prince est protestant 1 » Elle se résigna ensuite, en se persuadant que Rosa réussirait probablement à convertir son man. Otto fut le plus récalcitrant. « Comment voulez-vous, disait-il, que je m'expose à être ol)li;:é dt^ chasser mon beaa-^frère du pays, lorsque la guerre éclatera le nouveau ? » Mais, on lui énonça la fameuse théorie de la différence entre la nation et l'individu, ot, à mon grand étonnement, — car je ne Tai, pour mon compte, jamais comprise, — il la saisit parfaitement. Avec quelle promptitude et quelle facilité on oublie, dans le bonheur présent, les malheurs passés I Deux couples d'amoureux... je devrais dire trois, car, bien que mariés depuis quatre ans, nous n'étions, Frédéric et moi, pas moins épris l'un de l'autre que nos heureux fiancés, deux couples, dis-je, ensoh'illaient Gnimitz. Le château devint 4in lieu de gaieté et de plaisir. Je sentis moi-même mes douloureux souvenirs s'atténuer. Ce ne fut pas sans remords que je vis faiblir l'ardente compassion dont tant d'horreurs avaient ému mon cœur. Et cependant, de bien tristes nouvelles nous parvenaient encore à Gnimitz : lamentations de ceux qui avaient été ruinés par la guerre ou qui pleuraient un des leurs resté sur le champ de bataille; annonce de nouvelles catastrophes immanquables de menaces d'épidémie. On disait que

The text on this page is estimated to be only 29.17% accurate

332 BAS LES ARMES! plusieurs cas de choléra avaient éclaté dans l'armée^{prussienne}; un cas fut même signalé dans notre village, un cas douteux il est vrai. On se rassura en pensant que ce ne serait que la dysenterie dont on parle toujours plus ou moins, chaque été; on s'appliquait et on réussissait à chasser ces sombres idées et ces angoisses. — Vois-tu, Martha, me dit un jour Rosa, cette guerre a été vraiment désastreuse/et cependant je ne puis que la bénir. Sans elle, serais-je aujourd'hui heureuse comme je le suis?... Aurais-je jamais eu l'occasion de connaître Henry?... Et lui. eût-il jamais rencontré une (lancée aussi aimante? — Soit, Rosa; j'accepte ta manière de voir. Puisse le Loulieur qui remplit vos cœurs contrebalancer la douleur de tant d'autres cœurs si douloureusement brisés... — Il ne s'agit paji seulement de nous. D'une manière générale, la guerre a pour le vainqueur de sérieux avantages. Il faut l'entendre dire à Henry! Il ne tarit pas sur la grandeur actuelle de la Prusse, sur la joie délirante de l'armée, sur la reconnaissance et l'enthousiasme qu'elle porte aux chefs qui l'ont conduite à la victoire. Il m'a parlé des progrès qui en résultent pour le commerce... les mœurs... et la prospérité générale de l'Allemagne... Je ne sais plus au juste... C'est, à ce qu'il paraît, la mission historique, civilisatrice... Enfin, je voudrais que tu l'entendisses... — Pourquoi ton fiancé ne te parle-t-il pas plutôt d'amour que de politique? — Oh! nous parlons de tout, et tout ce qu'il me

Digitized by Google

BAS LES ARMES! 333 dit me charme... Je le comprends si bien quand il m'exprime comljieQ il est lieureux et fier d'avoir combattu pour son roi et pour sa patrie. Son futur gendre plaisait de plus en plus à mon père; à qui, d'ailleurs, ce ciarmant jeune iiomme n'auraiMl pas plu? Hais il ne lui accordait sa sympathie et sa bénédiction que sous toutes réserves. — Comme homme, comme soldat et comme prince, je vous tiens en très particulière estime, mon cher iieuss, répétait-il sans cesse à Ilenry; mais, comme officier prussien, je ne puis que vous haïr. Je me réserve le droit de souhaiter de tout mon cœur une nouvelle guerre par laquelle TAutriche vous fera payer chèrement la surprise dont elle vient d'ètxe victime. La question p4)litique est, entre nous, tout à fait distincte de la question de famille. Mon fils marchera un jour contre la Prusse, et, puisse Dieu permettre que je le voie ! Moi-même, si je n'étais, hélas! trop vieux, je serais heureux de reprendre mon coniinandement pour conduire nos troupes contre Guillaume 1^{er}, et surtout contre votre insolent Bismarck ! Je reconnais d'ailleurs les vertus militaires de l'armée prussienne et le talent stratégique de ses chefs. Je trouverais même très naturel de vous voir, dans la première campagne, à la tête d'un bataillon, tenter 1 assaut de notre capitale et incendier la maison qu'habite votre beau-père. En définitive... — 7 En définitive, m'écriai-je pour couper court, la confusion des sentiments est telle que les oppositions s'y dévorent réciproquement comme les infu^ires dans une goutte d'eau. 11 ne saurait en Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.17% accurate

334 BASLESARMES! être autrement lorsqu'on veut faire habiter dans le même cerveau des notions absolument contradictoires. Les sentiments d'un chef des Botokudes sont infiniment plus logiques* Ne tenant pour rien « l'individu » chez la ti ibu ennemie, il n'éprouve naturellement que le seul désir de le scalper* — Mais, Marthal une telle férocité de sentiments n'est plus compatible avec le degré de culture morale auquel notre époque est parvenue ! — Dis plutôt que ce reste de sauvagerie, la guerre, qui persiste encore dans l'humanité comme un débris des époques primitives, ne correspond plus au degré de culture de notre siècle. Lorsque nous t'entendons, dans la même phrase, assurer au prince Henry, d'un côté, ton affection comme père et de l'autre, la liaise comme Autrichien; lorsque tu lui dis Testimer comme homme, mais Texécrer comme Prussien; quand tu lui accordes, en même temps que ta bénédiction, le droit de te tirer dessus, à l'occasion, je t'en demande bien pardon, mon cher père, mais j'ai peine à croire que tu puisses soutenir que de pareilles absurdités aient le sens commun... — Que dis-tu ?... Je n'ai pas entendu un seul mot... Je compris que mon père jugeait à propos d'éprouver un accès de son intermittente surdité. Grémitz était rentré dans le calme : les officiers ioignés^ che'À nous étaient repartis, Conrad avait

BAS LES ARMES! 335 rejoint' son régiment. Lori Griesbach et le ministre nous avaient quittés les premiers. Les mariages de mes deux sœurs étaient fixés au mois d'octobre; ils devaient avoir lieu à Gi unùtz. Le prince Henry se proposait.de quitter le service. Après rayancement qu'il avait mérité dans cette glorieuse campagne, la chose lui était facile; il désirait se reposer sur ses lauriers et dans ses terres. -L adieu des deux couples lut, à la fois, plein de tristesse et de douceur. On se promit de s'écrire journellenuMit. et la perspectiv»^ si prochaine d'uft bonheur assuré enleva toute amertume à ta séparation. Un bonheur assuré? Il n eu existe pas et moins que jamais aux époques de guerre. Le malheur plane alors dans l'air comme les nuées de sauterelles dans certains pays, et 1 oa a bien peu do chance de se trouver juste sur un coin de terre que le fléau épargnera. La guerre était, il est vrai, terminée, c'est-à-dire que la paix avait été annoncée officiellement. Mais, si un mol sullit à déchaîner toutes ces horreurs, un mot n'arrête pas Tanimosité, ne détruit pas le germe des guerres futures et ne supprime pas la dévastation, la misère, les épidémies. 11 ne servait plus de rien de le nier et de n'y pas penser : le choléra ravageait le pays. C'était le 8 août, au matin ; nous étions tous réunis sous la véranda, autour de la table, chacun lisant son courrier que le facteur venait d'apporter. Mes sœurs^s'étaient promptement saisies

The text on this page is estimated to be only 26.12% accurate

BAS LES ARMES des lettres de leurs fiancés. En parcourant les journaux, j'ai lus ceci aux nouvelles de Vienne : Les cas de choléra se multiplient sensiblement, non seulement dans les hôpitaux militaires, mais parmi la population civile; on a déjà signalé de nombreux cas de choléra asiatique. Les mesures les plus énergiques sont prises pour enrayer la propagation du fléau. Je m'apprêtais à donner lecture à haute voix de cet article, lorsque tante Marie, qui tenait à la main une lettre écrite par une de ses amies, d'un château voisin s'écria tout épouvantée : — C'est affreux ! Betsy m'écrit que deux personnes sont mortes chez elle du choléra et que son mari vient de tomber malade. — Excellence ! le maître d'école du village désire vous parler. Le personnage annoncé entra, pâle et troublé, derrière le domestique. — Monsieur le comte, je viens respectueusement vous dire que j'ai dû fermer Técole : deux enfants, tombés malades hier, sont morts aujourd'hui. — Du choléra ? demandâtes-nous tous à la fois. — Je crois qu'il vaut mieux appeler la chose par son nom. La soi-disant dysenterie, à laquelle vingt hommes ont succombé, était parfaitement le choléra. Une grande panique règne dans le village; le docteur, arrivé de la ville, a constaté la présence de l'épidémie à Grömmilz. — Qu'est-ce ? demandai-je, en prêtant l'oreille. Je crois entendre la cloche de l'église.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.12% accurate

BAS L£8 ARMES! 337 — C'est la cloche des agonisants, madame la baronne; voilà de nouveau quelqu'un qui lueurt. Le docteur a raconté qu'en ville cette cloche des agonisants ne s'arrête pas. Pâles et muets, nous nous regardions à la ronde. De nouveau la mort nous menaçait. — Il faut fuir, proposa tante Marie. — Fuir!... mais où? répliqua le maître d'école; l'épidémie sévit partout, aux environs. - — Allons plus loin... au delà de la frontière ! — On a déjà, sans doute, établi un cordon sanitaire qu'il serait impossible de franchir. — Mais ce serait affreux! on ne peut cependant empêcher les gens de quitter un pays contaminé! — C'est, en effet, terrible ; mais, il est naturel que les autres pays cherchent à se préserver de la contagion. — Que faire... que faire? gémit tante Marie. — Attendre la volonté de Dieu, répondit mon père avec un profond soupir. Tu crois si fermement aux décrets de la Providence, Marie, que je ne comprends pas ton désir de fuir : le sort réservé à chacun l'atteint où qu'il soit... Mais cependant, je préfère, enfants, que vous partiez, — et toi, Otto, abstiens-toi dorénavant de bruits. ^Je vais de suite écrire à Bresser, dit Frédéric, qu'il nous envoie des désinfectants... * Nous étions tous sous le coup de l'angoisse et de la terreur. Et vraiment il y avait de quoi. Le courage consiste surtout à ne pas penser au danger, mais, dans un cas comme celui-là, c'est impossible. 29

m BAS LES ARMES! Fuir» . cette idée m'était aussi venue pour mettre mon petit Rodolphe en sûreté. Malgré son fatalisme, mon père insistait beaucoup pour que tous les membres de la famille partissent : il fixait le départ au lendemain. Quant à lui, il voulait demeurer pour ne pas abandonner, dans ce danger, les gens de sa maison et les habitants du village. Frédéric déclara de la Taron la plus formelle qu'il resterait; moi, j'étais décidée à ne jamais me séparer volontairement de mon mari. Tante Marie, mes deux sœurs, Otto et Rodolphe devaient partir au plus vite. Pour où? Ce n'était point encore décidé. Tout d'abord on se rendrait en Hongrie,, aussi loin que possible... Les fiancées ne firent aucune résistance et aidèrent, avec beaucoup d'ardeur, à la confection des malles. Mourir, lorsqu'on se sent si près du suprême bonheur... lorsque le rêve réalisé de Tamour va décupler l'ivresse de la vie... ce serait mourir dix fois! On apporta les malles dans la salle à manger, afin que[^] chacun aidant, elles pussent être terminées sans retard. J'entrai, portant sur le bras un paquet de vêtements de Rodolphe. — Pourquoi ne laisses-tu pas faire cela à ta feninn; de chambre? me demanda mon père. — Je ne sais où est Netty... J'ai sonné plusieurs fois, et, comme elle n'est pas venue, je me sers moi-même. — Tu gâtes tes gens, me dit mon père, avec humeur; il donna à un domestique présent l'ordre de chercher partout Netty, et de me renvoyer tout de suite.

The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate

BAS LSS ARHESl 339 Un instant après, le domestique revint la mine bouierersee. — Netty est dans sa chambre... couchée... elle est,, elle a... elle est... , — Ne peux-tu t expliquer? lui demanda mou père impatienté. Qu'est-elle? — Déjà toute noire. Un cri s'échappa à la fois de toutes les bouches. Il était donc là — le spectre terrible — dans notre propre maison... Que faire? Pouvaith>n laisser mourir sans secours cette pauvre fille? S'approcher d'elle, c'était aller chercher la mort, non seulement pour soi, mais pour les autres. — Coiir^ de suite chercher le médecin, ordonna mon père au domestique; et vous, enfants, activez votre départ. — Le docteur est reparti depuis une heure pour la ville, répondit le domestique à mon père. — Ohl que je me sens mal !... dit en ce moment Lilli, pâlisant affreusement et se crampouuant au dossier d'une chaise. Noos nous précipitâmes vers elle : — Uu'as-tu?... pas d eaiantiliage... c'est la peur..* . , Ce n'était point la peur; c'était... 11 n'y avait pas de doute ; nous portâmes la malheureuse sur son lit; elle fut immédiatement prise de vomissements et de tous les autres symptùnies. Ce que cette pauvre sœur souffrit... ce lut horrible ! Et point de docteur ! Frédéric le remplaça tant bien que mal. Il prescrivit les premiers

reDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.21% accurate

340 BAS LES ARMES! mères : des cataplasmes brûlants, de la moutarde sur l'estomac et sur les jauges; du Champagne et des morceaux de glace dans la bouche. Rien n'y fit. Ces moyens, quelquefois si efficaces, n'avaient servi à rien. Ils donnaient, du moins, à la malade et à nous-mêmes la satisfaction (le penser que quelque chose avait été tenté. Après les accès de vomissements survinrent les crampes, ces contorsions du corps si violentes que l'on entend craquer les os. La malheureuse voulait crier, mais la voix ne sortait plus de sa gorge contractée... La peau devint d'un bleu noirâtre... le souffle s'arrêta. Mon père marchait dans la chambre en se tordant les mains. Me plaçant devant lui : — C'est la guerre, mon père ! Ne la maudiras-tu pas? . Il me repoussa sans me répondre. Après dix heures de souffrances, Lilli avait cessé de vivre. Netty, sa femme de chambre, était morte un peu avant, seule dans sa chambre, tous les membres de la famille étant occupés auprès de Lilli. Parmi les domestiques, aucun n'avait voulu s'approcher de la malade « déjà toute noire ». Sur ces entrefaites, le Dr Brossier était arrivé, apportant lui-même les médicaments demandés. Lorsque je le vis entrer, j'éprouvai une forte envie de lui sauter au cou. il prit tout de suite la direction de la maison, fit immédiatement transporter les deux corps dans une pièce éloignée, ferma les deux chambres où les décès avaient eu lieu, et il

Digiii^u by Google

BAS LES ARMES! 341 BOUS soumit tous à une désinfection énergique. Une forte odeur de phénol se répandit dans tout le château. Aujourd'hui encore, dès que je sens cette odeur elle évoque chez moi ces horribles souvenirs. ' Le départ dut encore être différé une seconde fois. Dès le lendemain de la mort de LilU, la voiture qui devait emmener taule Marie, Rosa, Otto et mon petit Rodolphe, stationnait devant la porte, lorsque le cocher, atteint à son tour par l'invisible lueurUier, dut descendre de son siège. — Eh bien ! c'est moi qui vais vous conduire, dit mon père. Aiiuiis, vite, êtes-vous prêts?... Rosa s'avança, défaillante : — Partez... je ne puis... je vais rejoindre LilU... Elle disait vrai... À l'agroré suivante ^ notre seconde fiancée fut portée dans la pièce où les autres corps avaient été déposés. . Naturellement f dans Témoi de cette nouvelle catastrophe, le départ des autres n'avait pu s'effectuer. Oh! dans ma douleur, dans mon désespoir, de quel accès de rage ne l'us-je pi^ saisie contre cette monstrueuse folie : la guerre, instrument de ces horreurs, que Thomme déchaîne volontairement! . Au moment où Ton emportait le corps de Rosa, mon père était tombé à genoux. M'avançant vers lui et le relevant : — Mon père ! lui dis-je, c'est la guerre ! Il ne répondit rien. . 29*

The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate

342 BA&LES ARMESI . — Ëotends-tu, moa père ? Maintenaïit
oa jamais, ne la maudiras-tu pas? Mais lui : — Tu me rappelles, mon enfant,
que je dois supporter ce nouveau malheur avec le courage du soldat.». C'est
à la patrie tout entière qu'ont été imposés ces sacrifices de larmes et de
sang« — El de quel profit ta jïouiirauce est-elle doii^ pour la patrie? Â quoi
lui sert la mort de ces deux enfants?... Oh père! donne-moi cette
satisfaction!... que je t'entende maudire la guerre!... Regarde, ajoutai-je en
Tentraînant vers la fenêtre et en hii niuuUanl, dans la cour, le cercueil que l
on apportait, celui-ci est pour Liili; dans quelques heures, un second ya
arriver pour Rasa; demain peut-être, un troisième... Et pourquoi?...
pourquoi?... ' — Parce que DieurTa voulu, mon enfant. — Dieu!... Dieu!...
toujours Dieu!.,. Toutes les violences, toutes les iblies... toutes les férociétés..
« vous les couvrez de cette égide : La volonté de Dieu î — Ne blasphème
pas, Marthat Ne hlasphème pas, muu enfant, au moment où la main
puissbaule du Très Haut s'abat... Un domestique entra : — Excellence, le
menuisier ne veut pas porter lui-même le cercueil dans la chambre
mortuaire e) personne du château ne veut y entrer. — Ni toi non plus,
lâche? — Je ne puis à moi seul... — Eii bien, je t'aiderai.

BAS LES ARMES! 343 Et, se dirigeant vers la porte : — Je veux moi-même mettre ma fille... Arrière! (il me cria-t-il) voyant que je le suivais. Je te défends de venir... je ne veux pas te perdre aussi... songe à ton enfant! J'hésitais* Où est le devoir dans ces cruelles alternatives? En rendant aux malades les soins, et aux morts les devoirs que nous leur devons, nous nous exposons à propager le fléau autour de nous. On se sacrifierait volontiers soi-même, mais on hésite à la pensée d'entraîner les siens dans son sacrifice. Il n'y a qu'une issue à un pareil dilemme : c'est d'accepter l'idée que tout le monde y passera et qu'il faut s'associer réciproquement dans les souffrances de l'agonie. Ensemble! voilà le seul mot d'ordre possible. Sur un vaisseau qui coule, il n'y a de salut pour personne. Tenons-nous enlacés jusqu'au dernier moment et... adieu, joies de la vie! A nous en étions arrivés à ce degré de résignation; on avait renoncé au départ; on n'évitait plus les malades ni même les cadavres. La présence de liesser, ^on action énergique et constante soutenaient seules nos forces. Grâce à lui, notre vaisseau, en sombrant, n'était pas, du moins, sang capitaine. Ah! cette semaine de choléra à Grumitz! Plus de vingt années se sont écoulées depuis, et, quand j'y pense, j'en frémis encore! J'entends toujours le tintement de la cloche des agonisants; je vois les convois funèbres passer sans cesse. Je me sou

The text on this page is estimated to be only 27.82% accurate

344 BAS LES ARMES! Tiens de notre Yie .terrible* On mangeait debout et n*importe quoi. On s'assoupissait un instant, vers le matitty sur un siège quelconque.^ Au dehors, eomme si ta nature indifférente se moquait de nous, la canipagoe souriait de tout le boalieur de Tété. Âu village, la mort frappait sans interruption : pas od seul des Prussiens demeurés en logement n'avait survécu. . — J'ai rencontré le cocher du corbillard, raconlci 1 rail/., le valet de chambre. Quelques-uns de plus d'enterrés? lui ai -je dit. Oui, mVt-il répondu, encore six ou sept; c'est comme ça tons les jours. Quelquefois l'un d'eux se trémousse encore dans ma voiture, mais je le flanque tout de même dans la fosse, le sale Prussien! Le lendemain, ce monstre mourait lui-même. La poste nous apportait de terribles nott?elles sur les progrès de Tépидémie... et des lettres d Vimour aussi — lettres d'amour qui resteront éternellement sans réponse... — du prince Henry, qui ignorait tout encore. Pour préparer Conrad à son jnalkeur, je lui avais télégraphié : « Lilli très mal ». Il ne put arriver que quatre jours après. Le malheureux entra daus le château comme un fou, en criant ; Lilli ?... est-ce vrai? En route, il avait appris la vérité. 11 ne versa pas de larmes el affecta un calme qui nous faisait mal. « Je Taimais depuis si longtemps! » ,dii-ii toul h'd<j cuniaie se parlant a lui-même. Pui^, élevant la voix : — Où repose-t-elle? Je veux allersur sa tombe... adieu... elle m'attend...

BAS LES ARMES! m — Veux-tu que je t'accompagne î lui demanda l'un de nous. — Non, je préfère aller seul. H alla — nous ne le vîmes pas revenir. Sur la tombe de sa fiancée, il s'était logé une balle dans la tête. A tout autre moment, cet événement tragique Qûus eût atterrés. Et à riostant même où nous rapprenions, un nouveau malheur frappait notre maison et portait notre douleur au paroxysme : le choléra venait s'abattre sur Otto, sur ce fils unique adoré de mon père. Ses souffrances durèrent toute la nuit et tout le jour suivant; nous passâmes par toutes les alternances de Tespoir et du découragement j à jiept heures du soir, tout était fini. Mon père se jeta sur le corps en poussant un cri si terrible que toute la maison en fut ébranlée. Nous eûmes de la peine à Tarracher de ce lit de uiurt. L'expression de sa douleur fut navrante, J entends encore ses cris, ses jiauglots. Son Otto... était mort... son fils... son orgueil... son tout! A cette explosion succéda une prostration subite et absolue. Il ne put assister à Tenterrement de cet enfant tant aimé. Il était étendu sur un divan, sans mouvement, presque sans connaissance. Bresser ordonna de le déshabiller et de le porter luns son lit. Au bout d'une heure, il parut se ranimer. Tante Marie, Frédéric et moi étions près de son Ut. Il se souleva sur son séant, essaya de parler, iiiais ne put rien articuler; le souffle semblait lui manquer. Il faisait de pénibles efforts pour respirer.

The text on this page is estimated to be only 25.76% accurate

. 346 BAS LES ARMES! Enfin, il parvint à prononcer mon nom : — Marlha! Je tombai à genoux devant son lit. — Cher père!... Pauvre père!... il posa sa main sur ma tête» — Que... ton... désir.*., murmura-t-il, soit exaucé... je maudis... il ne put achever, et retomba sur ses coussins. Bresser venait d'entrer ; à nos questions anxieuses, il répondit que mon père avait succombé à ma convulsion. — Le plus terrible, dit-il en soupirant, c'est au retour de l'enterrement; est-ce que tu as vu mourir une malédiction sur les lèvres! — O tante! ne t'en chagrine pas.* Si cette malédiction pouvait seulement sortir des lèvres de tous... ce serait pour l'humanité entière la plus grande des bénédictions! En huit jours, dix habitants du château avaient succombé : mon père, Lilli, Kosa, Otto, ma femme, le maître de chambre Netty, le cuisinier, le cocher et deux garçons d'écurie. Dans le village, plus de quatrevingts personnes étaient mortes. Dans le pays, Grûnitz ne fut pas la seule localité aussi rudement frappée. En relisant les journaux de l'époque, on y retrouvait bien d'autres exemples de cette horrible mortalité qui désola notre contrée, par exemple le château de Stockern, près de

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.45% accurate

BAS LES ARMES! 347 a petite ville de Ilorn. Du 9 au 1:1 aoiit
18(')G, [ualre membres de la lamiile succombèrent à l'épilémie : Rodolphe,
jeune homme de vingt ans ; ses iL-ax sœurs Emilie et Berthe et leur oncle
Caniide; plus cinq domestiques. La plus jeune fille, Pauline de Engelshofen,
fut seule épargnée; elle ipousa^ plus tard, un baron de Suliner. Elle ne)arl6
qu'en frémissant de cette semaine de choléra i Stockern. Tant de coups
m'avaient si proiondément abattue jne je m'attendais, avec une morne
résignation, à ♦ oir, d'un jour à l'autre, la mort lu uileiudre moicQéme ou m
arracher mon enfant ou mon mari. Je croyais la voir, cette cararde, qui,
depuis deux oiois, frappait à coups redoublés sur le pays, étendre sa main
glacée sur ceux qui me restaient. Je les pleurais par avance. Mais pourtant,
au plus profond de ma^douleur, il était encore pour moi des moments bien
doux ; c^étaient ceux où, dans les ijias de mon mari, serrée cuiitre sa
poitrine, j'épanchais mon chagrin sur son cœur. Quelle dou« ceur dans ses
paroles de sympathie et d'amour! luii cœur se réchauilait au jcontact du
sien. xVprès tout, me disais-je, le monde n'est ni mauvais ni cruel puisque
tant d'amour et tant de pitié s'y rencontrent. Je sais bien que ces senliinenls
sont encore Tapanage de quelques âmes d élite ; qu'ils u'existent pas en tant
que loi universelle. Mai^s ils parviendront, un jour, à un développement
général et complet; et alors ils inspireront et régleront les i ^ppurts de la
famille humaine. Oui, Tavenir appartient à la* Bonté.

3à8 B.AS LES ARMËSI * * * Nous passâmes le reste de l'été dans les enriroos de Genève. L'insistance dnD' Brasser avait fini par nous décider à uous éloigner. Tout d'abord, je n'avais pu accepter lldëe d'abandonner si promptement les tombes des miens. J'étais tombée dans une telle prostration que je ne voyais pas la nécessité de fuir Tëpidémie. Dresser finit par l'emporter* en me représentant qu'il était de mon devoir de tout .essayer pour soustraire mon enfant au danger. Ce futTrédéric qui choisit la Suisse comme résidence : il souhaitait d'entrer ea relations avec les fondateurs de la Croix-Rouge; il voulait se' renseigner à Genève même sur les dernières conférences et sur les développements que Ton se proposait de donner à l'œuvre de la Convention. Il avait envoyé sa démission, et, en attendant son acceptation officielle, avait obtenu un congé de six mois. Maintenant, j'étais riche, très riche, la mort de mon père, de mon frère et de mes sœurs ayant réuni sur ma tête toute la fortune de la famille. — Que dirais-tu, Frédéric, lui demandai-Je ua jour, si tu m'entendais louer la guerre parce que je lui dois des avantages matériels si considérables? — Je dirais que tu n'es plus ma Martlia! Mais je te comprends, et ton idée est très juste. Cet égoïsme révoltant qui peut se réjouir du gain matériel acquis au prix de la ruine des autres, ces sentiments que l'individu — assez vil pour les ..uè by Google

BAS LES ARMES! 349 éprouver — s'élance au loin do
cacher, les nations et les dynasties s'en font gloire : des milliers et des
milliers d'hommes sont morts, blessés, ruinés; mais leurs souffrances nous
ont valu un agrandissement de territoire et de puissance : louons et
bénédissons Dieu de Thaurouse. issue de cette guerre!... Nous trouvâmes dans
une petite ville, sur les bords du lac, le calme et la solitude dont nous avions
besoin. Je désirais éviter toute société. Frédéric respectait ma tristesse et ne
me proposa jamais le remède banal de la distraction. Sa délicatesse lui fit
comprendre et respecter les larmes que je voulais donner à la mémoire des
miens. Il se rendait souvent à Genève pour y étudier la question de la Croix-
Rouge. Je ne me rappelle rien de bien précis sur le résultat de ses études à
celle époque. J'avais interrompu mon journal, en sorte que j'ai oublié la
plupart des événements. Je n'ai garde de souvenirs bien précis que de
l'impression d'ensemble que me lit ce beau pays de Suisse, et du calme, de
la simplicité, de l'activité sereine de ses habitants. Aucun écho de la
dernière guerre n'arrivait jusqu'à nous ; tout au plus en parlait-on comme
d'un fait divers, à ajouter aux bavardages européens. Cet affreux
grondement du canon sur la terre de Bohême n'avait pas produit, ici, plus
d'impression qu'un nouvel opéra de Wagner. Le souvenir de la guerre allait,
du reste, s'affaiblissant, s'éteignant partout. tout le monde. Les journaux n'en
parlaient plus. Je lisais surtout alors des 33

The text on this page is estimated to be only 21.53% accurate

350 BASLËSAKMËSI feuilles françaises. L'Intérêt général se portait sur les préparatifs de l'Exposition de 1867, sur les réceptions de la Cour de Compiegne, sur les nouvelles personnalités littéraires, — Flaubert, Zola, dont le talent naissant était l'objet des juvéniles — les plus divers — sur les œuvres théâtrales : un opéra récent de Gounod, un nouveau rôle très brillant écrit par Oléïbach pour Hortense Schneider. Devant toutes ces actualités le petit duel entre l'Autriche et la Prusse, là-bas... en Bohême, avait beaucoup perdu de son importance : c'était déjà de l'histoire ancienne... Hélas ! ce qui est vieux de trois mois ou éloigné de trente lieues, ce qui se passe en dehors du lieu et du temps les plus voisins, échappe absolument à la mémoire et au cœur humain. Nous quittâmes la Suisse vers la mi-octobre pour nous rendre à Vienne, où ma présence était nécessaire pour le règlement de ma succession. -Nous> avions l'intention de nous établir ensuite à Paris pour un assez long temps. Frédéric nourrissait toujours le désir de se consacrer à la propagation de ses idées par la formation d'une ligue de la paix. Paris lui paraissait un centre excellent pour y réunir tous les amis de la paix ; il croyait même qu'un principe international avait plus chance de s'y développer qu'ailleurs. — J'ai donné ma démission, disait-il, sous l'empire d'une conviction anjuise précisément pendant la guerre. Je veux maintenant m'enrôler dans l'Armée de la paix. C'est encore une bien petite armée, dont les combattants n'ont d'autres armes

BAS LES ARMES! que le sentiment du droit et l'amour de l'humanité. Mais qu'importe : ceux qui combattent pour le droit ou la vérité triomphent toujours tôt ou tard. — Hélas! lui répondis-je en soupirant, que , peux-tu, seul, contre une institution aussi ancienne, aussi puissante et soutenue par des millions et des millions d'hommes? — Pouvoir quelque chose, moi?... Je ne suis vraiment pas assez insensé pour le croire. Je n'ai d'autre prétention, je le répète, que de m'enrôler dans l'armée de la paix. Lorsque j'ai combattu dans l'armée du pays, ai-je jamais espéré à moi seul sauver la patrie ou conquérir une province? Non, certes ! L'individu isolé ne peut que Servir; mais : Il doit servir. Il doit^ s'il le faut, sacrifier sa vie à ses idées, quand il les croit bonnes et vraies. Ce n'est pas l'Etat seulement qui vous impose des obligations. Une conviction personnelle, lorsqu'elle va jusqu'à l'enthousiasme, nous contraint aussi au service obligatoire. — Oui, tu as raison : si des millions de partisans de la paix s'enrôlent sous son drapeau, il faudra bien que l'ancienne^forteresse, abandonnée par ses anciens défenseurs, succombe sous les efforts de la nouvelle armée. De Vienne, je fis un pèlerinage à Grûnitz. Je n'entrai pas dans le château ; je me rendis directement au cimetière, où je déposai mes quatre couronnes, et je repris la route de Vienne. Lorsque mes affaires les plus pressantes lurent terminées, Frédéric me proposa un petit voyage à Berlin pour revoir notre pauvre tante Cornélie.

The text on this page is estimated to be only 26.82% accurate

302 BAS LES ARMES! J'acceptai volontiers. Durant cette courte absence, je me proposais de laisser mon fils aux soins de tante Marie. Les derniers événements de Grûmit[^] l'avaient coiaplèlenieni accablée. Toute son affection s'était reportée sur mon petit Rodolphe ; j'espérais que la présence de Tenfant chez elle la distrairait et lu remonterait. Nous quittâmes Vienne le 1^{*'} novembre et nous nous arrrètâmes à Prague pour y coucher. Le jour suivant, nous uous détournâmes de notre roule pour accomplir un nouveau pèlerinage. — C'est aujourd'hui le jour des borts, remarquai-je eu jetant les yeux sur la date du journal qu'on venait de nous apporter avec notre déjeuner. Le jour d»'S morts! répéta Frédéric. Combien de pauvres morts resteront oubliés dans cette fêlè des tombes î... parce qu'ils n'ont point de tombe!... Qui h's visitera?... Je le regardai un instant en silence; puis, à mivoix : — Veux-tu ? Nous nous étions compris. Une heure après, nous étions sur la route de Chlum et de Koniggrâtz. Quel spectacle! Une élogie de Fiedge me revint en mémoire : iju*M si)Gciacleî Regarde, ô maître delà nation! lit devant ces ossements putrides Jure d'être doux à lou peuple Et pour le monde un messenger de paix. Regarde! Et quand la gloire te fascinera Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.49% accurate

BAS LES ARMES! 353 Compte ces crânes, ô conducteur des peuples! Refarde cette mort qui, l'enlevant ta couronne, Te couchera aussi dans le froid du tombeau. Sois à jamais hanté par le gémissement de ceux Qui ont ici péri dans cette sombre horreur, i a-t-il doue taat d ailraits à inscrire son nom Bans l histoire, avec du sang et des ruines?* Le jour commençait à baisser lorsque nous arrivâmes à Chlom ; c'est de là que, frissonnant, Dous nous rendimes en silence sur le ciiamp de bataille^ très voisin. Nous étions enveloppés d'un brouillard auquel se mêlaient quelques flocons de ueige. Les branches dénudées se courbaient sous le sifflement plaintif d'un vent glacé. Partout il y avait des tombeaux, des fosses communes, l'n cimetière? Un champ de repos? JSoa. Ce n'étaient pas des pèlerins fatigués du* voyage de la vie qu'on avait couchés là. dans leur repos, unis déjeunes hommes pleins de vie, de vigueur et d'espérance. Nous ne trouvâmes pas la solitude dans ce champ de mort : beaucoup... beaucoup de malheureux Autrichiens et Prussiens étaient venus s'agenouiller à la placo où étaient tombés leurs bien-aimés. Le train qui nous avait amenés n'était rempli que de gens en deuil. Depuis plusieurs heures je ne voyais autour de moi que des larmes, je n'entendais que des gémissements de douleur : ^ Trois dis... trois fils... tous plus beaux... plus parfaits... plus aimants Tua que Tautri:... j'ai perdu trois fils à SadowaI » nous dU un vieillard» dont le chagrin serrait le cœur. D'autres mêlèrent leurs plaintes à celles de cet infortuné; mais aucune ne m'émua 30.

354 BAS LES ARUFLES! autant que le désespoir sans larmes de ce pauvre père, répétant toujours : Trois fils!... trois fils!... trois fils!... Sur le champ de bataille même, on voyait une foule considérable circuler et s'agenouiller. Des malheureux se traînaient avec peine; d'autres s'affaissaient en sanglotant. Peu de tombes particulières ; peu de croix ou de pierres portant quelque inscription. Nous cherchâmes à lire quelques-uns des rares noms gravés sur ces modestes monuments. — Major de Reuss, du 2^e régiment des gardes prussiennes. — Peut-être un parent du fiancé de notre pauvre Rosa^ remarquai-je. — Comte Grunne, blessé le 3 juin, mort le 5 juin. — Qu'il a dû souffrir pendant ces trois jours! C'est peut-être le fils de ce comte Grunne, qui disait, lors de la déclaration de guerre : « Nom les chasserons à coups de pied, ces Prussiens! » Combien la l'odie de ces propos vous impressionne douloureusement lorsqu'on se les rappelle en pareil lieu! Des mots... des mots vides et creux... des paroles de jofanterie... de menace*, de mépris... c'est avec cela qu'ils ontensemencé ce champ de carnage. Parmi les affligés qui nous entouraient, il y avait un grand nombre d'officiers et de soldats. Ils avaient, sans doute, pris part à la journée de Kuniggrätz et rendaient, aujourd'hui, un hommage aux camarades tombés à côté d'eux. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.05% accurate

BAS LES ARMES! m Nous étions parvenus à l'endroit où la plus grande masse de corps, amis et ennemis, avaient été en* terrés cote à côte; ce Ueu était entouré d'une grille. C'est sur ce point que se portaient surtout les visiteurs; ils s'agenouillaient autour de la grille et y suspendaient leurs couronnes. Enveloppé dans un manteau de général^ un homme, jeune encore, grand, élancé, de tournure distinguée, s'approcha du tumulus. Chacun se retira respectueusement et j'entendis chuchoter : — L'Empereur ! En effet, c'était François-Joseph ; c'était le chef de l'Etat et de l'année, qui, en ce jour des morts, avait voulu venir, lui aussi, prier sur le champ de bataille pour tous ces enfants du pays, pour ses braves soldats. Il se tenait là, découvert, la tête inclinée, rempli d'un douloureux respect pour la majesté de la mort. Longtemps, bien longtemps, il demeura immobile. Je ne pouvais le quitter des yeux. Quels sentiments pouvaient bien s'agiter dans ce cerveau et dans ce cœur que je savais tendre et étonné ? Il me sembla comprendre les pensées qui se heurtaient, en ce moment, dans cette tête si tristement inclinée* Tant de mes pauvres braves étendus là..« morts et pourquoi?... Hélas ! nous n'avons pu vaincre... Ma belle Venise perdue... Vos jeunes vies perdues aussi ! Vous les avez si noblement sacrifiées... pour moi... Oh ! si je pouvais vous les rendre!... — Mes enfants ! ce n'est pas pour moi que j'ai demandé ce sacrifice*.. C'est pour vous-mêmes... pour le pays qu'il a fallu marcher.*.

The text on this page is estimated to be only 22.49% accurate

336 . BASLESAUMÈS! N'ai-je poiul, héïdsl été coulraiut à cette guerre? Ce n'est pas pour disposer à mon gré de mes sujets que j'occupe le trône; c'est pour eux, pour lenr bien auquel je suis prêt à sacrifier ma viç... Oh! si j'avais pu suivre Tentrainement de mon cœur et ne dire jaiuais « oui », quand tous criaient autour de moi : u La guerre ! la guerre ! » Dieu m'e&t témoin que je n'ai pu m'y opposer... Ce qui m*a poussé... ce qui m'a eutraiué... je ne le sais plus bien nettement aujourd'hui... C'était une pression irrésistible du peuple... C'était votre propre désir... Oh! mes pauvres soldats! Quelles soullrances oui été les vôtres!*. Maintenant, vous voilà conehés en ce lieu funèbre, clières victimes I... Oh! si j'avais pu dire non ! Tu m'en avais prié toute en larmes Elisabeth! Oh pourquoi ne t'ai-je pas écoutée?... Celte pensée m'est intolérable... Que ce monde est misérable!... C'en esttrop» par trop de douleurs!... J^en étais là de ses pensées lorsque je le vis se -couvrir le visage de ses deux maius, et éclater eu sanglots. Telle lut. au jour des morts, le 2 novembre 1866, notre visite au champ de bataille de Sadowa.

I LIVRE V PÉRIODE OE PAIX « Nous trouvâmes Berlin au comble de Tallégresse. L'attitude du moindre employé de mai;a.^ifi, ilu plus humble commissionnaire de rue exprimait l'orgueil de la victoire. Toutefois^dans les familles que nous eûmes Toccasion de voir, on rencontrait des mines moins triomphantes; ceux qui avaient perdu un des leurs dans cette campagne ne parvenaient guère à se réjouir. Je redoutais notre entrevue avec tante Cornélie. Je savais que son Gotlfried était son idole ; il m'était aisé de mesurer réleuduo de sa douleur; je n'avais qu'à me représenter mon petit Rodolphe à Tâge de Gottfried, et, comme lui... Non, je n'en pouvais même supporter la seule pensée... Nous nous fîmes annoncer chez M"" de Tessow^ Le cœur me battait en entrant. Le deuil de la ujaison vous saisissait dès l'antichambre, où l'on était reçu par un domestique en livrée toute noire. Dans le salon, point de feu, tou.-î les meubles sous leurs housses; les glaces et les tableaux recouverts de

The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate

358 BAS LES ARMES! crépe. Du salon on entrait- directement dans la chaïubre de tante Cornélie. Tante Cornélie s'y tenaiî toujours; elle n*en sorta^ que pour se rendre toas les dimanches à Téglise et aller chaque jour passer une heure dans la pièce qui avait été le cabinet de travail de Gottfried. Dans cette pièce^ tout était denieuî c tel que son fils Tavait laissé le jour de son départ. Elle nous y conduisit au cours de notre visite et nous fit lire une lettre, qu'au mooient de partir il avait déposée sur son bureau : ML*re chérie, je sais que tu viendras ici après mon départ; je veux que tu y trouves ceci qui te sera comme un peu de moi-même.,, une petite surprise après la séparation. Je pense que tu seras heureuse d'entendre encore un dernier mot de moi, un mot de joie et d'espérance. Aie confiance! Je reviendrai! j Le destin ne peut vouloir séparer deux cœurs aussi | unis que les nôtres. J'ai la chance d'être appelé a i faire une glorieuse campa^'ue où' je vais gagner mes j étoiles et la croix. Après cela... je te ferai grand'mère. Je te baise les mains... je baise ton front si doux à la plus adorée de toutes les mères chéries! i Ton GOTTPRIO. Lorsque nous entrâmes chez elle, taute Cornélie n'était pas seule; un grand monsieur en habit noir, un pasteur, à n'en pas douter, était assis en face d'elle. ^ I Tante se leva pour venir vers nous ; le pasteur aussi quitta son siège, mais se retira à Tarrière- 1 plan. ! Naturellement, lorsque j'embrassai la paurre ; femme, nous éclatâmes toutes deux en sanglots. Frédéric ne put, non plus, retenir ses larmes lor^Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.26% accurate

BAS L£S ARHËSI 359 qu'il pressa cette mère désolée sur son cœur. Durant les premières minutes, oous n'échange&mes pas une seule parole. Dans un pareil moment, les larmes seules peuvent exprimer ce que Ton a à se dire. Elle BOUS oilrit des sièges à côté du sien, puis, s'essuyant les yeux : — Mon neireu, colonel baron Tillin^ et sa femme — M. Mœsler, conseiller coûsistorial, aumônier en chef... Echange de muettes salutations. — Mon amit mou conseiller spirituel, continua ma tante, qai reut bien me soutenir dans mon chagrin* — Mais qui n'a point encore réussi, ma digne amie, à tous amener à la résignation... à la joie avec laquelle le chrétien doit porter sa croix... Cet accès de larmes, dont je viens d'être témoin, ne me le prouve que'trop. — Pardonnez-moi I La dernière fois que j'eus le plaisir de voir mon neveu et sa chère femme, mon Gottiried était là. Elle ne put en dire davantage. § — Votre fils, chère amie, était, dans ce monde de péché, exposé à toutes les tentations, et à tous les dangers de la chair, il est maintenant retourné dans le sein.de Dieu... C'est par la mort la plus glorieuse, la plus enviable... que les portes du Ciel lui ont été ouvertes! Monsieur le colonel, dira certainement comme moi à cette mère affligée que le sort de son ûis est vraiment digne d'envie. Vous devez, monsieur, savoir avec quelle

The text on this page is estimated to be only 29.90% accurate

360 BAS Lfb AH.MESI joyeuse abnégation le soldat accepte la pensée de la mort. La noble résolution de faire, s'il le faut, le sacrifice de sa vie sur l'autel de la patrie, adoucit pour lui l'amertume des adieux, et lorsqu'il tombe ; dans la mêlée, il sait que c'est pour se relever dans les rangs de l'armée du Très-Haut. Pour vous, mon colonel, il vous a été donné de revenir avec tous ceux auxquels la divine Providence a accordé une juste victoire... — Pardon, monsieur Taumônier, c'est au service de l'Autriche que je me suis battu. — Ah! je croyais... Ah! vraiment?... Une belle et noble armée aussi, l'armée autrichienne... Il se leva : — Je ne voudrais pas être importun, continuait-il, vous avez sans doute à causer d'affaires de famille. Adieu, chère madame; je reviendrai dans quelques jours.. Tenez, jusque-là, vos pensées toujours élevées vers celui dont les compassions sont infinies. Rappelez-vous qu'il fait tourner toutes choses au bien de ceux qui l'aiment ; tout, même l'épreuve, la souffrance, la mort. J'ai l'honneur de vous saluer. ^ Ma tante lui serra la main : — J'espère vous revoir bientôt. Bientôt, n'est-ce pas? Il s'inclina devant nous et allait se diriger vers la porte. Frédéric le retint : — Monsieur, pourrais-je vous adresser une requête? — Parlez, colonel. — Je crois pouvoir conclure de votre conversation

Digitized by Google

BAS L£8 ÂHMËSÎ 361 tion qae vous êtes animé de sentiments aussi militaires que religieux; vous pourriez, peut-être, à ce titre, me rendre un grand service. J'écoutais, très intriguée^ ne comprenant pa& eù voulait en venir Frédéric. — Ma temme que voici, continua-t-il, est tourmentée de doutes et de scrupules; elle prétend qu'au point de vue chrétien la guerre ne peut se justifier. Pour pioi, au contraire, rien ne se concilie mieux el ne se soutient réciproquement davantage que le sabre et le goupillon; mais Je n'ai pas Téloqaence suffisante pour convaincre ma femme. Anriez-vous l'obligeance de nous accorder, demain ou après-demain, une heure d'entretien pour... — Très volontiers; voulez-vous me donner votre adresse? Frédéric lui remit sa carte, et le jour et Theure (le la visite furent fixés. Nous restâmes alors seuls avec notre tante. — Les exhortations de ce pasteur t'apportentelles vraiment quelque consoialion? lui demanda Frédéric. — De consolation, il n^en est point pour moi icibas; mais il parle si bien des choses que j'écoute le plus volontiers : du deuil, de la mort, de la croix^ du sacrifice, du renoncement, il dépeint si éloquemment comme une vallée de douleurs, de larmes et de péché ce monde qu'a quitté mon pauvre Gottfried que j'en viens quelquefois à penser qu'il est peut-être bon pour mon enfant d'avoir été prématurément rappelé. Il est maintenant au Ciel, tandis que, sur celte terre... 31

The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate

362 BAS LES ARMES! — Tandis que, sur cette terre, les puissances de renier sont parfois déchaînées, ainsi que nous venons de le voir, interrompit Frédéric, avec une douloureuse gravité. Tante Cornélie lui fit ensuite une foule de questions sur les deux dernières campagnes dont il avait fait, l'une avec, et l'autre contre Gottfried. Il dut lui raconter mille détails et put donner à cette mère si éprouvée la même consolation qu'il lui avait jadis apportée après la guerre d'Italie : la précieuse assurance que celui qu'elle pleurait avait été enlevé par une mort prompte et sans souffrances. Il lui fallut aussi conter sa course en Bohême, et notre terrible semaine de choléra à Grumitz. Enfin, nous prîmes congé et remontâmes dans notre voiture, qui nous attendait devant la villa de M^{me} de Tessow. — Explique-moi, maintenant, demandai-je à Frédéric, pourquoi tu as prié Taumônier de... — Te donner une conférence? Je compte y puiser des matériaux pour mes études. Je veux encore entendre — et cette fois noter — les arguments que le clergé invoque en faveur du meurtre international. C'est toi que j'ai mise en avant pour la discussion, parce qu'il sied mieux à une jeune femme qu'à un officier d'exprimer des doutes, au point de vue chrétien, sur la légitimité de la guerre. — Mais tu sais bien que ce n'est qu'au point de vue humanitaire, et pas du tout au point de vue religieux, que nous doutons... — Mais, nous n'allons pas présenter la chose ainsi à Taumônier. Il y a une contradiction

Digitized by Google

La tension entre les préceptes de l'amour chrétien et les lois du principe militaire. C'est cette contradiction que je voudrais entendre expliquer par un représentant du christianisme militaire. L'ecclésiastique fut exact. Il était visiblement heureux à l'idée du petit discours qui devait me convertir. Quant à moi, la perspective de cette conversation m'était plutôt désagréable; je n'aurais guère le rôle assez faux que j'allais jouer. Je m'y prêtai, cependant pour le bien de la cause que servait Frédéric et me consuha par la maxime Jésuitique : la fin justifie les moyens. Après échange de salutations, nous nous assîmes et l'aumônier prenant la parole : — Permettez-moi, madame, d'aborder directement notre sujet. J'espère qu'il me sera aisé de bannir de votre âme certains scrupules qui, malgré leur apparence justesse, ne sont, au fond, que des sophismes faciles à révoquer. Il nous semble, par exemple, que le commandement du Christ : « Aimez vos ennemis » et son affirmation : « Celui qui tirera l'épée périra par l'épée », sont en contradiction absolue avec le devoir du soldat, placé dans la nécessité de nuire et de tuer? — Certainement, monsieur l'aumônier, la contradiction me paraît évidente. Il y a aussi le commandement du Décalogue: « Tu ne tueras point... » - — Gui, madame, il y a là une certaine difficulté apparente; mais, allez au fond des choses et tout

364 BÂb LES AHM£SI S éclaire. Quant à Tordre du Décaiogue, il vaut mieax user de Texpression adoptée dans la traduction anglaise de la Bible : « Tu n'assassineras pas ». Tuer, ea cas de légitime défense, n'est pas un meurtre, et la guerre n'est qu'un cas de légitime défense. Nous devons nous cuniorner au commandement du Rédempteur et aimer nos ennemis; mais, il ne s'ensuit pas que nous devons subir l'injustice et la violence. — Hais cela en revient toujours à démontrer que les guerres défensives seules sont légitimes. Si l'adversaire adopte le même principe, comment la lutte peut-elle commencer? Dans la dernière guerre, c'est votre armée, monsieur raumùnier, qui a, la première, franchi la frontière et«.. — Il est naturel, madame, de chercher à prévenir l'ennemi : c'est le plus élémentaire des droits. Nous sommes autorisés à ne pas attendre que l'ennemi vienne nous attaquer chez nous. Il est des circonstances où un gouvernement a pour devoir de s'opposer à Tinjustice par la force et de prévenir la violence par la violence. Il se constitue ainsi le serviteur et le vengeur de l'Eternel, en frappant de Tépée celui qui a tiré l'épée contre lui. — Ceci cache quelque sophisme, dis-je, ces raisons ne sont pas bonnes pour les deux partis. — Quant à croire, continua mon interlocuteur, — sans tenir compte de ma remarque, — que la guerre ne peut être approuvée de Dieu, c'est inadmissible pour le chrétien ferré sur les Saintes Ecritures. Elles nous montrent que le Dieu d'Israël a souvent ordonné à son peuple de faire la guerre. Digitized by Google

BAS LES ARMES! 365 Elles nous disent que c'est la fidèle exécution de cet ordre qui mérita à Israël la victoire et la bénédiction de son Dieu. Au livre de Moïse (Nombres, XXI, 14), il est parlé Des guerres de l'Éternel ». Dans les Psaumes, il est souvent faite mention du secours que, dans telle ou telle guerre, le Seigneur a accordé à son peuple. Salomon ne dit-il pas dans les Proverbes (XXI, 31) : « Le coursier est prêt pour le jour de la bataille; mais c'est l'Éternel qui donne la victoire »? Au Psaume XLIV, David remercie le Seigneur, qui prépare ses mains pour le combat et ses poings pour la bataille. — Il y a donc contradiction entre l'Ancien et le Nouveau Testament : le Dieu des Hébreux était un Dieu guerrier, tandis que le doux Jésus est venu apporter un message de paix en nous enjoignant d'aimer nos ennemis. — Dans le Nouveau Testament, dans la parabole (Luc, XIV, 31) Jésus parle d'un roi qui part en guerre contre un roi. Saint Paul emprunte souvent ses images à la vie guerrière. Il dit, Romains (XIII, 4) : « Si le prince est muni de l'épée, c'est en qualité de serviteur, de vengeur de l'Éternel. » . La contradiction que je remarque existe donc aussi dans le Nouveau Testament. — Notre pauvre et faible raison ne devrait pas se permettre de juger la parole de Dieu. La contradiction est, en soi, quelque chose d'imparfait, de non divin. Le fait seul que certaines paroles se trouvent dans la Bible établit, péremptoirement qu'elles ne peuvent contenir de contradiction. — A moins que la contradiction ne prouve au

31.

The text on this page is estimated to be only 29.38% accurate

366 liAS LES ARMESI <*oiihaire, qu on ne saurait attribuer une origine divine aux passages eu quesUou. Je n'osai pas énoncer cette réplique pour ne pas — Tenez, monsieur l aumônier, intervint Fré[^] déric, un chef d[^]armée do dix-septième siècle a démontré avec plus de iorce encore que vous, en s'appuyant sur la Bible, la légitimité de la guerre. Je me suis procuré ce document pour le lire à ma femme; mais elle n'a pu accepter ces arguments: j'aimerais avoir rotre opinion. Permetteat-moi de vous soumettre ce passaire. Il alla prendre une brochure dans un tiroir, rouvrit et lut : , « Dieu lui-même a institué la guerre et l'a enseignée aux hommes. C'est lui qui, pour en interdire rentrée au premier rebelle — Adam — [^] plaça à la porte du Paradis le premier soldat armé d'une épée. Dans le Deutéronome, nous lisons que, par la voix de Moïse. Dieu encouragea son peuple ao eombat. et lui promit la victoire en lui donnant ses prêtres comme avant-[^]garde. La première ruse de guerre fut cinployée contre la ville dllaï. Afin de donner à Israël le temps de parachever sa victoire le soleil demeura deux jours entiers sans se coq* cher. <(Toutes les horreurs de la guerre sont voulues de Dieu, car les pages des Saintes Ecritures ea sont pleines. Tout homme pieux peut donc se battre, tailler en pièces, tuer ses ennemis sans pécher. Dieu a autorisé les plus cruels procédés à Tégard . de r ennemi: déplacer complètement le débat. Digitized by Google

BASL£SARM£S1 367 « La prophétesse Déborah crucifia, la tête en bas, le chef ennemi Sisara. Gédéon, établi par Dieu conducteur du peuple, se vengea, à Senhot, des autorités de la Yiile, qui lui avaient refusé des vivres, en les faisaiU iiiioirir soos les déchirures d'un fouet d'épines, ce qui parut très juste aux yeux de rÉterneL David, le roi-prophète, inventa les plus horribles supplices pour faire périr les enfants d'Âmmon vaincus : il les fit taillader à coups de sabre, puis écraser sous des chariots de fer ; il les pétrissait ensuite comme de i argiie dont on fait des briques; puis il... » * — C'est abominable!... interrompit Taumônier. Un grossier mercenaire, à Tépoque de la guerre de Trente ans, peut seul avoir eu l'idée de tirer de la Bible de pareils exemples, pour justiiier ses cruautés^ Nous enseignons aujourd'hui, que, s'il est permis de tuer en f^erre, c'est à seule fin d'empêcher l ennemi de nous nuire. Aujourd'hui, la guerre ne doane pas le droit de tuer pour tuer, d'être inutilement cruel envers l'ennemi désarmé. Les idées de votre auteur étaient acceptables du temps des lansquenets mercenaires, mais, aujourd'hui^ on ne fait plus la guerre que pour défendre les biens les plus précieux de l'humanité : la liberté, l'indépendance, la patrie, le droit, la foi, Thonneur... — Sans doute, monsieur l'aumônier, lui dis-je, sans doute ^ mais c'est bien toujours du même Jéhova que se réclament, aujourd'hui encore, les partisans de la guerre. Cette remarque me valut un petit sermon sur mon manque de respect pour la parole de Dieu.

368 BAS LES ARMES! Je ramenai la conversation sur le sujet qui doos intéressait. Le pasteur commença une longue dissertation sur resprit ctirétien et l'esprit militaire. Il parla de la consécration religieuse attachée à la prestatiou de serment au drapeau. Il nous dépeignit la majesté de cette cérémonie, l'entrée des étendards dans l'église^ au son de la musique militaire, sous l'escorte des soldats et d'officiers. Si le sabre au poing. Il nous parla de l'émotion du jeune conscrit. Il nous rappela la prière liturgique du dimanche : « Seigneur! protège l'armée et tous les fidèles serviteurs du roi et de la patrie; enseigne-leur à se souvenir^ en vrais chrétiens, de leur serment, et bénis leur service pour la gloire et le bien de la patrie. » « Avec l'aide de Dieu ! » Telle est la devise inscrite sur la boucle de ceinturon du fantassin. Elle inspire confiance au soldat, car, si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Elle exalte son courage, et lui fait accepter joyeusement le sacrifice de sa vie. Oui, lorsque son roi l'appelle au combat, c'est sans crainte qu'il obéit. Comme autrefois Israël, c'est sur l'Éternel qu'il se repose, sur l'Éternel, qui lui donnera la victoire. On saisit aisément le rapport qui existe entre la piété et l'héroïsme. Quelle pensée est plus capable de faire accepter joyeusement la mort au soldat, que l'assurance, s'il tombe au champ d'honneur, de trouver grâce devant le souverain juge? » Et il continua longtemps ainsi — tantôt sur un ton de douceur onctueuse, la tête inclinée, ne parlant

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

BAS LES ARMES 369 que d'amour, de ciel, d'humilité, de petits enfants, de salut et de choses précieuses — tautot d'une Yûix de commandement, le buste fièrement cambré, la tête haute, louant la sévérité des mœurs niililaires, l'inflexibilité de la discipline, l'œuvre de Fépée et de la mitraille. Le mot « joie » revenait toujours accolé à l'idée d'un combat, de sacrifice de la vie. On aurait dit que, pour lui, tuer et être tué étaient les seules joies parfaites de la vie. Il nous léciama aussi des vers, d'abord ceux de Théodore Koerner : O Père, conduis-moi A la victoire ou à la mort ! J'accepte, 6 Dieu, ta volonté; (Conduis-moi où tu veux : Je me rends à ta volonté! Puis, ce fut le vieux chant populaire de la guerre de Trente ans : Pas de mort plus belle en ce monde, ' * Qu'un coup mortel de Tennemi, Qui vous abat sous le beau ciel. Là, point de cris ni de sanglots Sortis du cœur de faibles femmes, Comme autour d'un lit mortuaire D'oîl Tâme prend congé du monde. On y tombe avec ses amis Comme brins d'herbe, au mois de mai Puis ce fut. la chanson de Lenau, le poète armu* rier : La paix laisse dépérir en l'homme Ses plus belles qualités; Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate

370 BAS LES ARMES! Tandis qa'eUe exerce sa vile influence»
Tout dans la vie et dans l'histoire * Se coure de fils d'araignées. Mais voici
venir la guerre : Le sang coule... les plaies suppurent! l'homme n'a plus le
loisir de bâiller. Balaille et mort vont rtjouuveler la sève humaine! Le mot
de Luther lut eniD cité : Quand je considère la guerre comme ayant pour
but de protéger la femme, l'enfant, le foyer, les biens et l'honneur, comme
produisant et consolidant la paix, je ne puis m'empêcher d'y voir une bien
excellente chose. En effet, pensai-je; si je me représente la panthère comme
une tourterelle, la panthère est une fort jolie et fort douce petite bête. Si je
les avais eu préléts à la mémoire, j'aurais répondu aux citations de mon
contradictor parier vers de Bodenstein : Vantez tant (qu'il vous plaît et la
guerre et la gloire, Mais ne pai le/. plus aloi s de votre christianisme Prêché
à coups de canons... Hépendez le sang à flots Mais taisez>vous, alors, sur le
nom du Sauveur. Je hais l'hypocrisie Des Nazaréens guerriers Lorsque notre
Nazaréen guerrier prit congé de nous, ce fut avec la conviction de nr avoir
convaincue de l'excellence de la guerre et de sa légitimité devant le
christianisme. Il était visiblement Diyuizeo by GoOgl

The text on this page is estimated to be only 27.32% accurate

BAS LES ARMES! 311 satisfait d'avoir, par le succès de sa parole, si heu* reuseineiit re mpli un des devoirs de son ministère. Kous a'en pûmes douter lorsqu'au moment de nous quitter, répondant aux remerciements que nous lui adressions, il nous dit : — C'est à moi de vous exprimer combien J'ai été heureux de votre invitation, puisqu'elle a permis à ma laible éloquence, en s appuyant sur la parole de Dieo, source de toute vérité de chasser de votre esprit des doutes qui devaient être, madame, aussi pénibles pour la chrétieuae que pour la lemme d'officier. La paix soit avec vous! — Ah! m'ccriai-je, quand il fut parti. Ce que j'ai souffert! — Oui, moi aussi j'ai souffert, me répondit Frédéric; j'étais affreusement gêné par la petite comédie que nous avons jouée p)ur obtenir du pauvre homme ce déploiement d'éloquence. J'ai cru, un mstant, que j allais lui dire : « Arrêtez, mon digne monsieur, je partage les idées de ma femme sur la |s:nerre, et toutes vos paroles ne serviront qu'à iaire ressortir la faiblesse de vos arguments. » Mais je me suis tu. A quoi bon blesser les convictions d'un honnête homme — surtout lorsque sa vocation repose sur ses convictions? — Ses convictions? En es-tu bien sûr? Se peut-il vraiment qu'il croie dire la vérité? N'est-ce pas plutôt pour fasciner les soldats qu'il leur promet la victoire au nom de ce Dieu qu'il sait invoqué par Tennemi avec la inèine conliance ? Ces paroles pouvaient se comprendre à une époque où risolement absolu pouvait, à la rigueur, laisser Digitized by Google

m BAS I^hS ARMES! croire un peuple à son droit exclusif à l'existence et à la faveur divine... Mais aujourd'hui...? — Et ces récompenses promises dans le Ciel pour obtenir plus facilement, ici-bas, le sacrifice de la vie... Et toutes ces cérémonies : consécration... serment... calculées pour éveiller dans l'âme du malheureux soldat envoyé à la guerre cette joie de la mort (je frémis devant cet horribl^r accouplement de mots; que l'on vante et admire tant... Qu'est-ce que tout cela? — Martha, dans ce monde, on peut tout envisager sous un double aspect : c'est parce que nous abhor^{* r}ons la guerre que tout ce qui Texcuse et en voile les horreurs nous paraît détestable. A juste titre, puisque cela la perpétue^{*}. — Ce n'est point cela seulement qui la perpétue: les anciennes institutions adhèrent à l'humanité par d'innombrables et fortes racines. Aussi longtemps que dure une institution, il faut conserver les idées et les sentiments qui la soutiennent. Combien de pauvres diables cette fameuse « joie de la mort » n'a-t-elle pas aidés à supporter les affres de l'agonie? Combien d'âmes vraiment pieuses ont été soutenues, sur le champ de bataille, par leur parfaite confiance dans le secours divin ! Que d'innocentes vanités, que d'insensibles orgueils ont été satisfaits par ces cérémonies! Que de cœurs ont battu plus fort aux accords de la musique militaire ! Do la liste des maux que la guerre a déversés sur l'humanité. il faut, en bonne justice, retrancher ceux que, par leurs chants et leurs mensonges, les poètes et les prédicateurs ont réussi à supprimer. Digitized by Google

BAS LES AKMES! m Nous dûmes sabitemont quitter Berlin, rappelés par une dépêche: tante Marie, très gravement malade, désirait nous revoir. Les médecins nous déclarèrent que son état était désespéré. — C'est maintenant mon tour, nous dit-elle ; je m'en vais, du reste, volontiers. Depuis que j'ai vu [•artir mon pauvre frère avec ses trois enfants, ce monde n'a plus d'attrait pour moi... Je vais les retrouver là-haut... Conrad et Lili y sont maintenant unis... J'ai la consolation de te laisser heureuse, ma chère Martha*.. ton mari est revenu sain et sauf de deux campagnes... le choléra vous a épargnés; il est certain que vous êtes destinés à atteindre ensemble une heureuse vieillesse... Efforce-toi d'élever ton fils en bon chrétien et en bon soldat, pour qu'il devienne pour son grand-père un nouveau sujet de joie... Je ne répondis rien, fermement résolue que j'étais à ne jamais faire de mon fils un militaire. — Je ne cesserai de prier pour vous, afin que vous viviez longtemps et heureux... J'insistai auprès de la malade pour qu'elle ne se fatiguât point à parler, et cherchai à la distraire en lui racontant des détails de notre séjour en Suisse et à Berlin. Je lui dis notre rencontre avec le prince Henry, et lui parlai du polit inoiiiiment en marbre qu'il faisait élever dans le parc de son château32

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

374 BAS LES ARMES! loau. eo souvenir de cette fiancée aussi promptement perdue que conquise. Trois jours après, calme et résignée, munie des 9 sacrements de l'Eglise qu'elle avait désirés et dévotement reçus, tante Marie s'endormit. Maintenant, tous les miens, tous ceux m milieu desquels j'avais grandi, avai^{eul} quitté ce monde. Ma tante léguait, par testament, toute sa fortune à mon fils Rodolphe, et lui donnait pour tuteur le ministre <« É\ideninient Cette circonstance me remit en rapports fréquents avec cet ancien ami de mon père; il était à peu près l. >eui avec lequel auu^ eussions conservé des relations. Il avait récemment donné ou reçu sa démission — je n'ai jamais pn tirer la chose au clair. Mais il aimait toujours à se mêler de politique. Il ramenait constamment la conversation sur son thème favori, et nous lui doitiions volontiers la réplique. Monsieur « Évidemment » dînait avec nous deux fois par semaine. Après le dîner, Texminiâtre et Fré* déric entamaient une conversation politique que mon mari s'efforçait de ne pas laisser dégénérer en vulgaires commérages, mais de ramener aux ciioses d'intérêt général. Monsieur « Évidemment ne pouvait pas évidemment toujours suivre Fré* déric. A titre de diplomate et de bureaucrate incorrigible, il ne connaissait guère que la politique pratique, c'est-à-dire celle qui ne dépasso pas les intérêts privés les plus étroits, et qui ignore toutes les questions théoriques de la science sociale. Une broderie à la main, j*écotais Tentretien Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

BAS LES AHMES! 375 sans y prendre part. Notre ami était (oiivaincu que je pea^iais à toute autre chose, tandis que j'étais, au contraire, très attentive, parce que je désirais consigner daiid mon journal quelques noteâ sur ces conversations* — J'ai une intéressante nouvelle à vous commua tiiijuer, Tilliog, dit uu soir le nniistre, *riiii ;iir triomphant ; on parle en haut lieu, c'est-à-dire au ministère de la guerre, d'introduire chez nous le service niilitaire oh liira Loire pour tous. — Comment! on adopterait ce système, tant raillé avant la guerre cette armée composée d*apprentis tailleurs? — Evidemment, nous n'avons que de coupables préventions contre cette organisation militaire; les Prussiens nous en ont démontré les avantages. Au point de vue moral^ social et démocratique qui vous intéresse, n'est--il point juste, beau, de voir tous les fils du pays — sans distinction de naissance, de fortune ou d'éducation — remplir le même devoir patriotique ? Au point de vue militaire, il est bien certain sans sa landwehr, la petite Prusse u aurait jamais couau les triomphes qui Tenivrent aujourd'hui et, qu'avec une landwehr, nous n'aurions jamais été vaincus. — Croyez-vous ? Lorsque la landwehr sera introduite partOQty elle ne constituera plus de supériorité pour personne. Il y aura plus de figures sur leckiquier, mais le succès dépendra toujours de la chance et de l'adresse des joueurs. En supposant jae toutes les puissances européennes adoptassent le régime en question, la relation de leurs forces

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

316 BAS LES ÀRMÉS! respectables Q*en serait pas changée; le seul résultat de ce système serait de sacrifier des millions d'hommes, au lieu de quelques centaines de mille. — Troarez-vous jnste qu'une partie de la population se sacrifie pour défendre les biens de l'autre? Ce fâcheux état de choses cessera avec la nouvelle loi ; il n'y aura plus de remplaçants, tout le monde servira. Ce sont précisément les plus instruits, les hommes d'étude qui peuvent fournir à l'armée le plus d'éléments d'intelligence, et, partant, de victoire. — Ces éléments sont les mêmes dans toutes les armées, ce sont les sous-officiers instruits ; il n'en résultera de supériorité pour aucune. Par contre, cet excès de militarisme entraînera un abaissement considérable du niveau intellectuel. Il transformera en chair à canon les savants et les artistes qui auraient contribué au développement et à la prospérité générale de leur pays. ! — Les œuvres artistiques ou l'étude des anciens crânes n'ont jamais augmenté d'une once la puissance d'un État. — Hum ! — Que dites-vous? — Oh ! rien; continuez, je vous prie. — J'estime qu'il restera toujours assez de temps pour ces bagatelles. On ne demande pas aux citoyens de servir toute leur vie. Quelques années d'une bonne discipline, d'ailleurs, ne peuvent que faire beaucoup de bien à l'esprit des jeunes gens. Enfin, puisque cette dette du sang doit être payée il est bon qu'elle soit répartie entre tous. Digitized by Google

BAS LES ARMES! 377 — Si cette répartition diminuait la part de chacun, elle serait désirable; mais la dette du sang ne serait pas partagée, mais augmentée. J'espère que ce projet ne se réalisera pas. On ne peut prévoir où il nous conduirait. Chaque puissance chercherait, naturellement, à surpasser sa voisine. Bientôt on n'aurait plus d'armée⁸, mais des nations armées; on augmenterait sans cesse les effectifs, la durée du service et, par conséquent, les dépenses d'armements, qui se solderaient par de nouveaux impôts, écrasants pour le pays. Ces préparatifs ruinteraient les nations, sans qu'elles aient besoin d'en venir aux mains. — Vous voyez les malheurs de trop loin, mon cher Tiliing 1 — Il faut oser regarder jusqu'au bout les conséquences de ses actes. Nous comparions, tout à l'heure, la guerre au jeu d'échecs; la politique n'est pas autre chose non plus, Excellence! On y fait peu de cas des joueurs qui ne préparent qu'un seul coup à la fois. Pouvons-nous aller jusqu'à l'extrême. Hypothèse d'un service militaire obligatoire et d'un armement coûteux. Qu'arriverait-il si, après avoir appelé la totalité des hommes valides, et reculé, jusqu'à l'âge vraisemblable, la limite d'âge, une nation s'avisait de constituer aussi des régiments de femmes? Les autres nations s'empresseraient de l'imiter* Et si elle créait ensuite des régiments d'enfants? Toujours, pour les pays rivaux, nécessité d'en faire autant. A quelle limite alors s'arrêtera l'aberration de l'humanité courante à l'infini? — Calmez-vous, mon cher Tiliing; votre inquiétude.

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

378 BAS L'ES ARMES! nation vous emporte. Comme il n'est pas possible de supprimer la guerre, il faut que les nations s'y préparent de leur mieux, et s'assurent le plus de chances possibles dans l'inévitable lutte pour l'existence — c'est bien ainsi, n'est-ce pas, que s'exprime l'école darwiniste ? — Si je vous exposais les moyens capables de supprimer la guerre, c'est alors que vous me croiriez la tête détraquée par l'utopie humanitaire ? — c'est ainsi, je crois, que s'exprime le parti de la guerre ? — Je ne pourrais m'empêcher, en effet, de vous faire remarquer qu'il n'existe aucune base pratique pour la réaliser votre idéal. Les causes des conflits sont éternelles : les passions humaines, les rivalités, l'opposition des intérêts, l'impossibilité de s'entendre sur une foule de questions, etc. — Il ne s'agit pas de s'entendre sur toutes les questions, mais de régler les différends au moyen d'un tribunal international ! — Mais, ni les souverains ni les peuples n'accepteront ce tribunal. — Les souverains ? Non. Mais le peuple ? Qu'on l'interroge ! Le peuple a soif de paix. Si l'obligation du service militaire devait s'accroître, le dégoût de la guerre augmenterait en proportion. Sans doute, il existe dans l'Etat une classe de militaires, passionnés pour leur profession. Leur situation spéciale, qu'ils tiennent pour glorieuse, leur est si verte comme dédommagement aux sacrifices qu'elle comporte ; mais, si l'exception cesse, la distinction qu'elle confère et l'attrait qu'elle exerce disparaîtront.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.10% accurate

BAS LES AUMES: 319 tront. Lorsque tous marcheront, la reconnaissance patriotique de ceux qui restent au foyer à l'égard de ceux qui partent pour la défense du pays s'éteindra également. Quels sont aujourd'hui les plus chauds partisans des exploits et des dangers de la guerre? Ceux qui en sont le plus à Tabri : les diplomates, les professeurs, les politiciens de cabinet, le chœur des vieillards, comme dans Faust. S'ils ne se sentaient plus en sûreté, on verrait s'éteindre leur noble ardeur. Si le service militaire* n'était pas surtout fourni par ceux qui craignent, mais par la masse du peuple, elle ne le subirait qu'avec dégoût, et ses grandes voix : poètes, philatéropes, gens au cœur doux ou craintif, s'uniraient pour maudire l'odieux besoin qu'on leur aurait imposé. — A moins qu'ils ne préfèrent se taire pour ne pas s'exposer à passer pour lâches. — Us ne se tairaient pas toujours. Quand l'idée sera mûre, elle trouvera des voix pour l'acclamer. Ce n'est qu'à quarante ans que j'ai senti ma conviction assez forte pour oser la manifester. Il faudra, peut-être, aux masses deux ou trois générations; mais elles finiront par parler. * Premier de Tan 1867 ! Nous célébrâmes seuls, Frédéric et moi, la Saint-Sylvestre. Lorsque minuit sonna : — Te souviens-tu, lui demandai-je, avec un soupir, à quel toast que mon pauvre père portait, Tan derDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

380 BAS LES ARMES! nier^ à pareille heure? Je ne puis formuler, en ee Tni)[iiient, aucun vœu de bonheur; l'avenir nous réserve, peut-être, tant de deuils terribles et inallendasl — Au lieu de sonder l'avenir, Martha, profitons de ce terme de l'année pour revenir sur les douloureux événements qui t'ont si cruellement rem-* plie, et dont tu as tant souffert, chère et vaillante petite femme!... Privée de tous les tiens!... Et puis, ces jours d'horreur et d'angoisses sur les champs de bataille!... — Je ne regrette pas d'avoir été témoin de ces horreurs; j' puis mieux m'associer ainsi à tes propres efforts. — Nous élèverons ton... notre Rodolphe dans des sentiments qui puissent faire de lui le continuateur de notre œuvre. Peut-être atteindra-t-il le but que nous n'avons aperçu que de loin..* Quel bruit dans la rue ! Avec quelle joie on acclame la nouvelle année!... Et dire que celle qui vient de finir avait été saluée des mêmes acclamations! Oh! que les hommes sont oublieux ! — Ne soyons pas trop sévères pour cette apparente légèreté... Il me semble aussi que ma souffrance passée perd de son acuité^ et que son souvenir ira toujours en s'effaçant. Ce que je ressens surtout, actuellement, c'est le bonheur de ta présence, c'est la joie de te posséder, mon bien-aimé! D'ailleurs, j'ai confiance en l'avenir : riches, indépendants^ unis par une si puissante affection... que de belles jouissances la vie peut nous donner encore! Nous voyagerons, nous apprendrons à co

Diyuizeo by GoOgle

I t J BAS LfS ARMESl m ûaitre le inonde; nous pouvona maintenant espérer que la paix durera de longues années; d'ailleurs, la guerre éclaterait-elle que tu en serais à l'abri; Rodolphe ne serait pas menacé, non plus, puisqu'il ne sera jamais soldat... - — Mais si le service nulitaire devient obli^atuire, comoie le pense le ministre « Évidemment » ? — Allons donc! C'est impossible... Nous ferons de Rodolphe un homme modèle... nous poursuivrons notre propagande de paix et nous — nous aimerons I — 0 ma chérie !... Il me serra contre son co&ur et me tint étroitement embrassée. . C*était la première fois, depuis les heures de séparation, d'horreur et de deuil que l'amour mêlait à son affection un élan passionné. Tout mon être y répondit... Tout fut oublié : la guerre... le choiera... le jour des morts... en cette bienheureuse nuit de la Saint-Sylvestre... et nous avons donné le nom de Sylvia à notre petite fille» née le 1*-* octobre 1867. Le carnaval de cette nouvelle année ramena les balfi, *les soirées : naturellement, mon deuil me tenait éloignée du monde. Je m'étonnais que la vie mondaine eût repris si vite : les familles en deuil étaient si nombreuses! Cela ne parut pas un motif suffisant pour s abstenir de danser. Quelques salons restèrent fermés, mais bien peu. Les danseurs les pins appréciés furent naturellement les jeunes officiers qui avaient pris part à la guerre d'Italie et à la campagne de Bohème; les plus fêtés furent encore les officiers de marine, ceux du combat de Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.45% accurate

382 BAS LfS ARMES! Lissa. Après la guerre de Schleswig-Holstein, le sexe féminin avait eu la tête tournée par le beau général Gubieiz; toutes les femmes étaient maintenant folles d'un amiral Tégthof. Costum et Lissa revenaient, constamment, dans les conversations, qui roulaient toujours sur les dernières guerres. Il n'était que de fusil à aiguille et de landwehr, arme et institution qu'il fallait se hâter d'adopter, et qui donneraient la victoire dans l'avenir. La victoire! Quand? et contre qui? On ne s'expliquait pas, mais l'idée de revanche qui s'attache à toute partie perdue, planait sur tous les discours politiques, sur toutes les causeries de société. Peut-être, sans marcher nous-mêmes contre la Prusse, serions-nous vengés. La France paraissait regarder de travers nos vainqueurs, et pourrait bien leur faire expier une partie du mal qu'ils nous avaient fait. Ce fut au commencement du printemps que parut, de nouveau, à l'horizon, un point noir, ce que l'on appelle « une question ». L'annonce des armements français entretenait les diplomates dans une agréable perspective d'une guerre imminente. C'était, cette fois, question du Luxembourg. Le Luxembourg? Quelle importance européenne pouvait-il bien avoir? Je voulus, comme autrefois pour le Holstein, approfondir la question. Je ne connaissais le nom que par le GaU Compagnon de Supplé, où il est question d'un comte de Luxembourg « qui dépense tout son argent en toilette », l'lettre l'lettre ». Voici quel fut le résultat de mes recherches ; Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.16% accurate

LES ARMES! 383* D après les traités de 1M4 et de 4816, le Luxembourg appartenait au roi des Pays-Bas, tout en faisant également partie de la Confédération germanique. La Prusse avait droit de garnison dans sa capitale; mais, on se demandait si ce droit devait être maintenu, puisqu'elle s'était, en juin 1866, détachée de la Confédération. La paix de Prague avait établi un nouvel état de choses en Allemagne, qui semblait interdire les relations du Luxembourg avec la Prusse. Pourquoi donc les Prussiens laient-ils maintenir leur droit de garnison? C'était « évidemment » une affaire assez compliquée, et, le moyen le plus simple de la débrouiller était évidemment » de faire massacrer quelques centaines de mille hommes. La Hollande n'a jamais beaucoup tenu à la possession de ce duché de Luxembourg ; le roi Guillaume III pas davantage, et il l'aurait volontiers cédé à la France moyennant une somme à verser dans sa cassette privée. Alors, commen- , cèrent des négociations secrètes entre le roi des Pays-Bas et le cabinet français. Ce ne fut qu'à la fin de mars que le roi Guillaume donna sa réponse officielle. Le jour où il télégraphiait à Paris son acceptation, l'ambassadeur prussien en était informé à La Haye. Vinrent ensuite les négociations avec la Prusse; celle-ci invoqua les garanties des traités de 1809 qui servent de fondement au royaume des Pays-Bas. En Prusse, l'opinion publique — que doit-on entendre par opinion publique? — est indignée de cette dislocation de l'ancien Reichsland allemand. Le 1^{er} avril, de violentes interpellations se font entendre au

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.87% accurate

381 BASLËSARM£SI Reichstag de l'AUemagoe du Nord, Bismarck pro- ^ fite de roccasion pour armer contre la France, ce qui provoque ualurellement, de la part de celle-ci, des représailles d'armements. Je tremblais qu'une 1 nouvelle conflagration n'éclatftt en Europe. Il ne , manquait pas de gens pour Talliser; à Paris : Cassagnac, Emile de Girardin, à Berlin : Menzel et Henri Iao. Ces provocateurs ont-ils le moindre sentiment de leur immense responsabilité? J'ai peine à le croire. C'est à cette époque — je ne l'ai appris que bien des années plus tard — que le professeur Simon s'exprimait en ces termes devant le prince Frédéric de Prusse : — Si la France et la Hollande en sont déjà à un arrangement, c est ia guerre. Le prince lui répondit^ torut bouleversé. — Vous ne connaissez donc pas la guerre? Si vous laviez \ui\ vous n en parleriez pas aussi tranquillement. Je l'ai vue, et je vous dis que le plus grand des devoirs est de tout faire pour l'évîten Et, pour cette lois, elle fut évitée. Le 11 mai, >o tint à Londres une conférence qui eut pour lieureui i résultat de maintenir la paix. Le Luxembourg fut 1 neutralisé, et la Prusse retira ses troupes. Les amis | de la paix respirèrent l L'empereur Napoléon était j du nombre. Mais, en France, le parti de la guerre I ne lut pas satisfait. En Allemagne, des voix s'éle- \ vèrent pour blâmer la Prusse de cette « coudes- 4 cendauce rf^ssemblant fort à de la peur ». L'heu- l reux résultat qu'eut ici la conférence de Londres 4 pourrait toujours être obtenu dans un litige inier- ' nulionai. Les diplomates, s'ils en avaient la term« V Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

BAS L£S AUMESl 385 volonté, pourraient toujours conjurer la iruerre, et réaliser ce que le prince Frédéric — Frédéric le Noble — appelait « le plus graud des devoirs ». En mai, nous nous rendioies à Paris, pour visiter l'Exposition. Je ne coiiiiaissais pas cette capitale du iiiunde ; je fus éblouie de son éclat et de sa vie. L'Empire était à son apogée ; plusieurs têtes couronnées de TEurope se trouvaient à Paris. Cette viiie brillait alors d'une splendeur sans égale, et rien ne faisait pressentir la tourmente de Farenir. Tous les peuples de la terre s'étaient duiin«j rendez-vous an palais du Cbamp-de-Mars pour cette noble rivalité de l'industrie : rivalité bénie, puisqu'elle porte toujours à créer et jamais à détruire. Que d'œuvres d'art! On se sentait fier d'appartenir à une époque si féconde en progrès obtenus et en promesses de progrès iuturs. En même temps que ce légitiitie orgueil, on éprouvait le désir de ne voir jamais une guerre arrêter ou compromettre ce magnifique développement de la civilisation. Ces rois, ces princes, si magnifiquement reçus par l'impératrice, ne pou-* valent, semblait-il, jamais songer à échanger avec leurs Ilotes, ou entre eux, des coups de en non. Je voyais dans cette splendide fête comme le gage d'ane ère de paix. Je fus confirmée dans celle espérance par la nouveiio d'un projet de désarmement général que caressait l empereur. Oui, c était une idée de Napoléon III. IJ n'attendait que Toccasion 33 Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.87% accurate

386 BAS LES ARMES favorable pour proposer aux puissances européennes de réduire à un minimum leurs effectifs militaires. La mise en pratique de ce projet eût été • la réalisation de la pensée de Kant, formulée au paragraphe 3 des « Articles préliminaires de la Paix perpétuelle » : • Avec le temps, les armées permanentes [miles 2ie'i>cius) (disparaitraient. Elles sont pour les Etats une menace croissante de cupidité en ce qu'elles les forcent à paraître toujours prêts à la faire ; elles provoquent les Etats à se surpasser les uns les autres dans leurs armements, en sorte qu'ils ne connaîtront bientôt plus de limites. ^ Le fait seul de cette paix armée, plus ruineuse qu'une courte guerre, portera les gouvernements à se lancer dans des guerres extensives, car ils espéreront se débarrasser ainsi de ces charges intolérables. » Quel gouvernement pourrait, sans démasquer des intentions belliqueuses, repousser la proposition que méditait Napoléon III ? Quel peuple ne se révolterait contre un tel refus ? Ce projet devait réussir. Frédéric ne partageait pas ma confiance : — Je doute fort, disait-il, que ce désir soit bien sincère chez Napoléon ; et, le fût-il, la pression ou parti militaire le ferait échouer. Les rois sont généralement détournés par leur entourage de «s grands intérêts de volonté individuelle qui les affranchiraient de la routine gouvernementale. Et puis, on ne commande pas ainsi, tout bonnement, à un organisme vivant de cesser d'exister. Il ne se laisse pas anéantir sans se défendre. — De quel organisme vivant veux-tu parler ? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

BAS LES ARMES! 387 — De l'armée; c'est un corps qui possède un robuste principe de vitalité et une force irrésistible d'expansion. Il va peut-être être vivifié, par l'adoption du nouveau système de service obligatoire; je le crois appelé à un puissant développement. — Et tu veux cependant le combattre? — Oui; mais pas dans une lutte corps à corps. Je ne puis songer qu'à me consacrer à la propagation de la nouvelle conception de la vie sociale et des rapports internationaux. Ces principes nouveaux se fortifieront tous les Jours, et finiront par triompher des conceptions anciennes. Si je te parle ainsi par métaphores scientifiques, c'est un peu la faute, Martha; c'est toi qui m'as poussé à étudier les ouvrages des naturalistes modernes, et ce sont eux qui m'ont enseigné que les phénomènes de la vie sociale ne peuvent être compris dans leur origine et dans leurs développements que lorsqu'on les conçoit comme soumis à des lois immuables. C'est précisément ce dont les politiciens et les gens au pouvoir ne paraissent pas se douter les soldats moins encore que tous les autres. Nous logions au Grand Hôtel ; nous n'y trouvâmes pas beaucoup de compatriotes. L'Autrichien n'a pas le goût des voyages. Nous ne recherchions, du reste, pas les relations ; j'étais encore en grand deuil et n'éprouvais aucun besoin de distractions. Rodolphe était naturellement avec nous; il avait alors huit ans; c'était un petit homme fort développé pour son âge. Nous lui avons donné un jeune Anglais comme précepteur. Durant nos longues stations à l'Exposi

388 BASLESARMEStion, comme daas nos excursions aux environs de Paris, nous ne pouvions toujours prendre Fenfant avec nous : Je temps des études était d'ailleurs venu pour lui. Le monde nouveau et animé qui m'entourait m'étourdissait. Malgré le plaisir que me donnaient ces impressions étranges et puissantes, j'éprouai bientôt le désir de retrouver mon existence calme et tranquille avec Frédéric et mon enfant.,, ou plutôt mes enfants, car j'allais éprouver de nouveau les joies de la maternité. Nous ne fréquentâmes pas la société moudaine; nous nous bornâmes à une visite à notre ambassadeur, le prince de Metternich, et lui expliquâmes qu'à cause de notre deuil, nous ne désirions être présentés ni à la Cour ni dans les salons. Nous cherchâmes seulement à voir quelques personnalités politiques et littéraires marquantes, par goût personnel, et dans l'intérêt de la cause à laquelle se consacrait Frédéric. Mon mari ne s'attendait nullement à un résultat immédiat et tangible, mais il ne perdait jamais son but de vue. Il se mit en relation avec plusieurs personnes influentes dont il pouvait espérer le concours. Nous conçûmes à cette époque le plan d'un petit livre que nous intitulâmes : le protocole de la Paix, dans lequel nous inscrivions tout, articles, notices, nouvelles, etc..., ayant traité notre sujet. L'histoire du développement de l'idée de paix fut tracée dans notre « Protocole ». Nous notâmes aussi tout ce qu'ont écrit sur « la Guerre et la Paix » les philosophes, les poètes, les juristes, les penseurs et écrivains de toutes les écoles. Digitized by Google

BAS L&S ARMESl 389 Nous rédigeâmes ainsi, très rapidement, un premier petit Tolume; j'ai continué cette œuvre jus- ' qn^aujourd'hui, et possède un grand nombre de volumes semblables. Maisliéias! Si Ton voulait établir une comparaison entre ces quelques pauvres petits travaux et le nombre infini d'ouvrages consacrés à las tratégie, à Thistoire et à la glorification de la guerre, à la tactique, à l'instruction des recrues, combien la comparaison serait humiliante, décourageante î Mais n'oublions pas qu un grain de semence contient en soi le germe de toute line forêt qui étouffera un jour les masses de mauvaises herbes qui envahissent le sol. L'idée est dans l'ordre intellectuel ce que la semence est dans le monde végétal* Aussi on peut être tranquille sur son avenir et ne pas se décourager parce que Thistoire de son développement tient tout entière dans un petit vo* lume. Je veux donner ici quelques citations de notre <i Protocole de paix » au point où il en était en 1867 * A la première page se lisait un rapide résumé historique : Quatre cents ans avant le Christ, Aristophane écrivait une comédie intitulée : La Paix, dans laquelle apparaît déjà le principe humanitaire. « La philosophie grecque, transplantée plus tard à Rome, accuse une tendance marquée vers Tunité humaine, depuis Socrale, qui se dit « citoyen du monde », jusqu'à Térence, auquel « rien de ce qui est humain ne reste étranger », et Cicéron, pour qui « l'amour de rhumaité » est lu plus haute expression de la perfection morale*

The text on this page is estimated to be only 22.34% accurate

390 BAS LES ÂUMESI « Àa premier siècle de notre ère, Virgile, dans sa fameuse é^loiriie, préHit au mon•l^^ une paix universelle, sous la lorme mythologique du retour de l âge d'or. « Au mnvon âge, les papes s'efforcent, quelquefois, bien qu'iouiiiement, de s'ioterpoâer entre les souToraïos comme médiateurs. « Au quinzième siècle. Georges Podiebrad de Bohème projette de former une Ligue de la pais, alla de mettre un terme à la lutte entre les empereurs et les papes. Il s'adresse dans ce but à Louis XI. roi de France, qui repousse la proposition. À la fin du seizième siècle, le roi de France, Henri IV, forme le plan d une confédération des Etats de TEurope. Lorsqu il eut délivré son pays des guerres de religionJil s'efforça d'assnrer le règne de la paix et de la tuleraiice. Il désirait voir les seize Etats de l Europe (la Turquie et la Russie se rattachaient alors à TAsie) unis dans une confédération ; chacun de ces Etats aurait eu le droit d'envoyer deux représentants à une Diète européenne, et la mission de cette Diète, ainsi constituée par ces trente représentants, aurait été de maintenir la paix religieuse' et de prévenir tout conflit international. Si tous les Etats avaient voulu prendre rengagement de se soumettre aux décision- de ce tribunal, toute cause de guerre eût été définitivement écartée. Le roi communiqua ce projet à son ministre Sully, qui l approuva complètement, et entama, sur-le-champ, des négociations avec les autres États. Élisabeth d'Angleterre, le pape, la Hollande et plosieors autres pays adhérèrent à celle proposition. Seule la Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.73% accurate

BASLËSAHMËS! m m maison d'Autriche s'y opposa, refusant d'accorder certaioes concessions territoriales qu'on lai demandait. Une campagne eût été nécessaire pour vaincre cette résistance ; la France aurait en à fournir le 'plus fort contingent de troopes et à renoncer an préalable à loule extension territoriale. L'unique but de ia campagne et la seule condition de paix imposée è TAutriche eût été son entrée dans la Confédéraliou européenne. « Les préparatifs de cette guerre étaient déjà terminés et Henri IV se disposait à prendre en personne le commandement des troupes, lorsqu il tomba, le 13 mai, sous le poignard de Ravaiilac « Personne n'a repris ce projet si glorieux dont la réalisation eût assuré le bonheur des peuples ; mais les penseurs de tous pays ont repris Tidée de Henri IY. « Au commencement du dix-huitième siècle, paraît le fameux lirre de Tabbé de Saint-Pierre^ la Paix perpétuelle. L'idée est également développée par un landgrai de Hesse, et Leibnitz j ajoute un commentaire favorable. « Voltaire s'écrite : « Toute guerre européenne est une guerre civile. » Dans la mémorable séance do 25 août 1790, Mirabeau prononce les paroles suivantes : « Le moment n'est peut-être pas éloigné « où la Liberté, cette souveraine incontestée, « accomplira le vœu des philosophes, en libérant << riiumanitt' du crime de la guerre, et en étahlissant la paix universelle. Le bonheur des peuples « sera alors le seul but des législateurs, comme « la seule gloire des nations. »

The text on this page is estimated to be only 25.15% accurate

392 BAS LfS AKMfS1 c< En 179à un des plus grands penseurs de tous les lemps, EmmaDuel KanI, écrit son traité sur la Paix perpétuelle. Le piihiiciste anglais Bentham se joint, avec enthousiasme, au nombre toujours croissant des défenseurs de la paix : Foorier^ S^atSimon et autres. Béranj^er écrit sa poésie : la Sainte alliance des peuples et Lamartine la Mnr^ êeillaisn de la paix, A Génère, le comte GeUon fonde le Club de la Paix et entretient avec tous les gouvernements de l'Europe une correspondance de propagande* M [)]«' 1*1 j al de Massachusetts, en Amérique, le savant lurgeron EliUu Burrit vient en Europe, où il répand, par millions, les exemplaires de ses FeuUes d* olivier et de ses Etincelles de V enclume. Il préside en 1849 la conférence anglaise des amis de la paix* Dans le congrès de Paris qui termina la guerre de Cr iiuée, l'idée de la paix pénètre dans la diplomatie par une clause, ajoutée au traité, portant ^ue, pour les conflits à veoir, les puissances s*engageaient à recourir d'abord à une médiation, C esl la reconnaissance du principe de l'arbitrage. Malheureusement, on n*en tient pas compte. « En 18G3, le gouvernement français propose la convocation d'un congrès pour arriver aux préliminaires d*un désarmement général et aux moyens d'éviter la guerre à Tavenir; mais les cabinets font la sourde oreille. » Jusqu'à cette époque, j'avais eu peu de choses à inscrire dans notre protocole. Ce peu prouve cependant que la possibilité d'une paix générale avait déjà germé dans quelques esprits. Solitaires d'abord^ Digitizeo ffy Google

BAS LES ARMES! 393 et séparées par de longs intervalles, quelques Toix s'élèvent dans le passé, puis s'éteignent sans trouver d'écàò, sans même être entendues. Toutes les décoQYertes, tous les développements, tous les progrès commencent ainsi : Le printemps approche; Vous t nteiulez de-ci de-là Quelques gazouillements. Dès qu'il est arrivé, Le chœur résonne avec puissance. Ainsi au cours des siècles Quelques murmures se font entendre, Puis, quand les temps sont arrivés, Tous élèvent la voix. MiERZBOT. * * J'approchais maintenant de Theure d'angoisse. Mais, que les circonstances étaient différentes de celles où Frédéric avait dû me laisser pour aller se battre pour les Augastembourg ! Il était, cette lois, à mes côtés, adoucissant, par sa sympathie, les souffrances de sa femme. Le sentiment de cette chère présence me rendit si heureuse et si calme que j'en oubliai presque les douleurs physiques. Une ûlle ! Ce fut l'accomplissement de tous nos vœux. Je n'essayerai pas de raconter combien, penchés sur ce berceau, nous redevînmes enfauts nousmêmes, à quels enfantillages nous nous livrâmes : des parents passionnés, ayant vécu ces moments, peuvent seuls les comprendi e. .

The text on this page is estimated to be only 17.07% accurate

394 BAS LES ARMÉS! Que te bonheur reiii é^oisteî îNous»
traversâmes alors ane époque de léliciié qui noas fit oablier le m>m le
eitérêiir. Les souvenirs de la terrible seuiaïue de choiera à Grûnitz prirent,
dans ma mém ^ire« les formes vagues i*nn mauvais rdre qui sVvanouit.
L'ardeur de Frédéric à toiibattre pour la paix > attiedii un peu. il était, il est
vrai, découra^reant de voir qu'à toutes les portes où Ton frappait au nom de
celte œuvre, on n'était reçu qu'avec un >ourire de pitié, un haussement
d'épaules, ou même un rappel à la raison. On dirait que le monde prend
plaisir, non seulement à èlre trompé, mai- à se tromper lui-même. Frédéric
pourtant continuait ses études de droit inlernatiiHKil ; il t/tiiretenail une
correspondance sui>ie avec Biimlschli et d'autres savants; nous
poursuivions aussi, activement, ensemble, Tétude des sciences îiahiroIKs.
Il avait conçu le plan d'écrire un ^Tand ouvrage sur la guerre et la paix^
mais il voulait, avant de l'entreprendre, s'y préparer par de longues et
sérieuses recherches. — Les hommes de mon âge, avait-il coutume de dire,
penseraient déroger en se remettant à Tétude. On se tient, en irénéral. pour
suffisamment instruit du cher des diplômes coaquis jadis, et pour
complètement satisfait, arrivé à un certain âge, du rang et Je la Situation
dual on joiuL Pour mon compte, j'avais, il y a quelques années, le même
respect de ma personne; mais d ^[uiis que j'ai entrevu les coa-* tjuèies de
Tesprit moderne, je me suis senti accaidé par la conscience de mon
ignorance. Dans mon enfance, on enseignait le contraire de ce qui, doral
Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.41% accurate

BAS LES S[^]jj ces trente dernières années, a été acquis dans tous les domaines des connaissances humaines. Il me flat, maintenant, malgré les fils ar-entés qui ornent mes tempes, apprendre tout à nouveau, JSous passâmes à Vienne, dans un calme complet, rhiver qui suivit la naissance de Sylvia. Au printemps, nous visitâmes l'Italie : voyager, apprendre à connaître le monde, faisaient partie de notre prograname d'existence. J'avais repris une ancienne domestique quii.vait été autrefois ma bonne et celle de mes sœurs. Elle était veuve. Cette « madame Auaa » méritait toute ma confiance et je pouvais, en tout repos, lui confier ma petite Sylvia lorsque nous nous absentions pour quelques jours de notre quartier général. Rodolphe était aussi en très bonnes mains, avec son précepteur, M. Foster. Il nous arrivait, d'ailleurs, assez souvent de prendre avec nous notre petit bonhomme de huit ans. Heureux, beureux temps I II m'a fait, hélas! complètement négliger mon journal. Aussi ce u e:st que d'une façon générale, en bloc, que je puis en évoquer les souvenirs. J'eus l'occasion de transcrire, à cette époque, dans notre « Protocole de paix », une citation bien encourageante. C'était un article de journal signé B. Desmoulin, dans lequel Fautenr proposait au |Ouvernienient français de se placer à la tête des Buts de l'Europe, en donnant l'exemple du désarmement : « La France s'assurerait ainsi l alliance de tous les autres États, qui ont besoin d'elle et cesseraient 4 Diyitizeo by GoOgle

BAS LES ARMES! de la relâcher. Ce serait le début d'un désarmement « général. L'idée de conquête disparaîtrait. La confédération des États de l'Europe se trouverait naturellement amenée à constituer un tribunal international, dont la mission serait d'aplanir, par voie d'arbitrage, tous les conflits auxquels la guerre n'a jamais donné de solution. Par cette initiative, la France mettrait de son côté la seule force réelle *t durable — le Droit — et, pour sa plus grande gloire, ouvrirait, une ère nouvelle à l'humanité. » Bien entendu, cet article passa inaperçu. Pendant l'hiver de 1869 à 1870, nous retournâmes à Paris. Cette fois, voulant étudier un nouveau côté de la capitale, nous nous jetâmes dans le tourbillon du grand monde. • Ce fut une agitation quelque peu fatigante, mais qui, ne devant être que de courte durée, ne manquait pas d'intérêt. Nous louâmes un petit hôtel meublé, aux Champs-Élysées. Présentés aux Toiletries par notre ambassadeur, nous fûmes reçus aux honneurs de l'impératrice. Les salons des ambassades nous furent ouverts ainsi que ceux de la princesse Mathilde, de la duchesse de Mouchy, de la reine d'Espagne, et d'autres encore. Nous entrâmes aussi en relation avec plusieurs notabilités littéraires ; malheureusement, pas avec la plus grande de toutes : Victor Hugo, alors en exil. Nous rencontrâmes souvent Renan, Dumas, — le père et le fils, — Octave Feuillet, George Sand, Arsène Houssaye, et quelques autres. Nous assistâmes, chez ce dernier, à un bal masqué. Lorsque l'auteur des Grands

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.52% accurate

BAS LES ARMES! Dames doiiii iit, dans son splendide hôterde l'avenue de Friediaad, uae de ses fêtes véûiticaâes, il o était pas rare que de véritables grandes dames, à la l;iv»^ur d'un m isque, vinssent se mêler aux « petites daines », actrices en renom et demi-mondaines, fières de faire briller, dans ce milieu d'élite, leur esprit et leurs diamants. ^ous allions aussi fréquemment au tbéâtre; soit aax Italiens, où Adelina Patti — alors fiancée au iuarquis de Canx — soulevait rentliou>iasine du public; soit aux Français, soit à quelque théâtre du boulevard, pour voir Hortense Schneider en îrande-durhesse de Gérolstein, ou toute autre ccléhviie de Topérette et du vaudeville. C'est très curieux, mais il est certain que, lors* qu'on est lancé dans ce tourLilloii de distractions et d'élégance, ce petit u grand monde » prend, à vos yeux, une énorme importance et qu'on subit ses lois d'élégance comme de véritables devoirs. Se produire au théâtre autrement que dans une loge, d'avant^scène, ou au Bois dans un équipage dont raltelage ne serait point irréprochable; — aller au bal dans une toilette non signée de Worth; — 3'asseoir à table, même lorsqu'on n*a personne à dîner, sans y avoir été solennellement invité par son maître d'hôtel, tout cela constitue de graves irrégularités. Une fois pris dans l'engrenage d'une telle vie, on se laisse absorber au point de consacrer toutes ses pensées à de puérides occupations. On néglige fie s'intéresser à la vie du inunJe extérieur et réel. J en serais peut-être arrivée là, si Frédéric ne 3i p l

The text on this page is estimated to be only 20.95% accurate

I 398 BAS LES ARMES! m'en eût préservée. Il n'était point homme à se i laisser entraîner par « la vie à grandes guides > ». Le monde uu noas vivious ue lui lit oublier ûi l'^lJnivers, ni notre foyer. Noos consacrions toujours deux heures de nos matinées à la lecture et à la vie domestique, ce qui nous permit d'accomplir ce toor de force : goûter le lionheor à cûtè da plaisir. Comme Autrichiens, on nous témoignait à Paris beaucoup de sympathie. Dans les conversations politiques on faisait souvent allusion à one « revanche de Sadowa ». Parce que mon mari avait été militaire, et avait fait la campagne de Bohème, on croyait ne pouvoir nous être pins agréable qo'en parlant devant nous de cette fameuse « revanche ». On la croyait inunuientle, préparée par des combinaisons diplomatiques et nécessaire au maintien de Féqnilihre européen. « La frottée » qne Ton se préparait a donner aux Prussiens serait une utile leçon aux peuples. L'affaire ne serait pas bien tragi«in«'; il ne s'agissait que de rabattre on peu la Uior^ue (ie certaines gens. Peut-être la vue seuie du fouet stiliirait-elle à la réalisation de ce dessein; mais, si la nation en question persistait dans son arr()i:ance, ell*' pouvait s'attendre à sentir le fouet s'abattre sur elle, sous forme de « revanche de Sadowa ». Naturellement, nous repoussions énergiquemeiit de pai (ilies espérances : un malheur accompli ne saurait être atténué par un malheur nouveau ; une injustice passée ne peut être expiée par une injustice nouvelle. Nous affîruiions hautement ne iornier d'autre vœu que celui d'une prolongation durable de la paix. Diyitizeo by GoOgle

BAS LES AHM£SI 399 " w ^ I • Ce Yoeu était aussi — da moias il l'affirmait — eelui de Napoléon III. Etant en relations avec bien des personnes de rintimité de Tempereur, nous eûmes sburent Toccasion de connaître les sentiments qu'il manifestait, dans son entourage, sur tel ou tel point de. la politique. Non seulement il souhaitait le maintien de la paix actuelle, mais il s^oocupait d'établir un plan de désarmement général. Malheureusement, il lui aurait fallu pour Texécution de ce projet une sécurité intérieure absolue qui lui manquait. Un grand mécontentement fermentait dans les esprits. Il y avait à la Cour un parti qui prétendait que le trône impérial ne pouvait être mieux consolidé que par une guerre heureuse. Une i^imple petite pronuMiade triomphale à Tétranger, de l'autre côté du Rhin, suffirait à assurer la gloire' et la durée de la dynastie napoléonienne. Ces donneurs de coniiicils ne cachaient pas leurs regrets de ce que la guerre, qui avait failli éclater à propos de la question du Luxembourg, eût été écartée. L'affaire serait maintenant terminée!... Du reste^ entre la France et la Prusse, une guerre plus ou moins prochaine était inévilaijle... Et ils ne cessaient d'exciter l Opinion publique. Il ne nous parvenait de tout cela qu'un écho affaibli. On est tellement habitué à voir propager de pareilles idées qu'on s'y accoutiuiie, comme au bruit de la mer battant contre la falaise, et l on n*en conclut pas que l'orage nous menace déjà.

The text on this page is estimated to be only 21.93% accurate

BAS L£S AKMES! * Notre brillante existence atteignit son apogée pendant les mois de printemps. On avait alors, en plus dps plaisirs de Thiver, les longues promenades au Bois, les visites aux expositions, les gardeoparties, les courses, les i)ique-niques. Nous commençons à <lr>irer le calme et le repos. Ce genre de vie ne peut avoir un véritable attrait que quand il s*y mêle quelque fiirt ou quelque affaire d'amour. Mais, pour Frédéric et pour moi ! Que je sois demeurée absolument ûdèle à mon mari ; que je n*aie jamais, par ma tenue ou par mes regards, aulurisé aucun homme à m adresser la moindre parole équivoque... je ne mets nul orgueil à le dire, c'était chose trop naturelle. Quand on a au cœur un amour aussi prulond et aussi béni que celui que je portais à mon mari, on se sent bien armée contre tout danger. Quant à Frédéric, si Ton me question* nait sur sa fidélité, je répondrais seulement que je n'eu ai jamais douté. Lorsque vint Tété, et que le Grand Prix futcoora, la haute société déserta Paris. La princesse Mathilde partit pour Saint-Gratien, la Cour pour Compiègne. Bon nombre de nos amis nous pressèrent de les suivre dans quelque ville d'eaux; nous lûmes accablés d'invitations pour diUéreots châteaux ; mais nous n'étions pas disposés à recommencer, en çié, la raml)agne de plaisirs que nous venions de terminer. Je ne désirais pas, pour le moment, retourner à Grûmitz, où j'aurais retro&vè Diguizeo by Googl(

fiÂSL£SAUM£SI 401 de trop poiiibles souvenirs. Nous choisîmes, comme résidence d'été, tm petit coin bien tranquille de la Suisse. Noos quittâmes nos amis de Paris, pensant les revoir l'hiver suivant, et uous partîmes, comme des écoliers, en racances. Cet été fnt pour nous un temps de repos absolu , partagé entre de longues promenades, de délicieuses heures de lecture, de bons moments de jeu avec les enfants. L'Europe aussi paraissait tranquille. On ne voyait surgir de « point noir » d'aucun côté. On n'entendait même plus parler de la fameuse « revanche de Sadowa ». Mou plus grand chagrin fut Fintroduction du service obligatoire en Autriche. Je ne pou* vais me résigner à l'idée que mon fils dût être soldat. — Un an de volontariat, me disait Frédéric, en guise de consolation, ce n'est pas grand'chose. le secouai la tête : — Êt quand ce ne serait qu'un jour! 11 ne de* vrait pas être possible de contraindre, même pour un seul jour, un être humain à remplir une lonction qu'il déteste, car, c'est Tobliger à trahir ses convictions, c'est le forcer à mentir, et j*aurais voulu élever mon ilis dans la sincérité. — Il aurait dû, pour cela, naître quelque cent ans plus tard, ma cbérie. Seul, un homme parfai-^ tement libre peut être aussi parfaitement sincère; et il faut bien reconnaître que la liberté et la sin-* cérité ne sont point à l'ordre du jour. Dans notre retraite, Frédéric avait bien plus de loisir pour ses travaux, et il s'y livrait avec une 34. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.73% accurate

BAS LES ÂUMES! ardeur extrême. Quelque heureux que nous fussions dans cette solitude, nous n'en étions pas moins résolus à retourner passer Thiver à Paris : nous pour y reprendre une vie de plaisir, mais pour teuter un effort pratique en laveur de Tidée maîtresse de notre vie. Nous ne nous flattions pas du moindre succès: mais, quand on tient la cause que i ou sert pour la plus sainte de toutes, on re,s;arde comme un devoir impérieux de ne pas n(^i:liirer l uinlu* luèiae d'une chance. Dans nos causeries intimes, nous parlions souvent du projet de désarmement de Napoléon III. C/e>l à sa Misée que nous rattachions nos plans et nos espérances. Les recherches de Frédéric lui avaient mis entre les mains la partie des mémoires de Sully Louteaant le projet de paix universelle de lienri IW ^'ous voulions en faire tenir une copie à Tempereur. Pdr nos relations en Autriche et en l^iu»e, nous pensions pouvoir préparer ces deux puissances à la proposition de désarmement que devait leur soumettre Fempereur des Français. Je eouqUais ai^ir à Vienne par l'ex-miaistre h Evidemment », et Frédéric à Berlin, par un de ses parents, très haut placé à la Cour, et très influent dans le mniide pulilique. En décembre, au moment où nous allions partir pour Paris, notre trésor.*, notre petite Sylvia tomba dangereusement malade... Quelles heures cruelles !... Napoléon III et Henri IV passèrent naturellement à rarrière*plan... Elle ne mourut j>as. Au bout de deux semaines, tout danger fut écarté. Le médecin nous interdit

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.16% accurate

BAS LES ARMES! 403 -seulement de faire voyager Tenfant pendant' les grands Irois; notre départ fut donc retardé jusqu'au mois de mars. Cette-maladie, le danger et la délivrance nous avaient i)rorondénieit àbraolés, Frédéric et moi; notre affection mutuelle en fut encore accrue. Trembler ensemble à la pensée d'un horrible iualiicar, le redouter surtout à cause du désespoir qu'éprouverait l'autre, puis verser ensemble des larmes de joie quand le danger est conjuré.. . que cela est bien fait pour fondre deux âmes en une seule I

The text on this page is estimated to be only 26.57% accurate

; LIVRE VI 1370-1871 * Non... il n'y a pas de pressentiments... S'ilj en avait, comment, lorsque nous y rentrâmes par une belle après-midi ensoleillée du mois de mars, Paris aurait-il pu nous paraître si gai, si radieux» si rempli de promesses de plaisirs, alors que ik telles hori ours allaient s*abattre sur lui? Par rintermédiaire de Tagence John Arthur, nous avions loué le même hôtel, et notre même maître d hôtel nous attendait sur le perron. Arrivant à rheure du Bois» nous croisâmes, sur les Clicunps-Elysées, plusieurs de nos connaissances avec lesquelles nous échangeâmes d'amicales salutatiops. Les petites brouettes de fleurs des marchandes ambulantes embaumaient Tair et le remplissaient de mille promesses du printemps. Le> rayons du soleil, en se posant sur le bassio du Rond-Point, l'aisaieiit miroiter dans l'eau toutes les couleurs de Tarc-en-ciel. Nous vîmes passer, dans un attelage à la Oauuiont, rinipératrice, plus jolie que jauiais; elle Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.75% accurate

BAS LES ARME SI 405 noas recoDDotf et noos adressa de la main un gracieux ^.alat. Cette année, nous évitâmes de nous jeter dans le tourbiUoB des plaisirs mondains. Nous n'acceptâmes aucun bal et nous tînmes à l'écart des réceptions officielles. Nous allâmes aussi moias fréquemment au théâtre, nous bornant seulement à voir les œuvres nouvelles dont on parlait le plus. Nous passions nos soirées chez nous, le plus souvent seuls, ou dans rintimilé de quelques amis. Quant au projet de désarmement de l'emperenr, il n aboutit pas. Napoléon 111 n'avait pas abandonné son idée, mais il trouvait le moment actuel peu favorable à son exécution. Dans son entourage immédiat, on avait une claire conscience du peu de solidité du trôné impérial. Un grand mécontentement se trahissait pai luul. La censure et la police redoublaient de surveillance, ce qui ne dcvaitahoutir qu'à irriter davantage les esprits. Plus que jamais^ ceitaiiii.s politiciens affirmaient que, seule, une bonne petite guerre pouvait donner à la dynastie régnante un nouveau prestige et Tasseoir sur des bases plus solides. On ne voyait nulle pari de motif sérieux de guerre immédiate, mais il eût été tout à fait inopportun de parler de désarmement. Le • reflet de la gloire militaire de Napoléon l'" — qui entourait toujours le nom de Bonaparte — en eût été détruit. Nos dcuiarches privées, en Prusse et en Autriche, n'avaient pas eu de résultat plus satisfaisant. On s'y occupait précisément d'augmenter les forces défensives (le mot armée cummençailàse démoder)

The text on this page is estimated to be only 28.06% accurate

406 BAS LES ARMÉES! ' On pensait que le meilleur moyen de maintenir la paix était d'augmenter les effectifs militaires. W lallail se méfier des Français... des Russes... des Italiens surtout; il était clair qu'ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour tomber sur Trieste et sur le Trentin. Bref, il fallait avant tout adopter et développer le système de la landwehr. — Les temps ne sont pas révolus, soupira Frédéric, lorsque nous reçûmes ces nouvelles. Il me faut renoncer à l'espoir d'agir personnellement... Ce que je puis est si peu de chose..., et cependant, depuis que je considère cet intiniueut peu cuaHiiemon devoir, il est devenu, pour moi, la chose la plus sacrée... C'est pourquoi je persévérerai dans mes efforts. Une satisfaction me restait : il ne planait dans l'air aucune menace immédiate de guerre. Ceux qui pensaient que « la dynastie avait besoin de se retremper dans un bain de sang » devaient, pour le moment, renoncer à l'espoir attirant donc petite campagne sur le Rhin. La France n'avait pas d'alliés; le pays souffrait d'une « grande sécheresse; on craignait une disette de fourrage. Bon nombre de chevaux d'artillerie et de cavalerie avaient été vendus. Le Corps législatif avait décrété une diminution du contingent des recrues; à ce [ro]os, Emile Ollivier avait dit à la tribune : « La paix de l'Europe est assurée. » Assurée ! Combien je me réjouis de cette parole ! Elle fut répétée par tous les journaux, et des milliers de personnes s'en réjouirent avec moi. Que peut-il y avoir, en effet, de plus heureux qu'une paix assurée ?

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.06% accurate

BAS LES AHMESi 401 Ghacuû ^ait aujourd'hui quelle confiance méritait cette déclaration faite le 30 juin 1870 par cet homme d'Etat. Nous aurions pu, d'ailleurs, nous rendre compte, dès lors, que de semblables affirmations ne comportent aucune garantie, bien que le public les accepte toujours avec la même candeur. On se dit : la situation ne laisse entrevoir aucune « question pendante », — donc la paix est assurée. Quelle logique! Les questions » peuvent surgir d'un moment à l'autre; nous ne pourrions nous sentir à l'abri de la guerre que lorsque nous posséderons d'autres moyens de régler les différends internationaux que l'horrible tuerie des champs de bataille. * * La société se dispersa de nouveau après le Grand Prix. Quant à nous, nous venions d'acquiescer, à Paris, un petit hôtel sur l'avenue de l'Impératrice. Désirant surveiller nous-même."^ les travaux d'aménagement, nous résolûmes de ne pas quitter Paris. Le plaisir de présider à la création de notre futur lieu compensait largement, pour nous, le désagrément d'un été en ville. Nous n'étions pas, du reste, isolés. Nous allions, [il y a] plusieurs fois par semaine, en visite dans les châteaux des environs de Paris : à Saint-Gratien, chez la princesse Mathilde; à Ferrières, chez le baron de Rothschild et chez d'Anjou^i encoi e. Je me rappelle que c'est dans le salon de la princesse Mathilde que j'entendis, pour la première fois,

The text on this page is estimated to be only 28.74% accurate

m BAS LES armes: parler de la question qui allait provoquer la guerre. Après le déjeuner, nous étions- assis sur la terrasse qui donne sur le parc. Je ne puis me souvenir de toutes les personnes présentes; je sais seulement que Taine et Renan étaient là. La châtelaine de Sailli (Iralien aimait à s'entourer de personnalités littéraires et scientifiques. La causerie était très animée : c'était Renan qui la dirigeait, étiocelant et spirituel comme toujours. La conversation dérivant vers la politique, il fut question d'un candidat au trône d'Espagne. Le nom d'un HohenzoUern fut prononcé. Je n'avais d'abord prêté qu'une attention distraite, car rien ne m'intéressait moins que le trône d'Espagne et celui qui pourrait bien l'occuper. Cependant, quelqu'un dit : « Un HohenzoUern? La France ne le permettra pas. » Cette remarque m'impressionna péniblement, car en pareil cas, que signifie ne pas permettre » ? Une telle affirmation fait passer devant nous l'image d'une vierge géante se tenant debout, la tête rejetée en arrière, dans l'attitude du défi, la main sur le pommeau de son épée. Mais on passe à un autre sujet de conversation. Personne parmi nous ne prévoyait les terribles conséquences qui devaient sortir de cette succession d'Espagne. Seulement, cette arrogante affirmation : — « la France ne le permettra pas m'avait laissé dans le cœur comme une résonnance désagréable. À partir de ce moment, la question de la succession d'Espagne prit chaque jour une importance

Digitized by Google

BAS LÈS ARMËS! 409 plus grande. Je me rappelle combien j'en étais aînée. Bientôt, on ne causa plus que de la candidature illoheazoUern; on en parlait avec une extrême irritation, comme si rien n'eût pu être plus outrageant pour la France. Plusieurs la considéraient même une provocation de la Prusse. Il est évident, disait-on de toutes parts, que la France ne saurait l'autoriser. De même que, dans une forêt, Forage est toujours précédé d'un frémissement des feuilles, de même, lorsque la guerre doit éclater, on entend circuler des rumeurs qui en sont le signe précurseur et infaillible. Nous aurons la guerre! nous aurons la guerre! telle était la rumeur qui remplissait l'air de Paris. Je fus saisie d'une angoisse indicible[^] non à cause des miens, puisque l'Autriche était, pour le moment, hors de cause, mais nous ne savions envisager la guerre qu'au point de vue humain. Les paroles suivantes, dites un jour devant nous par Guy de Maupassant, expriment bien mon propre sentiment : « Quand je songe seulement à ce mot : « la guerre », il me vient un effarement, comme si l'on en parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, contre nature... » Lorsqu'on sut que Prim avait offert la couronne au prince Léopold, le duc de Grammont prononça au Corps législatif un discours, très applaudi, dont voici à peu près l'esprit : Nous ne voulons pas nous immiscer dans les affaires des autres nations; mais, nous ne pensons pas que notre respect des droits d'un Etat voisin

The text on this page is estimated to be only 27.63% accurate

410 BAS LfS AiiM£SI nous oblige à accepter rélévation d'un de ses princes au trône d'Espagne, cette élévation ne pouvant que ronijHe, à noire détrinnit, l'équilibre européen, et mettre en danger les intérêts et Thonneur de la France. »• Toute une dynastie de Hohenzollern aurait pu s'asseoir sur le trône de Charles-Quint, et sur bien d'autres encore, sans causer aux intérêts et à l'honneur de la France la centième partie du malheur que lui ont attiré ses hommes d'Etat par leur arrogant : « Nous ne le permettrons pas » « .Nous espérons fermement », poursuit l'orateur, « que le cas ne se produira pas; nous comptons pour cela sur la sagesse de l'Allemagne et sur l'amitié de l'Espagne. Mais s'il devait en être autrement, oh! alors, messieurs, forts de votre appui et de celui de la nation, nous saurons, sans hésitation et sans faiblesse, faire notre devoir. >» {Bravos frénétiques.) A partir de ce moment, la presse ne cessa de pousser à la guerre. Emile de Girardin, surtout, excitait ses compatriotes à punir l'audace insolente de cette candidature Hohenzollern. Enivrée par ses triomphes de 1866, la Prusse s'imagina pouvoir poursuivre sur le Rhin sa marche triomphale et ses confiscations de territoire... Mais, grâce à Dieu, nous sommes là pour rabattre l'arrogance de ces casques pointus... Et il continuait sur ce ton. Quant à Tempereur, il souhaitait toujours le maintien la paix; mais son entourage regardait la guerre comme d'autant plus inévitable que l'on sentait fermenter, sans cesse davantage, dans la nation, le mécontentement.

Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.37% accurate

BAS LES ARMES! 411 contentement politique. Rien ne saurait mieux qu'un succès militaire rendre au fⁱouvernement le respect et l'affectioa de la nation Iraaçaise, éprise de gloire. Des consultations furent simultanément ouvertes sur In Mtnation par les dilférenis cabinets d'Europe. Tous demandèrent le maintien de la paix. En Allemagne, les groupes populain;s pnhlirrent nn manifeste, signé notamment par Liebknecht, oii on lisait : « La seule pensée d'une guerre franco-allemande est un crim*'. ' J'appris qu'il existait déjà alors un parti — le parti socialiste — comptant plusieurs centaines de milliers de membres, dont le programme portail, coimiie premier article <c la suppression des préjugés sociaux et nationaux ».

Henedelti reçut Tordre d'inviter le roi de Prusse à interdire à son cousin Léopold d'accepter la couronne d'Espagne. Le roi Guillaume se trouvait alors aux eaux d'KiiJs. Benedetti s'y rendit, le 9 juillet, et obtint une audience à ce sujet. Le roi répondit simplement qu'il n'avait rien à interdire à un prince ni;i j ur. En France, cette réponse combla de joie le parti de la guerre : Ainsi on veut nous pousser à bout I Le chef de la dyna[^]stie n'aurait pas le droit d'interdire ni d'imposer quelque chose à un prince de sa maison? C'est absolument ridicule! Les UohenîoUern s'imaginent que nous les laisserons Iranquillemeat faire... que nous accepterons Thumiliation de voir qu'on ne tient aucun compte de notre protestation?... Jamais! nous savons ce que

The text on this page is estimated to be only 21.26% accurate

412 BAS LES ARMES! rhonneur et le patriotisme érigent de nous! Eitoujours |»luh dialiiicls et toujours plus sinistres grondaient les bruits précurseurs de l'orage. Le 12 juillet, cependant, arrive une bonne nouvelle : Dou Salu^h' Oloza^ra amionco olTiciellement au gouvernement français que le prince Léopold de Hohenzollern, ne voulant donner aucun prétexte à la guerre, renonce à la couronne qui lui est offerte. La nouvelle est communiquée à la Chambre, à l'Élysée. Emile Ollivier déclare qu'elle met fin à toute contestation. Toutefois, le même jour (évidemment en exécution d'ordres antérieurs), des troupes et du matériel de guerre sont dirigés sur Metz. Dans cette même séance, Clément Duvernois interpelle : Quelles irai-elles avoir nous que la Prusse ne fera pas surgir de nouvelles complications dans le genre de celle succession d'Espagne; nous ne devons négliger aucune mesure de précaution. On dépêche, de nouveau, Benedetti à Ems pour sommer cette fois Guillaume de s'engager à interdire toute candidature au prince Léopold, non seulement dans le présent, mais aussi dans l'avenir. Démarche absurde, puisque celui auquel on voulait imposer de tels engagements n'avait pas le droit de les prendre? Le roi de Prusse, pour toute réponse, se contenta de hausser les épaules. Le 17 juillet, mémorable séance à la Chambre. Emile Ollivier demande pour la guerre un crédit de 500 millions. Thiers s'y oppose. Ollivier insiste et l'emporte qu'il accepte, devant l'histoire, la réponse.

BAS LES AUMESI 413 sabilité de sa proposition. Il expose que le roi de Prusse a refusé de recevoir l'ambassadeur français et, par une dépêche diplomatique, a notifié ce fait au gouvernement français. La gauche demande à voir cette dépêche; la majorité proteste tumultueusement contre la communication de ce document (qui n'a probablement jamais existé). Cette même majorité accorde tous les crédits demandés pour la guerre. Qu'il eût été cependant aisé d'apaiser un si léger conflit, s'il eût existé un tribunal international! 19 juillet. L'ambassadeur français à Berlin remet au gouvernement prussien la déclaration de guerre. Déclaration de guerre! On prononce ces mots avec insouciance et légèreté, et ils représentent la condamnation à mort d'un demi-million de créa-* tures humaines! * Je retrouve, dans mon journal, le texte de la déclaration de guerre. Voici ce document : « Considérant le projet d'occupation du trône d'Espagne par un prince allemand comme attentatoire à la sécurité territoriale de la France, le gouveoiment de S. M. Tempereur des Français a cru devoir exiger, de S. M. le roi de Prusse, la promesse de ne jamais donner, dans Tavenir, son assentiment à une senibiabic coiiibiaaision. S. M. le roi de Prusse s'étant refusée à donner cette garantie, et ayant déclaré, au contraire, se réserver, le cas échéant, la libre appréciation des circonstances, le 35. Digitizeo by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 24.71% accurate

414 BAS LfS ARMfS1 gouvernement français a cru voir, dans cette réserve, une arrière-pensée pleine de dangers pour la France et pour le maintien de l'équilibre européen. « Cette réponse a été aggravée par le refus du roi de recevoir l'ambassadeur français et d'aviser avec lui à un nouveau mode de solution. « En conséquence, le gouvernement français a cru de son devoir de songer à la défense de sa dignité offensée et de ses intérêts menacés. Il a donc résolu de prendre toutes les mesures qu'exige la situation actuelle, et se considère, dès à présent, en état de guerre avec la Prusse. » Etat de guerre! Celui qui, du fond de son cabinet, trace ces mots sur le papier, songe-t-il qu'il trempe sa plume dans le sang et dans les larmes? Ainsi, cette fois, c'est la cause d'un prince à trouver pour un trône vacant que la tourmente a été déchaînée. Kant a-t-il raison lorsqu'il affirme que la condition fondamentale de la paix perpétuelle est la constitution républicaine de tous les Etats? Certainement, bien des causes de guerre disparaîtraient. L'histoire montre que nombre de campagnes n'ont été entreprises que dans un intérêt dynastique ; mais, il n'en est pas moins certain que les républiques aussi sont belliqueuses. Ce n'est pas la forme du gouvernement, mais l'antique, barbare et lâche esprit belliqueux qui allume encore aujourd'hui, chez les peuples, quel que soit leur régime politique, les haines nationales, l'amour de la guerre, la soif de la conquête. J'ai gardé le souvenir très net de l'état d'âme Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.52% accurate

BAS LES ARMES! 415 où je me trouvais au moment de la déclaration de la guerre franco-allemande. Avant la date fatale, « on sentait comme un loup le jour d'orage dans l'atmosphère, puis ce fut le déclenchement de la tempête... » toute la population prise de fièvre... Naturellement, — comme toujours, en pareille circonstance, — on crut, au début de la campagne, à une marche triomphale. Dans les rues, on entendait partout le cri : « A Berlin!... à Berlin !... » Partout retentissait la Marseillaise. Dans tous les théâtres, l'actrice ou la cantatrice la plus en vogue — à l'Opéra. c'était alors Marie Sasse — s'avancait devant la rampe et entonnait ce chant patriotique, que le public écoutait debout. Nous assistâmes, un soir, Frédéric moi, à cette scène, et nous levâmes, non par politesse, mais, parce que nous nous sentions vraiment émus. — Voistu, Marlha, me dit Frédéric, cette étincelle d'enthousiasme qui soulève cette foule dans un même et puissant battement de cœur : c'est de l'amour. — Tu crois ? C'est cependant un chant de haine : Qu'un sang impur abreuve nos sillons ! — N'importe : l'amour dans la haine est encore de l'amour. Deux ou plusieurs êtres qui se unissent dans un sentiment commun s'aiment. Que les hommes puissent seulement accepter une conception plus haute que celle de nationalité, en s'élevant jusqu'à l'idée d'humanité, et alors... — Ah ! soupirai-je, quand cela sera-t-il ?

The text on this page is estimated to be only 22.65% accurate

416 BAS LfS ÂHMESl — Quand est uq terme très relatif : par rapport -à la dorée de notre vie, il veut dire jamais; par rapport à celle de la race, deoiaïn. * Lorsqu'une guerre éclate, les États neutres se partagent eu deux camps, et preauent parti pour ou contre l'un des belligéranis. xVvec laquelle des deux nations pouvions-nous bien sympatliiser, Frédéric et moi? Comme Autrichiens, nous avons, « patriotiquement » parlant, le droit de désirer la défaite de nos vainqueurs. On s'intéresse aussi naturellement à ceux au milieu desquels on vit, et dont les sentiments et les idées deviennent un peu les vôtres. Mais Frédéric était d'origine prussienne ! Et puis, la France u appuyaitelle pas sa déclaration de guerre sur des raisons, ou plutôt i»ur (les prétextes bien futiles? La cause des Âllenianis uou:s paraissait plus juste puisqu'il^ ne prenaient les armes que contraints et pour répondre à une provocation. C'est avec raison que, dans son discours du trône, le 19 juillet, le roi Guillaume avait dit : Le peuple allemand et le peuple fraiirais, jouissant tons Jeux, et un même degré, des bienlails d'une éducation chrétienne et d'une prospérité toujours croissante, étaient appelés à une plus noble lutte que celle des armes. Toutefois, les diplomates français ont jagé bon d*exciter à leur profit, et pour le plus grand avantage de leurs passions personnelles, la sensibilité très vive, mais très excusable de notre grande voisine. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.71% accurate

BAS LES ARMES! 417 De son côté, Napoléon III publia la proclamation suivante : « En face des provocations de la Prusse, nous avons cru devoir élever une protestation ; il n'en a point été tenu compte, et dans nos éternels ultimatums, la Prusse nous a fait sentir tout son mépris. Notre pays en a été profondément irrité, et des cris de guerre ont immédiatement retenti d'un bout de la France à l'autre. Une nous reste plus qu'à régler cette affaire par les armes. Nous ne faisons pas la guerre à l'Allemagne, dont nous entendons respecter l'indépendance; nous souhaitons vivement que tous les peuples qui composent la grande nation allemande disposent librement de leur sort. Pour celle qui nous concerne, nous ne voulons qu'établir une situation européenne qui garantisse notre sécurité présente et future. Nous désirons arriver à une paix durable, fondée sur les véritables intérêts des peuples; nous souhaitons de voir cesser le misérable état actuel, qui pousse les nations à dévorer toutes leurs ressources en armements réciproques. Dix-huit ans plus tard, voici comment furent appréciés ces événements. Dans son ouvrage sur la guerre de 1870, le général Boulanger écrit : « Après avoir obtenu une satisfaction légitime, nous avons voulu imposer une humiliation au roi de Prusse; nous en sommes venus à prendre une attitude diplomatique agressive presque inconsciente. La renonciation formelle du prince Léopold de Belgique nous était acquise; nous avons en outre l'assentiment du roi de Prusse à cette renonciation. La réparation était suffisante, car elle demeurait sur le terrain respectif des intérêts de la France et des obligations du chef de la famille des Hohenzollern »

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.92% accurate

418 BASLESABMES! lern. Nous devons nous en tenir là ; notre gouvernement poussa plus loin. Il voulut un engagement catégorique du roi Guillaume pour l'avenir. En portant si haut ses prétentions, il déplaçait l'objet et le terrain du litige. Il en faisait une provocation directe au souverain de la Prusse. » Quelle leçon, quelle grande leçon dans ces lignes! Ainsi, ce fut pour obtenir une paix durable que la France entreprit cette guerre! Et qu'en est-il résulté? — L'année terrible! Un état d'hostilité qui dure encore! Cette situation misérable, à laquelle Napoléon faisait allusion, combien n'a-t-elle pas empiré depuis? Le projet de désarmement général de l'empereur était très sérieux et absolument sincère. Mais le parti de la guerre lui torça la main; il dut céder. Toutefois, il ne put s'empêcher de donner, dans sa proclamation, une place à son idée favorite. Il se consola par l'espoir de la reprendre « après la campagne — après la victoire ». Ce n'était tout autre chose qui devait arriver. Je ne pensais pas que cette guerre pût être de longue durée ni bien sérieuse. Deux ou trois batailles gagnées ou perdues d'un côté ou de l'autre, et, certainement, on arriverait à mettre un terme à l'effusion du sang... Folle que j'étais! Comme si les résultats d'une guerre se mesuraient à l'importance de sa cause ! Non^^ aurions volontiers quitté Paris, car l'enthousiasme de la population nous affectait péniblement; mais, tous les chemins du côté de l'Est étaient maintenant fermés; nous étions aussi retenus par l'enlèvement de notre hôtel... nous hésitons

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.71% accurate

\ BAS LES ARMES! 419 t mes, pois, enfio, nous résolûmes de rester. Il n'était naturellement plus question de réceptions ni d'invitations m daines . Nous n'avions plus de relations suivies qu'avec un très petit nombre d'amis du monde littéraire qui se trouvaient (Micore   Paris. Il était tout particulièrement intéressant pour Frédéric d'entendre, à ce moment, les jugements portés sur la situation par des esprits s p rieurs. Je retrouve, dans mon Journal, quelques unes de mes propres idées exprimées à cette époque par un tout jeune autenr. Guy de Maupaiisaut, parvenu depuis à une si grande célébrité : La guerre! quand je soni/e seulement à ce mot, je suis saisi d'horreur! si j'osais parler de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose abominable,, contre nature, remontant aux âges barbares, mais dont la civilisation aurait eu raison. La guerre ! se battre, s'égorger, s'entretuer ! Dire qu'aujourd'hui, à notre époque, avec notre science, nos connaissances si étendues, au degré de culture si élevé auquel nous croyons être parvenus, nous avons des écoles où Ton apprend à tuer —   tuer à une immense distance — le plus grand nombre possible d'individus à la fois!...
...Et le plus étonnant, c'est que les peuples supportent cet état de choses... que la société ne se révolte pas au seul mot de guerre ! Tout gouvernement devrait regarder comme son premier devoir d'éviter la guerre, tout comme un capitaine de vaisseau est tenu d'éviter un naufrage. Quand un capitaine a perdu son navire, il est sommé de comparaître devant une cour de justice, qui le condamne, s'il est prouvé qu'il se soit rendu coupable de quelque négligence, l'ourquoi un ^,^uv^rnement ne serait-il pas, après une déclaration de guerre, soumis à un semblable jugement ? Si l'Europe des

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.02% accurate

420 BAS LES AHMÉS peuples pouvait seuluraeut s'ouvrir là-dessus ! S'ils se refusait à se laisser ainsi massacrer sans raison, c'en serait fait de la guerre» Voici d'abord paroles, également de la même époque, d'Ernest Renan : «N'est-il pas évident que si, au cours de ces cinquante dernières années, nous, hommes de science et d'études, efforcés de produire, va être anéanti d'un seul coup : la sympathie de peuple à peuple, la connaissance et l'intelligence réciproques des nations, leurs efforts si puissants dans tous les domaines? La guerre tue l'amour de la vérité : que de calomnies, que de mensonges vont, maintenant, pendant une cinquantaine d'années, être dits et crus avidement d'un peuple à l'autre! (Un ralentissement dans la marche du progrès européen! Hélas! nous serons incapables de relever dans cent ans ce que la guerre va détruire en un seul jour ! J'eus aussi l'occasion de lire une lettre que Gustave Flaubert écrivait à George Sand, dans les premiers jours de juillet. La voici: Je suis désespéré de la stupidité de mes concitoyens; cette incorrigible barbarie de l'homme me remplit de la plus profonde tristesse. Cet enthousiasme qui ne repose sur aucune idée me fait souhaiter la mort pour n'en plus voir la manifestation. Le brave Français veut se battre: 1° parce qu'il se croit insulté par la Prusse ; 2° parce que l'état actuel de l'homme est la férocité; 3° parce que la guerre a, pour l'homme, tout d'abord un attrait mystique. En sommes-nous à la guerre de races? Je le crains. Les terribles batailles qui vont être livrées n'ont pas même un intérêt pour se justifier. Ce n'est que le plaisir de se battre pour se divertir

The text on this page is estimated to be only 28.94% accurate

BAS LES ARMES ! 42i battre. Qne je regrette les ponts et les lunnels qui vont sauter! Que de travail perdu! Vous avez vu qvLnn membre de la Chambre a proposé la dévastation du graud-duché de Bade. Oh! que je voudrais être chez les Bédouins! — Ah! m'écriai-je, quand j'eus terminé la lecture de cette lettre, que ne sommes-nous nés cinq cents ans plus tard ! Gela vaudrait encore mieux que de vivre choz les Bédouins. — Il ne faudra pas tout ce temps aux hommes pour devenir raisonnables, repartit Frédéric avec conviction. On en était maintenant à la période des décrets iH des proclamations. Toujours les mêmes vieux refrains de la part du gouvernement et des autorités militaires; et toujours la même apprubatiun et le mciie enthousiasme de la part du public. On acclamait les manifestes promettant la victoire avec les mêmes transports qu'eût excités une victoire réelle. Le 28 juillet, de son quartier général de Met2^f Napoléon III lança la proclamation suivante. Je la transcris comme modèle de phraséologie ronilaute et creuse : Nous défendons le sol de la patrie : nous vaincrons. Soldats d'Afrique, de Grimée, de Chine, d'Italie, du Mexique ! rien ne peut être au-dessus de vos efforts et de votre dévouement : vous montrerez encore une fois ce que peut l'amour de la patrie. Sur (jin hiue chemin que nous marchions, eu dchurd de nos Iron36 Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.64% accurate

422 BAS LfS AliMÈS l lières, nous y retrouverons les traces glorieuses de nosp^{^^}res. Nous nous montrerons dignes d'eux. L'avenir de la liberté et de la civilisation dépend de nos succès. Soldats, que chacun fasse son devoir et le Dieu des armées sera avec nous! Le Dieu des armées ne pouvait naturellement manquer d'être de la partie. Le 30 juillet, le roi Guillaume quitte Berlina et publie le manifeste suivant : Au moment de rejoindre Taimee et de combattre avec elle pour l'honneur et la défense de nos bieiis les plus prf[^]MMcux, j'amnislip Ums les condamnés politiques. Mon peuple sait conintî moi que ce n'est point nous qui avons atteaté à la paix ui déclaré la guerre; mais, une fois provoqués, à l'exemple de nos pères, et confiants dans le Dieu des armées, nous sommes résolus à soutenir la lutte ,pour le salut de la patrie. La nécessité dé se défendre I Voilà la seule raison que Ton ose donner de ces égorgements criminels! C'est pourquoi les deux partis ne manquent jamais de Tinvoquer. Ce n'est point une contradiction, car ils sont dominés tous deux par une troisième puissance : Tantique esprit guerrier et conquérant. C'est contre lui que tous devraient s'unir eu une ligue défensive. — O monsieur! O madame! quel bonheur ! quelle heureuse nouvelle! s'écrièrent un jour, en se précipitant dans le salon, le valet de chambre et ie cuisinier. C'était le jour de Wôth» Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.57% accurate

BAS LES ARMES ! 423 — Qu y a-t-il? * — La dépêche est affichée à la Bourse; dous sommes vainqueurs; l'armée du roi de Prusse est anéantie. Toute la ville pavoise ; ce soir on illumioerat On apprit dans Taprès-midi, que la dépêche était fausse — une simple manœuvre de Bourse — • Donc, pas d'illaminations. Ollivier harangua la foule du haut de sua balcon. Le 7 août, mauvaises nouvelles* L'empereur quitte Saint-Cloud pour se rendre sur le théâtre de la 2:uerre. L'ennemi a franchi la frontière. Les journaux ne peuvent trouver de termes assez violents pour exprimer Tindignation que leur cause « rinvasion ». Cependant, le cri : « A Berlin! à Berlin l » laissait bien supposer de la part des Français Tintention d*entrer en Allemagne. Ils n'auraient vu en cela rien de révoltant; mais, que les Barbares de FEst se permettent d'envahir la belle France, chérie de Dieu... c'était une sauvagerie dont il fallait avoir proniptement raison. Le ministre de la guerre par intérim fait savoir, par décret, que tous les citoyens valides, entre trente et quarante ans, ne taisant |joiit encore partie de la mobile, doivent être immédiatement incorporés. Il se forme un ministère de la défense nationale. Le crédit de ^^uerre de 500 millions,déjà accordé, est doublé. Il est tout à fait réconfortant de voir avec quel noble esprit de sacrifice les gens disposent ainsi de la ^ ie et de la foi'tune des autres. Un léger malaise iinancier se fait naturellement sentir. On perd 10 p. lûÔ sur le change

The text on this page is estimated to be only 18.89% accurate

424 AlAb ttS ABMES i d'un biiii l de banque ; il n'y a plus assez
dor en circulation pour faire face à la quantité de biilels émis par la Banque
de France. Et (lu cùlè de l'Allemagne? victoires sur victoires! A ï*nrîs, la
conslcriiation et la colère remplarenl la jactance et Thumeur belliqueuse des
premiers jours. Le sentiment qu'une horde de vandales s*êst abatlrîe sur le
pays L^iaiîdit de pins en plus. Les Français paraissent avoir totalement
oublié que ce sont eux, qui, par leur déclaration de guerre, ont provoqué
celle calamité... Il se débîte sur Fennemi les contes les plus monstrueux : a
Les uhlands! les uhlands » ! On dirait que ce mot rend un son fantastisco-
inferiial. Ce corps prend, dans l'imairinatioû populaire, la forme d'une
troupe diabolique. Si quelque coup hardi- est exécuté par la cavalerie
allemande, il est inl'aillibleniè allrihiîé aux uhlands, réduits à vivre de
butin. En même temps que ces bruits sinistres, se répandent aussi des bruits
de Irioiîiplie. Le mensonge est, en temps de ^^lerre, unde\oir patriotique; il
faut soutenir le courage. Sous la dictée de Frédéric, j'ai transcrit, dans mon
jourual, cet extrait du journal le VoLonîaire : Depuis le 16 août, les
Allemands ont déjà perdu 444,000 hommes ; le reste sera bientôt décimé
par la faim. Les dernières réserves sont appelées, soit la landwi'lir et la
laudslui in. Ces corps sont coiiiposés d'iioninies de «nixaiite ans, arm> s
craiiiciens fusils à pierr»\ tiiir ('uoi me blai^ue à tabac au cùtè droit, une
f^ro>s* 1:011 rdp d'eau-de-vie au coté gauche, leur longue pipe en terre à la
bouche; dans leur sac» leur Diyitizeo by Google

The text on this page is estimated to be only 29.71% accurate

BAS LES ARMES i m moulin à café et leur thé de guimauve. Haletant sous le poids de ce sac, ils avancent, soufflant et toussant, et se disposent à traverser le Rhin. Ils accablent de malédictions ceux qui les arrachent ainsi aux em* brassements de leurs petits enfants pour les envoyer à une mort certaine. Quant aux nouvelles de leurs soi-disant victoires, ce ne sont que mensonges prussiens bien connus. Le 20 août, le comte de Palikao fait savoir à la Chambre que trois corps d'armée prussiens marchait contre Bazaine ont péri dans les carrières de Jaumont. {Très bien! très bien!) Il est vrai que personne ne connaît ces carrières ; on ne saurait non plus s*expliquer comment elles ont pu contenir trois corps d'armée, mais Theureuse nouvelle n'en vole pas moins de i>ouche en bouche : « Vous savez, n'est-ce pas?... dans les carrières? — Oui, oui... à Jaumont... » On dirait que tous ceux qui en parlent sont de Jaumont et connaissent les bienheureuses carrières comme le fond de leur poche. A la même époque, le bruit circule que le roi de Prusse, voyant Tétat de son armée, est devenu fou de désespoir. On n'entend dire que des insanités. L'excitation, la fièvre de la population augmentent d'heure en heure. On a cessé de considérer la guerre... « làbas, » comme une simple promenade militaire. On sent que les forces, que Ion a volontairement déchaînées, vont produire quelque chose de terrible; on ne parle que d'armées anéanties, de lutttes corps à corps, de trahison, d'espionnage. A propos du combat de Bazeilles, on raconta que les Bavarois 36. Diyuizeo by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 27.74% accurate

426 BAS LES ARMES ! araleoi commis les horreurs les plus abominables. — Le crois -tu, Frédéric, demandai-je à mon mari, de la pari de ces braves Bavarois? — C'est fort possible : Bavarois, Turc, Allemand, Français ou Italien, un être qui défend sa vie, et qui a le bras levé pour tuer un adversaire, a fait litière de tout sentiment humain; la hôte seule vil en lui, lollc et ivre de sang. ♦ Trochu éprouve le besoin de relever, par une nouvelle proclamation, le courage des Français. Dans ce but, il rappelle une ancienne devise bretonne : « Avec laide de Dieu pour la patrie! » Cela n'est pas nouveau, cela a déjà été dit dans d aulres proelamations ; mais l'effet ne manque jamais: la population est enthousiasmée. Il s'agit, maintenant, de transformer Paris en place forte. — Paris, place forte? Je ne puis le concevoir. Paris, la ville que Victor Hugo a appelée la ville Lumière ; — Paris, la ville de science, de plaisir et d'art; — Paris, ce centre de la mode, du kixe, de l'esprit — Paris veut se fortifier, c'est-à-dire devenir le but suprême des efforts de Tennemî, la cible de son tir! Il veut s'isoler de toute communication avec le pays et s exposer à la famiue et à rincendie. Et les gens font cela x< de gatté de cœur ». dans un comj)lel esprit de sacrifice, avec une joyeuse émulation, comme s'il s'agissait de Fœuvre la plus noble et la plus utile ! Le travail 8B fait avec une liàle iiévreuse ; il s agit d élever de^ Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.99% accurate

BAS LES ARMES ! 421 remparts, d'y percer des meurtrières, de creuser les fossés, d'établir des puats-levis, de couvrir les canaux et de les garnir d'ouvrages de défense. On bâtit des poudrières, et Ton place sur la Seine une flottille de caïumières. Quelle fièvre! Quelle activité! Quelle dépense de zèle et d'énergie! Quels frais monstrueux de travail et d'argent! Que tout cela serait beau et réjouissant, appliqué à une CBOvre féconde de paix et de progrès!... Mais, lorsqu'on songe à l'œuvre de mort et de destruction à laquelle tend tout cet effort!... La ville s'approvisionna en vue d'un siège que Ton prévoit très long. Jusqu'à présent, on n'a jamais vu de forteresse imprenable. La capitulation est une affaire de temps ; et cependant, on élève toujours de nouvelles forteresses et on continue à y amonceler des vivres, en dépit de l'impossibilité mathématique de se garantir indéfiniment de la famine. On établit des moulins et des parcs à bestiaux; mais le moment n'en doit pas moins fatalement venir où le blé fera défaut, et où les animaux de boucherie seront consommés. Mais on ne prévoit pas ce moment; on espère que d'ici là Tennemi aura été repoussé ou anéanti. Tous les hommes sont enrégimentés ou s'enrôlent volontairement. Tous les pompiers des environs se joignent à la garnison de Paris. Des incendies peuvent^ on attendant, éclater en province, mais qu'importe! De semblables incidents ne comptent plus en face d'un désastre national. Vers les premiers jours de septembre, 60,000 pompiers sont déjà dans Paris. Les

uianns Digrtized by Google

428 BAS LES ARMES I sont également requis pour la défense de la capitale ; il se forme journellement de nouveaux corps sous les différents noms de volontaires, édairears^ francs-tireurs, etc. Les événemouts se succèdent avec une rapidité foudroyante. Toute vie civile est suspendue. Une seule pensée hypnotise les esprits: « Mort aux Prussiens! » On sent se soulever une tempête de haines ; elle n*a pas encore éclaté, mais on en perçoit, de toutes parts, les grondements précurseur^. Toute proclamation officielle» toute manifestation publique n'est que Texpression de ce sentiment : « Alorl aux Prussiens ! » Toutes ces troupes régulières et irrégulières, ces munitions, ces ouvriers, tout ce qu'on entend dans le tomalte des foules, tout ce qu'on voit dans le flamboiement des armes, tout vous redit cette pensée sinistre : « Mort aux Prussiens! » Et c'est le même sentiment qu'exprime encore, sous une autre forme, ce cri d'amour: « Pour la patrie l » Je demandai, un jour, à Frédéric : — Toi, qui es d'origine prussienne, quel effet te font ces manifestations de haine? — Tu me posas la même question en 1866. Je te répondrai aujourd'hui comme alors ; ce n'est point comme citoyen, mais comme homme, que je souffre de tant de haine. Si je juge les Français au point de vue national, je ne puis les blâmer. Ce seuliment qui nous révolte, ils rappellent la haine sacrée de l'ennemi; il constitue une partie essentielle du patriotisme guerrier. L'unique pensée des Français est de délivrer leur pays de l'invasion ; ils oublies! Digrtized by Google

BAS LES ARMÉES ! 429 que cet ennemi, c'est leur gouvernement qui Ta attiré. Ils ont eu le tort de le croire sur parole quand il leur a représenté cette guerre comme inévitable ; mais ils ne perdent, maintenant, leur temps ni en récriminations ni en invectives. La calamité est là; il s'agit de mettre en œuvre toutes les forces, tout Enthousiasme du pays pour la conjurer, ou pour succomber ensemble, dans un sentiment d'universelle abnégation. Va, crois-moi, l'homme est doué d'une grande puissance d'aimer. Qu'il est seulement regrettable de la lui voir gaspiller dans les vieux errements de l'aine ! — Et, de l'autre côté, ces Prussiens si détestés, ces barbares aux cheveux rouges, que font-ils ? Ils ont été provoqués, et ils s'avancent maintenant sur le pays de ceux qui les menaçaient. « A Berlin ! à Berlin ! » Il y a à peine quelques semaines, ce cri retentissait dans toute la ville, l'urquoï ceux qui ont crié : « A Berlin ! à Berlin ! » imputent-ils maintenant à crime aux Prussiens leur marche sur Paris ? — Parce qu'il ne peut y avoir ni logique, ni justice dans. Téméisme patriotique. Cette marche des Allemands, je ne puis m'empêcher de l'admirer. J'ai été Soldat et je connais la magie qui s'attache à l'idée de victoire; je sais tout l'orgueil, toute la joie qu'elle donne. Elle est le but, la récompense de tous les sacrifices que Ton exige du soldat... — Mais pour(quoi les vaincus, qui sont des soldats, et connaissent, comme toi, le prestige de la victoire, n'admirent-ils pas le succès de leurs vainqueurs ? Pourquoi, dans aucun rapport officiel, après

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.32% accurate

430 BAS LES ARMES ! une bataille perdue, on chef d'armée
TaincQ n*at-il jamais dit : L'eanemi a réiiiijurté une glorieuse victoire ? —
Parce que, je te le répète, l'esprit guerrier el Téhoïsme patriotique sont ia
négation mèaie de toute justice. Nous ne pensions et ne pouvions penser à
rien d'antr qu'aux péripéties de ce gigaiilt^^que duel à inort. Notre bonheur
L.. notre pauvre bonheur! Non? le possédions... mais nous ne pouvions en
jouir. Oui, nous avons tout ce que le ciel propice peut donner de meilleur
sur cette terre ; un amour immense, la fortune, deux enfants ravissants,
l'indépendance, le goût des choses intellectuelles... Mais pouvions-^ttous...
devions-nous être heureux, tandis qu'autour de nous tous tremblaient,
s'afiFolaient, souUraienl et mouraient? C'eut été vouloir s'amuser sur un
vaisseau démonté par ia tempête. — Un poseur, ce Trocbu! médit un jour
Frédéric; tu ne dev inerais jamais quel coup de théâtre il vient de faire
aujourd'hui. — Les femmes appelées au service militaire? — Il s'agit bien
de femmes; mais elles ne sont pas appelées, au contraire* — Les cantinières
supprimées?... Les sœurs de charité renvoyées ?... — Tu n'y es point encore;
c'est bien cependant de suppression qu'il s'agît et. en quelque sorte, de
cantinières aussi, puiiîque leur rûie est de verser rивresse du plaisir. Bref,
sans plus d'énigme, le demi-monde est expulsé. Diyuizeo by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 29.27% accurate

BAS LES ÂAMËS 1 431 — Et c'est le ministre de la guerre qui a pris cette décision ? Quelle relation y a-t-il?... — Je n'en vois aucune; niai.^ le public est ravi de cette mesure. D'abord il espère un bon résultat de tout nouveau décret^ de mftme que certains malades aperçoivent en tout nouveau remède une chance de guérison. En voyant le vice expulsé, les gens pieux se disent : qui sait si le Ciel, visiblement courroucé, ne pardonnera p;is maintenant aux Parisiens? Et d'ailleurs, dans un moment où Ton se prépare aux graves devoirs et aux privations d'un siège, à quoi bon garder dans Paris ces créatures de dissipation et de plaisir? Cette mesure paraît à tous excellente, tout à fait morale, et, par-dessus le marché, très patriotique, puisque la plupart de ces iemmes sont étrangères, Anglaises, Espagnoles, voire même Allemandes; peut-être même y a-t-il des espionnes parmi elles! La ville n'a plus maintenant de place que pour ses propres enfants, et pour ses eniànts vertueux ! Le 28 août, nouvelle expulsion ; tons les Allemands durent quitter Paris danbies trojis jours. • - Ceux qui signèrent ce décret ne se doutaient probablement pas du venin mortel, à réaction lente et prolongée, qu'il allait distiller. On éveillait ainsi la haine de rAUemagne. De ce moment, la France et TAllemagne ne se sont plus considérées comme deux grande^s, fortes et puissantes nations dont les armées avaient dû se livrer un chevaleresque combat. Une haine profonde et réciproque s'est infiltrée chez les deux peuples, et se transmet en héritage de génération en génération. Diyuizeo by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 29.78% accurate

432 BAS LES ARMES 1 J'eus Toccasion de voir de près combien ce décret d'expulsion fut cruel pour beaucoup d'honnêtes et paisibles familles. Parmi les négociants avec lesquels nous étions en rapport pour la décoration et l'ameublement de notre hôtel, se trouvaient plusieurs Allemands : un carrossier, un tapissier et un ébéniste établis depuis quinze à vingt ans à Paris, où, par leur mariage avec des Parisiennes, ils s'étaient formé un foyer et acquis une bonne clientèle. Et maintenant, il leur fallait, en trois jours, fermer leur maison, se séparer de tout ce qui leur était cher, perdre fortune, clientèle, commerce ! Consternés, ils vinrent nous faire part de leur malheur. Ils ne pouvaient, naturellement, terminer les commissions qu'ils étaient sur le point de nous livrer. « Mon vieux père est en ce moment très malade », nous dit l'un d'eux; — « Ma femme attend ses couches au premier jour... et partir ainsi ! nous dit l'autre... » — « Je n'ai pas un sou à la maison ! gémit le troisième: parmi mes clients, presque tous mes débiteurs sont absents et les autres ne se pressent pas de me régler. Je ne puis donc moi-même payer mes ouvriers, qui sont tous Français. Dans huit jours, j'aurais pu livrer une importante commande qui m'eût assuré un bon bénéfice... et il me faut tout abandonner précipitamment... dans la plus grande confusion ! » Et pourquoi? Pourquoi toutes ces calamités s'abattaient-elles sur ces malheureux? Parce qu'ils appartenaient à une nation dont l'armée faisait victorieusement son devoir; ou, pour remonter

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.30% accurate

BAS LES ARMES I 433 plus haut, . parce qy'un HohenzoUerB aurait pu^ dans l'avenir, accepter une candidature au trône d Espagne... Mais non, ce motif n'a .jamais été sérieux, il n'a été que le prétexte de la guerre ^ Sedan! — Tempereur Napoléon 111 a rendu son épée. — Cette nouvelle nous bouleversa. C'était une véritable catastrophe historique. — L'armée française anéantie l empereur pii^uuuier. — La partie était donc terminée. S'il y a des gens qui ont le droit de se dire citoyens du monde, ils peuvent aujourd'hui illuminer, dis-jc; s'il y av<iii des temples consacrés à Thumanité, ce serait l'occasion d'y chanter des Te Deum, puisque le massacre est lenuiiié! — iSe te*réjouis pas trop, ma chérie, tne dit Frédéric. Pour une armée anéantie, il en sortira dix de terre. La France est aftblte de colère et de douleur. Au point de vue patriotique, sa douleur est sainte, sa colère est juste. Quoi qu'elle puisse faire de désespéré, ce ne sera point poussée par Tégoïsme, mais, au contraire, par un sublime sentiment de sacrifice. — Je veux espérer que la guerre est terminée. — J'en doute, et d'ailleurs, la semence de guerres futures n'en est pas moins jetée... l. Déjà, en 1870 et 1811, le t"ta'resp>iidaiit diê Iji Gazvffa (fe Cologne qui suivait rarmée a'ieînondp. ÎVl.Adt» Wick(.(l(., appelait le prince Leupoid de ilohenzoliera le])land, ;»rétexte de ia guerre ». : 31

The text on this page is estimated to be only 27.20% accurate

414 BAS LES ARMES ! Le 4 septembre, nouvel acte de violence, nouveau remède lenté pour le salut de la patrie r l'empereur est déposé; la France se déclare en République. Les fautes, les traiiisons, tout est mis aur le dos de TEmpire et de ses généraux; la France n'y est pour rien, et n^en accepte pas la responsabilité. En renversant le trône, on a, du même coup, * déchiré du livre de Ttaistoire la page où étaient inscrits Wortb, Preshwilliers et Sedan. Maintenant, c est le pays lui-même qui va continuer la guerre, si rAllemagne a Taudace de poursuivre son infâme invasion. — Mais si Napoléon eût été vainqueur? demaadai-je à Frédéric. — Les Français auraient naturellement considéré ses victoires et sa gloire comme les victoires et la gloire du pays. — Cela est-il juste? — ĩNe pourras^tu donc te déshabituer de cette question? HAlas! la catastrophe de Sedan ne termina pas la guerre. Partout, au contraire, la rage, le désir de yengeance, la haine de Tennemi et la haine aussi de la dynastie déchue étaient poussés au paroxysme. Le travail de fortification se poursuivait avec ardeur. Tout bâtiment compris dans le pérîmèlre de la princi[])al{' enceinte fut abandonné ou démoli. Tous les environs furent rasés; les habitants de la banlieue se réfugiaient dans Paris. Quel triste tableau que celui de ces familles, tramant ainsi, en langues liles, à travers les rues, les débris de leurs foyers détruits! J'avais déjà tu ce spectaele, en Digrtized by Google

BAS LES ARMES! 435 Bohème, lorscpie les pauvres geos de la campagne fuyaient devant Tennenir victorieux. C'étaient hieu les mêmes visages aaxieux el souibres... le même accablement... la môme fièvre... la même douleur. Eiiiiii, Dieu soit loué! voici une bonne nouvelle. Pr^l^arée par l'entremise de l'Angleterre, une «Mtrevue a lieu, à Ferrières, entre Jules Favre et Bismarck. On va enfin s'entendre et conclure la paix! Loin de là; ie goulire qui sépare les deux nations apparaît plus profond après. Les journaux allemands commencent à parler de ranin^xioFi de l'Alsace et de la Lorraine : ils expriment ie vœu de Toir réunie à la patrie cette terre jadis allemande. D'ailleurs, c'est une forteresse indispensable en v ue des guerres futures. D'autre part, laFrauce a perdu la partie, n'est-ii pas juste qu'un fruit de la victoire échoie au vainqueur? En cas de succès, les Français se seraient approprié les provinces du Rhin. En attendant, Tarmée victorieuse ne ralentit point sa marche; les Allemands soat déjà aux portes de Paris. La cession de TAlsace-Lorraine est oflieiellement demandée. On y répond par la déclaration bien connue : « Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses Nous résolûmes alors de partir. PooraciOi restery sans nécessité, dans une ville étrangère assiégée? Pourquoi demeurer au milieu de gens hypnotisés par la haine et la vengeance, qui nous regardent de travers, et, en nous entendant parler aileiuaud, nous montrent quelquefois le poing? Il était devenu difficile de quitter Paris. Partout il y avait des zones militaires â traverser; plus de régularité,... le cheDigrtized by Google

mon BAS LBS ARMÉE 1 min de fer était souvent refusé aux particuliers. Il nous en coûtait aussi de laisser notre hôte inachevé. Mais qu'importe, nous avions déjà trop tardé. Ces épreuves violentes avaient compromis ma santé. J'avais, dans ces derniers temps, éprouvé quelques accidents nerveux. Nos malles étaient faites lorsque je fus prise d'un nouvel accès, mais, c'est tout, si sérieux que je dus garder le lit. Le médecin déclara mon état très grave, et interdit tout voyage. Je gardai le lit pendant de longues semaines. Il ne m'est resté de cette époque qu'un souvenir confus, et, chose singulière, très agréable. La maladie cérébrale que je traversai, en me plongeant dans une demi-absence de conscience, avait suspendu, chez moi, la pensée, la réflexion, la volonté; je n'avais conservé qu'un vague sentiment de l'existence. J'étais comblée des soins les plus affectueux. Mon mari, plein de tendresse et de sollicitude, infatigable dans son dévouement, ne me quittait ni jour ni nuit; il amenait souvent les enfants auprès de mon lit. Que de choses me racontait Rodolphe! La plupart du temps, je ne comprenais pas, mais sa chère petite voix me faisait l'effet d'une musique. Le babil de notre petite Sylvia — notre idole — me charmait. Puis, c'étaient mille plaisanteries entre Frédéric et moi, au sujet des faits et gestes de notre fille... Je ne me souviens plus de ces plaisanteries, mais je me rappelle la joie qu'elles me procuraient. Avec quel plaisir j'avalais les boissons qu'on me présentait! Tous les jours, à la même heure, on me donnait une limonade qui me faisait

The text on this page is estimated to be only 29.04% accurate

BAS LES ALLÉES : 437 l'effet du plus divin nectar. Calmante et soporifique, elle provoquait un sommeil délicieux dont je savais la douceur, tout en gardant conscience de la présence de mon Frédéric bien-aimé. Je n'avais plus ou presque plus aucun sentiment de la guerre, qui faisait rage autour de Paris. Cette chambre de malade — ou plutôt de convalescente — était tout mon univers. Je m'y sentais revivre — au bonheur. Au bonheur? Hélas ! non. Avec la guérison revint la conscience de toutes les horreurs qui nous entouraient. N'étions-nous pas dans une ville assiégée, au milieu d'une population souffrant de la faim, du froid, de toutes sortes de privations? J'appris tout ce qui s'était passé pendant ma maladie : le bombardement de Strasbourg et la Belle » et l'incendie de sa splendide bibliothèque. Strasbourg avait succombé ! Metz s'était rendue ! Un désespoir furieux s'empare du pays. On cherche dans Nostradamus des prédictions applicables aux événements actuels; des voyants l'ont entendue des prophéties. Pis encore : il y eut des possédés; ce fut comme un retour vers les ténèbres du moyen âge. < Oh! si je pouvais être chez les Bédouins! » avait dit Gustave Flaubert. — « Oh! si je pouvais retomber dans les rêves de ma jeunesse! » m'écriais-je, en fondant en larmes. Mais j'avais recouvré toute ma santé ; j'étais condamnée à savoir et à comprendre toutes les horreurs qui défilaient devant moi. Voici ce que je lis dans mon journal :

The text on this page is estimated to be only 26.29% accurate

m BAS LES ARMES ! 1^{er} décembre. Trocha fortifie les hauteurs de Champaign. 2 décembre. Combat opiniâtre aux environs de Brie et de Champaign^e 5 décembre. Le froid devient de plus en plus intense. Oh! les pauvres^e malheureux qui meurent étendus, sanglants et glacés sur la neige!... Dans Paris, on souffre aussi terriblement du froid. Tout cuisinait ce a cegsé. 21 décembre. Sortie de Paris. 25 décembre. Aux villages de *** et de des fenêtres des maisons un petit détachement de cavalerie prussienne est salué à coups de mousquet. Le général Kratz, pour punir ces vilaines, . ordonne de les réduire en cendres^e et, ses hommes^e — de bons et braves garçons, à coup sûr — obéissant et allument l'incendie. Les flammes s'élèvent rapidement; les toits de ces pauvres demeures s'effondrent, avec fracas, sur les habitants. Quelques^e uns s'enfuient en criant, en pleurant, en hurlant, en brûlant... Oh i la belle, la joyeuse nuit de Noël ! L'ennemi attendrait-il l'œuvre de la famine, ou bombarderait-il Paris? La conscience du monde intellectuel et artistique se révolte à cette dernière idée. Bombarder ce centre d'attraction de tous les peuples, ce brillant foyer de civilisation, dût-on amonceler tant de richesses et de travaux artistiques! On ne peut y songer. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.19% accurate

liAb LES ARMES ! Toute la presse neutre allemande avait protesté. A Berlin, les journaux du parti de la guerre y poussaient, au contraire, assurant que c'était le meilleur moyen d'en finir au plus vite. Et quelle gloire de conquérir cette splendide capitale ! Le 28 décembre, j'écrivis, d'une main tremblante : « Nous j'voilà... encore ce bruit sourd... puis mi arrêt*., puis un nouveau coup... » Je n'ajoutai rien ; mais je me rappelle distinctement mes impressions de cette journée. Ces mots : « Nous y voilà ! » exprimaient, en même temps que ma terreur, une sorte de soulagement, une délivrance de cette appréhension nerveuse, douloureuse presque intolérable. Nous étions à déjeuner, de pain et de fromage, avec Rodolphe et son précepteur, lorsque retentit le premier coup. Nous relevâmes tous la tête et échangeâmes des regards de surprise. Serail-ce Mais non, c'est peut-être tout autre bruit... une porte cochère fermée violemment. Nous n'entendîmes plus rien et reprîmes notre conversation interrompue. Mais trois ou quatre minutes après... se reproduisit... Frédéric se leva... « C'est le bombardement », dit-il, en se dirigeant vers la fenêtre. Je l'y suivis. Un murmure de voix montait de la rue ; des groupes se formaient. Les gens s'arrêtaient, écoutaient ou causaient avec animation. Notre valet de chambre se précipita dans le salon. Une nouvelle salve retentit : — « — Oh monsieur ! Oh madame ! C'est le bombardement ! Tous les autres domestiques envahirent la pièce.

The text on this page is estimated to be only 24.54% accurate

iiO . BAS LES ARMES ! Tontf harrière de classe tombe devant des catastrophes telles que la guerre, l'iceadie, la iaauuei parce que tous les hommes se sentent éganx devant le danger. C'était aiTreux celle pensée de bombardement, el, cependant, je me souviens de m'être sentie comme satisfailo de prendre part à un pareil événement. Il ne me déplaisait pas d'être mûie à ce grandiose épisode de la lutte, et de pouoir constater que je lie tr(îml)lai.s pas devant le danger; j'éprouvais... que dirai-je? comme Torgueil de labrayoure. * ♦ * La chose fut, en somme, moins pénible que je ne Taurais cru. Pas de monuments incendiés, pas de populace affolée, pas de pluie continue d'obus. Au bout de peu de temps, on finit par s'habituer au i^rondement du canon, et les Parisiens choisirent iuôme, conmie lieu de promenade, les endroits où on l'entendait le mieux. Ça et là, un obus éclatait dans la riir, mais il taisait rarement des victimes. La véritable inquiétude des Parisiens n'était pas le bombardement, mais la famine, le froid, les misères di.' toutes sortes. Je fus cependant très inipr^ssionuée d'une mort, que nous apprit la lettre de iaire p^ri que voici : Monsieur et Madame N... vous annoncent la mort (le leurs ileux enfants : Franeoïs (haé de S aiis', Aniédé'^ fde i an?), tués par une bombe. Les parents» affligés, sollicitent votre profonde sympathie. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.99% accurate

BAS LES ARMES î 441 Ce biilel navrant m'arracha un cri de douleur; je compris Tiasoudable désespoir que contenait cette iroide et sèche rommunication... Je vis nos deux enfants, Rodolphe et Sylvia... non, je ne pouvais même supporter cette pensée I On ne reçoit que bien rarement des nouvelles de province. Toute correspondance est interrompue; on n*a de relations avec le monde extérieur que par ballons et pigeons voyageurs. Les bruits qui circulent sont des plus contradictoires. Tantôt, on entend parler de sorties victorieuses; tantôt, on dit que Pennemi va donner Tassaut, incendier et raser Paris, de fond en comble. D'autres assurent qu'avant qu'un seul Prussien pénètre dans ses murs, les commandants des forts ont ordré de faire sauter la ville. On raconte que le Midi va prendre les assiégeants par derrière, leur couper la retraite et les anéantir jusqu'au dernier. Parmi tant de fausses nouvelles, quelques-unes dont l'exactitude s'est confirmée plus tard — parvinrent jusqu'à nous; entre autres celle d'une panique sur la route de Grand-Luce, près du Mans, et dans laquelle de véritables atrocités furent commises. Des soldats, débandés et sans chef Jetèrent, sur la voie, des blessés couchés dans un train, et prirent leur place. Il devient de plus en plus difficile de se procurer des vivres. Depuis longtemps il n'y a plus de boMils ni de moutons dans les parcs à bestiauc. Bientôt, tons les chevaux seront épuisés; on ne dédai^^ne pas, maintenant, les chiens, les cUats, les rats et les sonris ; il va falloir manger les animaux du Jardin

The text on this page is estimated to be only 19.40% accurate

BAS LES AUMES des Plantes: le pauvre éléphant lui-même, si chéri des Parisiens. On ne trouve presque pins de jAm. Il faut, durant des heures, faire queue devant les boulangeries, et, le plus souvent, on revient les mains ridées. La mortaille moyenne croit dans d'immenses proportions. De 1,100 personnes par semaine en temps ordinaire, elle s'élève, maintenant, à 4,000 ou même 5,000, ce qui fait, par jour, 300 ou 400 meurtres. La responsabilité de ces crimes incombe aux braves parlementaires, qui, par leurs discours provocateurs, ont mis le fan au poudrifs et d'Arlet, dans leur superbe pathos, qu'ils prenaient, devant rfiatoire» la responsabilité de cette gserie! Un jour, aux environs du 10 janvier, Frédéric rentra, très excité, d'une course à travers Paris. — Prends ton cahier de notes, cher petit historien, me dit-il en se jetant sur un fauteuil : je t'apporte une nouvelle importante. — Quel cahier?... Le protocole de paix! Frédéric s'hi-oua la lête : — De celui-là, hélas ! il ne sera plus quesliua de longtemps. La guerre actuelle a pris de trop immenses proportions, pour que son action puisse être limitée. — Mais quelle est ta nouvelle importante? — Le roi Guillaume vient d'être proclamé empereur d'Aik magne, à Versailles. Il y a, maintenant, une Allemagne, un empire tiniflé et puissant. Cet événement constitue, à lui seul, un chapitre de l'histoire universelle. Ce nouvel empire, foré avec le fer, va relever encore, et pour longtemps, le crédit Diuizeo by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 29.13% accurate

BfLS LES AHM£Ô ! 443 du fer. Dorén^Yant, las deux plus grandes nations du continent, au lieu de- marcher à la tête de la civilisation , entretiendront et développeront en Europe Tesprit guerrier : l'une, pour rendre les coups qu'elle a l*ecQ8 ; Tautre, pour conserver sa suprématie. Tu peux fermer notre protocole de paix; nous sommes, pour bien longtemps^ sous la sanglante constellation* de Mars. Et je me fis raconter les détails de révénement. Tous ces massacres n'auront donc pus eu lieu en vain, poisqu'iU auront servi à édifier un grand et puissant empire... * — Nous pouvons porter sur la guerre un jugement indépendant. Nous pouvons non seulement la déplorer au point de vue humanitaire, mais, même, au point de vue national, nous avons le droit de ne pas nous réjouir des succès.., de nos oppresseurs de 1866. Et cependant, je reconnais comme toi, que Tunification de rAllemagne est une b^iïQ cliuse. J*adinir6 Tempresenient des princes allemands à ofirir la couronne impériale à ce vainqueur aux cheveux blancs. Oui, cela ne manque pas de grandeur. Il est à regretter, seulement, que cette unification soit le couronnement d'une œuvre de guerre. Il est triste de penser que si Napoléon III n'eût pas, le 19 juillet, envoyé sa déclaration de guerre à la Prusse, il n'y aurait pas eu assez de patriotisme, chez les Allemands, pour accomplir, de leur propre initiative, Tunion dont i(s sont si fiers. Maintenant, leur joie va s'exalter; le vœu de Içur poète est accompli ; ils vont oublier qu il y a quatre ans i peine, ils étaient tous en guerre les uns contre

The text on this page is estimated to be only 21.62% accurate

Ui BAS L£S AHMKS i les autres^ et que pour les Haaovriens, les SàxoQS, les Frankfortois, il n'y arvait pas de Dom plus délesté que whu de o Prussien ». Mais, en revanche, cuoibien va graodir, eu France, la haiae delaPrasse! Je frissonnai : — Le seul mot de haiue... — Te fait horreur... to as raison. Tant que ce sentiueiit subsistera, il n y aura pas de véritable humanité. Car, il n y a> ici-bas — nous le savons bien, n>st-ce pas, Martha? — qu'une seule chose qui |iuis^e ennnblir l liuiiime, et lui donner le bonheur : c'est l'amour 1 La tête sur son épaule, je tins mes yeux attachés sur le:> siens, laulU^ que, de la inaiii, il écartait, eu les caressant, mes cheveux de mon front. — Oui, nous savons, continua-t-il, combien il est doux de se sentir le cœur plein d amour pour un autre soi-même, pour ses enfants, pour tous ses frères de la grande famille humaine, auxquels on serait si heureux d'épargner les malheurs qui les menacent... Mais ils ne le veulent pas ! — Non, non, Frédéric; mon cœur n>st pas aussi vaste... je ne peux aimer ceux qui me haïssent. — Mais tu peux an moins les plaindre? Nous continuâmes longtemps à causer ainsi. Nous en vînmes à parler de Tavenir: Paris allait capituler; la guerre prendrait fin et nous pourrions, enfin, jouir de notre bonheur. Nous nous plûmes i passer en revue les garanties de notre félicilé iuture. Pendant les huit années de notre mariage, rien n'avait i)a porter atteinte à Tintensité de notre é ■ Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate

I BA6 LËS ÂKM£S 1 U5 avecUoa. Toutes les nouvelles expériences de la vie que nous ferions ensemble ne pourraient que ressembler le lien qui unissait nos deux existences. Arrivés à la vieillesse^ il nous serait permis d'interroger le passé avec sérénité! Quel beau soir d'existence, lorsqu'il resplendissait des feux du couchant, nous apercevions au terme de notre carrière! Je m'étais si souvent et si vivement représenté ce couple de bons vieux que nous^ il vivions être un jour, que l'image s'en est profondément gravée dans mon esprit, et m'est parfois revenue, en rêve, avec mille détails, comme si c'était une réalité : Frédéric, un bonnet de velours sur la tête... un sécateur à la main — je ne sais pourquoi, car il n'a jamais eu de quoi commencer pour l'horticulture, et n'avait pas encore utilisé le bonnet grec, — Pour moi, je me voyais, une dentelle noire coquettement posée sur mes cheveux blancs, assise dans un coin du jardin. Je sentais un échange de regards et de mots affectueux : Te souviens-tu encore?... Te souviens-tu?... » « J'ai dû me faire violence, rassembler tout mon courage, toute mon énergie pour écrire la plupart des pages précédentes. Mais j'ai rempli un devoir sacré. Une bouche amie m'avait dit, un jour : Si je meurs avant toi) tu continueras ma tâche en travaillant à l'œuvre de la paix. Sans cet ordre, je n'aurais jamais eu le courage de raviver d'anciennes cruelles blessures* Quant à l'événement dont il me reste à parler, je 38 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.71% accurate

I 446 BAS LES ÂKMËS l ne vais que le meulionner, ne voulant, ne pouvant pas le décrire. Je Fai tenté : dix feuillets à moitié remplis, pais^ déchirés, gisent épars autour dr mou bureau. Une coniraciion me serre le cœur. Mes pensées, glacées d^bord, ont tourbillonné ensuite dans mon cerveau; j'ai hiissê tomber ma plume et j'ai pleuré follement « désespérément, comme pleurent les petits enfont... Quelques heures plus tard, j'es« saye de reprendre la plume, mais, quant à retracer les détails de révénement... quant à dépeindre co que j'éprouTais... je ne le peux pas. Le fait sut lit. Une lettre de Berlin trouvée sur lui^ fit soupçon^ ner mon Frédéric d'espionnage. Une bande de forcenés Teutoura aux cris de : « A. mort le Prussien ! » et, après un jugement sommaire, on le fusilla séance tenante, le 20 janvier 1871. Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.98% accurate

ÉPILOGUE 1889 Lorsque je republiai mon livre, la paix était revenue, la Commune écrasée. Pendant plusieurs semaines, j'avais vécu en état d'hébétément complet. On prétendit que c'était le typhus; mais, je crois, pour mon compte, que ce fut un accès de folie. Il ne me restait du passé qu'un souvenir confus de détonations et de lueurs d'incendie. Les récits d'horreur et d'incendie qu'on m'avait contés s'étaient mêlés, dans mon cerveau, à mes propres divagations. Si je pus, lors de ma convalescence, résister à la tentation du suicide, c'est à mes enfants que je le dois. Je devais vivre pour eux. Déjà, le jour même du drame, Rodolphe m'avait retenue. « Mourir! mourir!... je veux mourir! » m'étais-je écriée, en tombant à genoux et en sanglotant. Deux petits bras m'étreignirent, et je rencontrai un regard si doux, si triste, si suppliant : « Mère ! » Jusqu'à ce jour, l'enfant ne m'avait appelée que

The text on this page is estimated to be only 24.73% accurate

(iS BAS LES ARMES ! <(roainaQ ». Jo compris toot le sens de ce mot nouveau 11 iii^ail : <v Tu n os pas seule, lu as un fils, qui soutire avec toi, qui t'adore, qui te respecte, qui n'a que toi au monde. Mère, n'abandonne pas ton enfautî - dp pus que balbutier à mon tour : ; Mon tils! mon liisi » La pensée de ma fllle... de « sa » fille me tra- { versa aussi le cœur, et je consentis à vivre. i Mais le coup avait été trop violent : ma raison j en fui ébranlée. Pendant toule une année J^eus des j accôs «Je Hielancolie, accoin{>agnés de troubles céré- | braux. Ces crises allèrent s'espaçaot toujours davan- ! tage. Dix-huit années ont passé depuis ce 20 jan- ^ vier 1871; elles ont disparu, mais jamais le temps i — liussé-je vivre cent ans — n atténuera l immensité de mon chagrin. Maintenant, je reprends inté- ' rêt aux événement et aux détails de noire vie de ' iamiile; je partage si bien le bonheur de mes enfants qu'il me semble éprouver encore, de temps à antre, comme de la jdie de vivre. Et. cependant, d n'y a pas une nuit où ma douleur ne me ressaisisse. Mon âme vit une double existence. Il y a, au plus piuloiid de mon être, comme une seconde conscience, qui conserve toujours intacts Thorrible souvenir et la douleur fidèle. Ce second moi — quand le premier estendoï mi — reprend ses droits, et réveille l autre, comme pour le rappeler à la commune douleur. Toutes les nuits, à la même heure, je me réveille avec une sensaliuii d'indicible angoisse, mon cœur se contracte, il me semble que je vais pleurer, sanc^loter. Il s'écoule quelques se.l'oudes avant que le moi réveillé sache pourquoi Digrtized by Google

BAÏ5 LES ARMES I 44^ Tautre moi est si malheureux. J'éprouve, eu même temps» un sentiment d'immense compassion pour tout le genre humain : Oh! pauvres, pauvres hommes!... Puis j'entends hurler., je vois agoniser, sur des champs de bataille, d'innombrables créatures humaines... et je me souviens que mon bienaimé... Mais, chose étrange, mes rêves ne me retracent que les souvenirs de notre existence heureuse. Pendant mon sommeil, il m'arrive, souvent, de causer avec lui comme s'il était encore vivant. Bien des scènes de joie du passé revivent dans mon imagination : notre réunion après la guerre du Schleswig-Holstein; nos enfantillages auprès du berceau de Sylvia; nos excursions dans les montagnes en Suisse ; nos heures de lecture et d'étude; et quelquefois aussi, cette vision anticipée de notre vieillesse, où, par un soleil couchant, mon Frédéric à cheveux blancs émoussait les rosiers du parc, en me disant, avec un sourire : « N'est-ce pas que nous formons un délicieux couple de bons vieux? » Je n'ai jamais quitté le deuil; pas même le jour du mariage de mon fils. Lorsqu'on a aimé, possédé, perdu de la sorte un mari comme le mien, l'amour doit être « plus fort que la mort », et le ressentiment, le désir de le venger ne peuvent s'éteindre. Mais sur qui me venger? Les hommes qui l'assassinèrent n'en sont pas responsables. La seule coupable, c'est la guerre, et, quelque impuissantes que puissent être mes représailles, c'est contre elle qu'il faut les diriger. Mon fils Rodolphe partage mes idées. Il n'en a 38.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.30% accurate

4âû BAS LE.S ARMES ! pas moins fait ion service militaire: si demain éclatait l'immense guerre européenne dont nous sommes menacés^ il loi faodrai marcher à la frMtière. Ainsi je puis être appelée à voir ce que j'ai iUt plu^ cher au monde sacrifié encore à rexécrable Moloch. Oh ! alors cette fois la folie me ressaisirait, et pour toujours. Mais, s il m'était donae d'assister au triomphe de la justice et de rhumanité? Qui sait? Leurs pr^ grès s'nffirment chaque jour, et des sociétés, sans cesse plusiiiiiiiieuses, portent la bonne parole dans toutes les classes sociales. A partir du 20 janvier 1871, je n'ai pins rieu écrit dans mon journal : à cette date finit l hiâtoire de ma ? ie. J'ai seulement ajouté quelques notes i notre protocole de paix, Durant les premières années qui suivirent la guerre franco-allemande, je n'eus que bien rarement l'occasion de noter quelque nouvelle favorable à la paix. Les deux plus grandes nations du conti* nent n'entretenaient que des pensées de guerre : l'une par orgueil de la victoire ; l'autre dans l'espoir d une rr\ iiiicii». L'exaltation se calma peu à j)eu. De ce côté du Rhin, on acclama avec moins de frénésie la statue de la Germanie ; de l'autre on couvrit do moins de crèi>es celle de la ville de Strasbourg, Enfin, au bout de dix ans, la voix d'un apêtre de la paix se fil entendre. Blûntscfali, le professeur droit international, le grand juriste, avec lequel Frédéric était en relation, entreprit de consulter un certain nombre de gouvernements et d'hommes politiques sur la question de la paix universelle. Ce Digitizeo by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 28.56% accurate

BAS LES ARMES i 451 lut il lors que le taciturne « Penseur de batailles » prononça cette parole : « La paix universelle n'est qu'un rêve, mais ce n'est même pas un beau rêve. » A côté de ce mot de de Moltke, j'ajoutai dans mon: protocole : Si Luther avait demandé au pape son opinion sur la réforme^ il est plus que probable que le pontife ne l'aurait pas approuvée. Aujourd'hui l'idée de paix fait d'immenses progrès. Des hommes éminents s'unissent, décidés à secouer la torpeur des masses, et à grouper, un jour, •l'humanilé bOus les plis du drapeau blanc. Leur cri de ralliement est : Guerre à la guerre l Leur mot d'ordre ! Bas les armes! Partout, en Angleterre, en France, en Italie, dans les payi> Scaiduiaves, en Allemagne, en Suisse, en Amérique, des sociétés se fondent pour contraindre les gouvernements, par la pression de la volonté des peuples, à suumellre leurs futurs conflits ao jugement d'un tribunal international. L'affaire de VALabama, des Carolines et d'autres, réglées de cette manière, prouvent que l'idée de l'arbitrage international n'est ni un rêve ni une folie. Ce ne sont plus maintenant des gens obscurs et sans influence, comme le pauvre forgeron Elihu Burrit, qui se groupent autour de Toeuvre de paix; des membres des Parlements, des évêques, des savants, des sénateurs, des nuaistres ont donné leur adhésion. L'idée est acceptée par • le peuple. Les syndicats de travailleurs l*ont écrite sur leur programme, au milieu de leurs revendicationd. J'ai fidèlement inséré dans mon protocole de paix tous les progrès des sociétés de paix. La der

The text on this page is estimated to be only 18.90% accurate

452 BAS LES ARMES
nière de ces insertions est la lettre suivante, qui me fut adressée par le président d'une des ligues de la paix, dont le siège est à Londres Association de la Paix et d'Arbitrage international. Londres. 41, Ouel Temple, Juillet 1889. Madame! vous m'avez fait l'honneur de me demander où en était actuellement la grande question à laquelle vous consacrez votre vie. Voici ma réponse: A une époque de transition, la cause de la paix n'a guère d'espérances. On dirait qu'enfin la lutte de mort et de ruine va finir; il nous semble, il nous, qui nous tenons sur le sommet du monde, apercevoir les premières lueurs du royaume de Dieu sur la terre. Il est étrange de voir cela à un moment où le monde n'a jamais vu autant d'hommes armés ni autant d'effroyables engins de destruction prêts pour l'œuvre néfaste. Mais quand les maux ont atteint leur plus grande acuité, c'est alors qu'ils commencent à s'amender. L'excès même de ruines qu'entraînent ces armements produit une consternation universelle. Bientôt, les peuples se lèveront, et, d'une voix, crieront: Sauvez-nous, i) sauvez nos enfants de la misère qui nous attend si les choses marchent toujours ainsi! Sauvez la civilisation et tous les peuples qu'au cours des siècles, ont réalisés les efforts des sages et des grands hommes! Sauvez le monde d'un retour vers la barbarie! Vous me demandez quels sont les indices de cette aube d'un jour meilleur? Laissez-moi vous demander à mon tour: N'est-ce point un événement sans précédent encore dans l'histoire que le récent congrès de Paris, où, des représentants d'une centaine de sociétés ont affirmé la nécessité d'une entente internationale

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.88% accurate

BAS LES AKM£S ! et la -ub.stitution d'un *^tat de droit et de justice k "l'état actuel de violence et d'injustice? N'avons-nous pas vu des hommes de tous les pays élaborer, avec unanimité et enthousiasme, des plans pratiques en vue de ce grand but? N'avons-nous pas entendu — pour la première fois — une réunion de représentants des différents Parlements de l'Europe émettre le vcBU de voir toutes les nations civilisées créer un tribunal d'arbitrage, qui réglerait leurs différends! De plus, ces représentants ont pris la résolution de se rriinir, chaque année, dans quelque grande ville. d'Kurope, pour examiner les conlliLs el les malentendus qui pourraient surgir, et s'employer auprès des gouvernements pour obtenir de justes et pacifiques arrangements. Le pessimisme le plus invétéré ne peut se refuser à reconnaître qu'il y a là des signes réconfortants, et les promesses d'un avenir où la guerre sera regardée comme la plus coupable des folies dont puisse témoigner l'histoire de Thumanité. Veuillez ai^réer, madame, Tassuiauce de nia piofoude considération. Votre dévoué, Hodgson-Prait. La conférence internationale, dont parle HodgsonPratt, la première de ce genre, tenue à Paris, lors de rExposition, fut présidée par Jules Simon. Voici un fragment de ison discours d ouverture : Jr suis heureux de voir réunis, dans ces murs, les repiésentanls des amis «le la paix a|>i)artenant à toutes les nations du monde; je voudrais (jue leur nombre, déjà bien satisfaisant, lût foule, ou plutôt je le souhaiterais moindre, mais formant alors, non une assemblée de bonnes volontés, mais un congrès diplomatique officiel. Si nous n'agissons pas officiellement, nous pouvons cependant beaucoup pour la cause que nous défendons; nous pouvons, comme représentants

The text on this page is estimated to be only 19.98% accurate

BAS L£S AAMËS 1 des diiVérents Etals du inonde, faire ici le meilleur usage possible de lu puissance que nous confèrent nos électeurs. Vous savez, messieurs, que la majorité de noire pays veut la paix ; pemiQttez-moi donc, au nom du peuple Irançais, de vous souhaiter une cordiale bienvenue. Les représentants des Pariements danois, espi** guol et italien prirent rengagement de présenter à leurs gouvernements respectife, au cours des prochaines sessions parlementaires, une proposition relative à la creatiou d un tribunal international. La conférence interparlementaire suivante devait avoir lien à Londres en juillet 1890. Je rtUrouve au:\$si dans mou prûigcoie, datée de mars 1888, la copie d'une proclamation où, contrairement à Tancienne tendance, se manifeste on esprit de paix. Mais le prince qui adressa ces belles paroles à son peuple, ce mourant qui rassembla toutes ses forces pour saisir un sceptre, qu'il eW voulu porter comme une branche d olivier, demeura impuissant, cloué sur un lit de douleur, et quelqaes semaines après, il mourut. Verrons-nous son successeur, ce jeune esprit passionné, ardent pour toutes les grandes caoses, s'enthousiasmer aussi pour la cause de la paix? Rien n est impossible. — Mère, ne quitteras-tu pas le deuil aprèsdemain? me dit Rodolphe, un matin : c'est le jour du baptême de mon premier né. * Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.19% accurate

BAS LES ABMES 1 45îi — Non, iiiuii enfant. — Tu ae peux cependant être triste à cette tête? Pourquoi, alors, porter le signe extérieur de la tristesse? — Tu n'es pas superstitieux^ mon Rodolphe, et tu ne crois pas que la robe noire de la grand'raère peut porter mnlheur au petit-fils? — * li ne s'agit pas de cela, mère i mais le noir ne cadre pas avec la galté. Â8*4u fait un vœu? — Nuit, ce n'est qu'une résolution... auus uno résolution qui rappelle un pareil souvenir a toute rUiTioIabilité d*un vceo. Rodolphe n'insista pas. — Je t'ai dérangée, reprit*il, tu écrivais? — Ooi^ Tbistoire de ma vie. Je Tai terminée. J'en suis au dernier chapitre. — Comment peux-tu clore l'histoire de ta vie, puisque tu as encore, je Tespère, de longues et heureuses années à vivre parmi nous? Un nouveau chapitre commence, au contraire, pour toi, avec la naissance de mon petit Frédéric, auquel j'apprendrai à adorer sa grand'mère. — Tu es un bon fils, mou Rodolphe; je serais ingrate si je n*étais heureuse et fière de toi ; ma, « sa » Sylvia adoucit aussi mes derniers jours. Je puis espérer une vieillesse bénie ; mais, tu avoueras que l'histoire du jour est finie quand le soleil est couché. U me répondit par un regard muet, plein de compassion. — Oui, mon enfant, j'ai hien fait d'écrire le mot « fin ». Lorsque j'entrepris d'écrire ma biographie,

The text on this page is estimated to be only 23.15% accurate

4:>6 BAS LES AHMES ! je résolu de la iermioer au 15 janvier 1871. Je ne serais obligée de rouvrir un chapitre que si ta mourais à ia guerre. Tel qu'il est, mou récit m'a été suffisammeai douloureux à écrire... — Il le sera aussi à lire. — Je l'espère bien... Si seulement cette douleur pouvait éveiller, dans quelques cœurs, une haine profonde contre la guerre..., ma souffrance, au moins, n'aurait pas été vaine. — Penses-tu avoir bien mis en lumière tous les côtés de la question? As-tu épuisé tous les arguments, étudie la complexité des liens qui ratta- i cbent la guerre à riiumanité? I — C'est impossible, mon enfant? Je n'ai pu | parler que des expériences de ma propre vie. Et que puis-je savoir, moi, la femme riche, noble, des souffrances que la guerre répand sur la masse du [leuple? — Que >ais-je des misères et de i'inûence dégradante de la vie de caserne ? Et, quant aux arguments scientifiques, j'gnore trop, pour les discuter, les questions écuuuniques, sociales; jf sais seulement que c'eEt d'elles que procèdent, eu définitive, tous les progrès de Thumanité. Ces p.i^es n ont pas la prétention d'être une histoire de droit international passé et futur; elles sont la simple histoire d'une vie. — Ne crains-tu pas qu'on devine l'intention du récit et que le but n'eu soit^ par cela même, manqué? — Non. j'expose moi-mènic aion but, en troi:i mots, par le titre même du livre. Diyuizeo by GoOgle

' BAS LES AiiAii^iô i * Juillet 1889. Hier lo baptême a eu lieu. Ce jour a été doublement béni : maûUe Sylvia et le parrain de mon petit-fils, le comte Antoine Delnitzky — jeune homme qui nous était depuis longtemps très sympathique — ont ajouté, à la solennité du baptême^ celle de leurs fiançailles. Je me vois doue eulourée de tout le bonheur que Ton peut espérer de ses enfants. Rodolphe est, depuis six ans, en possession du majorât de la laoiille Dotzky, et marié, depuis deux ans, avec sa petite fiancée d'enfance, Béatrix de Griesbach, la plus charmante créature du monde : la naissance ' d'un fils vient de mettre le comble à leur félicité. Une table, dressée dans la serre, réunissait nos hôtes. Par les fenêtres grandes ou?ertes, l'air de ce ^pleadide après-midi d'été nous arrivait tout embaumé du parfum des roses. J'avais, à côté de moi, Lori Griesbach, la mère de Béatrix. Elle est veuve ; son mari est mort dans l'expédition de Bosnie; mais, cette perte ne l'a pas très profondément affligée, elle n'a jamais songé à porter un deuil éternel. Elle était, pour cette fête de famille, vêtue d'une robe de brocart rouge, avec profusion de bijoux. ËUe est dejbeurée aussi superficielle que dans sa jeunesse. Elle n'a même pas renuacé à la coquetterie ; elle ne s'attaque naturellement plus aux jeunes gens, mais les hommes d'âge mûr — ceux surtout qui remplissent une fonction othcielle — ne sont point à l'abri de ses œillades. 11 me semble que, ' 39

The text on this page is estimated to be only 22.84% accurate

m BAS LES ARMES I pour le moment) c'esl au ministre «
Ëvidemme&t » qu'elle en veut. Celui-ci a dernièrement changé de nom. Il
est Hevenii le minisire u D'autre part »,à cause de la nouvelle locution qu'il
a adoptée. — Il faut que je te fasse une confession, me dit Lori, a|>rt'^ qu^^
nous eûmes trin(|né k la santé de notre petit-ûls : je veux proiiter de la
solennité ce jour pour t*avouer que j'ai été sérieusement épris*' de luii mari.
— Tu me Tas déjà souvent avoué, chère Lori. — Mais il ne m'a jamais
témoigné que de l'indifférence. — Je le sais aussi. — Martha^tu avais un
mari vraiment exemplaire. Je ne jjiiiis eu dire autant du mien, mais je Tai
tout de même bien regretta. Je me suis consolée en pensant qu'il avait
trouvé une mort glorieuse. L'exiîk tencce d'iiiié veuve est Lica maussade,
surtout aux approches de la vieillesse... Tant que Ton a des adorateurs et des
prétendants, le veuvage n'est pas sacs charmes... mais, actuellemeffit, j-^ t
assure qu'il me pèse beaucoup. Pour loi, c'est diilérent : tu vis avec ton fils.
Moi, je ne désire pas du tout habiter avec Béatrix; elle ue le .souhaite }as
iiom plus; les bellesmères, vois-tu, cela ne fait guère plaisir. Je te dirai
franchement que je ne serais pas éloignée de me remarier. Bien entendu, un
mariage de raison, avec : un homme mûr. — Avec un ministre, ou quelqu'un
de ce geare^ rinterrompis-je eu souriant. — Oh I la rusée ! Voilà que tu me
deviues encore! Hais regarde donc là*bas^ : ne vois^tu pas combiea
Diyitizeo by Google

I BAS LES ARMES ! 459 I taiiileetle comte Delnitzky causent iatimement? — Laisse-les faire ; en rerenant de Féglise ils ont arrangé cela ; Sylvia me l'a conûé tout à l'heure : le jeune homme Tiendra, demain, me demander sa '■ aiaïn. — Que me dis-tu là? On peut donc te féliciter. Le jeune Tony s'est bien un peu amusé, mais ils sont tous les mêmes ; et, en songeant au beau mariage qu'elle... — Syiyia n'y a jamais pensé; elle Taime. — Tant mieux, c'est un bel appoint dans le mariage. — Un appoint? Mais c'est tout! Mon voisin de table, un colonel, frappa sur son verre pour réclamer le silence. Quel ennui! pensèrent la plupart des convives, obligés d'interrompre leurs conversations pour écouter Torateur. Ce fut très ennuyeux, en etïet; le malheureux, fort inexpérimenté dans Tart de la parole, dut s'y reprendre à trois fois. Le thème de ses vœux était aussi mal ckoisi que possible. Il félicita le nouveau-né d'être venu au monde à une époque où la patrie avait, de plus en plus, besoin de ses enfants... Puisse-t-il, un jour, manier Tépée aussi glorieusement que ses I ancêtres paternels et maternels*.. I Puisse-t-il luimônne engendrer de nombreux fils qui seront, à leur i tour, rbonneur de leur père et de leurs aieuxl... et ; comme beaucoup d'entre eux, tombés au champ d'honneur... ainsi que ses aïeux, pour Flionneur du I pays... et de leurs propres aïeux... puisse-t-îl conquérir ou... Bref, je porte la santé de Frédéric Dotzky !

The text on this page is estimated to be only 20.27% accurate

460 BAS LES ARMES! Les verres s'entre-choquèrent, mais le speech avait jplé nn froid. La pensée que ce petit être, à peine entré dans la vie, était déjà porté sur la liste fatale destinée aux batailles futures, ne fit sur personne uno impression aLT^'able. Pour chasser cette pensée pénible, quelqu'un iit la consolaute remarque que, dans les conjonctures actuelles, le inaiiitieii de la paix était à peu près assuré, que la Triple-Alliance... La conversation générale passa ainsi sur le terrain politique. Le minisire « D'aulK* part » prit la parole (Lori Griesbach était suspendue à ses lèvres). — Il laut l>ieii l'econnaître que notre puissance défensive est aujourd'hui si colossale qu'elle fera réfléchir tous ceux qui auraient envie d'attenter à la paix. L'instiUilion du laiiflstorm, en imposant le service militaire à tout citoyen valide de 19 à 42 ans — et à tout ancien officier jusqu'à 60 nous [M^rmet, à la première alerte, de mettre 4,800, tJUU hommes sur pied. D'autre part, on ne saurait nier que les exigences toujours croissantes (lu iiiiiiistire de la guerre, et les sacrifices qu'elles imposent au pays, ne j>èsent lourdement sur la population. D'autre part, il est bien réjouissant de voir, avec quel rlan patriotique, les représentants de la nation volent toujours les subsides supplémentaires qui leur sont demandés. Ils reconnaissent la nécessité de subordonner toute autre considération à celle du développement de nos forces miiitaires. • • — Un véritable article de fondi remarqua quelqu'un à mi-voix. Diyiiiizeo by Google

The text on this page is estimated to be only 29.91% accurate

BAS LES ARMES! 461 I ' u D'autre pari » continua : ' — Nous obtenons ainsi la meilleure garantie du maintien de la paix. Fidèles au patriotisme traditionnel par cet accroissement de. nos forces défensives, nous assurons nos propres frontières; nous remplissons le plus saint des devoirs, el nous consolidons la légitime espérance d'éviter les dangers qui, de différents côtés, pourraient nous menacer. C'est pourquoi je lève mon verre eu Thonneur de ce principe de la paix que je sais si cher à notre anijp, la baronne Martha, principe bautement estimé aussi par la ligue de paix des trois puissances, et je vous demande de trinquer avec moi : Vive la paix 1 Puissions-nous jouir longtemps de ses i)ienfaits I — Je ne pnis boire à cette idée, répondis-je; la paix année n'est pas un bienfait. Co n'est pas pour longtemps, mais pour toujours que nous devons être délivrés du Oéau de la guerre. .Quand on s'embarque pour une ti aversée, se contenterait-on de 1 assurance que le bateau ne va pas de si tôt échouer où sombrer ? La tâche du capitaine est de mener le voyage à bonne fin. Le D" ^ Bresser; qui était resté noire meilleur ami, Tint à mon aide. Pouvez-von> croii e que des soldats, passionnés pour leur* métier, désirent la paix? Pensez-vous qu'on aurait tant de plaisir à construire des arsenaux, à faire des manœuvres, à élever des remparts si 1 on n y voyait que de simples épouvantails? Croyez-vous que ce soit pour s'envoyer des baisers par-dessus les ironitièiesque les peuples s'amuse

462 BAS LES ARMES 1 à les iortiUer? L'armée n'acceptera jamais d'être transformée en maréchaussée. Le général qui crie : Si vis paceni sait bien à quoi s'en tenir, et les députés qui votent les crédits u ont pas, non plus, les yeux fermés. — Les députés! On ne peut que les louer de leur unanimité dans les moments critiques. — Permettez, Ëxcellencet Je dis à 1 un: Yois*ttt cette mère? c'est ton vote qui lui enlève son fils! A un autre : c'est ton vote qui crève les yeux à ce malheureux, ton vote qui brûle cette bibliothèque D)récieuse, ton vote qui brise le crâne à ce poète qui eut peut-être été la gloire de ta patrie ! Et tu 1 as donné, ce vote, pour ne pas paraître lâche! — J'espère, cher docteur, dit le colonel, piqué, que TOUS ne vous présenterez jamais à la députa^ tion ; on tous sifflerait. — Le courage seul de me présenter prouverait que je ne suis pas un lâche. — Ët si Ton n'était pas prêt au moment du danger? — Nous établirons un droit des gens qui suppri, mera le danger. Une guerre serait trop terrible ; ce ne serait plus une guerre, mais une lutte de géants oii vainqueurs et vaincus périraient à la fois. Qui de nous vote cette guerre? — Moi pas, dit le ministre, mais tous les hommes.. • notre gouvernement non plui, mais, tous les autres États. — De quel droit aecusez^vous les autres de plus de méchanceté ou de plus Je bêtise que nous? Laissez-moi vous conter un petit apologue : « Une foule de mille et un hommes regardait avec Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.31% accurate

BAS LES ARMES 1 463 envie un merveilleux jardin, dont la porte était close. La consigne du portier était de laisser entrer ces gens, Si la majorité le désirait. Il appela le premier ; « Sincèrement, veux-tu entrer? » — ((Moi, certainement, mais les autres ne vou♦ dront jamais. » Le prudent portier nota cette ré- . ponse sur son carnet. Il appela le second, qui Kit là même réponse. Il nota de nouveau sur son carnet I oui, 1000 non, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Il ût l'addition. Pour IOUi oui il trouva un million de non. Là porte resta close, car la majorité des c< non » était écrasante : chacun s'était cru obligé de voter non seulement pour lui, mais encore pour les autres. » — Un vote unanime de désarmement serait bien beau, dit le mmislre, mais qui en prendra 1 initiative, et comment imposer silence aux passions et aux intérêts particuliers? Mon fils iiodolphe prit la parole : — Quarante millions de citoyens d'un État forment un tout, pourquoi plusieurs centaines de millions d'hommes n'en formeraient-ils pas un? Est-il admissible que, malgré les passions, malgré les intérêts, quarante millions d'hommes puissent renoncer à la guerre, une ligue de paix comme la Triplice puisse se constituer, et que cinq peuples ne puissent se décideY à suivre la même voie? Sommes -nous donc des sauvages? — OhlohI — Oui, je maintiens le mot, nous sommes des sauvages, et nous le resterons tant que nous nous raccrocherons au passé... Mais je vois naître TauDiyuizeo by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

464 BAS LES AUMES ! rore d uno ère nonvolle. Peut-être le prince ou l'homme d'Elat qui aura la gloire de proposer le désarmement est-il déjà né ! L'égotisme d'État fera bientôt place à la fraternité des peuples, et la justice deviendra la base de la vie sociale. Ce sera le triomphe de l'humanité, de la Noblesse humanitaire, comme avait coutume de dire Frédéric Tilling... Mère, je lève mon verre au souvenir de ton bienaimé perdu... Qu'on ne porte aucun autre toast aujourd'hui... Vive l'avenir!... Mais qu'as-tu, chère mère?... Tu pleures? Que regardes-tu avec cette attention?... Mes yeux étaient tournés vers la porte vitrée. Les rayons du soleil couchant entouraient un rosier d'une tige dorée;... au milieu, je vis apparaître mon rêve : Je le vois le sécateur à la main... ses cheveux blancs miroitent au soleil... Il me sourit : « N'est-ce pas que nous sommes un délicieux couple de vieux? » Uélas! , dit Pans. — h» Maretuedx» imprimeur, 1, rue Cassette. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 4.43% accurate

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
Should be returned on or before the date last stamped below
Digitized by

The text on this page is estimated to be only 24.50% accurate

"S Digrtized by Google

Hoover Institution Library



3 6105 073 340 072

The text on this page is estimated to be only 22.33% accurate

Diaitized by Google



The text on this page is estimated to be only 2.17% accurate

. clwiiild bc rctumed on Digilizua

or before the date

FOR USE IN
LIBRARY ONLY

1 2002

Hoover Institution Library



3 6105 073 340 072

The text on this page is estimated to be only 24.33% accurate

Digitized by Google